

*ex Libris*  
*L. C. Stearns*

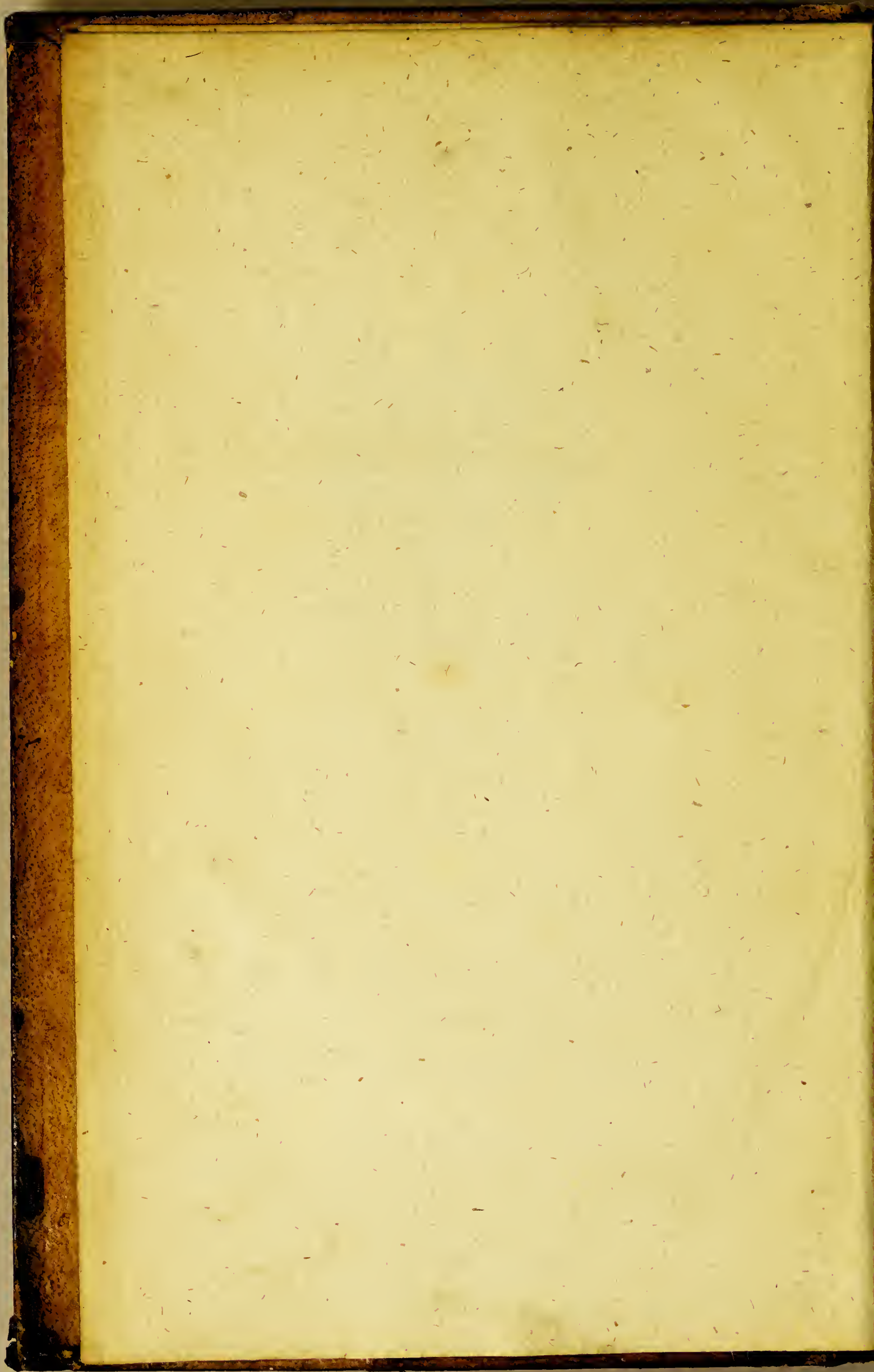


John Carter Brown  
Library  
Brown University

*The Gift of*  
*The Associates of*  
*The John Carter Brown Library*



11/11/1869





HISTOIRE

*PHILOSOPHIQUE*

ET

*POLITIQUE.*

---

TOME PREMIER.

---

MISSISSIPPI

UNIVERSITY

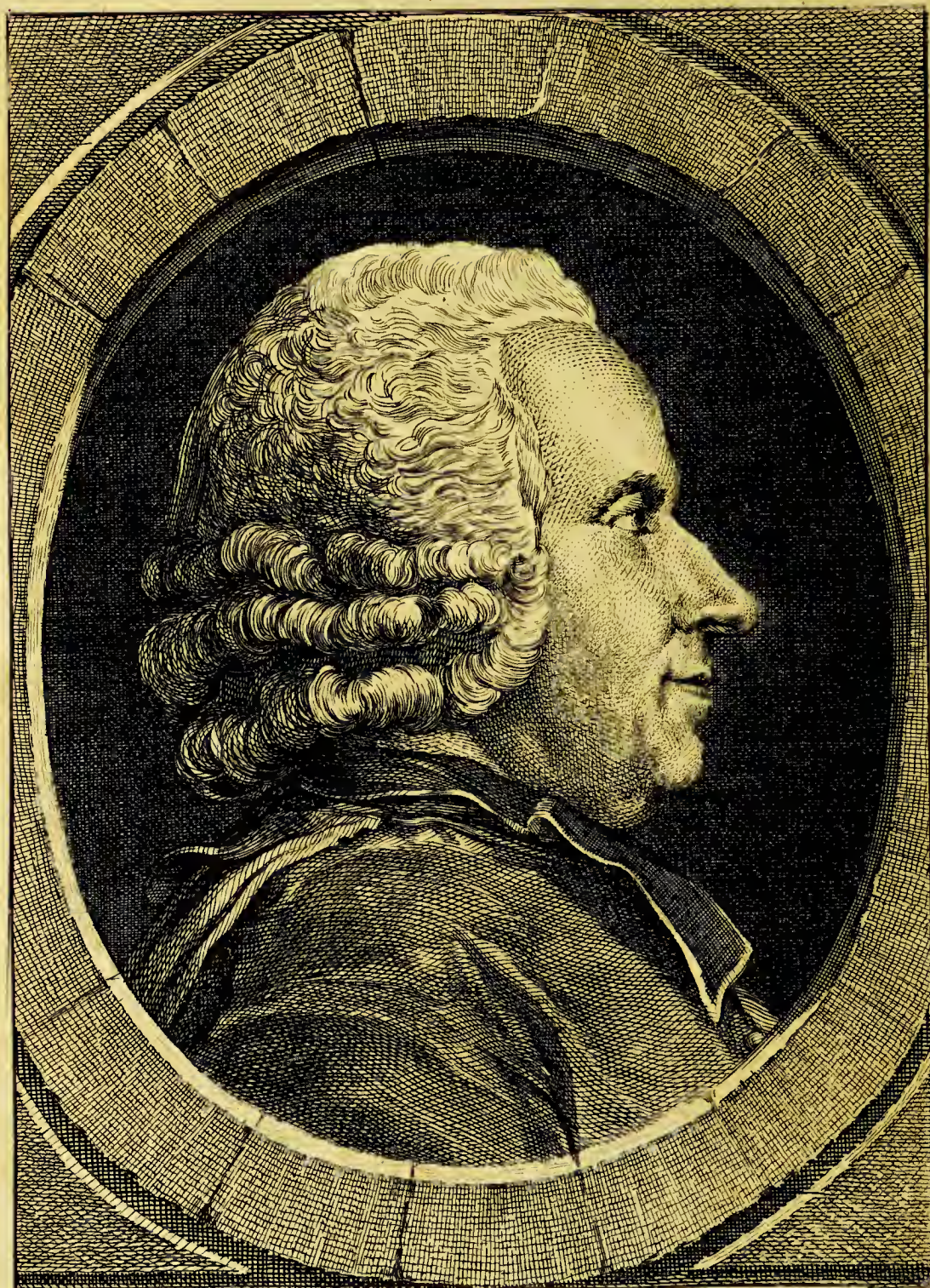
LIBRARY

OF THE









G. ME. THOMAS RAYNAL.

*De la Société Royale de Londres et de l'Académie  
des Sciences et Belles Lettres de Prusse*



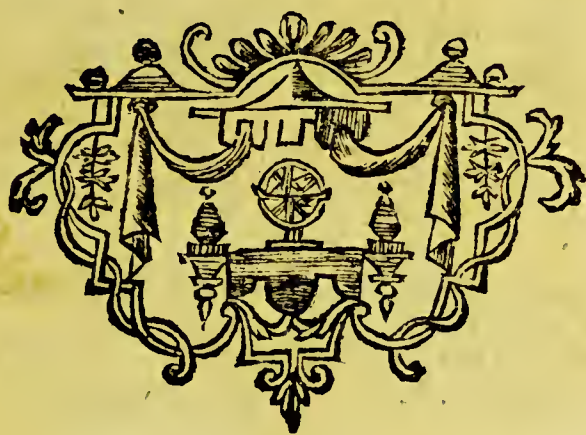
HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET  
POLITIQUE

*Des Établissements & du Commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

TOME PREMIER.

---



*A MAESTRICHT,*

Chez JEAN-EDME DUFOUR, Imprimeur &  
Libraire.

---

M. DCC. LXXIV.

2110 T 23 11

2 0111020111

0 0111020111

0 0111020111

0 0111020111



0 0111020111

0 0111020111

0 0111020111

0 0111020111





# EXPLICATION DES ESTAMPES

*QUI se trouvent à la tête de chaque Volume de la  
nouvelle Édition de l'Histoire philosophique &  
politique des Établissements & du Commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

## TOME PREMIER.

LA Cérémonie annuelle, dans laquelle l'Empereur de la Chine conduit la charrue, désigne l'honneur qu'on rend dans cet Empire au premier de tous les Arts, & le respect qu'on doit dans tous les pays & dans tous les siècles aux Agriculteurs, sans lesquels il n'y a ni société, ni véritable richesse.

## TOME II.

L'Abondance, avec un visage riant, répand des espèces monnoyées, pour échange de quantité de ballots que des facteurs font porter près d'elle, & qui renferment les épiceries & les marchandises que fournissent les Indes.

## TOME III.

Un Philosophe, dans un mouvement d'indignation, trace, sur une colonne, ces mots : *AURI SACRA FAMES*, &c. On voit dans l'éloignement, des vaisseaux

*Tome I.*

\*



Espagnols & Portugais en rade ; & sur la terre une troupe de guerriers massacrant des hommes qui fuyent , & en enchaînant d'autres qu'ils destinent aux travaux des mines.

## T O M E IV.

La Nature , représentée par une femme , nourrit à la fois , & avec le même intérêt , un enfant blanc & un enfant noir. Elle regarde avec compassion des Negres esclaves que l'on voit dans l'éloignement , travailler à des sucreries où ils sont maltraités par ceux qui les gouvernent.

## T O M E V.

Un événement atroce , arrivé à la Barbade , à fourni le sujet de cette planche. Un jeune Anglois , saisi des mains des Caraïbes par une Indienne , vend sa libératrice. Ce fait est rapporté à la page 192 de ce volume.

## T O M E VI.

L'industrie , caractérisée par une figure ailée , appelle des Sauvages , à qui elle montre une charrue , un métier , un levier & des poulies. Ces Sauvages se rassemblent pour faire usage des nouveaux bienfaits qui leur sont offerts.

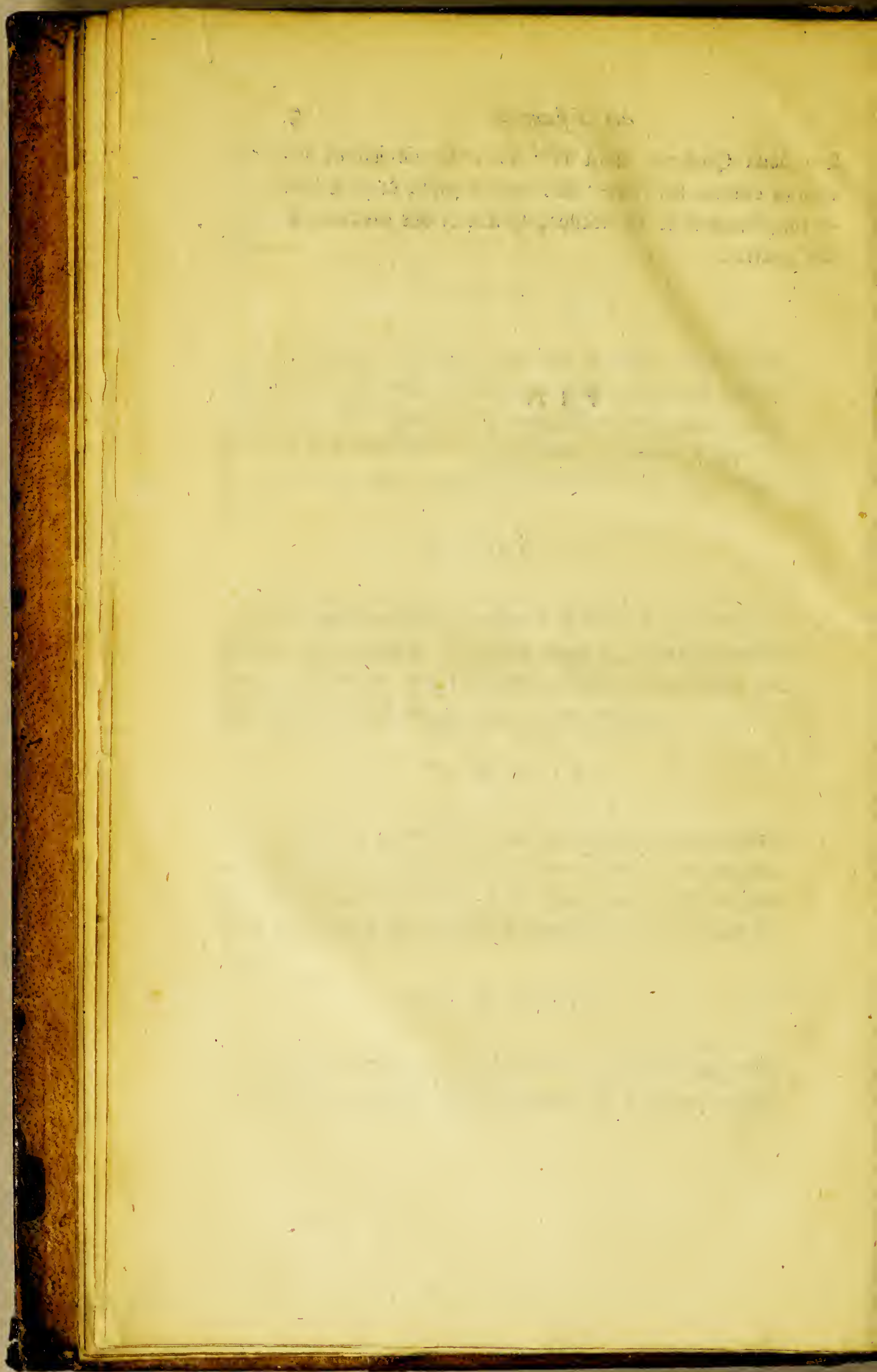
## T O M E VII.

Un Pays cultivé , orné de villages , présente des ports remplis de vaisseaux. Sur le devant de la scène , paroît



sent deux Quakers , dont l'un embrasse de jeunes Indiens , comme ses freres ; & l'autre rompt , & jette loin de lui , des arcs & des fleches , symboles des divisions & des guerres.

F I N.





## AVERTISSEMENT.

**L**ES Lecteurs qui ont accordé un peu d'attention à l'*Histoire Philosophique & Politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*, ont démêlé sans peine que ce livre ne pouvoit pas avoir été composé tel qu'il a été imprimé. Les éditions se ressemblent toutes, parce que toutes ont été réduites à copier la première, faite visiblement sur un manuscrit informe ou altéré.

Voici enfin l'ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur. Il s'y trouvera encore trop d'erreurs; mais on aura quelque indulgence pour un écrivain disposé à profiter des lumières que les gens instruits voudront bien lui communiquer.

*Tome I.*

*a*



Comme la connoissance des monnoies étrangères n'est pas commune, on a pris le parti de les réduire en livres tournois. En voici l'évaluation.

Bourse de Turquie,	1,500	ft
Cruzade,	4	10 f
Daler d'argent,	1	10
Daler de cuivre,		10
Ducat de l'Empire,	9	10
Ecu d'Allemagne,	3	18
Florin de Hollande,	2	
Livre des colonies Françoises,	13	4 3
Livre sterling,	22	10
Pagode,	8	5
Piaſtre,	5	5
Rixdaler,	4	10
Roupie,	2	8
Taël de la Chine,	7	10





# TABLE

## DES CHAPITRES.

### LIVRE PREMIER.

*Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales,*  
Page 1

INTRODUCTION. Ibid.

CHAP. I. **P**REMIERES navigations des Portugais. Leur arrivée aux Indes, 25

II. Description géographique de l'Indostan, 26

III. Description physique de l'Indostan, 29

IV. Religion, gouvernement, usages de l'Indostan, 32

V. Les Portugais s'établissent à la côte de Malabar, 55

VI. Maniere dont se faisoit le commerce des Indes, avant les conquêtes des Portugais, 60



- VII. *Les Portugais se rendent les maîtres de la Mer Rouge,* 68
- VIII. *Les Portugais se rendent les maîtres de la navigation du golfe Persique,* 74
- IX. *Etablissement des Portugais à Ceylan,* 77
- X. *Les Portugais font la conquête de Malacca,* 80
- XI. *Etablissement des Portugais aux Moluques,* 85
- XII. *Causes de la grande énergie des Portugais,* 89
- XIII. *Arrivée des Portugais à la Chine. Etat de cet empire,* 92
- XIV. *Commencement du commerce des Portugais avec le Japon. Etat de ces isles,* 116
- XV. *Etendue de la domination Portugaise aux Indes,* 124
- XVI. *Corruption des Portugais dans l'Inde,* 125
- XVII. *Décadence des Portugais dans l'Inde,* 131
- XVIII. *Etat actuel des Portugais dans l'Inde,* 138



## LIVRE SECON D.

*Etablissemens, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales,* Page 141

- CH. XIX. **A**NCIENNES révolutions de la Hollande, 142
- XX. Fondation de la république de Hollande, 146
- XXI. Premiers voyages des Hollandois aux Indes, 149
- XXII. Etablissement de la Compagnie des Indes, 152
- XXIII. Guerres des Hollandois & des Portugais, 153
- XXIV. Les Hollandois s'établissent à Formose, 157
- XXV. Commerce des Hollandois avec le Japon, 160
- XXVI. Les Moluques subissent le joug des Hollandois, 165
- XXVII. Les Hollandois s'établissent à Timor, 171
- XXVIII. Les Hollandois se rendent maîtres des Célebes, 172



- XXIX. *Les Hollandois sont reçus à Borneo,* 176
- XXX. *Etablissement Hollandois à Sumatra,* 178
- XXXI. *Commerce des Hollandois à Siam,* 180
- XXXII. *Situation des Hollandois à Malaca,* 181
- XXXIII. *Etablissement des Hollandois à Ceylan,* 183
- XXXIV. *Commerce des Hollandois à la côte de  
Coromandel,* 193
- XXXV. *Commerce des Hollandois à la côte de  
Malabar,* 194
- XXXVI. *Etablissement Hollandois au cap de  
Bonne-Espérance,* 195
- XXXVII. *Empire des Hollandois dans l'Isle de  
Java,* 202
- XXXVIII. *Maniere dont sont conduites les affaires  
de la compagnie Hollandoise, aux In-  
des & en Europe,* 219
- XXXIX. *Causes de la prospérité de la Compagnie,* 224
- XL. *Raisons de la décadence de la Compagnie,* 231
- XLI. *Moyens qui restent à la Compagnie pour  
rétablir ses affaires,* 238
- XLII. *Ancienne sagesse des Hollandois, & leur  
corruption actuelle,* 254



LIVRE TROISIEME.

*Etablissemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales,*  
Page 259

- CH. XLIII. **I**DE'E de l'ancien commerce des Anglois, 259
- XLIV. Premiers voyages des Anglois aux Indes, 266
- XLV. Démêlés des Anglois avec les Hollandois, 269
- XLVI. Démêlés des Anglois avec les Portugais, 273
- XLVII. Liaisons des Anglois avec la Perse, 274
- XLVIII. Décadence des Anglois aux Indes, 279
- XLIX. Rétablissement du commerce Anglois dans l'Inde, 280
- L. Malheurs & fautes des Anglois aux Indes, 281
- LI. Guerres des Anglois & des François, 290
- LII. Commerce général de la Mer Rouge, & celui des Anglois en particulier, 291
- LIII. Commerce général du golfe Persique, & celui des Anglois en particulier, 309



viii TABLE DES CHAPITRES.

LIV.	<i>Commerce général de la côte de Malabar, &amp; celui des Anglois en particulier,</i>	321
LV.	<i>Commerce général de la côte de Coromandel, &amp; celui des Anglois en particulier,</i>	33
LVI.	<i>Commerce général du Bengale, &amp; celui des Anglois en particulier,</i>	354
LVII.	<i>Etablissement des Anglois à Sainte-Hélène,</i>	376
LVIII.	<i>A quel usage les Anglois font servir les isles de Comore,</i>	378
LIX.	<i>La compagnie Angloise a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde,</i>	379
LX.	<i>La Compagnie a jugé qu'il ne lui convenoit pas d'avoir une marine,</i>	380
LXI.	<i>Fonds de la Compagnie,</i>	382
LXII.	<i>Etendue du commerce de la Compagnie,</i>	Ibid.
LXIII.	<i>Répartitions des actionnaires,</i>	387
LXIV.	<i>Conquête du Bengale, avantages que les Anglois tirent de cette acquisition, &amp; la conduite qu'ils y ont tenue jusqu'ici,</i>	388

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE













# HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

LIVRE PREMIER.

---

*Découvertes , guerres & conquêtes des Portugais  
dans les Indes Orientales.*

---

---

## INTRODUCTION.

**I**L n'y a point eu d'événement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général , & pour les peuples de l'Europe en particulier , que la découverte du nouveau-monde & le passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance. Alors a commencé une révolution dans le commerce , dans la puissance des nations , dans les

*Tome I.*

A



mœurs, l'industrie & le gouvernement de tous les peuples. C'est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se sont rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux besoins. Les productions des climats placés sous l'équateur, se consomment dans les climats voisins du pôle; l'industrie du Nord est transportée au Sud; les étoffes de l'Orient sont devenues le luxe des Occidentaux; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs loix, de leurs usages, de leurs maladies, de leurs remèdes, de leurs vertus & de leurs vices.

Tout est changé, & doit changer encore. Mais les révolutions passées & celles qui doivent suivre, ont-elles été, seront-elles utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur & de plaisirs? Son état sera-t-il meilleur, ou ne fera-t-il que changer?

L'Europe a fondé par-tout des colonies; mais connoît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'industrie. Ce commerce passe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens, & dans quelles circonstances? Depuis qu'on connoit l'Amérique & la route du Cap, des nations qui n'étoient rien sont devenues puissantes; d'autres qui faisoient trembler l'Europe, se sont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes & les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné? Il faut, pour s'éclairer sur ces questions importantes, jeter un coup d'œil sur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé; suivre en détail



les événemens dont elles ont été la cause , & finir par considérer l'état de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

Les peuples qui ont poli tous les autres , ont été commerçans. Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans son territoire & dans sa puissance ; & c'est la première dans l'histoire des nations. Il n'en est aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout ; il vit encore par sa renommée : c'est qu'il étoit navigateur.

La nature qui l'avoit jetté sur une côte aride , entre la Méditerranée & la chaîne du Liban , sembloit l'avoir séparé , en quelque sorte , de la terre , pour lui apprendre à regner sur les eaux. La pêche lui enseigna l'art de la navigation. Le *murex* , fruit de la pêche , lui donna la pourpre. Le sable de ses rivages , lui fit trouver le secret du verre. Heureux ce peuple , de n'avoir presque rien reçu de la nature ; puisqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail , d'où naquirent les arts & les richesses !

Il faut avouer qu'il étoit heureusement situé pour faire le commerce de l'Univers. Placés auprès des limites qui séparent & joignent , pour ainsi dire , l'Afrique , l'Asie & l'Europe ; les Phéniciens pouvoient , sinon lier entre eux les habitans de la terre , du moins être les médiateurs de leurs échanges , & communiquer à chaque nation les jouissances de tous les climats. Mais l'antiquité que nous avons souvent surpassée , quoiqu'elle nous ait beaucoup appris , n'avoit pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galères , son commerce au cabotage , & sa navigation à la Méditerranée. Modèle des peuples maritimes , on fait moins ce qu'il a fait , que ce qu'il a pu faire :



on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait couvert de ses effains les bords de la Méditerranée, & sur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sidon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers & donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuse que sa mere, fut libre, malgré ses richesses. Elle dominoit sur les côtes d'Afrique, & possédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Espagne, célèbre dès-lors par ses mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de sang, conquérir celles d'un nouveau-monde.

Carthage n'auroit été peut-être que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple souleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage succomba, parce que tout devoit succomber sous le génie de Rome conquérante : mais elle eut au moins la gloire de disputer long-tems l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la destruction d'une république qui mettoit sa gloire dans son industrie, & sa puissance dans des travaux utiles au genre-humain.

La Grèce, entre-coupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & séparée des grands continens; il sembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquise. Placée entre l'Asie & l'Europe pour policer l'une par l'autre, elle devoit jouir dans une juste prospérité du fruit de ses travaux & de ses bienfaits. Les Grecs, presque tous venus de l'Egypte, ou de la Phénicie, en apportèrent la sagesse & l'industrie. Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies Asiatiques, fut commerçant.



Athènes se servit de ses premiers vaisseaux pour trafiquer en Asie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grèce en avoit pu revoir dans sa naissance. Mais ces transmigrations furent une source de guerres. Les Perses, soumis au despotisme, ne vouloient souffrir, même sur les bords de la mer, aucune espèce de peuple libre; & les Satrapes du grand roi lui persuadoient que tout devoit être esclave. De-là toutes les guerres de l'Asie-Mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de sujets, qu'il y avoit de peuples insulaires ou maritimes. Athènes aggrandit son commerce par ses victoires, & sa puissance par son commerce. Tous les arts, à-la-fois, naquirent dans la Grèce avec le luxe de l'Asie.

C'est par les Grecs & les Carthaginois, que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population, s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouse, s'assujettit une île qui devoit la nourrir; & après avoir chassé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grèce dut trembler. Mais Alexandre fraya la route aux Romains; & il sembloit que les Grecs ne pussent être subjugués par une nation étrangère, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute puissance la trouve dans ses conquêtes; dès que le commerce des Grecs eut cessé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens & des Tyriens, éleverent la raison humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des empires l'ont fait



descendre peut-être pour jamais. Leurs admirables institutions étoient supérieures à toutes celles que nous connoissons. L'esprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout nâquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoissances des Grecs, que son commerce est infiniment plus étendu, que notre imagination se porte sur des objets plus grands & plus variés depuis les progrès de la navigation; on fera étonné que nous n'ayons pas sur eux la supériorité la plus décidée. Mais il faut observer que, lorsque ce peuple connut les arts & le commerce, il sortoit pour ainsi-dire des mains de la nature, & avoit toute l'énergie nécessaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit; au lieu que les nations de l'Europe avoient le malheur de connoître des loix, des gouvernemens, une religion exclusive & impérieuse. Dans la Grèce, le commerce trouva des hommes; en Europe, il trouva des esclaves. A mesure que nous avons ouvert les yeux sur les absurdités de nos institutions, nous nous sommes occupés à les corriger; mais sans oser jamais renverser entièrement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions & d'absurdités, qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares. Voilà pourquoi, si les arts pénètrent un jour chez les Tartares & les Iroquois, ils y feront des progrès infiniment plus rapides, qu'ils n'en peuvent jamais faire dans la Russie & dans la Pologne.



Les Romains , institués pour conquérir , n'ont pas avancé , comme les Grecs , la raison & l'industrie. Ils ont donné au monde un grand spectacle ; mais ils n'ont rien ajouté aux connoissances & aux arts des Grecs. C'est en attachant les nations au même joug , & non en les unissant par le commerce , qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde ; & lorsqu'ils l'eurent soumis , le repos qu'ils lui donnerent fut une léthargie. Leur despotisme , leur gouvernement militaire opprimerent les peuples , éteignirent le génie & dégradèrent l'espece humaine.

Tout fut dans un plus grand désordre encore après deux loix de Constantin , que Montesquieu n'a pas osé mettre parmi les causes de la décadence de l'empire. La première , dictée par l'imprudence & le fanatisme , quoiqu'elle parût l'être par l'humanité , peut servir à nous faire voir qu'une grande innovation , est souvent un grand danger ; & que les droits primitifs de l'espece humaine , ne peuvent pas être toujours les fondemens de l'administration. Cette loi déclaroit libres tous les esclaves qui se feroient chrétiens. Elle rétablissoit dans leurs droits , des hommes qui n'avoient eu jusqu'alors qu'une existence forcée ; mais elle ébranla l'état , en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faisoient valoir leurs domaines , & qui , par-là , se trouvèrent réduits pour quelque tems à la plus cruelle indigence. Les nouveaux prosélites , eux-mêmes , ne pouvoient réparer en faveur de l'état , les torts que le gouvernement avoit fait à leurs maîtres. Ils n'avoient , ni propriété , ni subsistance assurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'état qui ne les nourrissoit point , & à une religion qu'ils n'avoient embrassée que par ce penchant irrésistible , qui entraîne vers la liber-



ré? Un autre édit défendit le paganisme dans toute l'étendue de l'empire; & ces vastes contrées se trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux, ni à l'état, par les nœuds sacrés de la religion & du ferment. Sans prêtres, sans temples, sans morale publique; quel zèle pouvoient-ils avoir pour repousser des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus?

Aussi les habitans du Nord qui fondirent sur l'empire, trouverent-ils les dispositions les plus favorables à leur invasion. Pressés en Pologne & en Allemagne par des nations sorties de la Grande-Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déjà ruinées pour en être chassés par des vainqueurs plus féroces, qui les suivoient. En se fixant dans les pays qu'ils venoient de dévaster, ces barbares diviserent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le hasard, le besoin, ou le caprice. Les pirates, qui couvroient les mers, les mœurs atroces qui regnoient sur les frontieres, repoussent toutes les liaisons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ses sujets étoient séparés par des barrières insurmontables; parce que les brigands qui infestoient les chemins, changeoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuse. Les peuples de l'Europe, rejetés, par l'esclavage & la consternation, dans cet état de stupidité & d'inertie, qui a dû long-tems être le premier état de l'homme, profitoient peu de la fertilité de leur sol, & n'avoient qu'une industrie tout-à-fait sauvage. Les pays un peu éloignés, n'existoient point pour eux; & ils ne connoissoient leurs voisins que pour les craindre ou pour les combattre.



Ce que quelques écrivains racontent des richesses & de la magnificence du septieme siècle, est fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur tems. On s'habilloit de peaux & d'une laine grossiere. On ignoroit les commodités de la vie. On construisoit, il est vrai, des édifices qui avoient de la hardiesse & de la solidité ; mais qui ne prouvoient pas qu'il y eût alors plus de richesses que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoissance des arts, pour élever des masses de pierre avec les bras de ses esclaves. Ce qui démontre, sans réplique, la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levoient en nature ; & même les contributions que le clergé subalterne payoit à ses supérieurs, consistoient en denrées comestibles.

La superstition dominante épaissoit les ténèbres. Avec des sophismes & de la subtilité, elle fendoit cette fausse science, qu'on appelle théologie, dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoissances.

Dès le huitieme siècle, & au commencement du neuvieme, Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter & donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoissoit d'autre mérite, que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Eglise. La dignité des souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriser les princes, sans inspirer l'amour de la liberté. Quelques romans absurdes, & quelques fables mélancoliques, nées de l'oïveté des cloîtres, étoient alors la seule littérature. Ces ouvra-



ges contribuoient à entretenir cette tristesse & cet amour du merveilleux, qui servent si bien la superstition.

Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple sorti de la Scandinavie & de la Cherfonèse Cimbrique, se répandit au Nord de l'Europe, que les Arabes pressoient du côté du Midi. Ceux-là étoient disciples d'Odin, & ceux-ci de Mahomet : deux hommes qui avoient répandu le fanatisme des conquêtes, avec celui de la religion. Charlemagne fut vaincre les uns, & résister aux autres. Ces hommes du Nord, appelés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, sans discipline, de mœurs atroces, poussé aux combats & à la mort par la misère & la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit si terribles, pour une religion qui les disposeroit à obéir. Il lui fallut verser des torrens de sang, & il planta la croix sur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Asie, de l'Afrique & de l'Espagne : il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le besoin de repousser les Arabes, & sur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-Grand en Angleterre, quelques villes en Italie, eurent des vaisseaux ; & ce commencement de navigation ressuscita, pour un peu de tems, le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'est la manière de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant, les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes & Carthage. Il est vrai qu'ils le devoient moins aux lumières d'une raison cultivée & aux progrès d'une bonne administration, qu'à



l'étendue de leur puissance, & à la nature des pays qu'ils possédoient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Asie-Mineure, de la Perse & d'une partie de l'Inde; ils commencèrent par échanger entr'eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degrés jusqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone, allèrent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique & de l'Inde, & les versèrent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce & rassasiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliothèque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts & les lettres; & ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison & l'industrie des hommes. On leur doit l'algebre, la chymie, des lumieres en astronomie, des machines nouvelles, des remedes inconnus à l'antiquité; mais la poésie est le seul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même tems, les Grecs avoient imité les manufactures de l'Asie; & ils s'étoient approprié les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tomberent bientôt avec leur empire, qui n'opposoit au fanatisme guerrier & intrépide des Arabes, que le fanatisme imbécille & lâche des querelles scholastiques & des controverses monacales. Les moines y régnoient, & l'empereur demandoit pardon à Dieu du tems qu'il donnoit aux soins de l'état. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs; & l'on y disputoit sans cesse pour savoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'isles, les



Grecois n'avoient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d'Egypte & des Sarrafins par le feu Grégeois : arme vaine & précaire d'un peuple fans vertu. Constantinople ne pouvoit protéger au loin son commerce maritime ; il fut abandonné aux Génois qui s'emparèrent de Caffa , dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe , dans les folles expéditions des Croisades , emprunta quelque chose des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe ; il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes , eux-mêmes , en portèrent en France , en Angleterre & jusqu'en Allemagne.

Ces états étoient alors fans vaisseaux & fans manufactures : on y génoit le commerce , & l'on y méprisoit le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négocians à-peu-près avec le même mépris qu'ils avoient pour les histrions , les courtisanes , les bâtards , les esclaves & les gladiateurs. Le systême politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du Nord , devoit nécessairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos peres insensés , prirent pour base de leurs gouvernemens , un principe destructeur de toute société , le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de considérés que les possesseurs des fiefs , & ceux qui s'étoient distingués dans les combats. Les nobles étoient , comme on fait , de petits souverains qui abusoient de leur autorité , & résistoient à celle du prince. Les barons avoient du faste & de l'avarice , des fantaisies , & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états , & tantôt ils les ran-



connoient. C'est dans ces tems barbares que se sont établis les droits de péage, d'entrée, de sortie, de passage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou se fermoient, sous le bon plaisir du prince ou de ses vassaux. On ignoroit si parfaitement les plus simples élémens du commerce, qu'on avoit l'usage de fixer le prix des denrées. Les négocians étoient souvent volés, & toujours mal payés par les chevaliers & par les barons. On faisoit le commerce par caravanes, & l'on alloit en troupes armées jusqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen de se concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bâteleurs, de musiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville, & qu'on ne connoissoit ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sédentaires de la société privée, le tems des foires étoit celui des amusemens; & ces amusemens dégénéroient en dissolutions, qui autorisoient les déclamations & les violences du clergé. Les commerçans furent souvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoit des superfluités à ses tyrans, & qui s'associoient à des hommes dont les mœurs blessoient ses préjugés & son austérité grossière.

Les Juifs, qui ne tarderent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnerent pas beaucoup de considération. Ils furent alors dans toute l'Europe, ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Les richesses qu'ils avoient, celles qu'ils acquéroient tous les jours, les mirent en état de prêter de l'argent au marchand & aux autres citoyens; mais en exigeant un bénéfice proportionné au risque que couroient ces fonds,



en sortant de leurs mains. Les scholastiques s'élevèrent avec fureur contre une pratique nécessaire, que proscrivoient leurs barbares préjugés. Cette décision théologique, sur un objet civil & politique, eut d'étranges suites. Le magistrat entraîné par une autorité qu'on n'osoit pas juger, même lorsqu'elle étoit injuste, prononça des confiscations & des peines infamantes contre l'usure, que dans ces tems d'aveuglement les loix confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour se dédommager des dangers & des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux & criminel, se livrèrent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Toutes les nations les détestèrent. On les persécuta, on les pillà, on les proscrivit. Ils inventèrent les lettres-de-change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets, fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traitèrent mieux, dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profitèrent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent, pour les petites sociétés qu'ils formoient, la protection de quelques gouvernemens, qui dérogerent pour eux aux loix portées, dans des tems barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le Midi de l'Europe.

Le Nord parut se réveiller aussi; mais un peu plus tard, & plus difficilement encore. Hambourg & Lubec ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir, pour se défendre contre les



brigands qui infestoient ces parages. Le succès de cette petite ligue, détermina d'autres villes à entrer dans la confédération : bientôt elle fut composée de quatre-vingts cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin, & qui avoient obtenu ou acheté le privilège de se gouverner par leurs propres loix. Cette association, la première qui ait eu dans les tems modernes un système régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandises du Nord, contre les productions de l'Asie, de l'Italie & des autres états du Midi.

La Flandre servoit de théâtre à tant d'heureuses opérations. Sa position n'étoit pas la seule cause de cette préférence si utile. Elle la devoit aussi à ses belles & nombreuses manufactures de draps ; elle la devoit encore à ses fabriques de tapisseries, qui prouvent invinciblement à quel point le dessin & la perspective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de prospérité firent des Pays-Bas, la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état florissant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande Anse, de ceux de quelques républiques qui prospéroient à l'aide de la liberté, fit impression sur la plupart des rois. Dans leurs états, il n'y avoit de citoyens que la noblesse & les ecclésiastiques. Le reste étoit esclave. Ils affranchirent les villes, & leur prodiguèrent les privilèges. Aussi-tôt se formèrent des corps de marchands, des corps de métiers ; & ces associations acquirent du crédit, en acquérant des richesses. Les souverains les opposèrent aux barons. On vit diminuer peu-à-peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens ; & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux assemblées nationales.



Le président de Montesquieu fait honneur à la religion chrétienne , de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie & des richesses dans le peuple , que les princes le comptèrent pour quelque chose. C'est quand les richesses du peuple purent être utiles aux rois contre les barons , que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une saine politique que le commerce amène toujours , & non l'esprit de la religion chrétienne , qui engagea les rois à déclarer libres les esclaves de leurs vassaux ; parce que ces esclaves , en cessant de l'être , devenoient des sujets. Il est vrai que le Pape Alexandre III , déclara que des chrétiens devoient être exempts de servitude ; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France & d'Angleterre , qui vouloient abaisser leurs vassaux. La religion chrétienne défend si peu la servitude , que dans l'Allemagne-Catholique , en Bohême , en Pologne , pays très-catholiques , le peuple est encore esclave ; & que les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs , comme elles en avoient autrefois parmi nous , sans que l'église le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Pise , dans Gênes , dans Florence , des républiques fondées sur des loix sages. Les factions des Guelphes & des Gibelins , qui désoloient ces délicieuses contrées depuis tant de siècles , s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleurissoit & devoit bientôt y amener les lettres. Venise étoit au comble de sa gloire. Sa marine , en effaçant celle de ses voisins , reprimoit celle des Mamelus & des Turcs. Son commerce étoit supérieur à celui de l'Europe entière. Elle avoit une population nombreuse & des trésors immenses. Ses finances étoient



étoient bien administrées, & le peuple content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique, & non par besoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les sujets riches, en les engageant à placer une partie de leurs fortunes dans les fonds de l'état. Venise avoit des manufactures de soie, d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaisseaux. Son orfèvrerie étoit la meilleure & presque la seule de ce tems-là. On reprochoit aux habitans de se servir d'ustensiles & de vaisselle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix somptuaires; mais ces loix permettoient une sorte de luxe qui conservoit des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe & somptueux. L'opulence de Venise avoit ressuscité l'architecture d'Athènes. Enfin, il y avoit de la grandeur & déjà du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la noblesse étoit éclairée. Le gouvernement résistoit avec une fermeté sage aux entreprises des pontifes. *Siamo Veneziani, poi Christiani*, disoit un de leurs sénateurs. C'étoit l'esprit du sénat entier. Dès ce tems, il avilissoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces misérables *Condottieri*, dont les noms étoient si terribles, & dont les armes l'étoient si peu. Il régnoit de la politesse à Venise; & la société s'y trouvoit moins gênée par les inquisiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'est méfiée de la puissance de ses voisins & de sa foiblesse.

Au quinzième siècle, l'Italie laissoit bien loin derrière elle tout le reste de l'Europe. Le zèle de religion, qui



tenoit lieu de tout mérite , & qui produisoit tant de pratiques minutieuses & tant de fureurs atroces , avoit cependant peu-à-peu tiré l'Espagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle , & par la conquête de Grenade. L'Espagne étoit devenue une puissance , qui s'égaloit à la France même. Les belles laines de Castille & de Léon , étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui se vendoient dans toute l'Europe , & même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avoient été obligés de faire , pour défendre leur liberté , leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs succès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés , ils avoient tout l'enthousiasme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur péninsule , & ne commerçant guère par eux-mêmes avec les autres nations , ils les méprisoient : ils avoient ce dédain fastueux , qui , chez un peuple comme dans un particulier , marque ordinairement peu de lumières. C'étoit la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante ; & cette infanterie étoit admirable. Comme , depuis plusieurs siècles , les Espagnols faisoient la guerre , ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe. Les Portugais avoient à-peu-près le même caractère : mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille , & plus facile à conduire , depuis que , par la conquête des Algarves , elle avoit été délivrée des Maures.

En France , Louis XI venoit d'abaissér les grands vassaux , de relever la magistrature , & de soumettre la noblesse aux loix. Le peuple François , moins dépendant de ses seigneurs , devoit dans peu devenir plus indus-



trieux, plus actif & plus estimable ; mais l'industrie & le commerce ne pouvoient fleurir subitement. Les progrès de la raison devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore , & sous le règne d'un prince livré à la plus vile superstition. Les barons n'avoient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisoient à peine pour entretenir à leur suite une foule de gentilshommes désœuvrés, qui les défendoient contre les souverains & contre les loix. La dépense de leur table étoit excessive ; & ce luxe sauvage, dont il reste encore trop de vestiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. Il n'y avoit ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette sorte de décence qui distingue les premières classes des citoyens, & qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers, il régnoit parmi les grands de la grossièreté & de la rudesse. La nation avoit alors ce caractère d'inconséquence qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours un peuple dont les mœurs & les manières ne seront pas d'accord avec ses loix. Les conseils du prince y donnoient des édits sans nombre, & souvent contradictoires ; mais le prince dispensoit aisément d'obéir. Ce caractère de facilité dans les souverains, a été souvent le remède à la légèreté avec laquelle les ministres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins industrieuse que la France, avoit des barons insolens, des évêques despotes, & un peuple qui se lassoit de leur joug. La nation avoit déjà cet esprit d'inquiétude, qui devoit, tôt ou tard, la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractère à la tyrannie absurde de Guillaume le conquérant, & au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L'abus excessif de l'autorité, avoit donné aux Anglois une extrême défiance



de leurs souverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu'avec crainte; & ces sentimens, transmis de race en race, ont servi depuis à leur faire établir le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres, entre les maisons de Lancastre & d'York, avoient nourri le courage guerrier & l'impatience de la servitude; mais elles avoient entretenu le désordre & la pauvreté. C'étoit les Flamands qui mettoient en œuvre alors les laines de l'Angleterre. Ses laines, son plomb, son étain étoient transportés sur les vaisseaux des villes Anseatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit d'ailleurs surchargée d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles, sans aïfance, alloient de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens superstitieux maintenoient la paresse & la barbarie.

L'Allemagne, long-tems agitée par les querelles des empereurs & des papes, & par des guerres intestines, venoit de prendre une assiette plus tranquille. L'ordre avoit succédé à l'anarchie; & les peuples de cette vaste contrée, sans richesse, sans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voisins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeste à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe, gouvernoient assez sagement leurs états. Ils abusoient peu de leur autorité; & si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les seules villes libres & alliées de la Grande Anse, qu'il y avoit du com-



merce & de l'industrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe, n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le seul luxe. Les grands & le clergé s'enivroient sans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter les gentils-hommes de voler sur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces; & jusques dans les deux siècles suivans, les troupes Allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés, que par leur discipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient n'avoit conservé cet enthousiasme de gloire, que leur avoit autrefois inspiré la religion d'Odin; & ils n'avoient encore reçu aucune des loix sages, que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entr'eux. Leur puissance n'étoit rien; & une seule ville de la Grande Anse faisoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, & sous les loix de Frédéric & de Gustave Vasa.

Les Turcs n'avoient ni la science du gouvernement, ni la connoissance des arts, ni le goût du commerce; mais les Janissaires étoient la première milice du monde. Ces compagnons d'un despote qu'ils font respecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renversèrent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés par la superstition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts, abandonnerent leur patrie subjuguée, & se réfugièrent en Italie: ils y fu-



rent suivis par des artisans & des négocians. L'aisance, la paix, la prospérité, cet amour de toutes les gloires, ce besoin de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernemens, favorisoient dans le pays des anciens Romains la renaissance des lettres; & les Grecs apportèrent aux Italiens plus de connoissance des bons modèles, & le goût de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée; & si elle avoit été long-tems une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & sans industrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui, presque toujours a eu dans chaque siècle l'esprit qui lui convenoit le mieux pour le moment; Rome sembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit si long-tems & si bien servie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raisonnement. Les prêtres les moins éclairés, savent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse & la crainte, sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des tems où ces moyens n'ont plus que de foibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles, veulent jouir; ils craignent l'ennui, & ils cherchent les plaisirs avec passion. Quand les foires s'établirent, & lorsqu'à ces foires il y eut des jeux, des danses, des amusemens, le clergé, qui sentit que ces dispositions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proscrivit ces jeux, excommunia les histrions. Mais lorsqu'il vit que ses censures n'étoient pas assez



respectées, il changea de conduite ; il voulut lui-même donner des spectacles. On vit naître les comédies saintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouoient la mort de Sainte Catherine, balancerent le succès des histrions. La musique fut introduite dans les églises ; on y plaça même des farces. Le peuple s'amusoit à la fête des foux, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui se célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui se jouoient dans les places publiques. Souvent, par un simple attrait de plaisir, on quitta les danses des Egyptiennes pour la procession de la Saint-Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, & qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence ; les prêtres eurent une raison de moins de les censurer, & ils les tolérèrent. Ils avoient été long-tems les seuls hommes qui fussent lire ; mais ce mérite, devenu plus commun, ne leur donnoit plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes, riches & paisibles souverains dans la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres, comme un moyen nouveau de régner sur les esprits. Ils protégèrent les talens ; ils honorèrent les grands artistes. Raphael alloit être cardinal, lorsqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces beaux-arts, ces plaisirs nouveaux, pouvoient n'être pas conformes à l'esprit de l'évangile ; mais ils paroissoient l'être aux intérêts des pontifes. Les belles-lettres décorent l'édifice de la religion. C'est la philosophie qui le détruit. Aussi l'église Romaine, favorable aux belles-lettres & aux beaux-arts, fut-elle opposée aux sciences



exactes. On couronna les poètes ; on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au capitol, si ces deux grands génies eussent été contemporains.

Il étoit tems que la philosophie & les lettres arrivassent au secours de la morale & de la raison. L'église Romaine avoit détruit, autant qu'il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme, qu'au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversoit les fondemens de toute société ; de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit régné long-tems avec le dogme affreux qui permettoit, qui ordonnoit même, de haïr, de persécuter tous les hommes, dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celles de l'église Romaine. Les indulgences, espece d'expiations vendues pour tous les crimes, & si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir ; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion ; cet article de croyance, où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant ; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes, & dans les hommes sacrés, destinés à servir de modele au peuple ; enfin, le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquisition : toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens, plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Telle étoit la situation de l'Europe, lorsque les monarques Portugais, à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent, entouré de voisins qui se déchiroient encore, formerent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.



**J**EAN I eut plusieurs fils, qui tous vouloient se signaler. Ce fut d'abord par des expéditions en Barbarie. Henri, le plus éclairé d'entr'eux, imagina de faire des découvertes vers l'Occident. Ce jeune prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avoient conservé. Il établit à Sagres, ville des Algarves, un observatoire, où il fit élever toute la noblesse qui composoit sa maison. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, & sentit le premier l'utilité qu'on pouvoit retirer de la boussole, qui étoit déjà connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la navigation.

I.  
Premieres  
naviga-  
tions des  
Portugais.  
Leur arri-  
vée aux  
Indes.

Les pilotes qui se formerent sous ses yeux, découvrirent Madere en 1418. Un de ses vaisseaux s'empara des Canaries deux ans après. Le cap de Sierra-Leona fut bientôt doublé, & le Zaïre conduisit dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'au Congo. On fit dans ces contrées des conquêtes faciles & un commerce avantageux. Les petites nations qui les habitoient, séparées par des déserts impraticables, ne connoissoient ni le prix de leurs richesses, ni l'art de se défendre. Ces voyages donnerent de grandes espérances. Les revenus, qu'on pouvoit tirer un jour des côtes de Guinée, furent afferméés. Cette cupidité prématurée, prouve que les princes qui faisoient faire ces découvertes, songeoient plus encore à augmenter leurs finances que le commerce de leurs sujets.

Sous le règne de Jean II, prince éclairé, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'astronomie à la navigation, des Portugais qu'il avoit envoyés, doublerent le cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le cap des



Tempêtes ; mais le prince , qui prévoyoit le passage aux Indes , le nomma le cap de Bonne-Espérance.

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir le 18 Juillet 1497 une flotte de quatre vaisseaux , sous les ordres de *Vasco de Gama*. Cet amiral , après avoir essuyé des tempêtes , après avoir parcouru la côte Orientale de l'Afrique , après avoir erré sur des mers inconnues , aborda enfin dans l'Indostan. Sa navigation avoit été de treize mois.

II.  
Description  
géographique  
de l'Asie.

L'Asie , dont l'Indostan forme une des plus riches parties , est un vaste continent , qui , selon les observations des Russes , sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables , s'étend entre le quarante-troisième & le deux cent-septième degré de longitude. Entre les deux poles , elle s'étend depuis le soixante-dix-septième degré de latitude Septentrionale , jusqu'au dixième de latitude Méridionale. La partie de ce grand continent , comprise dans la Zone Tempérée , entre le trente-cinquième & le cinquantième degré de latitude , paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue , tant au Nord qu'au Midi , par deux grandes chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité Occidentale de l'Asie mineure , & des bords de la mer Noire , jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes sont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires , qui sont dirigées du Sud au Nord. Elles se prolongent , tant vers la mer du Nord , que vers celles des Indes & de l'Orient , par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui baignent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense ,



la terre, brûlée par l'ardeur du soleil, n'est qu'une cendre fluide qui est le jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierre ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du baromètre se joignent à tous ces phénomènes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers tems, le nom de petite Bucharie.

C'est de l'espece de ceinture qui environne cette vaste & ingrate région, que partent des sources abondantes & fort multipliées, qui coulent en différens sens. Ces fleuves, qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie des débris d'un terrain stérile, forment autant de barrières contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & assurent à ce continent une consistance, une durée que les autres ne sauroient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparoître plusieurs fois sous les eaux, avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siècles, une seule a resté dans son sein. C'est la mer Caspienne, qui, sans doute, est le bassin des grands fleuves qu'elle reçoit; mais qui peut aussi communiquer, quoique foiblement, par des voies souterraines, avec l'Océan & la Méditerranée; s'il est vrai, comme l'indiquent des observations faites à Astracan sur les baromètres, que sa surface soit au-dessous du niveau de ces deux mers.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes Septentrionales de la Sibérie, les rend inaccessibles, si l'on en croit les Russes. On ne doit pas espérer, disent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Améri-



que. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi, qui sépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi ce passage une fois. Mais peut-être les Russes ne sont-ils pas assez sincères, ou pas encore assez éclairés, pour mériter une créance entière. Peut-être ne savent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils savent.

La mer des Indes, qui pèse & penche sur le Midi de l'Asie, est séparée de la grande mer du Sud, par une chaîne de montagnes marines, qui commence à l'île de Madagascar, & continuant jusqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds & les rochers dont cette étendue est parsemée, va rejoindre la terre de Diemen & de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe, qui a considéré la terre en physicien, traçant la carte du monde sur cette hypothèse, veut que la mer comprise entre cette longue chaîne d'îles & les côtes Méridionales de l'Asie, soit divisée en trois grands bassins, dont la nature semble avoir circonscrit ou dessiné les limites.

Le premier, situé à l'Occident, entre l'Arabie & la Perse, est terminé au Midi par cette chaîne d'îles, qui, depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend jusqu'à Madagascar. C'est ce bassin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuse sans cesse le golfe Persique & la mer Rouge. Le second bassin forme le golfe de Bengale. Le troisième est le grand Archipel, qui contient les îles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'est comme un massif qui joint l'Asie au continent Austral, lequel soutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, est comme un nouveau bassin, qui forme à l'Orient une chaîne de montagnes marines,



qui se prolongent depuis les îles Mariannes jusqu'à celles du Japon. Après ces îles fameuses, vient la chaîne des îles Kouriles, qui va joindre la pointe Méridionale de la presqu'île de Kamtschatka; & cette chaîne renferme un cinquième bassin, où se jette le fleuve Amur, dont l'embouchure rendue impraticable par les bambous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guère de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme nécessaires pour diriger & fixer l'attention sur le plus riche & le plus beau continent de l'Univers. Entrons-y par l'Indostan.

Quoique par le nom générique d'Indes Orientales, on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perse, l'Indostan n'est que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célèbres qui vont se jeter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé du Nord au Midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une singularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne est une barrière que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver; c'est-à-dire, la saison des beaux jours de celle des pluies: car on fait qu'il n'y a point d'hiver entre les Tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le tems de l'année où les nuages, que le soleil pompe au sein de la mer, sont poussés violemment par les vents contre les montagnes, s'y brisent & se dissolvent en pluies, accompagnées de fré-

I I I.  
Description  
physique de l'In-  
dostan.



quens orages. De-là se forment des torrens qui se précipitent, grossissent les rivières, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides, épaisses & profondes. Le jour même est obscurci des plus noires vapeurs. Mais semblable à l'abyme qui couvoit les germes du monde avant la création, cette saison nébuleuse est celle de la fécondité. C'est alors que les plantes & les fleurs ont le plus de sève & de fraîcheur; c'est alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, sans doute, conserve mieux son caractère que l'hiver dans cette région du soleil. Le ciel, sans aucun nuage qui intercepte ses rayons, y présente l'aspect d'un airain embrasé. Cependant les vents de mer, qui s'élèvent pendant le jour, & les vents de terre qui soufflent pendant la nuit, y temperent l'ardeur de l'atmosphère par une alternative périodique. Mais les calmes qui régissent par intervalles, étouffent ces douces haleines, laissent souvent les habitans en proie à une sécheresse dévorante.

L'influence des deux saisons est encore plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de mouçons sèche & pluvieuse. Tandis que le soleil, revenant sur ses pas, amène au printemps la saison des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaisseaux voguer sans aucun risque sur une mer tranquille, où les pilotes n'ont besoin ni de science, ni de précaution. Mais l'automne, à son tour, changeant la face des élémens, fait passer le calme sur la côte Occidentale, & les orages sur la mer Orientale des Indes; transporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'insulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'Équateur, aux deux saisons de l'Équinoxe, voit alternativement les



flots tourmentés à sa droite & paisibles à sa gauche ; comme si l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ses mains. Peut-être même est-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien & du mal semblent n'être séparés que par un rempart de montagnes, qu'est né le dogme des deux principes du Manichéisme : car la douleur & le plaisir sont la source de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle est la liaison entre les loix physiques & morales, que le climat a jetté par-tout les premiers fondemens des systèmes de l'esprit humain, sur les objets importans au bonheur. Ainsi les Indiens, sur l'imagination desquels la nature fait les plus profondes impressions, par les plus fortes influences du bien & du mal, par le spectacle continuel du combat des élémens ; les Indiens ont été placés dans la position la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute espece.

Aussi la philosophie & l'histoire se sont long-tems occupées des célèbres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieusement reculé l'époque de l'existence de ses premiers habitans. En effet, soit que l'on consulte les monumens historiques, soit que l'on considère la position de l'Indostan sur le globe, en admettant le mouvement progressif de la mer, d'Orient en Occident, on conviendra que c'est un des pays de la terre les plus anciennement peuplés. L'origine de la plupart de nos sciences va se perdre dans son histoire. Les Grecs alloient s'instruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'industrie y avoit fait de progrès.



En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'espèce humaine, est le plus anciennement peuplé? Un climat doux, un air pur, un sol fertile, & qui produit presque sans culture, ont dû rassembler les premiers hommes. Si le genre-humain a pu se multiplier & s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature; si des sables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans; si nous avons peuplé des déserts & des forêts, où il falloit se défendre contre les élémens & les bêtes féroces: avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses, où l'homme, exempt de besoins, n'avoit que des plaisirs à désirer; où jouissant, sans travail & sans inquiétude, des meilleures productions & du plus beau spectacle de l'univers, il pouvoit s'appeler à juste titre, l'être par excellence & le roi de la nature? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, & fournissent une nourriture saine & rafraîchissante; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe, ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire; dans l'Inde, elles partagent, avec leur maître, l'abondance & la sûreté. Aujourd'hui même, que la terre devoit y être épuisée par les productions de tant de siècles, & par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

IV. Le moral n'y est pas moins extraordinaire que le physique. Lorsqu'on arrête ses regards sur cette vaste contrée, on ne peut voir, sans douleur, que la nature y a tout

Religion, gouvernement, usages de l'Indostan.



tout fait pour le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contr'elle. La fureur des conquêtes, & un autre fléau qui n'est guère moins destructeur, l'avidité des commerçans, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces, & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aisément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure, les distinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractère. Ce peuple, écrasé sous le joug du despotisme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ses tyrans. Le spectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine est capable, n'a pu corrompre son caractère. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariser un Indien avec la vue du sang, ni lui inspirer le courage & le sentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foiblesse.

Le voyageur éclairé, qui, en parcourant les plaines de l'Egypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des statues mutilées, des entablemens brisés, des pyramides immenses échappées aux ravages des guerres & des tems, contemple avec admiration ces restes d'une nation qui n'existe plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thèbes aux cent portes, si célèbre dans l'antiquité. Mais les débris de ses temples & de ses tombeaux, lui donnent une plus haute idée de sa magnificence, que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs sur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher sur des monceaux de ruines. Ce sont les débris d'un édi-



fice immense. L'ensemble en est détruit : mais ces débris épars attestent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de superstitions absurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'usages & de préjugés bizarres, on aperçoit les traces d'une morale sublime, d'une philosophie profonde, d'une police très-rafinée ; & lorsqu'on veut remonter à la source de ces institutions religieuses & sociales, on voit qu'elle se perd dans l'obscurité des tems. Les traditions les plus anciennes, présentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civilisé. Mais le système de sa législation n'a jamais été connu. Il paroît que les anciens eux-mêmes n'en ont vu que les ruines.

On retrouve dans l'Inde les vestiges d'une multitude de superstitions, d'arts, de jeux, d'erreurs & de vérités de toute espèce, qui ont été adoptés de presque tous les peuples.

Les Indiens ont perdu eux-mêmes la trace de leur religion & de leur police. Ils sont restés attachés à des usages qui ne pouvoient être établis que sur un ordre de choses qui n'existe plus. L'esprit qui animoit le corps politique a péri, & toutes les parties se sont altérées ou corrompues. Une religion allégorique & morale, a dégénéré en un amas de superstitions extravagantes & obscènes ; parce qu'on a réalisé des fictions qui n'étoient que des symboles & des emblèmes.

Peut-être parviendroit-on à dissiper quelques-uns des nuages qui voilent tant de mystères, s'il étoit possible d'obtenir la communication des livres sacrés, le seul monument qui reste de l'antiquité Indienne : mais, qui peut espérer cette marque de confiance ?

L'empereur Mahmoud Akebar eut la fantaisie de



s'instruire des principes de toutes les religions répandues dans ses vastes provinces. Dégagé des superstitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des profélytes : mais il échoua dans ses desseins, quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre personne dans la communion de leurs mystères.

Toute la puissance & les promesses d'Akebar ne purent déterminer les bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Feizi, comme un pauvre orphelin de la race sacerdotale, la seule qui puisse être admise aux saints mystères de la théologie. Feizi, bien instruit du rôle qu'il devoit jouer, fut secrètement envoyé à Benarès, le siège des sciences de l'Indostan. Il fut reçu par un savant bramine, qui l'éleva avec autant de tendresse, que s'il eût été son fils. Après dix ans d'études, Akebar voulut faire revenir le jeune homme : mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramine, son instituteur.

Les femmes de la race sacerdotale passent pour les plus belles femmes de l'Indostan. Le vieux bramine ne s'opposa pas aux progrès de la passion des deux amans. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné son cœur par ses manières & sa docilité, & lui offrit son amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoissance, ne voulut pas continuer plus long-tems la supercherie. Tombant aux pieds du bramine, il lui découvre la fraude, & le supplie de lui pardonner son crime.



Le prêtre, sans lui faire aucun reproche, saisit un poignard qu'il portoit à sa ceinture, & alloit s'en frapper, si Feizi n'eût arrêté son bras. Ce jeune homme mit tout en usage pour le calmer, protestant qu'il étoit prêt à tout faire, pour expier son infidélité. Le bramane fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les *Bedas* ou livres saints, & de ne jamais révéler à personne le symbole de la croyance des bramines. Feizi promit tout sans hésiter. On ignore s'il observa fidelement sa parole : mais, jusqu'ici, ni lui, ni personne, n'a traduit les livres saints de l'Inde.

Les bramines, qui seuls entendent la langue du livre sacré, font de son texte l'usage qu'on a fait en tout tems des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les passions & le faux zèle leur suggerent. Ces fonctions exclusives d'interprètes de la religion, leur ont donné sur les peuples un pouvoir sans bornes, tel que doivent l'avoir des imposteurs & des fanatiques, sur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raison & leur cœur.

Depuis l'Indus jusqu'au Gange, tous les peuples reconnoissent le *Vedam*, pour le livre qui contient les principes de leur religion ; mais la plupart d'entr'eux diffèrent sur plusieurs points de dogme & de pratique. L'esprit de dispute & d'abstraction qui gâta pendant tant de siècles la philosophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celles des bramines, & mis beaucoup plus d'absurdités dans leurs dogmes, qu'il n'en a introduit dans les nôtres, par le mélange du platonisme, qui, lui-même, est peut-être une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indostan, les loix politiques, les usages,



les manieres même font une partie de la religion ; parce que tout vient de Brama , être fort élevé au-dessus de la nature de l'homme , interprète de la divinité , auteur des livres sacrés , & le grand législateur de l'Inde.

On pourroit croire que ce Brama étoit souverain ; parce qu'on trouve dans ses institutions religieuses , l'intention d'inspirer aux peuples un profond respect , un grand amour pour leur pays ; & qu'on y voit l'envie de corriger le vice du climat. Peu de religions semblent avoir été aussi propres aux régions pour lesquelles elles ont été instituées.

C'est de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieuse , qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indostan , l'Indus , le Krisna & le Gange.

C'est lui qui a rendu sacré l'animal le plus nécessaire à la culture des terres , & la vache , dont le lait est une nourriture si saine dans les pays chauds.

On lui attribue la division du peuple en tribus ou *castes* , séparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette institution est antérieure à toutes les traditions , à tous les monumens connus , & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuse antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la société , que cette distinction de classes , parmi les membres d'un même état. Une semblable idée n'a pu être fondée que sur un système réfléchi de législation , qui suppose déjà un état de civilisation & de lumieres très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore , c'est que cet usage se soit conservé tant de siècles , après que le principe & le lien en ont été détruits. C'est un exemple frappant de la force des préjugés nationaux , sanctifiés par des idées religieuses.



La nation est divisée en quatre classes ; les bramines, les gens de guerre, les laboureurs & les artisans. Ces classes sont subdivisées.

Il y en a plusieurs de bramines. Les uns répandus dans la société, sont ordinairement fort corrompus. Persuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas soumis à la juridiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compassion, de cette charité si ordinaire dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent séparés du monde ; & ce sont des imbécilles ou des enthousiastes, livrés à l'oïveté, à la superstition, au délire de la métaphysique. On retrouve dans leurs disputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphysiciens, la substance, l'accident, la priorité, la postériorité, l'immutabilité, l'indivisibilité, l'ame vitale & sensitive : avec cette différence, que ces belles découvertes sont très-anciennes dans l'Inde ; & qu'il n'y a que fort peu de tems que Pierre Lombard, Saint-Thomas, Leibnitz, Mallebranche étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces revêries. Comme cette méthode de raisonner par abstraction nous est venue des philosophes Grecs, sur lesquels nous avons bien renchéri ; on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoissances ridicules aux Indiens : à moins qu'on n'aime mieux soupçonner que les principes de la métaphysique étant à la portée de toutes les nations, l'oïveté des bramines & de nos moines a produit les mêmes effets en Europe & aux Indes, sans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitans de ces deux contrées.

Tels sont les descendans des anciens brachmanes, dont



l'antiquité ne parle qu'avec admiration ; parce que l'affectation de l'austérité & du mystère , & le privilège de parler au nom du ciel , en imposent au vulgaire dans tous les siècles. C'est à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame , les idées sur la nature du grand être , sur les peines & les récompenses futures.

A ces connoissances , qui flattent d'autant plus la curiosité de l'homme , qu'elles sont plus au-dessus de sa faiblesse , les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuses , que Pythagore adopta dans son école : le jeûne , la prière , le silence , la contemplation : vertus de l'imagination , qui frappent plus la multitude que les vertus utiles & bienfaisantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des dieux , parce qu'ils paroissoient s'en occuper beaucoup ; & comme les protecteurs des hommes , parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Aussi le respect & la reconnoissance leur étoient-ils prodigués sans mesure. Les princes même , dans les circonstances difficiles , alloient consulter ces solitaires , à qui l'on supposoit apparemment le secours de l'inspiration : puisqu'on ne pouvoit pas leur supposer les lumières de l'expérience. Il est cependant difficile de croire , qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la science , les aliments d'un esprit doux & d'une ame pure ; & qui en s'élevant , par la pensée , vers le grand être , qu'ils cherchoient , ne voyoient dans cette contemplation sublime , qu'une raison de plus pour se rendre dignes de lui , & non pas un titre pour tromper & tyranniser les humains.

La classe des hommes de guerre est formée par les rajas , à la côte de Coromandel ; & par les nairs , à celle



de Malabar. Il se trouve ailleurs des peuples entiers, tels que les Canarins & les Marattes, qui se permettent cette profession : soit qu'ils descendent de quelques tribus originellement vouées aux armes; soit que le tems & les circonstances aient altéré, parmi eux, les institutions primitives.

La troisième classe est celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnaissance de leurs concitoyens. Ils sont laborieux, industrieux; ils entendent parfaitement la manière de distribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle est susceptible. Ils sont dans l'Inde, ce qu'ils seroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes; lorsqu'ils ne sont, ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Cette classe, autrefois très-respectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également sacrés. Ils traçoient tranquillement des sillons, à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paisible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled; jamais on n'abattoit les arbres; & la religion toute puissante, pour le bien comme pour le mal, venoit ainsi au secours de la raison, qui enseigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles; mais qui, toute seule, n'a pas assez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enseigne.

La tribu des artisans se subdivise en autant de classes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de ses parens; voilà pourquoi l'industrie & l'esclavage s'y sont perpétués ensemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorsqu'ils n'ont



pas le secours du goût & de l'imagination, qui ne naissent guère que de l'émulation & de la liberté.

Outre ces tribus, il y en a une cinquième, qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent ont les emplois les plus vils de la société : ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, & se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. Ils sont dans une telle horreur, que si l'un d'entr'eux osoit toucher un homme d'une autre classe, celui-ci a le droit de le tuer sur le champ. On les nomme Parias.

Il y a, dans le Malabar, une autre espèce d'hommes, appelés Poulichis, qui sont exposés à plus d'opprobres, à plus de malheurs encore. Ils habitent les forêts ; ils ne peuvent se bâtir des cabanes, & sont obligés de se construire des espèces de nids sur les arbres. Lorsqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes, pour exciter la pitié des passans. Alors les plus charitables des Indiens vont déposer du riz, ou quelque autre aliment, au pied d'un arbre, & se retirent au plus vite, pour que le malheureux affamé vienne le prendre, sans rencontrer son bienfaiteur, qui se croiroit souillé par son approche.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces malheureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inspirer aux Indiens une horreur presque égale. Cette horreur subsiste même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui se dissipent peu à peu sur les côtes, où le commerce & les besoins rapprochent tous les hommes, & donnent nécessairement des idées plus justes de la nature humaine.

Toutes ces classes sont séparées à jamais par des bar-



rières insurmontables : elles ne peuvent , ni se marier , ni habiter , ni manger ensemble. Quiconque viole cette règle , est chassé de la tribu qu'il a dégradée.

Mais tout change , lorsqu'ils vont en pèlerinage au grand temple de Jagrenat , le temple de l'être suprême. Là , le bramine , le raja ou naïr , le laboureur & l'artisan portent ensemble leurs offrandes , boivent & mangent ensemble. C'est là qu'on les fait souvenir que les distinctions de la naissance sont d'institution humaine , & que tous les hommes sont frères , enfans du même Dieu.

La religion qui consacre cette inégalité parmi les Indiens , n'a pas suffi pour les faire renoncer entièrement à la considération dont jouissent les classes supérieures. L'ambition naturelle s'est fait quelquefois entendre , & a inspiré à quelques hommes jaloux , des moyens bien singuliers , pour partager avec les bramines les respects de la multitude. C'est là l'origine des moeurs connues dans l'Inde , sous le nom de Faquirs.

Les hommes de toutes les castes sont admis à ce genre de vie. Il suffit de se livrer , comme les bramines , à la contemplation & à l'oïveté ; mais il faut le surpasser par des mortifications effrayantes , qui inspirent une sainte horreur au plus doux de tous les peuples. Les spectacles que donnent ces fanatiques , étonnent l'imagination. Les uns se vautrent dans l'ordure ; d'autres se font une cruelle habitude de tenir les bras élevés au-dessus de leur tête , de manière qu'ils ne puissent plus les baisser ; quelques-uns sont debout sept ou huit jours de suite sur leurs jambes , qui enflent prodigieusement. Ils font tous vœu de ne jamais laver , ni peigner le poil qui couvre leur corps , & de contrarier , de défigurer la nature , pour mieux plaire à son auteur. Les respects de la multitude



les dédommagent de ces sacrifices, qui surpassent infiniment les mortifications de nos moines d'Europe; si l'on peut appeller mortifications des pratiques singulieres qu'on n'adopte que dans sa jeunesse, c'est-à-dire, dans un âge, où l'imagination arrêtée par des scrupules sur les moyens naturels & défendus de satisfaire les passions, embrasse avec ardeur toutes les manieres d'être, extraordinaires & permises, & les met toutes à profit pour la volupté.

Quoique les livres sacrés des Indiens n'offrent rien de ce merveilleux qui éblouit quelquefois dans la théologie Grecque; leur mythologie est aussi décausée que celle de presque tous les peuples. On n'y voit pas en particulier la liaison de leurs principes religieux, avec ces diverses classes qui font la base de leur gouvernement. Le Shaster, que quelques-uns regardent comme un commentaire du Vedam, d'autres comme un livre original, & dont on a publié récemment un extrait en Angleterre, a jeté un peu de jour sur cette matiere. L'éternel, dit ce livre, concentré dans la contemplation de son essence, forma la résolution de créer des êtres qui pussent participer à sa gloire. Il dit, & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur, & l'harmonie régnoit dans le Ciel; lorsque deux de ces esprits s'étant révoltés, en entraînent une légion à leur suite. Dieu les précipita dans un séjour de tourmens, & ne les en retira qu'à la priere des anges fideles, & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condamnés à subir, sous différentes formes, dans la plus basse des quinze planettes, des châtimens proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainsi chaque ange subit d'abord sur la terre quatre-vingt sept transnigra-



tions, avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes transmutations sont un état d'expiation, d'où l'on passe à un état d'épreuve, c'est-à-dire, que l'ange transmue le corps de la vache dans un corps humain. C'est là que le créateur étend ses facultés intellectuelles & sa liberté, dont le bon & le mauvais usage avance ou recule l'époque de son pardon. Le juste va se rejoindre, en mourant, à l'être suprême. Le méchant recommence son tems d'expiation.

Ainsi, suivant cette tradition du Shaster, la métempsychose est un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des animaux, ne sont que des êtres coupables. Cette explication n'est pas, sans doute, universellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractère dur. Car le dogme de la transmigration des ames semble annoncer, dans son origine, plus d'espérances que de craintes.

En effet, il est naturel de penser que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuse & consolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays, où les hommes jouissant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencèrent à s'apercevoir de la brièveté de la vie. Un système qui la prolongeoit au-delà de ses bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réussir. Il est si doux à un vieillard qui sent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que la destruction n'est qu'un passage à une autre existence ! Il est si consolant pour ceux qui le voient mourir, de penser qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'espérance d'y renaître ! Une religion mystique voudroit en vain substituer à cette espérance, celle des plaisirs spirituels & d'une



béatitude céleste : les hommes préfèrent à ces idées vagues & abstraites , la jouissance des sensations qui ont déjà fait leur bonheur ; & la simplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre sur une terre qu'ils connoissoient, que dans un monde métaphysique, qui fatigue l'imagination sans la satisfaire. C'est ainsi que le dogme de la métempsychose a dû s'établir & s'étendre. En vain la raison peu satisfaite de cette vaine illusion, disoit que sans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'existence, & que l'homme qui ne se souvient pas d'avoir existé, n'est pas différent de celui qui existe pour la première fois ; le sentiment adopta ce que rejettoit le raisonnement. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des mensonges agréables !

Le Shaster a rendu le dogme de la métempsychose plus triste, sans doute, pour le faire servir d'instrument & de soutien à la morale qu'il falloit établir. C'est en effet d'après cette transmigration, envisagée comme punition, qu'il expose les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux sont, la charité, l'abstinence de la chair des animaux, l'exactitude à suivre la profession de ses pères. Ce dernier préjugé, sur lequel il paroît que tous les peuples sont d'accord, malgré la différence des opinions sur son origine, n'a d'exemple que chez les anciens Egyptiens, dont les institutions ont sans doute, avec celles des Indes, des rapports historiques que nous ne connoissons plus. Mais les loix d'Egypte, en distinguant les conditions, n'en avilissoient aucune ; au lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, semblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

• Il y a apparence que les Indes étoient presque aussi ci-



vilifées qu'elles le font aujourd'hui , lorsque Brama y donna des loix. Aussi-tôt qu'une société commence à prendre une forme , elle se trouve naturellement divisée en plusieurs classes , suivant la variété & l'étendue de ses arts & de ses besoins.

Brama voulut , sans doute , donner à ces différentes professions une consistance politique , en les consacrant par la religion , & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors ; sans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient dans la suite donner lieu à de nouveaux métiers. Aussi , à en juger par l'exactitude religieuse que les Indiens ont même aujourd'hui à observer les loix de Brama , on peut assurer que depuis ce législateur , l'industrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples , & qu'ils étoient à-peu-près aussi civilisés qu'ils le font aujourd'hui , lorsqu'ils reçurent ces institutions. Cette observation suffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple , qui n'a rien ajouté à ses connoissances , depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre & quelques autres castes , peuvent manger de la venaison & du mouton. Le poisson est permis à quelques laboureurs & à quelques artisans. D'autres ne se nourrissent que de lait & de végétaux. Tous les brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général ces peuples sont d'une sobriété extrême ; mais plus ou moins rigoureuse , selon que leur profession exige un travail plus ou moins pénible.

On les marie dès leur enfance ; & les femmes y sont d'une fidélité inconnue chez les autres nations. Quelques castes des plus relevées ont le privilège d'avoir plu-



heurs femmes. On fait que les femmes des brames se brûlent à la mort de leurs maris. Il semble qu'elles sont les seules à qui la loi l'ordonne ; mais d'autres ont voulu les imiter, par une suite de ce point d'honneur , qui fait par-tout tant de victimes. Cette obligation si atroce , n'est imposée qu'aux veuves qui sont sans postérité. Celles qui ont des enfans doivent veiller à leur éducation , à leur établissement. Sans cette précaution , l'état , qui auroit dû servir de pere à ces orphelins , se feroit trouvé chargé d'un fardeau énorme.

Depuis que les Mogols sont devenus les maîtres de l'Indostan , le nombre de ces horribles scènes a prodigieusement diminué ; parce que la liberté de les donner n'est accordée qu'aux personnes assez riches pour en acheter la permission. Mais cette difficulté même a rendu les desirs quelquefois plus vifs. On a vu des femmes se consacrer pendant plusieurs années aux travaux les plus humilians & les plus pénibles , afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide. D'autres n'en ont été que plus animées à des sacrifices devenus plus rares.

Il n'y a que peu d'années qu'une veuve de Surate , jeune , belle , opulente , ambitionna ce singulier honneur. Le dépositaire de l'autorité publique lui refusa la permission d'ensevelir avec elle tant de précieux avantages. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ses mains , & paroissant supérieure à la douleur , elle dit d'un ton ferme au gouverneur : *Ne considere pas seulement la foiblesse de mon âge ; vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains : sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*



Cependant toutes les femmes n'ont pas un enthousiasme si intrépide. Plusieurs, après avoir aspiré à la gloire de s'immoler aux mânes de leur mari, tremblent & frémissent involontairement, quand l'horreur du sacrifice se fait voir de plus près. Pour les encourager à ce grand effort, auquel la raison & la nature se refusent, on leur donne un breuvage qui, en étourdissant les sens, ôte la frayeur qu'inspire l'appareil de la mort. On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jeter sur le bucher ces malheureuses veuves; & c'est à ce stratagème inventé par les auteurs du fanatisme, qu'il faut attribuer ces signes apparens de joie & de satisfaction qu'elles donnent, à l'aspect des flammes dévorantes qui vont les réduire en cendres.

Cette institution n'est point, dit-on, de Brama : elle paroît l'ouvrage de quelque bramane qui a porté la jalousie au-delà du tombeau. Ce raffinement inspiré par un amour cruel & recherché, s'accorde avec le caractère des esprits superstitieux, & des hommes qui se font un mérite essentiel des mœurs, & de ce qu'ils appellent une extrême pureté.

Ces peuples sont doux, humains, & ils connoissent peu les passions qui nous agitent. Quelle ambition peuvent avoir des hommes destinés à rester dans le même état ? Ils aiment les travaux paisibles ou l'oisiveté. On leur entend souvent citer ce passage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être assis, que marcher ; il vaut mieux dormir, que veiller ; mais la mort est au-dessus de tout.*

Leur tempérance & la chaleur excessive du climat, répriment en eux la fougue des sens pour les plaisirs de l'amour. Ils n'ont guère que l'avarice, passion des corps foibles & des petites ames.

On



On peut juger de leurs talens pour les arts , par les ouvrages qui nous viennent de l'Inde. S'ils font d'une exécution difficile , ils font d'ailleurs sans goût & sans élégance. Les sciences y font encore plus négligées. Ils n'ont aucune connoissance en mécanique. Avant les mahométans , ils n'avoient construit aucun pont. La plupart des pagodes font des édifices misérables de forme quarrée , qui ne reçoivent de jour que par la porte , toujours tournée au Levant. On ne supplée à la lumière que par des cierges , que les dévots ont soin d'y faire brûler. On prétend cependant que les grandes pagodes ont de la régularité & des ornemens assez précieux en dedans & en-dehors. Elles font en forme de croix. L'idole est placée au milieu , de maniere que les parias , qui ne peuvent pas entrer dans le temple , puissent la voir à travers les portes. Il y a dans ces pagodes , des pièces d'eau pour purifier les Indiens. C'est le peuple qui pratique le plus ces superstitions. On prétend qu'il y a encore des bramines qui font en état de calculer les éclipses : mais il est difficile de savoir , si c'est par le moyen des formules qui leur sont restées , ou si réellement ils savent la théorie qui doit précéder la solution de ces problèmes.

La caste des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du Septentrion , & la presqu'isle n'est guère occupée que par les tribus inférieures. De-là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer , ont trouvé si peu de résistance. On doit faire observer à quelques philosophes qui prétendent que l'homme est un animal frugivore , que ces militaires qui mangent de la viande font plus robustes , plus courageux , plus animés , & vivent plus long-tems que les hommes des autres classes , qui se nourrissent de végétaux. Cependant c'est une dif-



férence trop constante entre les habitans du Nord & ceux du Midi, pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le froid d'une part, l'élasticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donnent plus de faim & de force, de résistance & d'activité, de ressort & de durée aux organes. La chaleur du Midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre sans agir, une transpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaisir & de mollesse, un genre de vie sédentaire & toujours le même : tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reste on voit que l'homme, sans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats, d'une manière analogue à la diversité des besoins qu'ils font naître ; chasseur, ichtiophage, frugivore, pasteur, laboureur, selon l'abondance ou la stérilité de la terre.

La religion de Brama étoit divisée, & l'est encore, en quatre-vingt-trois sectes, qui conviennent entr'elles sur quelques points principaux, & ne disputent pas sur les autres. Elles vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions ; parce que la leur ne leur prescrit pas de faire des conversions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte ; & c'est toujours avec une extrême répugnance. C'étoit assez l'esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains. Cet esprit a fait moins de ravage que celui des conversions ; mais il s'oppose cependant à la communication des hommes : c'est une barrière de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le



bonheur de ces fertiles contrées ; qu'à la facilité de satisfaire tous leurs besoins , les Indiens joignent un caractère compatissant , une morale qui les éloigne également de la persécution & de l'esprit de conquête : on ne peut s'empêcher de remonter , en gémissant , jusqu'à la source de cette inégalité barbare , qui a réuni dans une partie de la nation les privilèges & l'autorité , & rassemblé sur le reste des habitants les calamités & l'infamie. Quelle est la cause de cet étrange délire ? N'en doutons point ; c'est la même qui perpétue sur ce globe déplorable les malheurs de tous les peuples.

Il suffit qu'une nation puissante & peu éclairée adopte une première erreur , que l'ignorance accrédite : bientôt cette erreur devenue générale , va servir de base à tout le système moral & politique : bientôt les penchans les plus honnêtes , vont se trouver en contradiction avec les devoirs. Pour suivre le nouvel ordre moral , il faudra sans cesse faire violence à l'ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes ; & la nation ne sera plus qu'un assemblage de malheureux , qui passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour , en se plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre , si vous en exceptez peut-être quelques républiques & des sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine , & étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression & la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenants en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la première er-



reux, que l'impoflure a jettée ou nourrie dans l'efprit humain. Puiſſent les vraies lumières faire rentrer dans leurs droits, des êtres qui n'ont beſoin que de les ſentir pour les reprendre ! Sages de la terre, philoſophes de toutes les nations, c'eſt à vous ſeuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos freres ; & ſoyez perſuadés que la vérité eſt encore plus facile à répandre que l'erreur. Les hommes intéreſſés par l'eſpoir du bonheur, dont vous pouvez leur montrer la route, vous écouteront avec emprefſement. Faites rougir ces milliers d'eſclaves ſoudoyés, qui ſont prêts à exterminer leurs concitoyens, aux ordres de leurs maîtres. Soulevez dans leurs âmes la nature & l'humanité contre ce renverſement des loix ſociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes. Révélez tous les myſtères qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténèbres ; & que ſ'appercevant combien on ſe joue de leur crédulité, les peuples éclairés tout à la fois, vengent enfin la gloire de l'eſpèce humaine.

Outre les indigenes, les Portugais trouverent encore dans l'Inde, des mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique. La plupart étoient les descendants d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions, des établiſſemens ou des incuſions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays ſitués juſqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avoient enſuite paſſé ce fleuve, & de proche en proche, étoient arrivés juſqu'aux extrémités de l'Orient. Sur ce continent immenſe, ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Egypte, & traités avec des égards marqués par tous les ſouverains, qui vouloient avoir des liaiſons



avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence.

Leurs succès avoient été encore plus rapides & plus permanens dans les isles répandues sur cet Océan. Le besoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premières dignités de ces petits états, & s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profitèrent de l'ascendant que leur donnoient leurs lumières, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes & des esclaves se détachèrent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran souffroient sans difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans Arabes, apôtres & négocians tout-à-la-fois, avoient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'esclaves, auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis & leur avoir enseigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur sang à celui de ces affranchis, ceux-ci formèrent, avec le temps, un peuple particulier sur la côte de la presqu'isle des Indes, depuis Goa jusqu'à Madras. On les distingue encore aujourd'hui, sous le nom de Mapoulés, dans le Malabar, & sous celui de Choulías, au Coromandel. Ils ne savent, ni le Persan, ni l'Arabe, ni le Maure; & leur seule langue est celle des contrées où ils



vivent. Ils sont, la plupart, adonnés au commerce, & ne professent qu'un mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions Indiennes.

L'Indostan, que la force a depuis réuni presque entièrement sous un joug étranger, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre les rois de Cambaye, de Delhy, de Bijnagar, de Narzingue & de Calicut, qui tous comptoient plusieurs souverains, plus ou moins puissans, parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu sous le nom de Zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de sa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, & étendoit sa domination sur tout le Malabar.

C'est une ancienne tradition, que lorsque les Arabes commencèrent à s'établir aux Indes dans le huitième siècle, le souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur religion, que peu content de l'embrasser, il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu si cher, si vénérable aux Maures, qu'insensiblement ils contractèrent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint, par la seule force de cette superstition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuses, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de soie & de coton, l'indigo, le sucre, toutes sortes d'épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis : tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté de tout l'Orient. Une partie de ces richesses y arrivoit par mer; mais comme la navigation n'étoit pas aussi sûre, aussi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit aussi beaucoup par terre sur des bœufs ou des éléphants.



Gama instruit de ces particularités, à Mélinde, où il avoit touché, y prit un pilote habile, & se fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus florissant. Il y trouva heureusement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue des Portugais, & qui, frappé des grandes choses qu'il avoit vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mouzaïde, à servir de tout son pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui sans réserve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec le roi son maître. On alloit conclure, lorsque les musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumières. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit du prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidele guide, renvoya son frere sur ses vaisseaux. *Quand vous apprendriez, lui dit-il, qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me secourir, ou de me venger. Mettez sur le champ à la voile, & allez instruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le Zamorin n'osa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même; & l'amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques représailles, exercées à propos, lui firent rendre les marchandises, les otages qu'il avoit laissés dans Calicut; & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie son retour répan-

V.

Les Portugais s'établissent à la côte de Malabar.



dit dans Lisbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, aussi dévôt qu'avidé, se flattoit en même tems, d'étendre sa religion, par la persuasion, & même par les armes. Les papes, qui ne laissent pas échapper une occasion d'établir qu'ils sont maîtres de la terre, donnerent au Portugal toutes les côtes qu'il découvreroit dans l'Orient, & remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On se présentoit en foule pour monter sur les nouvelles flottes destinées au voyage des Indes. Treize vaisseaux sortis du Tage arriverent devant Calicut, sous les ordres d'Alvarès Cabral, & ramenerent au Zamorin quelques-uns de ses sujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens se louerent des traitemens qu'ils avoient reçus; mais ils ne concilierent pas pour long-tems, aux Portugais, l'esprit du Zamorin. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut, séduit par leurs intrigues, massacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaisseaux Arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, & de-là se rendit à Cochin, & ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui proposerent de s'allier avec lui contre le Zamorin, dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor, de Culan, quelques autres princes, firent, dans la suite, les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin, de reculer les frontieres de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Ma-



labar, une si grande supériorité, qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenoit leur alliance, qu'en se reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtît une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu'après les Portugais; & personne ne naviguoit dans ces mers, qu'avec leurs passeports. Les combats, qu'il falloit livrer, n'interrompoient guère leur commerce. Un petit nombre d'entr'eux dissipoient des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient partout, & par-tout ils fuyoient devant eux. Bientôt les vaisseaux des Maures, ceux du Zamorin & de ses vassaux, n'osèrent plus paroître.

Les Portugais vainqueurs dans l'Orient, envoyoit, à tout moment, de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissoit du bruit de leurs exploits. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe, apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandises de l'Inde; parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât, ou affermît, ce qui n'avoit été, jusqu'alors, que l'ouvrage du hasard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un système de domination & de commerce assez étendu, pour embrasser tous les objets; mais si bien lié, que toutes les parties du grand édifice, qu'on se proposoit d'établir, se fortifiassent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puisé des lumières dans les relations qui lui venoient des



Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés, jusqu'alors, de ses intérêts; elle eut la sagesse de donner toute sa confiance à Alphonse Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fussent passés en Asie.

Le nouveau vice-roi se montra plus grand encore qu'on ne l'avoit espéré. Il sentit qu'il falloit au Portugal un établissement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût sain, & où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, pussent recouvrer leurs forces. Il sentit que Lisbonne avoit besoin de Goa.

Goa, qui s'élève en amphitéâtre, est situé vers le milieu de la côte de Malabar, dans une isle détachée du continent par les deux bras d'une rivière qui se jette dans la mer, à quelque distance de la ville, après avoir formé, devant ses murs, un des plus beaux ports de l'univers. On donne à cette isle, dix lieues de tour. Dans ce petit espace se trouvent des collines, des plaines, des bois, des canaux, des sources d'une eau excellente, une cité magnifiquement bâtie, des bourgs & des villages considérables. On découvre, avant d'entrer dans le port, les deux péninsules de Salfet & de Bardes, qui lui servent en même tems, & de rempart & d'abri. Elles sont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant lesquels doivent s'arrêter tous les vaisseaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins considérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poste le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du roi de Decan; mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'aggrandir dans le Malabar. Tandis que l'usurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquer-



que se présenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas cherement un si grand avantage.

Idalcan averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas sur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens même, ses ennemis, qui n'y avoient guère moins d'intérêt que lui, il marcha vers sa capitale avec une célérité inconnue jusqu'alors dans son pays. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête, se virent hors d'état de s'y maintenir : ils se retirèrent sur leur flotte qui ne quitta point le port, & ils envoyèrent chercher des secours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquèrent. Idalcan leur en offrit, & leur fit dire, *que c'étoit par les armes, & non par la faim, qu'il vouloit vaincre*. Il étoit alors d'usage, dans les guerres de l'Inde, que les armées laissassent passer des subsistances à leurs ennemis. Albuquerque rejetta les offres qu'on lui faisoit, & répondit : *qu'il ne recevroit des présens d'Idalcan, que lorsqu'ils seroient amis*. Il attendoit toujours des secours, qui ne venoient point.

Cet abandon le déterminà à se retirer, & à renvoyer l'exécution de son projet chéri, à un tems plus favorable, que les circonstances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de se remettre en campagne, pour préserver ses états d'une destruction totale, Albuquerque fondit à l'improviste sur Goa, qu'il emporta d'emblée, & où il se fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, & où les vaisseaux Arabes n'osoient plus paroître, vit son commerce & ses richesses passer dans une ville qui devint la métropole de tous les établissemens Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop divisés, pour mettre des bornes aux prospérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précau-



tions que contre les Egyptiens ; & elle n'en oublia, n'en différa aucune.

VI.  
Maniere  
dont se fai-  
soit le com-  
merce des  
Indes, a-  
vant les  
conquêtes  
des Portu-  
gais.

L'Egypte que nous regardons comme la mere de toutes les antiquités historiques, la premiere source de la police, le berceau des sciences & des arts ; l'Egypte, après avoir resté durant des siècles isolée du reste de la terre, que sa sagesse dédaignoit, connut & pratiqua la navigation. Ses habitans négligerent long-tems la Méditerranée, où sans doute, ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richesses.

A l'aspect d'une région située entre deux mers, dont l'une est la porte de l'Orient, & l'autre est la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le siège de son empire en Egypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce prince, le plus éclairé des conquérans, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avoit faites, & de celles qu'il se proposoit, c'étoit dans un pays que la nature semble avoir attaché, pour ainsi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Asie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'histoire & la fable aient transmis à l'admiration des hommes, auroit à jamais enseveli ces grandes vues, si elles n'eussent été suivies, en partie, par Ptolomée, celui de ses lieutenans qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoisse, s'appropriâ l'Egypte.

Sous le règne de ce nouveau souverain, & de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroissemens immenses. Alexandrie servoit au débouché des marchandises qui venoient de l'Inde, par la Mer-Rouge, au port de Bérénice.



Un écrivain , qui s'est profondément occupé de cet objet , & qui nous sert de guide , dit que quelques-uns des nombreux vaisseaux que ces liaisons avoient fait construire , se bernoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyssins. Parini ceux qui tentoient la grande mer , les uns descendoient à droite vers le Midi , le long des côtes Orientales de l'Afrique , jusqu'à l'isle de Madagascar ; les autres montoient à gauche vers le sein Persique , entroient même dans l'Euphrate , pour négocier avec les habitans de ses bords , & sur-tout avec les Grecs , qu'Alexandre y avoit entraînés dans ses expéditions. D'autres , plus enhardis encore par la cupidité , reconnoissoient les bouches de l'Indus , parcouroient la côte de Malabar , & s'arrêtoient à l'isle de Ceylan , connue des anciens sous le nom de Taprobane. Enfin , un très-petit nombre franchissoient le Coromandel , pour remonter le Gange , jusqu'à Palybotra , la plus célèbre ville de l'Inde par ses richesses. Ainsi l'industrie alla pas à pas , de fleuve en fleuve , & d'une côte à l'autre , s'approprier les trésors de la terre la plus fertile en fruits , en fleurs , en aromates , en pierreries , en alimens de luxe & de volupté.

On n'employoit , à cette navigation , que des bateaux longs & plats , tels , à-peu-près , qu'on les voyoit flotter sur le Nil. Avant que la bouffole eût aggrandi les vaisseaux , & les eût poussés en haute mer à plusieurs voiles ; ils étoient réduits à raser les côtes à la rame , à suivre terre à terre , toutes les sinuosités du rivage , à ne prêter que peu de bord & de flanc aux vents , peu de profondeur aux vagues , de peur d'échouer contre les écueils , ou sur les sables & les bas-fonds. Aussi les voyages , dont la traversée n'égalait pas le tiers de ceux que nous faisons en moins de six mois , duroient-ils quelquefois cinq ans &



plus. On suppléoit alors à la petitesse des vaisseaux, par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des escadres.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre; quelques petits ouvrages de verrerie, & de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ébène, de l'écaille, des toiles blanches & peintes, des soieries, des perles, des pierres précieuses, de la canelle, des aromates & sur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il servoit au culte des dieux, aux délices des rois. Son prix étoit si cher, que les négocians le falsifioient, sous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer étoient nuds; tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laissoit seulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'atelier scelloit l'ouverture avec son cachet.

Toutes les nations maritimes & commerçantes de la Méditerranée, alloient dans les ports de l'Egypte, acheter les productions de l'Inde. Lorsque Carthage & Corinthe eurent succombé sous les vices de leur opulence; les Egyptiens se virent obligés d'exporter eux-mêmes les richesses dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaisseaux. Dans les progrès de leur marine, ils poussèrent leurs voyages jusqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils suffire aux consommations de Rome, dont le luxe avoit cru à proportion de ses conquêtes. Eux-mêmes se livroient à des profusions, dont les détails nous paroissent romanesques. Cléopâtre, avec qui finit leur empire & leur histoire, étoit aussi prodigue que voluptueuse. Mais malgré ces dépenses incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils retiroient du commerce des Indes, que lorf-



qu'ils eurent été subjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandises; tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette source d'opulence, qui devoit l'enfler sans l'aggrandir, gagna cent pour un, si l'on s'en rapporte à Plin. A travers l'exagération, qu'il est facile de voir dans ce calcul, on doit présumer quels avoient pû être les profits dans des tems reculés, où les Indiens étoient moins éclairés sur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent assez de vertu pour conserver la puissance que leurs ancêtres avoient acquise, l'Egypte contribua beaucoup à soutenir la majesté de l'empire, par les richesses des Indes qu'elle y faisoit couler. Mais, l'embonpoint du luxe est une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par sa propre pesanteur; semblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foiblesse. Il se rompit en deux piéces.

L'Egypte fut annexée à l'empire d'Orient, qui se soutint plus long-tems que celui d'Occident; parce qu'il fut attaqué plus tard ou moins fortement. Sa position & ses ressources l'eussent rendu même inébranlable, si les richesses pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne fut opposer que des ruses à un ennemi, qui joignoit l'enthousiasme d'une nouvelle religion, à toute la force de ses mœurs encore barbares. Une si foible barrière ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ses ravages. Dès le septième siècle, il engloutit plusieurs provinces, entr'autres l'Egypte, qui, après avoir été l'un des premiers empires de l'antiquité, le modele de toutes les monarchies modernes, étoit destinée à languir dans le néant jusqu'à nos jours.



Les Grecs se consolerent de ce malheur, quand ils virent que les guerres des Sarrafins avoient fait passer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Constantinople, par deux canaux, déjà très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer Noire. C'est-là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phase, d'abord sur de grands bâtimens, ensuite sur de plus petits jusqu'à Serapana. De là partoient des voitures, qui conduisoient par terre en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des routes de communication entre ce grand continent, toujours riche de sa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagé par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens Indiens, partis de différentes côtes, traversoient le golfe Persique, jusqu'aux bords de l'Euphrate, où ils déposoient leur cargaison. Il ne falloit qu'un jour pour la transporter par terre, de ce fleuve à Palmyre. Cette ville, dont les ruines respirent encore l'opulence, faisoit passer ces marchandises, par les déserts, aux côtes de Syrie. Un si riche commerce l'avoit élevée à une prospérité que ses fondemens, jettés au milieu des sables, ne lui promettoient pas. Lorsqu'elle eut été détruite, les caravanes, après quelques variations, se fixerent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, poussa le cours & la pente des richesses jusqu'à Constantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage seul auroit pû soutenir l'empire dans le  
penchant



penchant de sa décadence, & peut-être lui rendre son ancienne gloire : mais il l'avoit due à ses armes, à des vertus, à des mœurs frugales ; & tout ce qui conserve la prospérité, lui manquoit. Corrompus par les richesses prodigieuses qu'un commerce exclusif leur assuroit presque sans efforts & sans vigilance, les Grecs s'abandonnerent à cette vie oisive & molle qu'amène le luxe ; aux frivoles jouissances des arts brillants & voluptueux, aux vaines discussions d'un jargon sophistique sur les matières de goût, de sentiment, & même de religion & de politique. Ils ne savoient que se laisser opprimer, & non se faire gouverner ; caresser tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, & ne compta plus, pour sa défense, que sur les traités qu'il faisoit avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Les Italiens s'étoient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avoient longtemps retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Constantinople, pressée, investie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creusé. Mahomet second les chassa de Caffa, où, dans les derniers tems, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette catastrophe



pour chercher les moyens de se rouvrir la route de l'Égypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernières croisades, & à-peu-près semblable à celui d'Alger. Les Mamelus, qui, à l'époque de ces guerres, s'étoient emparés d'un trône dont ils avoient été jusqu'alors l'appui, étoient des esclaves tirés de la plupart de la Circassie dès leur enfance, & formés de bonne-heure aux combats. Un chef, & un conseil, composé de vingt-quatre des principaux d'entr'eux, exerçoient l'autorité. Ce corps militaire, que la mollesse auroit nécessairement énérvé, étoit renouvelé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent, pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devint l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption, ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirèrent quelque utilité de cette révolution; mais elle tourna singulièrement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la situation des choses, lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement, & les suites rapides qu'il eut, causèrent de vives inquiétudes à Venise. La sagesse de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, & qu'assurément elle n'avoit pas dû prévoir. Plusieurs princes divisés d'intérêt, rivaux de puissance, & qui avoient des prétentions opposées, venoient de s'unir contre toutes les règles de la justice & de la politique, pour détruire un état qui ne faisoit ombre à aucun d'eux; & Louis XII. lui-même, qui, de



tous ces princes , avoit le plus d'intérêt à la conservation de Venise , Louis XII , par la victoire d'Aignadel , la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devoit nécessairement se mettre entre de semblables alliés , & la prudence de la république , l'avoient sauvée de ce danger , le plus éminent en apparence ; mais en effet moins grand , moins réel que celui où la jettoit la découverte du passage aux Indes , par le cap de Bonne-Espérance.

Elle vit aussi-tôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le sien , & par conséquent sa puissance. Elle fit jouer tous les ressorts que put lui fournir l'habileté de ses administrateurs. Quelques-uns de ces émissaires intelligens , qu'elle savoit par-tout acheter & employer à propos , persuaderent aux Arabes fixés dans leur pays , & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou sur les côtes Orientales de l'Afrique , que leur cause étant la même que celle de Venise , ils devoient s'unir avec elle , contre une nation qui venoit s'emparer de la source commune de leurs richesses.

Les cris de cette ligue arriverent au foudan d'Egypte , déjà réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit , par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes , qui formoient la principale branche de ses revenus , par le droit de cinq pour cent , que les marchandises des Indes payoient à leur entrée , & par celui de dix , qu'elles payoient à leur sortie , commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes , que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & nécessaires , aigrissoient les esprits contre le gouvernement , toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée , craignant de l'être encore plus mal , se permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puis-



fance, que dans des tems de prospérité. L'Egypte étoit également malheureuse, & par le commerce que faisoient les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

Elle pouvoit se relever de cette décadence avec une flotte; mais la Mer-Rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la construire. Les Vénitiens leverent cet obstacle. Ils envoyèrent à Alexandrie des bois, & d'autres matériaux. On les conduisit, par le Nil, au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. C'est de ce port célèbre, qu'on fit partir pour l'Inde, en 1508, quatre grands vaisseaux, un galion, deux galères & trois galiottes.

VII.  
Les Portu-  
gais se ren-  
dent les  
maîtres de  
la Mer-  
Rouge.

Les Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient songé, dès l'année précédente, à se rendre maîtres de la navigation de la Mer-Rouge, bien assurés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Egypte & de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le dessein de s'emparer de l'isle de Socotora, fort connue dans l'antiquité sous le nom de Dioscoride, pour l'abondance & la perfection de son aloès. Elle est située dans le golfe de la Mer-Rouge, à cent quatre-vingts lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Tristan d'Acugna, parti du Portugal avec un armement considérable, attaqua cette isle. Il fut combattu à la descente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, souverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais assiégèrent, & bientôt emportèrent d'assaut, la seule place



qui étoit dans l'isle ; quoiqu'elle fût défendue , jusqu'à la dernière extrémité , par une garnison plus nombreuse que leur petite armée. Les soldats de cette garnison ne voulant point survivre au fils de leur souverain , refuserent de capituler , & se firent tuer jusqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acugna , étoit encore au-dessus de ce courage.

Le succès de cette entreprise ne produisit pas les avantages qu'on en espéroit. Il se trouva que l'isle étoit stérile , qu'elle n'avoit point de port , & que les navigateurs qui sortoient de la Mer-Rouge , n'y touchoient jamais , quoiqu'on ne pût s'empêcher de la reconnoître , pour entrer dans ce golfe. Aussi la flotte Egyptienne pénétra-t-elle sans danger dans l'Océan Indien. Elle se joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies , combattirent avec avantage les Portugais , qui , venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaisseaux chargés de marchandises , se trouvoient considérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts & reprirent la supériorité pour ne la plus perdre. Les armemens qui continuèrent à partir d'Egypte , furent toujours battus & dissipés par les petites escadres Portugaises , qui croisoient à l'entrée du golfe.

Cependant , comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude , occasionnoit quelques dépenses , Albuquerque crut devoir y mettre fin , par la destruction de Suez. Mille obstacles traversoient ce projet.

La Mer-Rouge , qui doit son nom aux coraux , aux madrepores , aux plantes marines qui tapissent presque partout son fond , ou même au sable qui colore ses eaux , a d'un côté l'Arabie , de l'autre , la haute Ethio-



pie & l'Egypte. On lui donne fix cents quatre-vingts lieues depuis l'isle de Socotora jusqu'à l'isthme fameux qui joint l'Afrique à l'Asie. Comme elle est fort longue, très-étroite, & qu'elle ne reçoit aucun fleuve dont la force puisse s'opposer à celle du flux; elle participe d'une maniere plus sensible aux mouvemens de l'Océan, que les autres mers Méditerranées, situées à peu-près sous la même latitude. Elle est peu sujette aux orages, & ne connoît presque point d'autres vents que ceux du Nord & du Sud, qui sont périodiques comme la mouçon dans l'Inde, & qui fixent invariablement, dans cette mer, le tems de l'entrée & de la sortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu est nette, navigable jour & nuit, sur une profondeur de vingt-cinq à soixante brasses d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, sont préférées par les gens du pays, qui, obligés de se tenir au voisinage des terres à cause de la petitesse de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorsqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'aborder les ports répandus sur la côte, fait que cette navigation est très-périlleuse pour les grands vaisseaux, qui ne trouvent d'ailleurs sur leur route qu'un nombre considérable d'îles désertes, arides & sans eau.

Albuquerque, malgré ses talens, son expérience & sa fermeté, ne réussit pas à surmonter tant d'ostacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la Mer-Rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de continuelles incommodités & couru de fort grands dangers. Une politique inquiète & cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à son but, beau-



coup plus hardis, mais qu'il croyoit plus infailibles. Il vouloit que l'empereur d'Ethiopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la Mer-Rouge. L'Egypte feroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jeter dans l'Arabie, par le golfe Persique, trois ou quatre cents chevaux, qu'il croyoit suffisans pour aller piller Médine & la Mecque. Il pensoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroit ce prodigieux concours de pèlerins, le plus solide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprises moins hasardeuses, & plus utiles pour le moment, le portèrent à différer la ruine d'une puissance dont il suffisoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Egypte par les Turcs, quelques années après, rendit nécessaires de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il fut donné de saisir la chaîne des événemens qui avoient précédé & suivi le passage du cap de Bonne-Espérance, de porter des conjectures profondes sur les bouleversemens que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameuse découverte comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

L'Europe commençoit à peine à respirer & à secouer le joug de la servitude, qui avoit avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains & l'établissement des loix féodales. Les tyrans sans nombre qui opprimoient des multitudes d'esclaves, avoient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres



& leurs châteaux, & d'accorder, à prix d'argent, à leurs vassaux quelques privilèges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, & leur donna cette sorte d'indépendance, sans laquelle la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainsi les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croisades; & la folie des conquêtes contribua, pour la première fois, au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui, des extrémités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir, comme eux, le fléau du genre-humain; & à nos barbares institutions, auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Egypte n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tenterent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple qui étoit conquérant par la nature de sa religion & de sa politique?

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté; la France, pour les intérêts de ses maîtres; l'Allemagne pour ceux de la religion; l'Italie, pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un imposteur. Couverte de fanatiques & de combattans, l'Europe entière ressembloit à un malade qui, tombé dans le délire,



s'ouvre les veines , & perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement & d'anarchie , elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible résistance. Plus le calme , qui succède aux guerres civiles , rend les peuples redoutables à leurs voisins , plus les troubles de la dissension qui les divise les exposent à l'invasion & à l'oppression. La conduite dépravée du clergé auroit encore favorisé les progrès d'un culte étranger , & nous serions sans retour dans les chaînes de l'esclavage. En effet , de tous les systèmes politiques & religieux qui affligent l'espèce humaine , il n'en est point qui laisse moins de carrière à la liberté que celui des Musulmans. Dans presque toute l'Europe , une religion étrangère au gouvernement , & qui s'est introduite à son insçu ; une morale répandue sans ordre , sans précision , dans des livres obscurs & susceptibles d'une infinité d'interprétations différentes ; une autorité en proie aux prêtres & aux souverains , qui se disputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes ; des loix politiques & civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante qui condamne l'inégalité & l'ambition , une administration inquiète & entreprenante , qui , pour dominer avec plus d'empire , oppose continuellement une partie de l'état à l'autre partie : tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens , la nature s'éveille , & crie au fond des cœurs : *l'homme est né libre ?*

Mais , sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie , en fondant le trône sur l'autel ; qui semble imposer silence à l'ambition , en permettant la volupté ; qui favorise la paresse naturelle , en interdisant les opéra-



tions de l'esprit : il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs qui égorgent si souvent leur maître , n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs ames éternées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue , si le peuple de la chrétienté le plus superstitieux , & peut-être le plus esclave , n'eût arrêté les progrès du fanatisme des Musulmans , & brisé le cours impétueux de leurs conquêtes , en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des mesures efficaces pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes , il chercha à se donner l'empire du golfe persique.

VIII. Les Portugais se rendent les maîtres de la navigation du golfe Persique. Au débouché du détroit de Mocandon , qui conduit dans ce bras de mer , est située l'isle de Gerun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzième siècle la ville d'Ormuz , devenue , avec le tems , la capitale d'un royaume qui , d'un côté , s'étendoit assez avant dans l'Arabie , & de l'autre , dans la Perse. Ormuz avoit deux bons ports ; il étoit grand , peuplé , fortifié. Il ne devoit ses richesses & sa puissance qu'à sa situation. Il servoit d'entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes : commerce très-considérable dans un tems où les Persans faisoient passer par les ports de Syrie , ou par Cassa , la plupart des marchandises qui venoient de l'Asie en Europe. Dans les saisons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers , Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes de presque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées , & traiter leurs affaires



avec une politesse & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une partie de leur affabilité. Leurs manières, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espèce qu'ils y rassembloient : tout concouroit, avec les intérêts du commerce, à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés, ou de porcelaine, qui contenoient des arbrustes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums & les alimens les plus exquis. On entendoit la meilleure musique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abondance des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations, qui sont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans son caractère : mais il se les permettoit, dans l'espérance d'engager une puissance, qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à se présenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorsqu'il crut avoir inspiré une



terreur nécessaire à ses desseins , il se présenta devant la capitale , dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal , comme il l'étoit de la Perse. Cette proposition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte composée de vaisseaux Ormuziens , Arabes & Persans , vint combattre l'escadre d'Albuquerque , qui détruisit toutes ces forces avec cinq navires. Le roi découragé , consentit que le vainqueur construisît une citadelle , qui devoit également dominer la ville & ses deux ports.

Albuquerque , qui connoissoit le prix du tems , ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travailloit comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar , qui , par des révolutions communes en Orient , étoit parvenu de l'esclavage au ministère , rougit d'avoir sacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre , il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par sa lâcheté. Il fut gagner , corrompre , désunir & brouiller si bien les Portugais entr'eux & avec leur chef , qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité , qui augmentoit toujours , les détermina à se rembarquer , au moment qu'on les avertit qu'il y'avoit un complot pour les égorger. Albuquerque , qui s'affermissoit dans ses idées par les obstacles & par les murmures , prit le parti d'affamer la place , & de fermer le passage à tous les secours. Sa proie ne lui pouvoit échapper , lorsque trois de ses capitaines l'abandonnerent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion , ils ajoutèrent à la noirceur de leur infidélité , celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.



Cette trahison força Albuquerque à renvoyer l'exécution de son projet au tems qu'il favoit n'être pas éloigné, où il auroit à sa disposition toutes les forces de sa nation. Dès qu'il fut devenu vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil, auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne se crurent pas en état de résister. On se soumit. Le souverain de la Perse osa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé, des boulets, des grenades & des sabres. *Voilà, lui dit-il, la monnoie des tributs que paye le roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puissance Portugaise se trouva assez solidement établie dans les golfes d'Arabie & de Perse, sur la côte de Malabar, pour qu'on pût songer à l'étendre dans l'Est de l'Asie.

Il se présentoit d'abord à Albuquerque l'isle de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long sur trente dans sa plus grande largeur. Dans les siècles les plus reculés, elle étoit très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées, n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable; c'est que les loix y furent autrefois si respectées, que le monarque n'étoit pas plus dispensé de leur observation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à la mort; mais avec cette distinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation, tous les secours de la vie, lui étoient refusés; & il finissoit misérablement ses jours dans cette espece d'excommunication.

Lorsque les Portugais aborderent à Ceylan, ils la trouverent très-peuplée : deux nations, différentes par les mœurs, par le gouvernement & par la Religion, l'habi-

## IX.

Etablis-  
sement des  
Portugais à  
Ceylan.



toient. Les Bedas, établis à la partie Septentrionale de l'isle, & dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, & qui n'obéissent qu'à un chef, dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nus : du reste, ce sont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On fait peu de chose de leur religion, & il est douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités, & promptement renvoyés. La jalousie des Bedas pour leurs femmes, leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu à les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitans primitifs de l'isle.

Une nation plus nombreuse & plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie Méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des despotes. Ils ont, comme les Indiens, la distinction des castes, mais une religion différente. Ils reconnoissent un être suprême, & au-dessous de lui, des divinités du second, du troisième ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particulièrement dans les dieux du second ordre un Buddou, qui est descendu sur la terre pour se rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les prêtres de Buddou, sont des personnages fort importants à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à sa vie. Les Chingulais entendent la



guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes, pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs, comme tous les peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple & celle des savans. Par-tout où cet usage est établi, il a donné aux prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'isle. On y trouvoit des éléphants sans nombre, des pierres précieuses, la seule canelle qui ait jamais été estimée. C'étoit sur la côte Septentrionale & sur la côte de la Pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étoient les meilleurs de l'Inde, & sa position étoit au-dessus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce semble, établir toute leur puissance dans cette isle. Elle est au centre de l'Orient. C'est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Tous les navires qui viennent d'Europe, d'Arabie & de Perse, ne peuvent s'empêcher de rendre une sorte d'hommage à Ceylan; & les mouçons alternatives, permettent d'y aborder & d'en sortir dans tous les tems de l'année. Avec peu de dépense en hommes & en argent, on seroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de tous les ports de cette isle, auroient fait respecter le nom de ses maîtres dans toute l'Asie; & les vaisseaux qui auroient croisé dans ses parages, auroient intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi ne vit pas tous ces avantages. Il ne s'occupait point non plus de la côte de Coromandel,



quoique plus riche que celle de Malabar. Cette dernière n'offroit que des marchandises de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaise canelle, assez de poivre, du cardamome, forte d'épicerie dont les Orientaux font un grand usage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, font les peuples les plus doux & les plus industrieux de l'Indostan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le Nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte est admirablement placée, pour recevoir les marchandises de Bengale & d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établissmens. Ceux de Saint-Thomé & de Negapatan, ne furent formés qu'après lui. Il favoit que cette côte est dépourvue de ports, qu'elle est inabordable dans certains tems de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas secourir des colonies. Enfin, il pensa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par son prédécesseur d'Almeyda, & porté depuis à sa perfection, les Portugais le feroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoisent de Malaca. C'est à cette conquête qu'il se détermina.

X. Le pays, dont cette ville étoit la capitale, est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du Nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré. Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l'isle de Sumatra, par un canal connu sous le nom de détroit de Malaca.

Les Portugais font la conquête de Malaca.

La



La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, sain, & rafraîchi par les vents & les eaux sous le ciel de la Zone Torride; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société, des bois d'une verdure éternelle; des fleurs, qui naissent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives & suaves, qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais; mais la société avoit tout fait contr'eux.

Le gouvernement le plus dur, avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales, nées parmi les rochers & les chênes du Nord, avoient poussé des racines jusques sous l'Equateur, au milieu des forêts & des campagnes chéries du ciel, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui sembloit ne devoir s'abrèger & se perdre que dans l'usage & l'excès des plaisirs. C'est-là qu'un peuple esclave obéissoit à un despote, que représentoient vingt tyrans. Le despotisme d'un sultan sembloit s'être appesanti sur la multitude, en se subdivisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre & d'oppression avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel versés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur service, c'est-à-dire, celui de leurs esclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachotent leurs serfs à l'agriculture. Une vie errante & périlleuse, sur mer & sur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel im-



menſe, célèbre dans tout l'Orient ſous le nom d'iſles Malaſes. Il avoit porté dans ſes nombreuses colonies, ſes loix, ſes mœurs, ſes uſages, &, ce qu'il y avoit de ſingulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malaca étoit devenu, par ſa ſituation, le plus conſidérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaiſſeaux : les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes Orientales moins éloignées : les autres s'y rendoient de Bengale, de Coromandel, de Malabar, de Perſe, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entr'eux, & avec les habitans, dans la plus grande ſécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avoit enfin cédé à un intérêt plus sûr que les ſuccès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Asie. Ils ſe montrèrent d'abord à Malaca comme ſimples négocians. Leurs uſurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon ſi ſuſpect, & les Arabes communiquèrent ſi rapidement leur animoſité contre ces conquérans, qu'on s'occupa du ſoin de les détruire. On leur tendit des pièges, où ils tomberent. Plusieurs d'entr'eux furent maſſacrés, d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper, regagna les vaiſſeaux, qui ſe ſauverent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence, pour ſonger à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable, parce qu'elle donnoit à ſon entrepriſe un air de juſtice, propre à diminuer la haine qu'elle devoit naturellement attirer au nom Portugais. Le tems auroit affoibli une impreſſion qu'il croyoit lui être avantageuſe ; il ne différa pas d'un inſtant ſa vengeance. Cette activité



avoit été prévue; & il trouva en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du général chrétien. Son ami Araújo étoit du nombre des prisonniers de la première expédition. On menaçoit de le faire périr, au moment où commenceroit le siège. Albuquerque étoit sensible, & il étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet: *Ne pensez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut attaquée & prise, après bien des combats douteux, sanglans & opiniâtres. On y trouva des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, & l'on y construisit une citadelle, pour garantir la stabilité de la conquête.

Comme les Portugais se bornerent à la possession de la ville, ceux des habitans, tous sectateurs d'un mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le nouveau joug, s'enfoncerent dans les terres, où se répandirent sur la côte. En perdant l'esprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractère. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard, qu'il appelle *crid*. Il semble avoir épuisé toute l'invention de son génie sanguinaire, à forger cette arme meurtrière. Rien de si dangereux, que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas se servir de Malais pour matelots. Mais



ces barbares enchérissant sur leurs anciennes mœurs, où le fort se faisoit honneur d'attaquer le foible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaisseaux, & quelquefois ils les enlèvent. Sont-ils repoussés : ce n'est pas, du moins, sans emporter avec eux la consolation de s'être abreuvés de sang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut bien être exterminé, mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus & de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même, avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête seroit, peut-être, la dernière qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangère, & qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes & les cavernes, sont l'asyle & les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées, qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples insulaires & sauvages ! Elles deviendront cruelles & barbares sans fruit ; elles semeront la haine dans la dévastation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres, consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyèrent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.



Dans ces circonstances , une escadre détachée de la grande flotte , prit la route des Moluques. Ces îles , situées près du cercle équinoxial dans l'Océan Indien , sont , en y comprenant , comme on le fait communément , celles de Banda , au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit , & les autres en ont beaucoup moins.

XI.  
Etablis-  
sement des  
Portugais  
aux Molu-  
ques.

On ignore comment elles furent d'abord peuplées ; mais il paroît prouvé que les Javanois & les Malais , leur ont donné successivement des loix. Leurs habitans étoient , au commencement du seizième siècle , des espèces de sauvages , dont les chefs , quoique décorés du nom de rois , n'avoient qu'une autorité bornée , & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avoient ajouté , depuis peu , les superstitions du mahométisme à celles du paganisme , qu'ils avoient long-tems professé. Leur paresse étoit excessive. La chasse & la pêche étoient leur occupation unique , & ils ne connoissoient aucune espèce de culture. Cette inaction étoit favorisée par les ressources que leur fournissoit le cocotier.

Le cocotier est un arbre , dont les racines sont si menues & si peu profondes , que les vents le renversent souvent. Son tronc , qui s'élève à la hauteur de trente à quarante pieds , est droit , d'une grosseur médiocre , & égal dans toute sa longueur. Il est si spongieux , que son bois ne peut ni servir à la construction des navires , ni être employé dans des édifices un peu solides. Sa tête se couronne de dix ou douze feuilles larges , longues , épaisses , qui servent à former les toits des maisons. De cette touffe , qui se renouvelle trois fois chaque année , sortent autant de fois de très-gros bourgeons , à chacun desquels on voit suspendus dix ou douze cocos , qui , avec



leurs écorces , ont plus d'un demi-pied de diametre. La premiere écorce du coco est filandreuse : on en fabrique quelques étoffes grossieres , & des cables pour les vaisseaux. La seconde, qui est fort dure , fournit de petits vases & des ustensiles de ménage. L'intérieur de cette coquille est tapissé d'une poulpe blanche & épaisse , dont on exprime au pressoir une huile qui est du plus grand usage aux Indes. Elle est assez douce lorsqu'elle est récente ; mais elle contracte de l'amertume en vieillissant , & alors elle n'est bonne qu'à brûler. Le marc qui reste dans le pressoir , sert à nourrir les bestiaux , la volaille , & même le plus bas peuple dans des tems de disette. La poulpe du coco renferme de l'eau extrêmement fraîche , qui sert à désaltérer le cultivateur & le voyageur. Cette boisson est fort saine , mais d'une douceur fade.

En coupant la pointe des bourgeons , on en fait distiller une liqueur blanche , qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité. Ceux qui la recueillent avant le lever du soleil , & qui la boivent dans sa nouveauté , lui trouvent le goût d'un vin doux. C'est la manne du désert. Qui fait même si l'idée de celle-ci n'a pas été prise dans des livres plus Orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Egypte ? L'Inde est , dit-on , le berceau de beaucoup de fables , d'allégories , de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture ; elle convertit des phénomènes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays , devient surnaturelle dans un autre. Les faits , comme les plantes , s'altèrent en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreurs ; & la distance des tems & des lieux faisant disparaître les causes occasionnelles des fausses opinions , donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible



sur la confiance des ignorans & sur le silence des savans. Les uns n'osent douter, les autres n'osent disputer.

Quoi qu'il en soit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Israélites & la boisson des Indiens, si la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au soleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir & à se convertir en un vinaigre utile. Distillée dans sa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-spiritueuse; & en la faisant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du sucre de médiocre qualité. Les arbres dont on a exprimé cette liqueur, ne portent plus de fruit, parce qu'elle est le suc dont les noix se forment & se nourrissent.

Indépendamment de ce cocotier répandu dans toutes les contrées de l'Inde, les Moluques en avoient un particulier, qu'on nommoit sagou. Cet arbre nourrit les hommes, non de ses fruits, qui ne sont que la superfluité de la reproduction; mais de son tronc & de la substance même de sa vie. Il vient sans culture dans les forêts, se multipliant de lui-même par ses graines & ses rejettons. Il s'élève jusqu'à la hauteur de trente pieds, sur environ six de circonférence. Son écorce est épaisse d'un pouce. L'intérieur de cette écorce est composé d'un tissu de fibres longues, & entrelassées les unes dans les autres. Cette double enveloppe contient une espèce de moëlle ou de gomme, qui se réduit en farine. L'arbre, qui ne semble croître que pour les besoins de l'homme, lui indique cette farine par une poussière fine & blanche dont se couvre la feuille. C'est une marque certaine de la maturité du sagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, & le dépecent en tronçons, qui sont fendus par quartiers, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils ferment. Après que cette substance a été délayée dans



l'eau , on la coule à travers une espece de tamis , qui retient les parties les plus grossieres. Ce qui a passé est jetté dans des moules de terre , où la pâte sèche & durcit pour des années entieres. On mange le sagou simplement delayé avec de l'eau , quelquefois cuit & bouilli. L'humanité des Indiens réserve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple sobre , indépendant , ennemi du travail , avoit vécu des siècles avec la farine de sagou & l'eau du cocotier , quand les Chinois , ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge , y découvrirent le girofle & la muscade , deux épiceries précieuses que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes , d'où il passa en Perse & en Europe. Les Arabes , qui tenoient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'Univers , n'en négligerent pas une si riche portion. Ils se jetterent en foule vers ces isles devenues célèbres ; & ils s'en étoient approprié les productions , lorsque les Portugais , qui les poursuivoient par-tout , vinrent leur arracher cette branche de leur industrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans , n'empêcherent pas qu'on ne consentît à leur laisser bâtir un fort. Dès ce moment la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ses provinces , & elles ne tarderent pas , en effet , à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichissoient leur patrie de productions uniques , ce général achevoit de soumettre le Malabar , qui avoit voulu profiter de son absence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille , après ses nouveaux succès , dans le centre de ses conquêtes , il réprima la licence des Portugais ; il rétablit



l'ordre dans toutes les colonies ; il affermit la discipline militaire , & se montra actif , prévoyant , sage , juste , humain , désintéressé. L'idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens , que , long-tems après sa mort , ils alloient à son tombeau , pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa en 1515 , sans richesses , & dans la disgrâce d'Emmanuel , auquel on l'avoit rendu suspect.

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires & de la rapidité de ses conquêtes , quel droit n'ont pas à notre admiration , les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander ? Avoit-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance , faire de si grandes choses ? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais sous les armes , & ils faisoient trembler l'empire de Maroc , tous les barbares d'Afrique , les Mammelus , les Arabes & tout l'Orient , depuis l'île d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent ; & ils attaquoient des troupes , qui , souvent avec des armes égales , disputoient leurs biens & leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais , & quels ressorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros ?

Il y avoit près d'un siècle qu'ils combattoient contre les Maures , lorsque le comte Henri , de la maison de Bourgogne , débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers François , dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célèbre Cid , dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les inviterent à les seconder contre les infidèles ; les chevaliers y consentirent , & la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la cheva-

XII.  
Causes de  
la grande  
énergie des  
Portugais.



lerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine ; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie ; cet esprit épuré de la lie des siècles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux ; la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans sa naissance en France & en Angleterre. Les rois cherchent à la conserver, à l'étendre, par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modèle des anciens, & dont l'esprit étoit le même ; c'est-à-dire, un mélange d'héroïsme, de galanterie & de dévotion.

Les rois élevoient encore l'esprit de la nation, par la forte d'égalité avec laquelle ils traitoient la noblesse, & par les limites qu'ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils assembloient souvent les états-généraux, sans lesquels il n'y a point proprement de nation. Ce fut de ces états, qu'Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbonne. Ce fut avec eux, que ses successeurs donnerent long-tems des loix. Plusieurs de ces loix étoient propres à inspirer l'amour des grandes choses. La noblesse étoit accordée à des services de distinction ; à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou son écuyer ; à celui qui, prisonnier chez les Maures, avoit refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. On ôtoit la noblesse à quiconque insultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguisoit la vérité au roi.*

Les guerres que les Portugais avoient soutenues pour défendre leurs biens & leur liberté, étoient en même tems des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le tems des croisades. Les Portugais étoient



donc des chevaliers armés pour leurs biens , leurs femmes , leurs enfans , & pour leurs rois , chevaliers comme eux. C'étoient encore des croisés qui , défendant le christianisme , combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation , une puissance très-bornée : or ce n'est guère que dans les petits états , souvent en danger , qu'on sent pour la patrie un enthousiasme , que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité , de force , d'élévation , de grandeur , qui étoient réunis à la fois dans cette nation , ne se perdirent pas après l'expulsion des Maures. On poursuivit ces ennemis de l'état & de la foi , jusqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille & de Leon. Enfin , pendant les tems qui précéderent les expéditions de l'Inde , la noblesse , éloignée des villes & de la cour , conservoit dans ses châteaux les portraits & les vertus de ses peres.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique & en Asie , une passion nouvelle s'unit à tous les ressorts dont nous venons de parler , pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion , qui devoit d'abord exalter toutes les autres , mais anéantir bientôt leur principe généreux , fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir , servir l'état , & faire des conversions. Ils parurent dans l'inde plus que des hommes , jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses , qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes , corrompirent tout. Les passions nobles firent place au luxe & aux jouissances , qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La faiblesse des successeurs du grand Emmanuel , les hommes



médiocres qu'il choisit lui-même pour vice-rois des Indes firent dégénérer peu-à-peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare, établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples consultoient des forciers sur la destinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une destinée heureuse, on les laissoit vivre; s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conserver ces enfans. Il eut à lutter quelque tems contre les mouvemens dont sa nation étoit menacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

## XIII.

Arrivée  
des Portu-  
gais à la  
Chine. Etat  
de cet em-  
pire.

Le grand Albuquerque en avoit formé le dessein. Il avoit rencontré à Malaca des vaisseaux & des négocians Chinois; & il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politesse, d'attachement aux bienféances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la noblesse même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste empire, & il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée, en Europe, de la nation Chinoise. Le Vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse. Elle étoit conforme, cependant, à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine; on crut ce qu'il disoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.



Une escadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux isles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires Chinois, qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andrade, qui en étoit le chef, ne se mit point en défense : il laissa visiter ses vaisseaux; il fit part aux mandarins qui commandoient à Canton du sujet de son arrivée, & il leur remit l'ambassadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambassadeur rencontroit dans sa route des merveilles, qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes; la multitude des villages; la quantité des canaux, dont les uns sont navigables & traversent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres; l'art de cultiver ces terres; l'abondance & la variété de leurs productions; l'extérieur sage & doux des peuples; ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable, que l'industrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut surprendre l'ambassadeur Portugais, accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

Jettons un coup d'œil sur ce peuple. L'histoire d'une nation si bien policée, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de la terre est une image du chaos où étoit la matière avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions, que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états & les peuples y sont nés les uns des autres, comme les individus; avec cette différence, que dans les familles, la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres, par des voies constantes & régulières. Mais dans les états, la société



trouble & rompt cette loi , par un désordre où l'on voit , tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes , & tantôt un peuple informe & sauvage , engloutir dans ses irruptions une foule d'états brisés & démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet empire , borné , au Nord par la Tartarie Russe , au Midi par les Indes , à l'Occident par le Thibet , à l'Orient par l'Océan , embrasse presque toute l'extrémité Orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans , & cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre , le fanatisme , le malheur de notre situation , qu'il faut accuser de la brièveté de notre histoire & de la petitesse de nos nations , qui se sont succédées & détruites avec rapidité. Mais les Chinois , enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déserts , ont pu , comme l'ancienne Egypte , former un état durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés , tout ce qui environnoit ces heureux habitans a dû se réunir à eux comme à un centre d'attraction ; & les petites peuplades errantes ou cantonnées , ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu'elle a faites , mais des guerres qu'elle a souffertes : plus heureuse d'avoir policé ses vainqueurs , que si elle eût détruit ses ennemis.

Une région si anciennement policée , doit porter partout les traces antiques & profondes de l'industrie. Les plaines en ont été unies , autant qu'il étoit possible. La plupart n'ont conservé que la pente qu'exigeoit la facilité des arrosemens , regardés , avec raison , comme un



des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberaient trop de suc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets-d'eau, dont la vue, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple & cachée à ses yeux, comme si l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à sa subsistance? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses, qui fournissent moins de bois aux besoins de l'homme, qu'ils ne détruisent de guérets & de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands & le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse; à des cultures agréablement diversifiées; à des arbres irrégulièrement plantés; à quelques monceaux d'une pierre poreuse, qu'on prendroit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les côteaux sont généralement coupés en terrasses, soutenues par des murailles sèches. On y reçoit les pluies & les sources dans des réservoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux & les rivières qui baignent le pied d'une colline, en arrosent la cime & la pente, par un effet de cette industrie qui, simplifiant & multipliant les machines, a diminué le travail des bras, & fait avec deux hommes, ce que mille ne savent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une espèce de radis, qui fournit de l'huile, succède le coton, qui, lui-même, est remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'est pas invariable, mais il est commun.

On voit sur la plupart des montagnes, qui refusent de



la nourriture aux hommes , des arbres nécessaires pour la charpente des édifices , pour la construction des vaisseaux. Plusieurs renferment des mines de fer , d'étain , du cuivre , proportionnées aux besoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées , soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient , soit que les parties que les torrens en détachent , aient été jugées suffisantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivières de lit , mais dans des espaces de tems proportionnés aux masses d'eau ; la mer , qui fait un pas en dix siècles , mais dont chaque pas fait cent révolutions sur ce globe , couvroit autrefois les fables , qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce sont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé , contenu , maîtrisé l'Océan , comme les Egyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au continent , des terres que les eaux en avoient séparées. Ils luttent encore contre ce mouvement supérieur , qui , tenant au système des cieux , chasse la mer d'Orient en Occident. Les Chinois opposent à l'action de l'Univers , la réaction de l'industrie ; & tandis que les nations les plus célèbres ont secondé , par la fureur des conquêtes , les mains dévorantes du tems dans la dévastation du globe , ils combattent & retardent les progrès successifs de la destruction universelle , par des efforts qui paroïtroient surnaturels , s'ils n'étoient continuels & sensibles.

A la culture de la terre , cette nation ajoute , pour ainsi-dire , la culture des eaux. Du sein des rivières , qui , communiquant entr'elles par des canaux , coulent le long de la plupart des villes , on voit s'élever des cités flottantes , formées du concours d'une infinité de bateaux remplis



remplis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-même, est couvert & fillonné de milliers de barques, dont les mâts ressemblent, de loin, à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs, établis sur ces bâtimens, de ne s'être pas distraits un moment de leur travail, pour considérer son vaisseau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paroïssoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangère à leur profession, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curiosité pour rien.

Les cultures ne sont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient suivant la nature des terrains & la diversité des climats. Dans les provinces basses & méridionales, on demande à la terre un riz, qui est continuellement submergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & secs de l'intérieur du pays, le sol produit un riz, qui a moins de volume, moins de goût, moins de substance, & qui ne récompense qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord, on trouve tous les grains qui nourrissent les peuples de l'Europe : ils y sont aussi abondans & d'assez bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au Sud, où, avec le poisson, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais, ce qu'on connoît, ce qu'on pratique universellement, c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée; & ce qui sort de la terre féconde, y rentre pour



la féconder encore. Ce grand système de la nature, qui se reproduit de ses débris, est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

Un philosophe sensible, & que l'esprit d'observation a conduit dans cet empire; a connu & développé les sources de l'économie rurale des Chinois.

La première est le caractère de la nation la plus laborieuse que l'on connoisse, & l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année sont pour elle des jours de travail, excepté le premier, destiné aux visites réciproques des familles, & le dernier, consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société, l'autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages, tout ce qui lie & civilise les hommes est religion, & la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. C'est un peuple mûr & raisonnable, qui n'a besoin que du frein des loix civiles pour être juste. Le culte intérieur est l'amour de ses pères, vivans ou morts; le culte public est l'amour du travail; & le travail le plus religieusement honoré, c'est l'agriculture.

On y révere la générosité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écartèrent leurs propres enfans du trône, pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénère la mémoire de ces laboureurs, qui jetterent les germes du bonheur & de la stabilité de l'empire, dans le sein fertile de la terre, source intarissable de la reproduction des moissons, & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, est d'ouvrir la terre au printems, avec



un appareil de fête & de magnificence qui attire, des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule, pour être témoins de l'honneur solennel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus, comme dans les fables de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi : c'est le pere des peuples, qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jeter les semences que la terre demande. L'exemple du prince est suivi dans toutes les provinces; & dans la même saison, les vice-rois y répètent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces solennités à Canton, ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager au travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses, qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Ce n'est pas qu'on doive se persuader que la cour de Pekin se livre sérieusement à des travaux champêtres : les arts de luxe sont trop avancés à la Chine, pour que ces démonstrations ne soient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage, rendu par le souverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer; & l'influence de l'opinion, est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence est entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs, qui se distinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à sa profession, il est appelé à la cour



pour éclairer le prince ; & l'état le fait voyager dans les provinces, pour former les peuples à sa méthode. Enfin dans un pays où la noblesse n'est pas un souvenir héréditaire, mais une récompense personnelle ; dans un pays où l'on ne distingue, ni la noblesse, ni la roture, mais le mérite ; plusieurs des magistrats & des hommes élevés aux premières charges de l'empire, sont choisis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens qui tiennent aux mœurs, sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui, de sa nature, ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, est en commun ; tous en ont la jouissance, personne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse sont libres. Un citoyen qui possède un champ, acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres même, si hardis par-tout à former des prétentions sur les terres & sur les hommes, n'ont jamais osé le tenter à la Chine. Ils y sont, à la vérité, infiniment trop multipliés, & y jouissent, quoique souvent mendians, de possessions trop vastes : mais du moins ne perçoivent-ils pas sur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit soutenu que les aumônes qu'il recevoit étoient une rétribution due à la sainteté de son caractère.

La modicité des impôts achève d'assurer les progrès de l'agriculture. Jusqu'à ces derniers tems, tout ce que les productions de la terre payoient à l'état, se réduisoit depuis le dixième jusqu'au trentième du revenu, suivant la qualité du sol. La Chine ne connoissoit pas d'autre



tribut. Les chefs ne songeoient pas à l'augmenter; ils n'auroient osé combattre à ce point l'usage & l'opinion qui font tout dans cet empire. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres auront tenté de changer l'ordre à cet égard; mais comme c'est une entreprise longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir sans délai, & c'est ce qui les distingue des bons citoyens. Ceux-ci se contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

Ce n'est que depuis peu, que la conquête ou le commerce ont introduit de nouveaux tributs à la Chine. Les empereurs Tartares ont imposé des droits sur certaines denrées, sur les métaux, sur des marchandises. Enfin, si l'on en croit le jésuite Amyot, ils ont établi des douanes, à l'exemple des Européens.

Il seroit à souhaiter que ceux-ci voulussent emprunter des Chinois, la manière de lever les tributs. Elle est juste, douce & peu dispendieuse. Chaque année, au tems de la moisson, les champs sont mesurés & taxés en raison de leur produit réel & visible. Soit que les Chinois n'aient pas dans leur caractère cette mauvaise foi dont on les accuse, ou que, semblables à plusieurs des peuples anciens, ils ne soient infidèles & trompeurs qu'avec les étrangers; le gouvernement prend assez de confiance en eux, pour ne pas les vexer & les molester par toutes les recherches & les visites importunes de la finance Européenne. L'unique peine qu'on impose aux contribuables, trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, est qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes &



des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération, c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le cœur du citoyen, par le spectacle de la misère, par les cris & les pleurs de la faim; & non pas révolter son ame, & soulever son indignation par la violence des saisies, par les menaces d'une soldatesque insolente, qui vient s'établir, à discrétion, dans une maison ouverte aux cent bouches du fisc.

La Chine ignore ces voies d'oppression que l'impôt occasionne en Europe. Des mandarins perçoivent, en nature, la dîme des terres. Les officiers municipaux versent le produit de cette levée, de toutes les taxes, dans le trésor de l'état, par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On fait qu'une partie de cette redevance, est employée à la nourriture du magistrat & du soldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin, il en reste dans les magasins pour les tems de disette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les tems d'abondance.

Des peuples qui jouissoient de tant d'avantages, devoient se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes, quelle qu'en soit la raison, sont extrêmement fécondes, & où les hommes n'altèrent jamais un tempéramment naturellement robuste, par l'usage des liqueurs fortes; sous un ciel sain & tempéré, où il naît beaucoup d'enfans, où il en meurt fort peu; sur une terre qui donne plus de subsistances, qu'elle n'exige de travail; avec un genre de vie simple, peu dispendieux, & qui tend toujours à la plus austère économie.



Cependant, les Jésuites chargés par la cour de Pékin de lever les cartes de l'empire, ont découvert, dans le cours de leurs opérations, des déserts assez considérables, dont la connoissance avoit échappé aux négocians qui ne fréquentoient que les ports de mer, aux voyageurs, qui n'avoient fait que la route de Canton à la capitale.

Le défaut de population dans quelques contrées écartées de la Chine, seroit inexplicable, si l'on ne favoit que, dans ces vastes états, un assez grand nombre d'enfans sont étouffés immédiatement après leur naissance; que plusieurs de ceux qui ont échappé à cette cruauté, sont condamnés à la plus honteuse des mutilations; que, parmi ceux auxquels on ne fait pas l'outrage de les priver de leur sexe, beaucoup sont réduits à l'esclavage & privés des liens consolans du mariage, par des maîtres tyranniques; que la polygamie, si opposée à l'esprit social & à la raison, est d'un usage universellement reçu; que la débauche que la nature repousse avec le plus d'horreur, est très-répandue; & que les couvens des Bonzes ne renferment guère moins d'un million de célibataires.

Mais, si un petit nombre de cantons, épars & presque ignorés à la Chine même, sont privés des bras qui devroient les défricher; combien n'en est-il pas, où les hommes entassés, pour ainsi-dire, les uns sur les autres, se nuisent réciproquement? Ce vice se remarque généralement aux environs des villes, sur les grandes routes, & singulièrement dans les provinces Méridionales. Aussi, les annales de l'empire attestent-elles qu'il y a peu de mauvaises récoltes qui n'occasionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les causes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du despotisme. Ces révolutions



fréquentes, supposent un peuple assez éclairé pour sentir que le respect qu'il porte au droit de la propriété, que la soumission qu'il accorde aux loix, ne sont que des devoirs du second ordre, subordonnés aux droits imprescriptibles de la nature, qui n'a dû former des sociétés que pour le besoin de tous les hommes qui les composent. Ainsi, lorsque les choses de première nécessité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoissent plus une puissance qui ne les nourrit pas. C'est le devoir de conserver les peuples, qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur fait qu'il régne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur. Il fait que s'il se livroit un moment à cet esprit de tyrannie, ailleurs si commun & si contagieux, des secousses violentes le précipiteroient du trône. Ainsi placé à la tête d'un peuple qui l'observe & qui le juge, il ne s'érige pas en un phantôme religieux à qui tout est permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connoît ses droits & les fait défendre, que, lorsqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque sans examen, & le livre à un tribunal qui le poursuit, s'il est coupable. Mais ce magistrat fût-il innocent, il ne seroit pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant, qui priveroit un pere de l'amour que ses enfans lui portoient. Une complaisance, qui entretiendrait ailleurs une fermentation continuelle, & qui y feroit la source d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la Chine, où les habitans sont naturellement doux &



justes, & où le gouvernement est constitué de manière que ses délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette nécessité où est le prince d'être juste, doit le rendre plus sage & plus éclairé. Il est à la Chine, ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils sont partout, l'Idole de la nation. Il semble que les mœurs & les loix y tendent, de concert, à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité; c'est comme pere : c'est en pere qu'il est censé gouverner, récompenser & punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde & les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne sauroit imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent, pour le pere commun, pour le pere universel.

Ce culte public est fondé sur celui qui est établi par l'éducation domestique. A la Chine, un pere, une mere conservent une autorité absolue sur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci soient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial, sont le ressort de cet empire : c'est le soutien des mœurs : c'est le lien qui unit le prince aux sujets, les sujets au prince, & les citoyens entr'eux. Le gouvernement des Chinois est revenu, par les degrés de sa perfection, au point d'où tous les autres sont partis, & d'où ils semblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarcal, qui est celui de la nature même.

Cependant cette morale sublime, qui perpétue depuis tant de siècles le bonheur de l'empire Chinois, se seroit peut-être insensiblement altérée, si des distinctions chi-



mériques attachées à la naissance, eussent rompu cette égalité primitive, que la nature établit entre les hommes, & qui ne doit céder qu'aux talens & aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe, il est une classe d'hommes, qui apportent, en naissant, une supériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec respect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une espèce particulière; & sûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution, à laquelle on a dû tant de ministres médiocres, de magistrats ignorans, & de mauvais généraux; cette institution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'empire, n'a d'autres avantages, au moment de sa naissance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On annoblit quelquefois les ayeux d'un homme qui a rendu des services importans : mais cette distinction purement personnelle, est enfermée avec lui dans le tombeau; & il ne reste à ses enfans que le souvenir & l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite, permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux, qu'ils sont tous frères. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit sortir de cette fraternité générale, deviendrait dès-lors un être isolé & malheureux : il seroit étranger au milieu de sa patrie.



A la place de ces distinctions frivoles, que la naissance établit entre les hommes, dans presque tout le reste de l'univers, le mérite personnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes sages & éclairés, se livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'administration publique. Ce sont les talens & les connoissances qui font seules admettre dans ce corps respectable. Les richesses n'y donnent aucun droit. Les mandarins choisissent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'associer; & ce choix est toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes classes de mandarins, & l'on s'élève des unes aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'est parmi ces mandarins que l'empereur, par un usage aussi ancien que l'empire même, choisit les ministres, les magistrats, les gouverneurs de province; en un mot tous les administrateurs qui, sous différentes qualités, sont appelés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut jamais tomber que sur des sujets capables, éprouvés; & le bonheur des peuples n'est jamais confié qu'à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette constitution, il n'y a de dignité héréditaire, que celle de l'empereur; & l'empire même ne passe pas toujours à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur & le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne. Aussi, l'émulation de la gloire & de la vertu regne-t-elle jusques dans la famille impériale. C'est le mérite qui brigue le trône, & c'est par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des successeurs dans une maison étrangère, que de laisser les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magistrats participent à l'amour du



peuple, comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puisse former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix. Ils répandent sans cesse ces sentimens dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit & l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit, qui ne soit une instruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts & sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui, par-tout ailleurs, agite les nations, & affermit le despotisme ou renverse les trônes; la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolèrent, mal-à-propos peut-être; mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux Bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes, les devoirs de la morale, & par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influencer sur le sort de l'état.

Confucius, dont les actions servirent d'exemple, & les paroles de leçon; Confucius, dont la mémoire est également honorée, la doctrine également chérie de toutes



les classes & de toutes les sectes : Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devroit être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la règle de tous les gouvernemens. La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature & de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel est Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'est point au ciel visible & matériel que nous adressons des sacrifices*, dit l'empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710; *c'est au Maître du ciel*. Ainsi l'athéisme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte, ni un objet de persécution. Il y est seulement toléré comme la superstition.

L'empereur, seul pontife de la nation, est aussi juge de la religion; mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, & non le gouvernement pour le culte; comme l'un & l'autre ont été formés pour la société, le souverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puissance qu'il a dans les mains, à tyranniser le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir despotique; il est d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'est plus difficile que de les changer, parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoisse. On ne se presse point d'instruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à



écrire, & ce font d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles, dont on tâche en même tems de leur donner des idées justes. Ensuite on remplit leur mémoire de vers sentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'est la philosophie de Confucius qu'on leur enseigne. Telle est l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs, commence de même; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs, à la Chine, sont prescrites par les loix, & maintenues par les manieres, que prescrivent aussi les loix. Les Chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long; & les dernières classes des citoyens en sont instruites, & s'y conforment comme les mandarins & la cour.

Les loix de ce code sont instituées, ainsi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, & pour prescrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des freres doivent à des freres. Ces rites, ces manieres rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment; mais combien souvent ne le font-elles pas revivre! Elles font une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le respect pour la vertu même; & si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient aussi un zèle véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres, comme il y en a pour juger des cri-



mes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées ; on recompense la vertu par des honneurs. Ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'est pas le ressort principal ; il y est plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles institutions , la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont le plus humains. Aussi voit-on l'humanité des Chinois jusques dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice , & la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des logemens propres & commodes , où ils sont bien traités jusqu'au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d'un homme riche , se réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque tems chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans de morale & de politique sont l'histoire des Chinois. Chez eux , on a tellement réglé les actions de l'homme , qu'on n'y a presque pas besoin de ses sentimens : cependant on inspire les uns pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique , cet esprit sans lequel les états sont des peuplades , & non pas des nations , est plus fort , plus actif à la Chine , qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire , des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs ; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante , que l'ostentation de la générosité , ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des tems où elles ont été communes , d'autres tems où elles l'ont été moins ; mais la corruption amenoit une révolution , & les mœurs se réparoient. La der-



niere invasion des Tartares les avoit changées : elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays , pour adopter l'esprit du peuple conquis , & qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère estimable de la nation : cet esprit de fraternité , de famille ; ces liens aimables de la société , qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs & les vices politiques ne sauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'élève aux emplois que des hommes de la secte des lettrés , dont l'unique occupation est de s'instruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumieres seront recherchées , tant qu'elles conduiront aux honneurs , il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Si ce tableau des mœurs Chinoises se trouvoit en contradiction avec celui que d'autres écrivains en ont tracé ; peut-être ne feroit-il pas impossible de concilier des opinions en apparence si opposées. La Chine peut être envisagée sous un double aspect. Quand on n'étudie ses habitans que dans les ports de mer ou les grandes villes , on est révolté de leur lâcheté , de leur mauvaise foi , de leur avarice : mais dans le reste de l'empire , sur-tout dans les campagnes , ils ont des mœurs domestiques ; ils ont des mœurs sociales ; ils ont des mœurs patriotiques. On trouveroit difficilement un peuple plus vertueux , plus humain & plus éclairé.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoissances fondées sur des théories un peu compliquées , n'y ont



ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui, depuis très-long-tems en tenoit le fil. Mais cette énigme n'est pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment. Les manieres arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoiblissent les efforts. Trop occupés des objets d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élancer dans la carrière de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité, les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siècles pour perfectionner quelque chose; & quand on pense à l'état où se trouvoient chez eux les arts & les sciences il y a trois cents ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la première étude est celle des loix; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettrés est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique: si cette nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une vigilance continuelle des savans sur la population & la subsistance; si chacun, outre les devoirs publics dont la connoissance même est une longue science, a des devoirs particuliers, soit de famille ou de profession: chez un tel peuple, les sciences spéculatives & de pur orne-



ment, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, sont nos maîtres dans la science de bien gouverner. Ils le sont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'est point à la Chine une science perfectionnée. Une nation, dont toute la vie est réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des usages publics & domestiques, doit être naturellement souple, modérée, paisible & pacifique. La raison & la réflexion, qui président à ses leçons & à ses pensées, ne sauroient lui laisser cet enthousiasme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même, dont on remplit son ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effusion du sang, le pillage & le massacre si familiers à tout peuple soldat. Avec cet esprit, est-il étonnant que les Chinois ne soient pas belliqueux? Leur milice est innombrable, mais ignorante & ne fait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas su combattre; mais ils ont su mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie & pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la science de la guerre. Quand on soumet ses conquérans par les mœurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

Tel est l'empire de la Chine, dont on parle tant, sans le connoître assez. Tel il étoit lorsque les Portugais y abordèrent. Ils pouvoient y prendre des leçons de sagesse & de gouvernement; mais ils ne pensèrent qu'à en tirer des richesses & à y répandre leur religion. Thomas Péres, leur ambassadeur, trouva la cour de Pékin disposée



en faveur de la nation, dont la gloire remplissoit l'Asie. Elle avoit l'estime des Chinois; & la conduite de Ferdinand d'Andrade, qui commandoit l'escadre Portugaise, devoit encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que si quelqu'un avoit à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer, pour en obtenir satisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts; Thomas Perès alloit conclure un traité, lorsque Simon d'Andrade, frere de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois, comme, depuis quelque-tems, les Portugais traitoient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit, sans permission, un fort dans l'isle de Taman, & delà il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles sur la côte; il fit des Chinois esclaves; il se livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuse dissolution. Ses matelots & ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois irrités, équipèrent une flotte nombreuse : les Portugais se défendirent vaillamment, & s'échappèrent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en prison, où il mourut; & la nation Portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite, les Chinois s'adoucirent; & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or, qu'ils tiroient d'Afrique, des épices qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant & des pierreries de l'isle de Ceylan. Ils exportoient en échange des étoffes de soie de toute espece, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, & le



thé, qui, depuis, est devenu si nécessaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais se contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce; lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide & moins dépendant des mandarins, qui commandoient sur la côte.

Un pirate nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'étoit emparé de la petite île de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le siège de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaisseaux à Sanciam; ils accoururent au secours de Canton, & ils en firent lever le siège. Ils remportèrent une victoire complète sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusques dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnaissance, & leur fit présent de Macao. Ils acceptèrent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

## XIV.

Comment bon-  
cement du  
commerce  
des Portu-  
gais avec  
le Japon.  
Etat de ces  
îles.

Ce fut en 1542 qu'une tempête jeta, comme par bonheur, un vaisseau portugais sur les côtes de ces îles fameuses. Ceux qui le montoient furent accueillis. On leur donna tout ce qu'il falloit pour se rafraîchir & se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu; & ils apprirent au vice-roi, qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée, s'offroit au zèle des missionnaires, à l'industrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.



Ils trouverent un grand empire, peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales font mêlées de beaucoup de fables : mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ces souverains, nommés Daïris, étoient à la fois les rois, les pontifes de la nation ; & la réunion de ces deux pouvoirs, mettoit dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris étoient des personnes sacrées, les descendans, les représentans des dieux. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtimement sa famille entière.

Vers le onzième siècle, ces princes plus jaloux, sans doute, des douces prérogatives du sacerdoce, que des droits pénibles de la royauté, partagèrent l'état en plusieurs gouvernemens, dont l'administration politique fut confiée à de grands seigneurs, connus par leurs lumières & par leur sagesse.

Le pouvoir illimité des Daïris, souffrit de ce changement. Ils laissèrent flotter, comme au hasard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition étoit inquiète & clair-voyante, trouverent de cette indolence, le germe de mille révolutions. Peu à peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avoient jurée. Ils se firent la guerre entr'eux ; ils la firent à leur chef. Une indépendance entière fut le fruit de ces mouvemens. Tel étoit l'état du Japon, lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes isles qui composent cet empire, placées



sous un ciel orageux , environnées de tempêtes , agitées par des volcans , sujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur , étoient remplies d'un peuple que la superstition dominoit. Elle s'y divise en plusieurs sectes.

Celle du Sintos est la religion du pays , l'ancienne religion. Elle reconnoît un être suprême , l'immortalité de l'ame ; & elle rend un culte à une multitude de dieux , de saints ou de Kamis , c'est-à-dire , aux ames des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion , que le Daïri , grand prêtre des dieux dont il étoit issu , avoit long-tems régné sur ses sujets avec tout le despotisme que la superstition exerce sur les ames. Mais empereur & grand-pontife , il avoit du moins rendu la religion utile à ses peuples ; ce qui n'est pas impossible dans les états où le sacerdoce est uni à l'empire.

On ne voit pas que la secte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes , des actions innocentes par elles-mêmes ; manie si dangereuse pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatisme sombre , & cette crainte des dieux , qu'on trouve dans presque toutes les religions ; le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination , par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient consacrées à visiter ses amis , à passer avec eux la journée en festins , en réjouissances. Les prêtres du Sintos disoient que les plaisirs innocens des hommes , étoient agréables à la divinité ; que la meilleure manière d'honorer les Kamis , c'étoit d'imiter leurs vertus , & de jouir , dès ce monde , du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion , les Japo-



nois, après avoir fait la prière dans des temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtisanes qui habitoient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieuses, soumises à un ordre de moines qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au vœu le plus sacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé sur le culte, comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe, les expose à des infirmités singulieres, dont les causes & les accidens ont quelque chose d'inexplicable & de merveilleux. Dès-lors, c'est par elles, c'est en elles que s'opèrent ces prodiges, dont leur foiblesse & leur vanité se repaissent, & que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement fascinés par l'ignorance & par l'amour. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions, pour étayer leur puissance sur la foiblesse des femmes pour le merveilleux, sur la foiblesse des hommes pour les femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs & les ravissmens; toutes les sortes de convulsions appartiennent à la sensibilité du genre nerveux. Comme c'est sur-tout après la puberté, que les spasmes & les vapeurs se manifestent; le célibat est très-propre à les entretenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptômes. Aussi la virginité fut-elle de tout tems convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les personnes nubiles, en qui les visions se sont manifestées, ont prétendu ne connoître point d'homme. Elles en ont été plus respectées par les deux sexes.



Les peuples sauvages ont des magiciennes; les barbares Gaulois ont eu des druideſſes; les Romains des veſtales; & le Midi de l'Europe ſe glorifie encore d'avoir des religieuſes. Chez les ſauvages, ce ſont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la ſuperſtition, quand elles ne ſont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civilifés ou tout-à-fait policés, c'eſt la jeuneſſe & la beauté qui ſervent d'inſtrument & de ſoutien au culte religieux, en ſ'y dévouant par un ſacrifice public & ſolemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raiſon, l'humanité & la religion!

Quoi qu'il en ſoit des raiſons, ſoit religieuſes ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monaſtique en Europe; on ne doit pas du moins juger avec rigueur les inſtitutions contraires, que le climat a dû ſans doute établir en des régions où le ciel & le ſol parlent ſi puifſamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'eſt une vertu ſous la Zone Tempérée, d'étouffer les deſirs qui portent les deux ſexes à ſ'aimer, à ſ'unir; céder à ce penchant, eſt un devoir plus cher & plus ſacré, ſous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la ſageſſe à le changer en culte. Quel ſujet de reconnoiſſance envers l'être des êtres, que d'attendre & de recevoir, comme un préſent de ſa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie; l'épouſe ou l'époux qu'on doit chérir; les enfans qui naiſſent d'une ſource de délices où ils iront ſe reproduire & ſe perdre à leur tour! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompensés de la vertu; mais qu'elle profane & dénature, quand elle les représente comme un ſentier de crimes, de malheurs & de peines!



Oh que les hommes se sont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers sentimens de la nature. Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables & funestes. Si l'homme avoit besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son cœur ? Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver, dans les besoins qui tendent à la conservation, à la reproduction de l'espece, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux ? Qu'il faut plaindre les âmes froides, insensibles, malheureuses & dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat ?

Tels sont les Budsoïstes, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à-peu-près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion, par une morale plus sévère. Les Budsoïstes adorent, outre la divinité des Sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu & les hommes ; des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par les bisarreries de ses pratiques & de ses mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots de passer une partie de leur vie dans les supplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un despotisme & une cruauté, dont les



inquisiteurs d'Espagne pourroient nous retracer l'idée, si ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la superstition. Les moines Budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractère du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage, auroient pu servir de remède à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monstres des déserts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans, des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu : aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la vie & le courage du suicide. Ces chants, ces poëmes, qu'on dit pleins d'énergie & de graces, enfantent l'enthousiasme. L'éducation des Chinois règle l'ame, la dispose à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par le sentiment, & les Chinois par la raison & les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans



ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité; le Japonois avide de jouissances, aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuosité de l'ame; les Japonois, son engourdissement & sa foiblesse.

Un tel caractère devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses états. On se disputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de privilèges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immense. Ils transportoient au Japon les marchandises de l'Inde qu'ils tiroient de différens marchés; & celles de Portugal auxquelles Macao servoit d'entrepôt. Le dairi; les usurpateurs de ses droits souverains; les grands de l'empire; la nation entière; tout faisoit une consommation prodigieuse des productions d'Europe & d'Asie. Mais avec quoi les payoit-on?

Le terrain du Japon est en général montueux, pierreux, & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les seuls grains auxquels il soit propre, ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, seroient réduits à mourir de faim, sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'empire ne fournit aucune production qui puisse être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ses ateliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoisse.



Ce n'étoit qu'avec le secours de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Asie & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit soutenir toutes ses dépenses. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épousoient d'ailleurs les plus riches héritières du pays, & s'allioient aux familles les plus puissantes.

XV.

Étendue de  
la domina-  
tion Portu-  
gaïse aux  
Indes.

Leur cupidité devoit être satisfaite, ainsi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la Guinée, de l'Ara-  
bie, de la Perse & des deux presqu'îles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les îles de la Sonde; & leur établissement à Macao leur assuroit le commerce de la Chine & du Japon.

Dans cet immense espace, la volonté des Portugais étoit la loi suprême. Ils tenoient sous le joug les terres & les mers. Leur despotisme ne laissoit aux choses & aux personnes, qu'une existence précaire & fugitive. Aucun peuple, aucun particulier ne naviguoient, ne faisoient le commerce sans leur aveu & leurs passe-ports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la canelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étoient réservé la vente exclusive. Mille objets précieux, sur lesquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, & qui, dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs seules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres absolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe & de l'Asie.

Au milieu de tant de gloire, de trésors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de



l'Afrique, comprise entre le cap de Bonne-Espérance & la Mer-Rouge, qui avoit été renommée dans tous les tems, par la richesse de ses productions. Tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis plusieurs siècles. Ils y avoient formé sur la côte de Zanguebar, plusieurs petites souverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, presque toutes de l'aifance. Ces établissemens devoient leur prospérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fournissoient l'or & l'argent qui servoient à l'achat des marchandises de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richesses & à les ôter à leurs concurrens. Ces marchands Arabes furent aisément subjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire, qui s'étendoit depuis Sofala jusqu'à Melinde, & auquel on donna pour centre l'île de Mozambique. Elle n'est séparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port, qui est excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaisseaux du vainqueur. C'est-là qu'ils attendoient ces vents réglés, qui, dans certains tems de l'année, soufflent constamment des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres tems des vents opposés, soufflent des côtes de l'Inde à celles d'Afrique.

Tant d'avantages pouvoient former une masse de puissance inébranlable; mais les vices & l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie avoient changé les Portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur

XVI.

Corruption  
des Portu-  
gais dans  
l'Inde.



courage , ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller , de tromper , d'affervir des idolâtres. Ils pensoient que le pape , en donnant aux rois de Portugal les Royaumes d'Asie , n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient , ils y raçonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes ; ils insultoient les princes ; & ils devinrent bientôt l'horreur & le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais , & massacré avec ses enfans , qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan , les peuples ne cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres , qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'inquisition à Goa ; & quiconque étoit riche , devenoit la proie des ministres de cet infame tribunal.

Faria , envoyé contre des corsaires Malais , Chinois & d'autres pirates , alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'isle de Calampui.

Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar ; & l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens , qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pégu , & les deux partis devoient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Correa jura sur un recueil de chansons , & crut éluder un engagement par ce vil stratagème.

Nugnès d'Acughna voulut se rendre maître de l'isle de Daman , sur la côte de Cambaye : les habitans offrirent de la lui abandonner , s'il leur permettoit d'emporter leurs



richesses. Cette grace fut refusée, & Nugnès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croisoit dans la Mer-Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine vint à son bord, & lui présenta, de la part d'un général Portugais, une lettre qui devoit lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas, les uns pour les autres, plus d'humanité & de bonne-foi, qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Presque tous les états où ils commandoient, étoient divisés en factions.

Il régnoit par-tout dans leurs mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient, la plupart, sept ou huit concubines, qu'ils faisoient travailler avec la dernière rigueur, & auxquelles ils arrachotent l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette manière de traiter les femmes, aux mœurs de la chevalerie.

Les commandans, les principaux officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuses & de ces danseuses, dont l'Inde est remplie. La mollesse s'étoit introduite dans les maisons & dans les armées. C'étoit en palanquin que les officiers marchotent à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit soumis tant de peuples. Les Portugais ne combattoient guère sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payotent plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avoient arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances, que les tributs des sou-



verains, le produit des douanes, qui devoit être immense, les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épicerie sur les peuples du continent & des isles, ne suffisoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il est triste d'arrêter ses yeux sur les momens du déclin des nations. Hâtons-nous de parler de l'administration de Juan de Castro, qui rendit aux Portugais une partie de leur vertu.

Castro étoit fort instruit pour son siècle. Il avoit l'âme noble, élevée; & la lecture des anciens l'avoit nourri dans cet amour de la gloire & de la patrie, si commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers tems de sa sage & brillante administration, Cojè-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaie, fut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on assure, d'un pere Italien & d'une mere Grecque, étoit parvenu, de l'esclavage, au ministère & au commandement des armées. Il s'étoit fait Musulman; il n'avoit aucune religion, mais il savoit faire usage de la haine que les Portugais avoient inspirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des soldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent destinés contre le Mogol ou contre les Patanes; & lorsque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, & fit le siège de la citadelle.

Cette place, située dans une petite isle, sur les côtes du Guzurate, avoit toujours été regardée comme la clef  
des



des Indes , dans le tems que les navigateurs ne s'écartoient pas des terres , & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama , elle avoit été constamment l'objet de l'ambition des Portugais , & elle étoit enfin tombée sous leur domination du tems de d'Acughna. Mascaregnas , qui en étoit gouverneur au tems dont il s'agit ici , devoit avoir neuf cens hommes , & n'en avoit que trois cents. Le reste de la garnison , par un abus dès-lors fort commun , faisoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit succomber , s'il n'eût reçu de prompts secours. Castro lui en fit passer sous la conduite de son fils , qui fut tué. Cojè-Sophar le fut aussi , & sa mort ne rallentit pas le siège.

Castro établit des jeux funebres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de son fils aîné. Le second de ses fils présidoit aux jeux funéraires , & partit aussi-tôt pour Diu , comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à son frere. La garnison repoussoit tous les assauts , se signaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens , les Portugais étoient au-dessus de l'homme. *Heureusement , disoit-on , la providence avoit voulu qu'il y en eût peu , comme il y a peu de tigres & de lions , afin qu'ils ne détrussissent pas l'espece humaine.*

Castro amena lui-même un plus grand secours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré si on livreroit bataille. Garcie de Sâ , vieil officier , imposa silence , & dit : *j'ai écouté , il faut combattre.* C'étoit l'avis de Castro. Les Portugais marcherent aux



retranchemens , & remportèrent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle , il falloit la réparer ; les fonds manquoient , & Castro les emprunta en son nom.

Il voulut , à son retour dans Goa , donner à son armée les honneurs du triomphe , à la maniere des anciens. Il pensoit que ces honneurs serviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais , & que le faste de cette cérémonie imposeroit à l'imagination des peuples. Les portes , à son entrée , furent ornées d'arcs triomphaux ; les rues étoient tapissées ; les femmes , parées magnifiquement , étoient aux fenêtres , & jetoient des fleurs & des parfums sur les vainqueurs. Le peuple dançoit au son des instrumens. On portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuses , qui marchaient en ordre. Le vice-roi , couronné de branches de palmier , étoit monté sur un char superbe ; les généraux ennemis suivaient son char , les soldats prisonniers marchaient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés , paroissaient renversés & traînants sur la poussière : on faisoit suivre l'artillerie & les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée , relevoient la pompe de cet appareil. Vers , chansons , harangues , feux de joie , rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique , agréable , imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits le trouverent ridicule , & les bigots l'appellerent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion , *que Castro avoit vaincu en héros chrétien , & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

La vigueur des Portugais , que Castro avoit ranimée , ne se soutint pas long-tems ; & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les classes des citoyens.



Un vice-roi imagina d'établir, dans les villes principales, des troncs, où tous les particuliers pouvoient jeter des mémoires, & lui donner des avis. Un semblable établissement pourroit être fort utile, & réformer les abus chez une nation éclairée où il y auroit encore des mœurs; mais chez une nation superstitieuse & corrompue, quel bien pouvoit-il faire?

Il ne restoit plus aucun des premiers conquérans de l'Inde; & leur patrie, épuisée par un trop grand nombre d'entreprises & de colonies, n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissemens Portugais étoient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens, avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs peres. Ils ne conserverent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. C'étoient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs, par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient les naturels du pays; ils se déchiroient entr'eux. Le gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains, assuroient l'impunité à tous les crimes.

L'isle d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme; & sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Genulio, ayant armé ses concitoyens, rassembla les Portugais, & leur dit : „ Pour venger les cruels affronts „ que nous avons reçus de vous, il faudroit des effets, „ & non des paroles. Cependant écoutez. Vous nous

XVII.

Décadence des Portugais dans l'Inde.



„ prêchez un Dieu qui se plaît , dites-vous , dans les  
„ actions généreuses des hommes ; & le vol , le meurtre ,  
„ l'impudicité , l'ivrognerie , sont vos habitudes ; tous  
„ les vices sont entrés dans vos ames. Nos mœurs &  
„ les vôtres ne peuvent s'accorder : la nature l'avoit  
„ prévu , en nous séparant par des mers immenses , &  
„ vous avez franchi ces barrières. Cette audace , dont  
„ vous osez vous enorgueillir , est une preuve de la cor-  
„ ruption de vos cœurs. Croyez-moi , laissez en paix  
„ des peuples qui vous ressemblent si peu ; allez habiter  
„ avec des hommes aussi féroces que vous : votre com-  
„ merce feroit le plus funeste des fléaux dont votre Dieu  
„ pourroit nous accabler. Nous renonçons , pour tou-  
„ jours , à votre alliance. Vos armes sont meilleures que  
„ les nôtres ; mais nous sommes plus justes que vous ,  
„ & nous ne vous craignons pas. Les Itons sont aujour-  
„ d'hui vos ennemis ; fuyez leur pays , & gardez-vous  
„ d'y reparoître”.

Ce discours , qui , trente ans auparavant , auroit entraîné la ruine d'Amboine , fut écouté avec une patience qui montrait le changement des Portugais.

Egalement détestés par-tout , ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrèrent dans cette ligue , & pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sebastien qui , sans l'excès de son fanatisme , auroit été un grand roi , fit partir pour l'Inde Ataïde , & tous les Portugais qui s'étoient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée , l'opinion générale étoit , qu'il falloit abandonner les possessions éloignées , & rassembler ses



forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avoit fait trop d'établissmens, il ne consentit pas à les sacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conserver ; & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain.* Aussi-tôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, & fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaïe attaqua Chaul, Daman, Bacaim. Le roi d'Achem fit le siège de Malaca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chasser d'Onor.

Ataïde, au milieu des soins & des embarras du siège de Goa, envoya cinq vaisseaux à Surate. Ils firent relâcher les Portugais, détenus par Agalachem. Treize vaisseaux partirent pour Malaca : le roi d'Achem & ses alliés, leverent le siège de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les vaisseaux, qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta, qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défense de l'Inde. *Nous y suffirons*, dit Ataïde ; *l'état est dans le besoin, & il ne faut pas tromper son espérance.* Cette réponse étonna, & la flotte partit. Dans le tems que la capitale se voyoit le plus vivement pressée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, & des vaisseaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité étoit sans bornes, voulut s'y opposer. *Monsieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires ; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais, arrivés d'Europe, firent, au siège de Goa, des



prodiges de valeur. Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs, malgré ses défenses, fortoient en secret la nuit, pour aller attaquer les assiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit pas si absolument sur la force de ses armes, qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut instruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ses maîtresses, qu'il avoit amenée à son camp. Les femmes qui se dévouent aux plaisirs des princes, ne sont communément que les esclaves de l'ambition, & ne connoissent pas les vertus que peut inspirer l'amour. La maîtresse d'Idalcan se laissa corrompre, & vendit à Ataïde les secrets de son amant. Idalcan s'aperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce prince, qui voyoit ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphants tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le siège, & se retira la honte & le désespoir dans le cœur.

Ataïde vole sur le champ au secours de Chaul, assiégé par Nizamaluc, roi de Cambaïe, qui avoit plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avoit été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta sur une armée nombreuse, & aguerrie par un long siège.

Ataïde marcha ensuite contre le Zamorin, le battit, & fit avec lui un traité, par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Les Portugais redevenoient dans tout l'Orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un seul vaisseau, commandé par Lopès-Carasco, se battit pendant trois jours contre



la flotte entière du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que son pere avoit été tué : *C'est, dit-il, un brave homme de moins : il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaisseau ; & traversant en vainqueur la flotte ennemie, se rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui suivent le courage : tant est puissant sur les nations, même les plus corrompues, l'ascendant d'un grand homme. Thomas de Sosa venoit de faire esclave une belle femme, promise, depuis peu, à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci, instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jeter à ses pieds, & partager ses fers. Sosa fut témoin de leur entrevue : ils s'embrassoient ; ils fondaient en larmes. *Je vous affranchis,* leur dit le général Portugais ; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataide mit de la réforme dans la régie des deniers publics ; & reprima l'abus le plus nuisible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de son administration.

A la mort du roi Sebastien, le Portugal tomba dans une espece d'anarchie, & fut soumis peu-à-peu à Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie. Quelques-uns se rendirent indépendans ; d'autres se firent corsaires, & ne respectèrent aucun pavillon. Plusieurs se mirent au service des princes du pays, & ceux-là devinrent presque tous ministres ou généraux : tant leur nation avoit encore d'avantages sur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à sa fortune ; ils agissoient sans zèle & sans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient par-



tagées en trois gouvernemens , qui ne se prêtoient aucun secours , & dont les projets & les intérêts devinrent différens. Les soldats & les officiers étoient sans discipline , sans subordination , sans amour de la gloire. Les vaisseaux de guerre ne sortoient plus des ports , ou n'en sortoient que mal armés. Les mœurs se dépravèrent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices , & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur , lorsqu'une nation libre , éclairée & tolérante se montra dans l'Inde , & leur en disputa l'empire.

On peut dire que dans le temps des découvertes que fit le Portugal , les principes politiques sur le commerce , sur la puissance réelle des états , sur les avantages des conquêtes , sur la manière d'établir & de conserver des colonies , & sur l'utilité qu'en peut tirer la métropole , n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique , pour se rendre aux Indes & en rapporter des marchandises , étoit sage. Les bénéfices que faisoient les Vénitiens par des voies plus détournées , avoient excité une juste émulation dans les Portugais ; mais une si louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation se trouvant tout-à-coup maîtresse du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre , ne fut bientôt composée que de marchands , de facteurs & de matelots , que détruisoient de longues navigations. Elle perdit ainsi le fondement de toute puissance réelle , l'agriculture , l'industrie nationale , & la population. Il n'y eut pas de proportion entre son commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore : elle voulut être conqué-



rante , & embrassa une étendue de terrain , qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conserver sans s'affoiblir.

Ce petit pays , médiocrement peuplé , s'épuisait sans cesse en soldats , en matelots , en colons.

Son intolérance religieuse ne lui permit pas d'admettre au rang de ses citoyens , les peuples de l'Orient & de l'Afrique ; & il lui falloit par-tout , & à tout moment , combattre ses nouveaux sujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquêtes , la nation , qui n'avoit jamais eu l'esprit de commerce , prit celui de brigandage.

L'horlogerie , les armes à feu , les fins draps , & quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes , n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues , les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lassèrent ; & ils ravirent de force , aux Indiens , ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal , à côté de la plus excessive richesse , la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches , que ceux qui avoient possédé quelque emploi dans les Indes ; & le labdureur , qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans son travail , les artisans , qui manquoient d'ouvriers , abandonnant bientôt leurs métiers , furent réduits à la plus extrême misère.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'étoit occupée de la découverte des Indes , elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à se montrer dans ce doux climat , pour y dominer ; que



le commerce de ces contrées feroit une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples qui, jusqu'alors, en avoient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiseroit élèveroient l'état, malgré les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguèrent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres, osèrent dire, que pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres, énerveroient, pour jamais, le royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attireroit, par violence ou par séduction, les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise, susciteroit à la couronne des ennemis puissans, qu'il lui seroit impossible de repousser. Inutilement on entreprit, quelque tems après, de détromper ces hommes sages, en leur montrant les Indiens soumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes & leur expérience, les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demanderent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses, poussées au dernier période. Le tems, ce juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

XVIII. De toutes les conquêtes que les Portugais avoient  
 Etat actuel faites dans l'Inde, il ne leur reste que Macao, Diu &  
 des Portu- Goas. Les liaisons que ces trois établissemens ont en-  
 gais dans l'Inde.



tr'eux, dans le reste de l'Inde & avec le Portugal, sont peu importantes.

Macao envoie tous les ans à Goa deux petits bâtimens chargés de porcelaines & d'autres marchandises rebutées à Canton, & qui appartiennent, la plupart, à des négocians Chinois. Ces navires se chargent, en retour, de bois de sandal, de safran d'Inde, de gingembre & de poivre, qu'une des deux frégates, qu'occupe Goa, a pu recueillir sur la côte du Sud. Celle qui a sa direction au Nord, porte à Surate une partie des cargaisons arrivées de la Chine, & y prend quelques toiles, dont elle va achever le changement à Diu, qui n'est plus ce qu'il a été. Un vaisseau qui arrive tous les ans d'Europe, forme à Goa une foible & mauvaise cargaison, de ce qu'on y a pu ramasser de marchandises de la Chine, du Guzurate, de quelques comptoirs Anglois, & va le distribuer au Mozambique, au Brésil ou à Angole, & à la métropole.

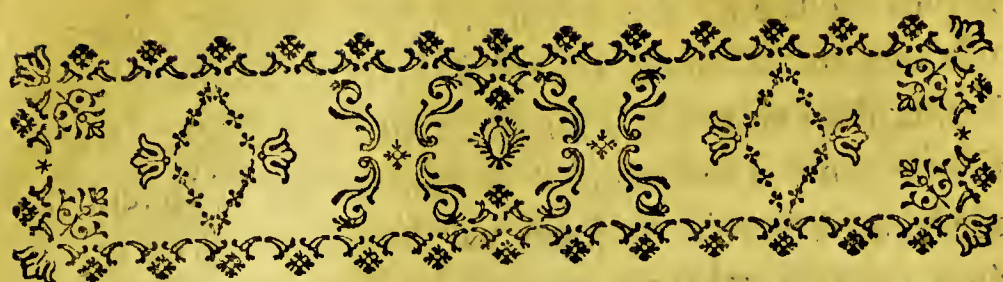
Tel est l'état de dégradation où sont tombés, dans l'Inde, les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la subjuguèrent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, est devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Leur situation n'est pourtant pas aussi désespérée qu'on le pourroit croire. Ce qui leur reste de possessions, feroit plus que suffisant pour leur redonner une grande part aux affaires de l'Asie. Cette révolution doit être l'ouvrage de la philosophie, de la liberté. Que les Portugais connoissent leurs intérêts; que leurs ports jouissent d'une liberté entière; que ceux qui s'y fixeront, trouvent une égale sûreté pour leurs préjugés religieux & pour leur fortune: les Indiens opprimés par leur gouvernement, les Européens gênés par le monopole de leurs compagnies, s'y rendront en foule.



Bientôt un pavillon, oublié depuis long-tems, redeviendra respectable. Cependant il ne fera pas l'égal de celui des Hollandois, nation patiente & réfléchie, dont les entreprises vont nous occuper.

*Fin du premier Livre.*





# HISTOIRE

## PHILOSOPHIQUE

ET

## POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

### LIVRE SECOND.

---

*Etablissemens, guerres, politique & commerce des  
Hollandois dans les Indes Orientales.*

**L**A république de Hollande a été, même à son aurore, un grand spectacle pour les nations; & elle ne sauroit manquer d'être un objet de curiosité pour la postérité la plus reculée. Son industrie & son audace ont éclaté par-tout; mais plus particulièrement sur les mers & le continent des Indes. Avant de la suivre dans ces opulentes & vastes régions, nous remonterons jusqu'à l'époque



la plus reculée de son histoire. C'est, sur-tout, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il convient d'embrasser d'un coup-d'œil rapide, tout ce qui peut caractériser le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même, si ce qu'elle étoit dans sa naissance annonçoit ce qu'elle est devenue depuis; & si les dignes compagnons de Civilis, qui braverent la puissance Romaine, se retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, sous les auspices des Nassau, repoussèrent la sombre & odieuse tyrannie de Philippe II.

XIX. C'est une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siècle avant l'ère chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Hesse, allèrent s'établir dans l'isle que forment le Waal & le Rhin, sur un terrain marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnerent à leur nouvelle patrie, le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur district, & commandoient les troupes, étoient choisis, comme les rois, dans les assemblées générales. Cent personnes, prises dans la multitude, servoient de surveillans à chaque comte, & de chefs aux différens hameaux. La nation entière étoit, en quelque sorte, une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie, lorsque César passa les Alpes. Ce général Romain battit les Helvétiens, plusieurs peuples des Gaules, les Belges, les Ger-



nains, qui avoient passé le Rhin, & poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace & le succès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains, trop passionnés pour leur patrie, assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome; mais ils se soumirent, en effet, à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, & qu'ils seroient assujettis seulement au service militaire.

César ne tarda pas à distinguer les Bataves, des peuples vaincus & soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappelé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au sénat; quand, assuré de l'empire absolu que le tems & son caractère lui avoient donné sur les légions & les auxiliaires, il attaqua ses ennemis en Espagne, en Italie, en Asie: ce fut alors que, reconnoissant les Bataves pour les plus sûrs instrumens de ses victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de frères du peuple Romain*.

Révoltés dans la suite des injustices de quelques gouverneurs, ils suivirent cet instinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils se montrèrent ennemis aussi redoutables, qu'alliés fideles; mais ces troubles s'apaisèrent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'est arrivé depuis, se fut relâchée des vertus mâles & des principes austères qui avoient posé les fondemens de son élévation; lorsque ses loix eurent perdu leur force, ses armées leur discipline, ses citoyens leur amour pour la patrie; les Barbares, que la terreur du nom Romain avoit poussés



vers le Nord, & que la violence y avoit contenu, se débordèrent vers le Midi. L'empire s'écroula de tous côtés, & ses plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais cessé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs, en particulier, lui arrachèrent les Gaules; & la Batavie fit partie du vaste & brillant royaume que ces conquérans fonderent dans le cinquième siècle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens presque inséparables des états naissans, & trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince, & tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangères, ou en proie à la fureur des dissensions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins, & plus souvent, des peuples venus du Nord porterent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, & de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sapperent les fondemens du trône, & avilirent, par leur audace, les loix & la religion. L'anarchie & le despotisme se succédèrent avec une rapidité, qui ôtoit aux plus confians jusqu'à l'espérance d'un avenir supportable. L'époque brillante du règne de Charlemagne, ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, & que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retombèrent, après sa mort, dans le cahos d'où elles étoient forties sous Pepin, son pere, & plus encore sous lui-même. L'empire François, dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Un de ses petits-fils eut en partage la Germanie, dont le Rhin étoit la barrière naturelle, & qui, par des dispositions bisarres, entraîna dans le même  
partage



partage la Batavie , à laquelle les Normands , dans leurs excursions , avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens , finit au commencement du dixième siècle. Comme les autres princes François n'avoient ni le courage , ni les forces nécessaires pour faire valoir leurs droits , les Germains brisèrent aisément un joug étranger. Ceux de la nation qui , sous l'autorité du monarque , régissoient les cinq cercles dont l'état étoit composé , choisirent un d'entr'eux pour chef. Il se contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puissans , que des devoirs plus gênans auroient pu pousser à une indépendance entière. Leurs obligations se réduisirent au service féodal.

Les comtes de Hollande , qui , comme les autres gouverneurs de province , n'avoient exercé jusqu'alors qu'une juridiction précaire & dépendante , acquirent , à cette époque mémorable , les mêmes droits que tous les grands vassaux d'Allemagne. Ils augmentèrent , dans la suite , leurs possessions par les armes , par les mariages , par les concessions des empereurs , & réussirent , avec le tems , à se rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entreprises injustes qu'ils formerent contre la liberté publique , n'eurent pas le même succès. Leurs sujets ne furent , ni intimidés par les violences , ni séduits par les caresses , ni corrompus par les profusions. La guerre , la paix , les impôts , les loix , tous les traités , furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis , du comte , des nobles & des villes. L'esprit républicain étoit encore l'esprit dominant de la nation ; lorsque des événemens extraordinaires la firent passer sous la domination de la maison de Bourgogne , qui étoit déjà puissante , & qui le fut encore davantage après cette réunion.



Les gens éclairés , qui calculoient les probabilités , prévoyoit que cet état , formé successivement de plusieurs autres états , feroit d'un grand poids dans le système politique de l'Europe. Le génie de ses habitans , l'avantage de sa situation , ses forces réelles ; tout lui présageoit un aggrandissement presque sûr & fort considérable. Un événement qui , quoique très-ordinaire , confond toujours l'ambition , déconcerta des projets & des espérances , qui ne devoient pas tarder à se réaliser. La ligne masculine s'éteignit dans cette maison ; & Marie , son unique héritière , porta en 1477 dans la maison d'Autriche , le fruit de plusieurs hasards heureux , de beaucoup d'intrigues , & de quelques injustices.

A cette époque , si célèbre dans l'histoire , chacune des dix-sept provinces des Pays-Bas avoit des loix particulières , des privilèges fort étendus , un gouvernement presque isolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuse , de laquelle dépendent également le bonheur & la sûreté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiarisé les peuples avec cette espèce de chaos , & ils ne soupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'administration plus raisonnable. Le préjugé étoit si ancien , si général & si affermi , que Maximilien , Philippe & Charles , ces trois premiers princes Autrichiens qui jouirent de l'héritage de la maison de Bourgogne , ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils se flatterent que quelque un de leurs successeurs trouveroit des circonstances favorables , pour exécuter avec sûreté , ce qu'ils ne pouvoient seulement tenter sans risque.

XX. Alors se préparoit en Europe une grande révolution dans les esprits. La renaissance des lettres , un commerce étendu , les inventions de l'imprimerie & de la boussole ,

Fondation  
de la république de  
Hollande.



amenoient le moment où la raison humaine devoit secouer le joug d'une partie des préjugés, qui avoient pris naissance dans les tems de barbarie.

Beaucoup de bons esprits étoient guéris des superstitions Romaines. Ils étoient blessés de l'abus que les papes faisoient de leur autorité; des tributs qu'ils levoient sur les peuples; de la vente des expiations, & surtout de ces subtiles absurdités, dont ils avoient chargé la religion simple de Jesus-Christ.

Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencèrent la révolution. Un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les nations du Nord. Quelques hommes éclairés, aidèrent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adoptèrent la religion des réformateurs; d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers, entraînèrent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions; les autres, eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employèrent plusieurs moyens; mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'esprit de fanatisme, qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Hussites. On releva les gibets, on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun souverain ne fit plus d'usage de ces moyens que Philippe II. Son despotisme s'étendoit sur toutes les branches de sa vaste monarchie; & le zèle de la religion y persécutoit par-tout ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infidèles. On voulut ôter aux peuples des Pays-Bas leurs privilèges; on y fit mourir sur l'échafaud des milliers de citoyens. Ces peuples se révolterent. On vit alors se renouveler le spectacle que les Vénitiens avoient donné au monde plusieurs siècles



auparavant; un peuple fuyant la tyrannie, ne trouvant plus d'asyle sur la terre, aller le chercher sur les eaux. Sept petites provinces, au Nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivières; souvent submergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues; n'ayant pour richesses que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fondèrent une des plus riches & des plus puissantes républiques du monde, & le modele, peut-être, des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux; mais si les Hollandois commencèrent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Espagnoles, qu'ils avoient à combattre, étoient les meilleures de l'Europe: elles eurent d'abord des avantages. Peu-à-peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils résistèrent avec constance; ils s'instruisirent par leurs fautes mêmes, & par l'exemple de leur ennemi, & ils le surpassèrent enfin dans la science de la guerre. La nécessité de disputer pied à pied le terrain étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état si foible dans sa naissance, chercha des armes & de l'appui partout où elle put en espérer. Elle donna des asyles aux pirates de toutes les nations, dans le dessein de s'en servir contre les Espagnols; & ce fut-là le fondement de sa puissance maritime. Des loix sages, un ordre admirable, une constitution qui conserve l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Espagnole. Elle avoit déjà du commerce, & celui qui convenoit le mieux à sa situation. Ses vaisseaux fai-



soient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui ; ils se chargeoient des marchandises d'une nation , pour les porter à l'autre. Les villes asiatiques , & quelques villes d'Italie , étoient en possession de ces transports : les Hollandois , en concurrence avec elles , eurent bientôt l'avantage ; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition , & aspirèrent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne , où ils achetoient les marchandises des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II , devenu le maître du Portugal , défendit , en 1594 , à ses nouveaux sujets , toute relation avec ses ennemis. Ce despote ne prévoyoit pas , qu'une interdiction qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandois , les rendroit , en effet , plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le succès de leurs opérations navales , on peut penser que , contents de couvrir de leurs vaisseaux les mers d'Europe , ils n'auroient pas songé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impossibilité de maintenir leur commerce sans les productions de l'Orient , les força à sortir d'une sphere , peut-être trop étroite pour la situation où ils se trouvoient. On résolut d'aller puiser ces richesses à leur source.

Il semble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaisseaux , & de les envoyer aux Indes ; mais on n'avoit ni pilotes qui connussent les mers d'Asie , ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignoit les dangers d'une longue navigation , sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître ; on craignoit de voir les vaisseaux interceptés , dans une route de six mille lieues. Il parut plus raison-

XXI.

Premiers  
voyages  
des Hollan-  
dois aux  
Indes.



nable de travailler à découvrir un passage à la Chine & au Japon, par les mers du Nord. La route devoit être plus courte, moins mal-saine & plus sûre. Les Anglois avoient fait cette tentative sans succès; les Hollandois la renouvelèrent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam, que s'ils vouloient le tirer de prison, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit, en effet, instruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la manière dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions; on paya ses dettes. Les lumières étoient telles qu'il les avoit promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formèrent une association, sous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confièrent quatre vaisseaux, pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage, étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il seroit possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, & se rendit aux isles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java; mais les Portugais, quoique haïs, & sans établissement dans l'isle, lui susciterent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats qu'il fut contraint



de livrer, & repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses & beaucoup d'espérances. Il ramenoit avec lui des nègres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonois, & enfin Abdul, pilote du Guzurate, plein de talents, & qui connoissoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman, & les lumières qu'on devoit à son voyage, les négocians d'Amsterdam conçurent le projet d'un établissement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre; qui les approcheroit des isles où croissent des épiceries plus précieuses; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon; & qui, de plus, seroit éloigné du centre de la puissance Européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. L'amiral Van-Neck chargé, avec huit vaisseaux, d'une opération si importante, arriva dans l'isle de Java, où il trouva les habitans indisposés contre sa nation. On combattit; on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, servirent les Hollandois. On leur laissa faire le commerce; & bientôt ils expédièrent quatre vaisseaux chargés d'épiceries & de quelques toiles. L'amiral, avec le reste de sa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chassé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces isles; il fit des traités avec quelques souverains, & il revint en Europe chargé de richesses.

La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation. Il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes &



commerçantes des Provinces-Unies. Bientôt ces associations, trop multipliées, se nuisirent les unes aux autres, par le prix excessif où la fureur d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde, & par l'avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuissance où se trouvoit chacune d'elles séparément, de résister à un ennemi redoutable, qui se faisoit un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur secours.

XXII.  
Etablisse-  
ment de la  
compagnie  
des Indes.

Les Etats-Généraux réunirent, en 1602, ces différentes sociétés en une seule, sous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des forteresses, de choisir les gouverneurs, d'entretenir des garnisons, & de nommer des officiers de police & de justice.

Cette compagnie, sans exemple dans l'antiquité, modèle de toutes celles qui l'ont suivie, commençoit avec de grands avantages. Les sociétés particulières, qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes même. Le trop grand nombre de vaisseaux qu'elles avoient équipés, avoit donné des lumières certaines sur toutes les branches du commerce; avoit formé beaucoup d'officiers & de matelots; avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées; en n'exposant d'abord que des gens sans aveu & sans fortune.

Tant de moyens réunis, ne pouvoient demeurer oisifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé



dans l'état même , qui l'enrichissoit , & augmentoit sa force au-dehors ; mais qui pouvoit diminuer , avec le tems , le ressort politique de la démocratie , qui est l'amour de l'égalité , de la frugalité , des loix & des citoyens.

Aussi-tôt après son établissement , la compagnie fit partir pour les Indes , quatorze vaisseaux & quelques yachts , sous les ordres de l'amiral Warwick , que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce , & de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'isle de Java ; il en bâtit un dans les états du roi de Johor ; il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les Portugais , & il remporta presque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçans , il eut à détruire les préventions répandues contre sa nation , qu'ils avoient représentée comme un amas de brigands ennemis de tous les rois , & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais , apprit bientôt aux peuples d'Asie laquelle des deux nations avoit sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à se faire une guerre sanglante.

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoissance des mers , l'habitude du climat , & les secours de plusieurs nations qui les détestoient , mais que la crainte<sup>e</sup> forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par le sentiment pressant de leurs besoins ; par l'espoir de donner une stabilité entière à une indépendance qu'on leur disputoit encore ; par l'ambition de fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres ; par une haine que la diversité de religion rendoit implacable. Ces passions , en leur

## XXIII.

Guerres  
des Hollan-  
dois & des  
Portugais.



donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté nécessaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de se conduire avec précaution. Leur douceur & leur bonne-foi leur concilioient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarerent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandois faisoient passer continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux & des troupes, & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes; de les faire soutenir par l'escadre qu'on avoit entretenue jusqu'alors dans l'Inde; de réparer leurs places fortes, & d'en renouveler les garnisons. On pouvoit penser qu'elle desiroit l'abaissement de ses nouveaux sujets, qui ne lui paroissent pas assez fournis, & qu'elle fondeoit la perpétuité de son empire, sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même, elle lui enlevait ses citoyens, qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres contrées de l'Europe où elle faisoit la guerre.

Cependant la balance fut long-tems égale, & les événemens assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée aux Indes, n'avoient eu à combattre sur mer que de foibles navires, mal construits, mal armés, mal défendus; & sur le continent, que des hommes efféminés, des despotes voluptueux, des esclaves tremblans : au lieu que ceux qui venoient leur arracher le sceptre de l'Asie, devoient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs; emporter d'assaut des forteresses régulièrement construites; vaincre & subjuguier des Européens, énorgueillis par un siècle de victoires, & par la fondation d'un empire immense.



Le tems arriva enfin , où les Portugais expierent leurs perfidies , leurs brigandages & leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un roi de Perse. Ce prince ayant demandé à un ambassadeur , arrivé de Goa , combien de gouverneurs son maître avoit fait décapiter , depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes. *Aucun* , répondit l'ambassadeur. *Tant pis* , répliqua le monarque ; *sa puissance , dans un pays où il se commet tant de vexations & de barbaries , ne durera pas longtemps.*

On ne vit pas pourtant durant cette guerre , dans les Hollandois , cette témérité brillante , cette intrépidité inébranlable , qui avoient signalé les entreprises des Portugais ; mais on leur vit une suite , une persévérance immuables dans leurs desseins. Souvent battus , jamais découragés , ils revenoient faire de nouvelles tentatives , avec de nouvelles forces & des mesures plus sages. Ils ne s'exposoient jamais à une défaite entière. Si , dans un combat , ils avoient plusieurs vaisseaux maltraités , ils se retiroient ; & comme ils ne perdoient jamais de vue leur commerce , la flotte vaincue , en se réparant chez quelques princes de l'Inde , y achetoit des marchandises , & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds , qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandois ne faisoient pas toujours de grandes choses ; mais ils n'en faisoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté , cette vaine gloire des Portugais , qui avoient fait plus de guerres , peut-être , pour s'illustrer que pour s'aggrandir. Les Hollandois suivirent leur premier dessein , sans se laisser détourner par des motifs de vengeance , ou par des projets de conquête.



Ils cherchoient, en 1607, à s'ouvrir les ports du vaste empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les intrigues de leurs missionnaires, leur en firent refuser l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refusé aux prières, & ils se déterminèrent à intercepter les vaisseaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte Portugaise, sortie de Macao, alloit fondre sur les pirates, lorsqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre; l'impossibilité de se radoubier dans des mers où l'on manquoit d'asyle; la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand empire où l'on étoit intéressé à le conserver: tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-tems.

Quelques années après, les Hollandois assiégèrent une place, dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouèrent dans leur entreprise; mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent servir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao, à former une colonie dans les isles des Pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des tems de sécheresse, & de vivres dans tous les tems. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avantages solides; parce que dans le continent voisin, on empêchoit, avec la plus grande sévérité, toute liaison avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux si près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéroient de rendre utile, lorsqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formose, avec l'assurance, que les marchands Chinois auroient une liberté entière d'aller traiter avec eux.



Cette île, quoique située vis-à-vis de la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas soumise à l'empire de la Chine, qui n'a point la passion des conquêtes; & qui par une politique inhumaine & mal-entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population, que d'envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroissoient descendus des Tartares de la partie la plus Septentrionale de l'Asie. Vraisemblablement la Corée leur avoit servi de chemin. Ils vivoient, la plupart, de pêche ou de chasse, & alloient presque nus.

XXIV.  
Les Hollandois s'établirent à Formose.

Les Hollandois, après avoir pris sans obstacle toutes les lumières que la prudence exigeoit, jugerent que le lieu le plus favorable pour un établissement, étoit une petite île voisine de la grande. Ils trouvoient dans cette situation trois avantages considérables; de la facilité à se défendre, si la haine ou la jalousie cherchoient à les troubler; un port formé par les deux îles; la facilité d'avoir dans toutes les mouçons, une communication sûre avec la Chine: ce qui auroit été impossible dans quelque autre position qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie se fortifioit insensiblement sans éclat, lorsqu'elle s'éleva tout d'un coup à une prospérité qui étonna toute l'Asie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares, qu'elle dut ce bonheur inespéré. Ainsi les torrens engraissoient les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas se soumettre au vainqueur, se réfugièrent à Formose. Ils y porterent l'activité, qui leur est particulière, la culture du riz & du sucre, & y attirerent des



vaisseaux sans nombre de leur nation. Bientôt l'île devint le centre de toutes les liaisons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées, voulurent former. En peu d'années, elle se trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient sur de plus grands succès encore, lorsque la fortune trompa leurs espérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obscurité, s'étoit fait pirate par inquiétude; & par ses talens, étoit parvenu à la dignité de grand-amiral. Il soutint long-tems les intérêts de sa patrie contre les Tartares; mais voyant que son maître avoit succombé, il chercha à faire sa paix. Arrêté à Pekin, où on l'avoit attiré, il s'y vit condamné, par l'usurpateur, à une prison perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoisonné. Sa flotte servit d'asyle à son fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille & de sa patrie, & qui imagina qu'il pourroit exercer contr'eux des vengeances terribles, s'il réussissoit à s'emparer de Formose. Il l'attaque, & prend à la descente le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler, ce républicain se souvient de Régulus; il les exhorte à tenir ferme, & tâche de leur persuader, qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paye sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mé-*



noire, que, pour mettre mes jours à couvert, j'ai appesanti le joug, & peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune. Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois, & le siège commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état; que les munitions de guerre & de bouche n'y fussent pas abondantes; que la garnison fût foible, & que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi, se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opiniâtre. Forcé, au commencement de 1662, de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner, que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer, furent inutiles; & on fut réduit, dans la suite, à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance, que les autres nations.

Il pourroit paroître singulier, qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683, que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins, aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais outre que le caractère soupçonneux de la nation à laquelle cette île appartient, ne permettoit pas d'espérer, de sa part, cette complaisance, on peut assurer que ce seroit une mauvaise entreprise. Formose n'étoit un poste important, que lorsque les Japonois pouvoient y naviguer, & lorsque ses productions étoient reçues sans restriction au Japon.

Cet empire paroissoit fermé pour toujours aux Hol-



landois. Ils désespéroient d'y entrer, après les tentatives inutiles qu'ils avoient faites, lorsqu'un de leurs capitaines, qui avoit été jetté par la tempête sur les côtes Japonoises en 1609, les avertit que les peuples étoient bien disposés pour eux.

XXV. Depuis près d'un siècle, le gouvernement avoit changé  
 Commerce des Hol- au Japon. Un tyran avoit rendu féroce un peuple mag-  
 landois nanime. Taycosama, de soldat devenu général, & de  
 avec le Ja- général empereur, avoit usurpé tous les pouvoirs, anéanti  
 pon. tous les droits. Après avoir dépouillé le daïri du peu qui  
 lui étoit resté d'autorité, il avoit subjugué tous les petits  
 rois du pays. Le comble de la tyrannie, est d'établir le  
 despotisme par les loix. Taycosama fit plus encore; il le  
 cimenta par des loix sanguinaires. Sa législation civile ne  
 fut qu'un code criminel, où l'on ne voyoit que des écha-  
 fauds, des supplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonois vit l'esclavage, il prit les armes : le sang coula dans tout l'empire; & quoiqu'il semble que la liberté doive être plus courageuse que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à se venger. Une inquisition publique & secrète, confterna les citoyens : ils devinrent espions, délateurs, accusateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appellerent crimes d'état, & les discours imprudens, crimes de lèse-majesté. La persécution fut érigée en législation. Il fallut noyer successivement trois générations dans leur propre sang; & des peres rebelles donnerent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siècle, qu'un cachot rempli de criminels, & un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les sujets étoient devenus atroces comme leur tyran.

Avides



Avides de la mort, ils la cherchoient souvent par des crimes qui, sous le despotisme, ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils se punissoient de leur esclavage, ou se vengeoient de la tyrannie, en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à la souffrir. Ce fut le christianisme, que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonois, le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchoient une religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine. Elle étoit trop simple, trop raisonnable, cette doctrine, pour des insulaires, dont l'imagination, naturellement inquiète, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement. Quelques dogmes du christianisme, assez semblables à ceux des Budsoïstes; le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnerent des prosélytes aux missionnaires Portugais. Mais indépendamment de cette conformité, on se feroit fait chrétien au Japon, seulement par haine du prince.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aima un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycosama leva un sceptre de fer, & frappa sur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, & la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des buchers, & des millions de victimes s'y précipiterent. Les empereurs du Japon enchérèrent sur ceux de Rome dans l'art de persécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du sang innocent des martyrs.



Ce fut une semence de christianisme, mais aussi de sédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province Darima, s'armèrent au nom, & pour le nom de *Christ* : ils se défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en survécut pas un seul au carnage, excité par la persécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient soutenus durant toute cette grande crise. Cependant, depuis long-tems, le gouvernement & le peuple étoient mécontents d'eux. Ils s'étoient rendus suspects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conspirations secrètes ; & odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais comme on avoit pris l'habitude des marchandises qu'ils apportoitent, & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer ; ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638 ; lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandois, qui, depuis quelque tems, étoient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette disgrâce. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement ; qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens ; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrie ; que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie ; qu'ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce ; on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue & de domination les eût saisis ; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance Japonoise, ils furent dépouillés de la liberté & des privilèges dont ils jouissoient.



Depuis 1641, ils sont relégués dans l'isle artificielle de Desima, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent; & la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espèce de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée; & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires, chargés de régler le prix & la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siècle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est le témoin; & que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractère.

Les principales marchandises que les Hollandois portent au Japon, sont des draps d'Europe, des soies, des épiceries, des toiles peintes, du sucre & des bois de teinture. Ces articles formoient autrefois un objet très-considérable. Dans l'année même de la disgrâce de la compagnie, ses retours monterent à seize millions. Des entraves multipliées ont réduit par degrés sa prospérité à rien. La cargaison des deux vaisseaux qu'elle envoie annuellement, ne peut être vendue au-delà d'un million. On lui donne en paiement onze mille caisses de cuivre à 41 livres 4 sols la caisse, pesant cent vingt livres. Ses frais, en y comprenant les présens & l'ambassade qu'on envoie tous les ans à l'empereur, montent communément à 280,000 livres, & ses bénéfices ne passent pas 310,000 livres; de sorte que lorsque la compagnie a gagné 40,000 livres, l'année passe pour heureuse.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'empire avec les Hollandois, ne sont pas un com-



merce plus étendu ; & c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont enfermés, tout le tems que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espece de prison, composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, & défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions contr'eux, depuis que, parmi les livres de philosophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires Européens les avoient chargés, à Canton, de les répandre ; & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été févérement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays, en un despotisme le plus absolu de a terre, regarderont toute communication avec les étrangers, comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état, s'est ôtée l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adoucissant le caractère national. Le Japonois, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carrière libre au-dehors, si l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu séditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame, qui est dégénérée en fanatisme, se feroit exaltée en industrie. La contemplation se feroit changée en action ; la crainte des peines, en amour



du plaisir. Cette haine de la vie , qui tourmente le Japonois , enchaîné , gourmandé , effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans sa rage , auroit cédé , dans son ame , à la curiosité de courir les mers & de voir les nations. En changeant souvent de place & de climat , il eût insensiblement changé de mœurs , d'opinions & de caractère ; & ce changement étoit un bien pour lui , comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce , on est moins citoyen peut-être , mais on devient plus homme ; & le Japonois est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates , les Egyptiens & toutes les nations isolées , qui ont été plus fortes , plus grandes & plus stables dans l'état de séparation qu'elles s'étoient imposé. Le genre-humain n'a rien gagné dans ces institutions singulieres. Mais l'esprit de commerce est utile à toutes les nations , en leur communiquant les biens & les lumieres de chacune. Enfin , fût-il inutile ou funeste à certains peuples , il étoit nécessaire aux Japonois. Par le commerce , ils se feroient éclairés à la Chine , humanisés dans l'Inde , guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

Heureusement pour les Hollandois , ils avoient des ressources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces isles les plus remarquables de la Zone Torride , lorsqu'ils chercherent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais , après en avoir été long-tems les maîtres , s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Espagnols devenus leurs maîtres , & avec le tems , à leur céder ce commerce presqu'entièrement. Les deux nations , toujours divisées , toujours en guer-

XXVI.  
Les Moluques subissent le joug des Hollandois



re , parce que le gouvernement n'avoit eu ni le tems , ni l'adresse de détruire leur antipathie , se réunirent pour combattre les sujets des Provinces-Unies. Ceux-ci , soutenus des naturels du pays , qui n'avoient pas encore appris à les craindre & à les haïr , acquirent peu-à-peu la supériorité. Les anciens conquérans furent chassés vers l'an 1627 , & remplacés par d'autres aussi avides , mais moins inquiets & plus éclairés.

Aussi-tôt que les Hollandois se virent solidement établis aux Moluques , ils chercherent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu'ils avoient emporté l'épée à la main , & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laisser bâtir , pour amener à leur plan les rois de Ternate & de Tidor , maîtres de cet archipel. Ces princes se virent réduits à consentir qu'on arrachât des isles laissées sous leur domination , le muscadier & le giroflie. Le premier de ces esclaves couronnés , reçoit , pour prix de ce grand sacrifice , une pension de 64 , 500 livres ; & le second , une d'environ 12 , 000 livres. Une garnison qui devoit être de sept cents hommes , est chargée d'assurer l'exécution du traité : & tel est l'état d'anéantissement où les guerres , la tyrannie , la misère , ont réduit des rois , que ces forces seroient plus que suffisantes pour les tenir dans cette dépendance , s'il ne falloit surveiller les Philippines , dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans , & qu'aucune nation étrangère ne soit reçue chez eux ; les Hollandois n'y font qu'un commerce languissant ; parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange , ni d'autre argent que celui



qu'ils y envoient pour payer les troupes, les commis & les pensions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte, par an, à la compagnie, 140, 000 livres.

Elle se dédommage bien de cette perte à Amboine, où elle a concentré la culture du girofle.

L'arbre qui le donne ressemble beaucoup à l'olivier par son écorce, & au laurier par la grandeur & la forme de ses feuilles. Ses nombreuses branches se chargent à leur extrémité d'une prodigieuse quantité de fleurs, d'abord blanches, ensuite vertes, rouges enfin & assez dures. Dans ce dernier degré de maturité, elles sont proprement clous. En séchant, le clou devient d'un brun jaunâtre. Lorsqu'il est cueilli, il prend la couleur d'un brun foncé. Jamais on ne voit de verdure sous le giroflier, ce qui vient sans doute de ce qu'il attire à lui tous les suc nourriciers du sol qui le produit.

La récolte du girofle se fait depuis le mois d'octobre, jusqu'au mois de février. On secoue fortement les branches de l'arbre, ou bien on fait tomber les clous avec de longs roseaux. Ils sont reçus dans de grandes toiles, placées à ce dessein; ensuite on les fait sécher aux rayons du soleil, ou à la fumée des cannes de bambou.

Les clous qui échappent à l'exactitude de ceux qui en font la récolte, ou qu'on veut laisser sur l'arbre, continuent à grossir jusqu'à l'épaisseur d'un pouce: ils tombent ensuite, & reproduisent le giroflier, qui ne donne des fruits qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces clous, qu'on nomme matrices, quoiqu'inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandois ont coutume d'en confire avec du sucre; & dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion



meilleure ; ou ils s'en servent comme d'un remède agréable contre le scorbut.

Le clou de girofle , pour être parfait , doit être bien nourri , pesant , gras , facile à casser , d'une odeur excellente , d'un goût chaud & aromatique , presque brûlant à la gorge , piquant les doigts quand on le manie , & y laissant une humidité huileuse quand on le presse. La grande consommation s'en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l'Europe , & sur-tout aux Indes , que l'on y méprise presque toutes les nourritures où il ne se trouve pas. On le mêle dans les mets , dans les vins , dans les liqueurs : on l'emploie aussi parmi les odeurs. On s'en sert peu dans la médecine ; mais on en tire une huile dont elle fait un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine , quatre mille terrains , sur chacun desquels elle a d'abord permis , & s'est vu forcée vers l'an 1720 , d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres , ce qui forme un nombre de cinq cents mille girofliers. Chacun donne , année commune , au-delà de deux livres de girofle ; & par conséquent , leur produit réuni s'élève au-dessus d'un million pesant.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie , & avec quelques toiles bleues ou écruës , tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroissement , si les habitans d'Amboine , & des petites îles qui en dépendent , avoient voulu se livrer à la culture du poivre & de l'indigo , dont les essais ont été heureux. Tout misérables que sont ces insulaires , on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence ; parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.



L'administration est un peu différente dans les isles de Banda, situées à trente lieues d'Amboine. Ces isles sont au nombre de cinq. Deux sont incultes & presque inhabitées ; les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers.

Le muscadier a la hauteur du poirier. Son bois est moëlleux, son écorce cendrée, & ses branches sont flexibles. Ses feuilles croissent deux à deux sur une même tige, & répandent une odeur agréable quand on les froisse. Aux fleurs semblables à celles du cerisier, succède le fruit. Il est de la grosseur d'un œuf, & il a la couleur de l'abricot. Sa première écorce est fort épaisse, & ressemble à celle de nos noix qui sont sur l'arbre ; s'ouvrant de même, dans sa maturité, & laissant voir la muscade enveloppée de son macis. C'est le tems de la cueillir, sans quoi le macis ou la fleur de muscade se dessécheroit ; & la noix perdrait cette huile qui la conserve & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, est confite au vinaigre ou au sucre, & n'est recherchée qu'en Asie.

Ce fruit est neuf mois à se former. Quand on l'a cueilli, on détache sa première écorce, & on en sépare le macis qu'on laisse sécher au soleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles sont étendues sur des claies, où elles séchent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jettées dans de l'eau de chaux ; précaution nécessaire pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant l'âge de l'arbre, le terroir, l'exposition & la culture. On estime beaucoup celle qui est récente, grasse, pe-



fiante , & qui , étant piquée , rend un suc huileux. Elle aide à la digestion , dissipe les vents , & fortifie les viscères.

A l'exception de cette précieuse épicerie , les îles de Banda , comme toutes les Moluques , sont d'une stérilité affreuse. On n'y trouve le superflu , qu'au dépens du nécessaire. La nature s'y refuse à la culture de tous les grains. La moëlle de sagou y sert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne seroit pas suffisante pour les Européens fixés dans les Moluques , on leur permet d'aller chercher des vivres à Java , à Macassar , ou dans l'île extrêmement fertile de Balis. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandises.

C'est le seul établissement des Indes Orientales qu'on puisse regarder comme une colonie Européenne ; parce que c'est le seul où les Européens soient propriétaires des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda sauvages , cruels , perfides , parce qu'ils étoient impatiens du joug , a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs , qui tirent de quelques îles voisines des esclaves pour la culture. Ces blancs sont , la plupart , créoles , ou des esprits chagrins , retirés du service de la compagnie. On voit aussi , dans la petite île de Rosingin , des bandits flétris par les loix , ou des jeunes gens sans mœurs , dont les familles ont voulu se débarrasser : c'est ce qui a fait appeller Banda *l'Isle de correction*. Le climat en est si mal sain , que ces malheureux n'y vivent pas long-tems. Une si grande consommation d'hommes , a fait tenter de transporter à Amboine la culture de la muscade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puissans inté-



rêts , celui de l'économie & celui de la sûreté. Les expériences n'ont pas été heureuses ; & les choses sont restées dans l'état où elles étoient.

Pour s'assurer le produit exclusif des Moluques , qu'on appelle , avec raison , les *mines d'or* de la compagnie ; les Hollandois ont été obligés de former deux établissemens , l'un à Timor , l'autre à Célébes.

La première de ces deux îles a soixante lieues de long , sur quinze ou dix-huit de large. Elle est partagée en plusieurs souverainetés. Les Portugais y sont en grand nombre. Ces conquérans , qui , à leur arrivée dans les Indes , avoient pris un vol hardi & démesuré ; qui avoient parcouru une carrière immense & remplie de précipices , avec une rapidité que rien n'arrêtoit ; qui s'étoient si bien accoutumés aux actions héroïques , que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts : ces conquérans attaqués par les Hollandois , lorsque leur trop vaste empire , fatigué par son propre poids , étoit prêt à crouler de toutes parts , ne montrèrent aucune des vertus qui avoient fondé leur puissance. Forcés dans une citadelle , chassés d'un royaume , dispersés par une défaite ; ils auroient dû chercher un asyle auprès de leurs freres , & se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles , pour arrêter les progrès de leurs ennemis , ou pour recouvrer leurs établissemens. Loin de prendre une résolution si généreuse , on leur vit mendier un emploi , ou quelque solde , auprès des mêmes princes Indiens qu'ils avoient si souvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la mollesse & de la lâcheté , se réfugièrent à Timor , île pauvre & sans industrie , où ils pensèrent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles , ne les poursuivroit pas. Ils se tromperent.

XXVII.  
Les Hollan-  
dois s'éta-  
blissent à  
Timor.



Ils furent chassés , en 1613 , de la ville de Kupan par les Hollandois , qui y trouverent une forteresse qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de cinquante hommes. La compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles ; & elle en retire de la cire , du caret , du bois de sandal & du cadiang , petite fève dont on se sert communément dans les vaisseaux Hollandois , pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner , ni à perdre dans cet établissement : la recette égale la dépense. Il y a long-tems que les Hollandois auroient abandonné Timor ; s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active , qui , de cette position favorable , troubleroit aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les a attirés à Célèbes.

XXVIII.  
Les Hollan-  
dois se ren-  
dent maî-  
tres de Cé-  
lebes.

Cette île , dont le diametre est d'environ cent trente lieues , est très-habitable , quoique située au milieu de la Zone Torride. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes , & par des vents frais. Ses habitans sont les plus braves de l'Asie Méridionale. Leur premier choc est furieux : mais une résistance de deux heures fait succéder un abbatement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium , source unique de ce feu terrible , se dissipe , après avoir épuisé toutes leurs forces , par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite , le *crid* , est d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard , dont la lame s'allonge , en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulières en exigent deux ; celui qu'on tient à la main gauche , sert à parer le coup , & l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-



dangereuse , & le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austère rend les habitans de Célebes ou les Macassarois agiles, industrieux, robustes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées, aident la nature à se développer avec liberté. On les sévre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient d'être nourris plus long-tems du lait maternel. A l'âge de 5 ou 6 ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami ; de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs meres, & par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier, c'est-à-dire, à quinze ou seize ans. Il est rare qu'ils usent de cette liberté avant de s'être perfectionnés dans l'exercice des armes.

Ces peuples ne reconnoissoient autrefois de dieux, que le soleil & la lune. On ne leur offroit des sacrifices que dans les places publiques ; parce qu'on ne trouvoit pas de matiere assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil & la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils se partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa, & accoucha de la terre : elle étoit grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence ; pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues à Célebes ; mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands & du peuple, la consistance que les dogmes religieux ont chez



les autres nations. Il y a environ deux siècles que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées ; le principal roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible, dont les deux nouvelles religions le menaçoient également , il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé ; & là , tendant ses mains vers le ciel , & se tenant debout , il adressa cette prière à l'Être suprême.

„ Grand Dieu , je ne me prosterne point à tes pieds ,  
„ en ce moment , parce que je n'implore point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une chose juste ; &  
„ tu me la dois. Deux nations étrangères , opposées  
„ dans leur culte , sont venues porter la terreur dans  
„ mon ame , & dans celle de mes sujets. Elles m'assurent  
„ que tu me puniras à jamais , si je n'obéis à  
„ tes loix : j'ai donc le droit d'exiger de toi , que tu  
„ me les fasses connoître. Je ne demande point que tu  
„ me réveles les mystères impénétrables qui enveloppent  
„ ton être , & qui me sont inutiles. Je suis venu  
„ pour t'interroger avec mon peuple , sur les devoirs  
„ que tu veux nous imposer. Parles , ô mon Dieu !  
„ Puisque tu es l'auteur de la nature , tu connois le fond  
„ de nos cœurs , & tu fais qu'il leur est impossible de  
„ concevoir un projet de désobéissance. Mais si tu dédaignes  
„ de te faire entendre à des mortels ; si tu trouves  
„ indigne de ton essence d'employer le langage de  
„ l'homme pour dicter des devoirs à l'homme ; je prends  
„ à témoin ma nation entière , le soleil qui m'éclaire , la  
„ terre qui me porte , les eaux qui environnent mon empire ,  
„ & toi-même ; que je cherche dans la sincérité  
„ de mon cœur , à connoître ta volonté ; & je te pré-



„ viens aujourd'hui, que je reconnoîtrai, pour les dépo-  
„ sitaires de tes oracles, les premiers ministres de l'une  
„ ou de l'autre religion que tu feras arriver dans nos  
„ ports. Les vents & les eaux sont les ministres de ta  
„ puissance; qu'ils soient le signal de ta volonté. Si dans  
„ la bonne-foi qui me guide, je venois à embrasser  
„ l'erreur, ma conscience seroit tranquille; & c'est toi  
„ qui seroit le méchant.

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel,  
& résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arri-  
veroient à Célèbes. Les apôtres de l'Alcoran furent les  
plus actifs; & le souverain se fit circoncire avec son peu-  
ple. Le reste de l'isle ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contretiens n'empêcha pas les Portugais de s'éta-  
blir à Célèbes. Ils s'y maintinrent, même après avoir  
été chassés des Moluques. La raison qui les y retenoit  
& qui y attiroit les Anglois, étoit la facilité de se procu-  
rer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le  
moyen d'avoir; malgré les précautions qu'on prenoit  
pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de  
s'approprier le commerce exclusif du girofle & de la mus-  
cade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils  
appelloient une contrebande. Ils employèrent, pour y  
réussir, des moyens que la morale a en horreur, mais  
qu'une avidité sans bornes a rendus très-communs en  
Asie. En suivant, sans interruption, des principes atro-  
ces, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les  
Anglois, à s'emparer du port & de la forteresse de  
Macassar. Dès-lors, ils se trouverent maîtres absolus dans  
l'isle, sans l'avoir conquise. Les princes qui la partagent,  
furent réunis dans une espece de confédération. Ils s'af-



semblent de tems-en-tems , pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé , est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation , elle est terminée par le gouverneur de la colonie Hollandoise , qui préside à cette diette. Il éclaire de près ces différens despotes , qu'il tient dans une entière égalité , pour qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de la compagnie. On les a tous défarmés , sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres ; mais , en effet , pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois , les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes , y apportent du tabac , du fil d'or , des porcelaines , & des soies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium , des liqueurs , de la gomme lacque , des toiles fines & grossières. On en tire un peu d'or , beaucoup de riz , de la cire , des esclaves & du tripam , espèce de champignon , qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond & plus noir. Les douanes rapportent 80 , 000 livres à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce & des dixmes du territoire qu'elle possède en toute souveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coûte 150 , 000 l. au-delà. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner , si elle n'étoit regardée , avec raison , comme la clef des isles à épiceries.

XXIX. L'établissement formé à Borneo , a un but moins important . C'est une des plus grandes isles , & peut-être la plus grande que l'on connoisse. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur. Les côtes sont peuplées de Macassarois , de Javanois , de Malais , d'Arabes , qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

Les Hol-  
landois  
sont reçus  
à Borneo.

La



La plus utile production de ce grand pays, est le camphre, huile ou résine volatile & pénétrante. L'arbre qui le fournit se trouve dans plusieurs isles de l'Asie; & l'on a découvert depuis peu que cette substance singulière pouvoit se tirer, en plus grande ou moindre quantité, de tous les arbres qui sont de la famille des lauriers.

Pour obtenir du camphre, on coupe le bois du camphrier en petits morceaux, semblables à des allumettes; on les met dans un vaisseau qui a la forme d'une vessie; on les fait bouillir dans de l'eau, & le camphre s'attache au chapiteau sous une forme concrète. Les Hollandois sont le seul peuple de l'Europe qui ait le secret de le raffiner en grand.

Entre les camphres, celui de Borneo est incontestablement le plus parfait. Sa supériorité est si bien reconnue, què les Japonois donnent cinq ou six quintaux du leur, pour une livre de celui de Borneo; & que les Chinois, qui le regardent comme le premier des remèdes, l'achètent jusqu'à huit cents francs la livre. Les Gentils se servent dans tout l'Orient du camphre commun, pour des feux d'artifice; & les Mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts, lorsqu'ils les enterrent.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Borneo. Trop foibles pour s'y faire respecter par les armes, ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays, en lui offrant quelques pièces de tapisserie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles représentoient, pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient durant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs, ne le rassurerent pas; & il refusa opiniâtement de recevoir les présens dans son palais, & d'ad-



mettre dans sa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite : mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglois y formèrent quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandois qui n'avoient pas été mieux traités, réparurent, en 1748, avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au prince qui possède seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cents mille livres aux Chinois, qui, de tout tems, fréquentoient ses ports. Depuis ce traité, la compagnie envoie à Benjarmessen du riz, de l'opium, du sel, de grosses toiles. Elle en tire quelques diamans, & environ six cents mille pesant de poivre, à trente & une livres le cent. Le gain qu'elle fait sur ce qu'elle y porte, peut à peine balancer les dépenses de l'établissement, quoiqu'elles ne montent qu'à 32, 000 livres. Sumatra lui procure des avantages plus considérables.

XXX.  
Etablisse-  
mens Hol-  
landois à  
Sumatra.

Quoique cette isle, avant l'arrivée des Européens aux Indes, fut partagée entre plusieurs souverainetés, tout le commerce se réunissoit à Achem. Le port de ce royaume étoit fréquenté par tous les peuples de l'Asie; & le fut dans la suite par les Portugais, & par les nations qui s'éleverent sur leurs ruines. On y échangeoit toutes les productions de l'Orient contre de l'or, du poivre, & quelques autres marchandises qui abondoient dans ce climat, plus riche que sain. Les troubles qui bouleversèrent ce fameux entrepôt, y firent tomber toute industrie, & en écartèrent les navigateurs.

Au tems de cette décadence, les Hollandois imaginèrent de former des établissemens dans d'autres parties de



l'île, qui jouissoient de plus de tranquillité. Ceux qu'il leur fut permis d'avoir dans l'empire d'Indapura, sont réduits à peu de chose, depuis que les Anglois se sont fixés sur la même côte. Le comptoir de Jambi est encore moins utile, parce que les rois voisins ont dépouillé de ses possessions le prince de ce canton. La compagnie se dédommage de ces malheurs à Palimban où, pour soixante mille livres, elle entretient un fort, une garnison de quatre-vingts hommes, & deux ou trois chaloupes qui croisent continuellement. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre, à vingt & une livres le cent, & un million & demi de calin, à 57 livres 10 sols le cent. Ce prix, tout borné qu'il doit paroître, est avantageux au roi qui en donne à ses sujets un prix encore moindre. Quoiqu'il prenne à Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ses états; on est obligé de solder avec lui en piastras. De cet argent, de l'or qu'on ramasse dans ses rivières, il a formé un trésor qu'on fait être immense. Un seul vaisseau Européen pourroit s'emparer de tant de richesses; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, se maintenir dans un poste qu'il auroit pris sans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entreprise si utile & si facile, n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injustice, une cruauté de plus, ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les sentimens de la nature, pour s'approprier l'Univers. Il n'y a pas une seule nation en Europe, qui ne pense avoir les plus légitimes raisons pour s'emparer des richesses de l'Inde. Au défaut de la religion, qu'il n'est plus honnête d'invoquer, depuis que ses ministres l'ont eux-mêmes décrété-



ditée par une cupidité & une ambition sans bornes, combien ne reste-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir ? Un peuple monarchiste veut étendre au-delà des mers, la gloire & l'empire de son maître. Ce peuple, si heureux, veut bien aller exposer sa vie au bout d'un autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés sujets qui vivent sous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre, & maître de lui-même, est né sur l'Océan pour y régner. Il ne peut s'assurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant de la terre : elle est au premier occupant, c'est-à-dire, à celui qui peut en chasser les plus anciens habitans ; il faut les subjuguier par la force ou par la ruse, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majesté du peuple, l'exigent ainsi. Des républicains ont heureusement secoué le joug d'une tyrannie étrangère ; il faut qu'ils l'imposent à leur tour. S'ils ont brisé des fers, c'est pour en forger. Ils haïssent la monarchie, mais ils ont besoin d'esclaves. Ils n'ont point de terres chez eux ; comment n'en prendroient-ils pas chez les autres ?

XXXI. Le commerce des Hollandois à Siam, fut d'abord assez considérable. Un despote, qui opprimoit ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés sur son territoire, comme si c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces républicains, qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur présence comme une faveur, comme une sûreté, comme une gloire. Ils avoient si bien réussi à établir ce singulier préjugé, que pour les rappeler, il fallut leur envoyer une am-

Commer.  
des Hol-  
landois à  
Siam.



ambassade éclatante , qui demanda pardon pour le passé , qui donna les plus fortes assurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme , & ce fut le pavillon des autres puissances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie , à Siam , ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort , elle n'a pas été en état de soutenir le privilège exclusif qui lui avoit été accordé. Le roi , malgré les présens qu'il exige , livre des marchandises aux navigateurs de toutes les nations , & en reçoit d'eux , à des conditions qui lui sont avantageuses. Seulement , on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan ; au lieu que les Hollandois remontent ce fleuve jusqu'à la capitale de l'empire , où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaisseau , chargé de chevaux de Java , de sucre , d'épiceries & de toiles. Ils en tirent du calin , à 70 livres le cent ; de la gomme-laque , à 52 livres ; quelques dents d'éléphant , à 3 liv. 6 sols la livre ; un peu d'or , à 175 liv. 10 sols le marc. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de sapan , qu'on ne leur vend que 5 livres le cent , & qui leur est nécessaire pour l'arrimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin , ils auroient renoncé depuis long-tems à un commerce , dont les frais excèdent les bénéfices , parce que le roi , seul négociant de son royaume , met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

Ces républicains , qui connoissoient l'importance de cette place , firent les plus grands efforts pour s'en emparer : mais ce fut deux fois inutilement. Enfin ,

XXXII.

Situation  
des Hollan-  
dois à Ma-  
laca.



s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satyrique, on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'emploient jamais, & qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur Portugais, qu'on savoit avare. Le marché fut conclu, & il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641. Les assiégeans coururent à lui, & le massacrèrent, pour être dispensés de payer les cinq cents mille livres qui lui avoient été promises. Mais la vérité veut qu'on dise, pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne se rendirent qu'après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'est pas de sa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendrait? *Lorsque vos péchés seront plus grands que les nôtres*, répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouverent une forteresse bâtie, comme tous les ouvrages des Portugais, avec une solidité qu'aucune nation n'a depuis imitée. Ils trouverent un climat fort sain, quoique chaud & humide; mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre; soit qu'elle y ait trouvé des difficultés insurmontables; soit qu'elle ait manqué de modération; soit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations se réduisent à la vente d'un peu d'opium, de quelques toiles bleues; & à l'achat des dents d'éléphant, du calin, qui lui coûte 70 livres le cent; d'un peu d'or, qu'elle paye 180 livres le marc. Ses affaires seroient plus vives, plus considérables, si les princes étoient plus fideles au traité exclusif qu'ils ont fait avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, ils ont formé des liaisons avec des Anglois, qui fournissent à



meilleur marché à leurs besoins, & qui achètent plus cher leurs marchandises. Elle se dédommage un peu sur ses fermes & sur ses douanes, qui lui donnent 200, 000 livres par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne suffisent pas pour l'entretien de la garnison & des employés : il en coûte 40, 000 livres à la compagnie.

Ce sacrifice put long-tems paroître léger. Avant que les Européens eussent doublé le cap de Bonne-Espérance, les Maures, seuls navigateurs dans l'Inde, se rendoient de Surate & de Bengale à Malaca, où ils trouvoient les bâtimens des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorsque les Portugais se furent emparés de cette place, ils allèrent eux-mêmes chercher le poivre à Bantam, & les épiceries à Ternate. Pour abréger leur retour, ils imaginèrent de le faire par les isles de la Sonde, & ils y réussirent. Les Hollandois, devenus possesseurs de Malaca & de Batavia, se trouverent maîtres des deux seuls détroits connus. Ils y croisoient dans des tems de trouble, & interceptoient les vaisseaux de leurs ennemis. Cette position a cessé d'être respectable, depuis que les François, à la fin de la guerre de 1744, ont découvert le détroit de Baly; & les Anglois, celui de Lombok, dans la dernière guerre. Batavia continuera toujours d'être l'entrepôt d'un commerce immense; mais Malaca perd l'unique avantage qui lui donnoit de la considération.

Sans avoir prévu cet événement, la compagnie, en même tems qu'elle s'aggrandissoit & s'affermissoit à l'Est de l'Asie, songeoit à s'assurer de cette partie de l'Inde, où les Portugais traversoient encore ses opérations, & à leur enlever l'isle de Ceylan. On peut remarquer que cette nation, si éclairée sur le commerce, a d'abord pensé à se

XXXIII.

Etablisse-  
ment des  
Hollandois  
à Ceylan.



rendre maîtresse des productions de première & de seconde nécessité, avant de songer aux marchandises de luxe. C'est sur la possession des épiceries, qu'elle a fondé sa grandeur en Asie; comme elle l'a fondée en Europe sur la pêche du hareng. Les Moluques lui fournissoient la muscade & le girofle : Ceylan devoit lui donner la canelle.

Spilberg, le premier de ses amiraux qui osa montrer son pavillon sur les côtes de cette île délicieuse, trouva les Portugais occupés à bouleverser le gouvernement & la religion du pays; à détruire, les uns par les autres, les souverains qui la partageoient; à s'élever sur les débris des trônes qu'ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfans, nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans, & ils se joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entièrement chassés, en 1658, après une guerre longue, sanglante, opiniâtre. Leurs établissemens tomberent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un espace assez borné sur la côte Orientale, où l'on ne trouve point de port, & dont le souverain du pays tiroit son sel, ils formerent, autour de l'île un cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux jusqu'à douze lieues dans les terres.

Le fort de Jaffanapatan, & ceux des îles de Manar & de Calpentin, ont pour but d'empêcher toute liaison avec les peuples du continent voisin. Negumbo, destiné à contenir le district qui produit la meil-



leure canelle, a un port suffisant pour les chaloupes; mais qui n'est pas fréquenté, parce qu'il y a une rivière navigable qui conduit à Colombo. Cette place, que les Portugais avoient fortifiée avec un soin extrême, comme le centre des richesses, est devenue le chef-lieu de la colonie. Il est vraisemblable, que, sans les dépenses qui y avoient été faites, les vices de sa rade auroient déterminé les Hollandois à établir leur gouvernement & leurs forces à Pointe de Gale. On y trouve un port, dont, à la vérité, l'entrée est difficile & le bassin fort resserré; mais qui réunit, d'ailleurs, toutes les perfections qu'on peut desirer. C'est-là que la compagnie fait ses chargemens pour l'Europe.

Maturé lui sert à recueillir les cafés & les poivres, dont elle a introduit la culture. Ses fortifications se réduisent à une redoute, située sur une rivière qui ne peut recevoir que des bateaux. Le plus beau, le meilleur port des Indes, c'est Trinquemale. Il est composé de plusieurs baies, où les plus nombreuses flottes trouvent un asyle sûr. On n'y fait point de commerce. Le pays n'offre aucune marchandise; il fournit même peu de vivres: il est gardé par sa stérilité. D'autres établissemens moins considérables, répandus sur la côte, servent à faciliter les communications, & à écarter les étrangers.

Ces sages précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'isle. Celles qui entrent dans le commerce, sont, 1<sup>o</sup>. les amétistes, les saphirs, les topazes, & des rubis très-petits & très-imparfaits. Ce sont des Maures venus de la côte de Coromandel, qui, en payant un modique droit, les achètent, les taillent, & les font vendre à bas prix, dans les différentes contrées de l'Inde.



20. Le poivre, que la compagnie achete huit fois la livre; le café, qu'elle ne paye que quatre, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays sont trop indolens, pour que ces cultures, qui sont toutes d'une qualité très-inférieure, puissent jamais devenir fort considérables.

30. Une centaine de balles de mouchoirs, de pagnes & de gingamps, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaffanapatan, où ils sont établis depuis très-long-tems.

40. Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphants. On les porte à la côte de Coromandel; & cet animal doux & pacifique, mais trop utile à l'homme pour rester libre dans une île, va sur le continent augmenter & partager les périls & les maux de la guerre.

50. L'areque, que la compagnie achete à raison de 10 livres l'ammonian, & qu'elle vend 36 ou 40 livres sur les lieux même, aux vaisseaux de Bengale, de Coromandel & des Maldives, qui le payent avec du riz, de grosses toiles, & des cauris. L'areque, qui croît sur une espèce de palmier, est un fruit qui n'est pas rare dans la plupart des contrées de l'Asie, & qui est très-commun à Ceylan. Il est ovaire, & ressembleroit assez à la datte, s'il n'étoit pas plus ferré par les deux bouts. Son écorce est épaisse, lisse & membraneuse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, en forme de poire, & de la grosseur d'une muscade. Lorsqu'on le mange seul, comme le font quelques Indiens, il appauvrit le sang, il donne la jaunisse. Cet inconvénient n'est pas à craindre, lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe & qui grimpe comme le lierre; mais qui n'étouffe pas le petit arbre auquel elle



s'attache, l'agoti, qui lui sert d'appui, & qu'elle aime singulièrement. On la cultive comme la vigne. Ses feuilles sont assez semblables à celles du citronnier, quoique plus longues & plus étroites à l'extrémité. Le bétel croît par-tout, & dans toute l'Inde; mais il ne prospère véritablement que dans des lieux humides.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du chunam, espèce de chaux brûlée faite avec des coquilles. Le gens riches y ajoutent souvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut se séparer avec bienséance pour quelque tems, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse : c'est un présent de l'amitié, qui soulage l'absence. Personne n'oseroit parler à son supérieur, sans avoir la bouche parfumée de bétel; il seroit même grossier de négliger cette précaution avec son égal. Les femmes galantes font le plus grand usage du bétel, comme d'un puissant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas; on mâche du bétel durant les visites; on s'offre du bétel en s'abordant, en se quittant : toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'estomac en est plus sain & plus fort. C'est, du moins, un préjugé généralement établi aux Indes.

60. La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer, avec vraisemblance, que cette île, qui n'est qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des tems plus ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'espace qui la sépare actuellement de la terre, est rempli de bas-fonds, qui



empêchent les vaisseaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles seulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y passer. Les Hollandois, qui s'en attribuent la souveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'est dans ce détroit que se fait la pêche des Perles, qui fut autrefois d'un si grand rapport. Mais on a tellement épuisé cette source de richesses, qu'on n'y peut revenir que rarement. On visite, à la vérité, tous les ans le banc, pour savoir à quel point il est fourni d'huîtres; mais, communément, il ne s'y en trouve assez que tous les cinq ou six ans. Alors la pêche est affermée; & , tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour 200,000 liv. Il se trouve sur les mêmes côtes, une coquille appelée xanxus, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en est libre; mais le commerce en est exclusif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'est la canelle. La racine de l'arbre qui la donne, est grosse, partagée en plusieurs branches, couverte d'une écorce d'un roux grisâtre en dehors, rougeâtre en dedans. Le bois de cette racine est dur, blanc & sans odeur.

Le tronc, qui s'élève jusqu'à huit & dix toises, est couvert, ainsi que ses nombreuses branches, d'une écorce d'abord verte, & ensuite rouge.

La feuille ne ressembleroit pas mal à celle du laurier, si elle étoit moins longue & moins pointue. Lorsqu'elle est tendre, elle a la couleur de feu; en vieillissant & en séchant, elle prend un verd foncé au-dessus, & un verd plus clair au-dessous.

Les fleurs sont petites, blanches, disposées en gros



bouquets à l'extrémité des rameaux , d'une odeur agréable , & qui approche de celle du muguet.

Le fruit a la forme du gland ; mais il est plus petit. Il mûrit , pour l'ordinaire , au mois de septembre. En le faisant bouillir dans l'eau , il rend une huile qui surnage & qui se brûle. Si on la laisse congeler , elle acquiert de la blancheur , de la consistance ; & l'on en fait des bougies d'une odeur agréable , mais dont l'usage est réservé au roi de Ceylan.

Il n'y a de précieux dans l'arbre qui produit la canelle , que la seconde écorce. Pour l'enlever & la séparer de l'écorce extérieure , grise & raboteuse , on ne connoît pas de saison aussi favorable que le printemps , lorsque la sève est le plus abondante. On la coupe en lames ; on l'expose au soleil ; & , en se séchant , elle se roule.

Les vieux canelliers ne donnent qu'une canelle grossière. Pour qu'elle soit bonne , il faut que l'arbre n'ait que trois ou quatre ans. Le tronc qu'on a dépouillé ne prend plus de nourriture ; mais la racine ne meurt point , & pousse toujours des rejettons. D'ailleurs , le fruit des canelliers contient une semence qui sert à les reproduire.

La compagnie a des possessions où cet arbre ne croît point. On n'en trouve que dans le territoire de Negombo , de Colombo , & de Pointe de Gale. Les forêts du prince remplissent le vuide qui se trouve quelquefois dans les magasins. Les montagnes occupées par les Bédas en sont remplies : mais ni les Européens , ni les Chingulais n'y sont admis ; & pour partager les richesses des Bédas , il faudroit leur déclarer la guerre.

Comme les Chingulais , ainsi que les Indiens du



continent, sont distribués par castes, qui ne s'allient jamais les unes aux autres, & qui ont toujours la même profession, l'art de dépouiller les canelliers est une occupation particulière, & la plus vile de toutes les occupations ; elle est réservée à la caste des Chalias. Tout autre insulaire se croiroit déshonoré, s'il se livroit à ce métier.

La canelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant sur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant, & cependant agréable. Celle dont les bâtons sont longs & les morceaux petits, est préférée par les connoisseurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondans secours à la médecine.

Les Hollandois achètent la plus grande partie de la canelle, des Indiens qui leur sont fournis. Ils se sont engagés à en recevoir une quantité limitée du roi de Candi, à un prix plus considérable. L'une compensée par l'autre, elle ne leur revient pas à douze sols la livre. Il ne seroit pas impossible aux vaisseaux qui fréquentent les ports de Ceylan, de se procurer l'arbre qui produit la canelle ; mais cet arbre a dégénéré au Malabar, à Batavia, à l'île de France, par-tout où il a été transplanté.

La compagnie croyoit avoir besoin autrefois de quatre mille soldats blancs ou noirs, pour s'assurer les avantages qu'elle tire de Ceylan. Ce nombre est réduit à quinze ou seize cents. Ses dépenses annuelles montent cependant à 2, 200, 000 livres ; & ses revenus, ses petites branches de commerce, ne rendent pas plus de 2, 000, 000 livres. Ce qui manque, est pris sur les bénéfices que donne la canelle. Elle doit fournir encore aux frais qu'occasionnent les guerres qu'on a



de tems en tems contre le roi de Candi, aujourd'hui seul souverain de l'île.

Les Hollandois ne se dissimulent pas, que ces divisions leur sont funestes. Dès qu'elles commencent, les peuples qui habitent les côtes, se retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Malgré le despotisme qui les attend, ils trouvent encore plus insupportable le joug Européen. Les Chalias n'attendent pas toujours les hostilités pour s'éloigner : ils prennent quelquefois cette résolution extrême, à la moindre mésintelligence qu'on remarque entre le roi & les Hollandois. La perte d'une récolte est alors suivie des dépenses qu'il faut faire, des fatigues qu'il faut essuyer, pour pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivières, des bois, des ravins & des montagnes.

Des considérations si puissantes, avoient déterminé les Hollandois à gagner le roi de Candi par toutes sortes de complaisances. Ils lui envoyoient tous les ans un ambassadeur chargé de riches présens. Ils transportoient, sur leurs vaisseaux, ses prêtres à Siam, pour y étudier la religion, qui est la même que la sienne. Quoiqu'ils eussent conquis sur les Portugais les forteresses, les terres qu'ils occupoient, ils se contentoient d'être appelés par ce prince, *les gardiens de ses rivages*. Ils lui faisoient encore d'autres sacrifices.

Cependant des ménagemens si marqués, n'ont pas toujours été suffisans pour maintenir la paix : elle a été troublée à plusieurs reprises. La guerre qui a fini le 14 février 1766, a été la plus longue, la plus vive, de celles que la défiance & des intérêts opposés, ont excités. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque



chassé de sa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis d'écouler la canelle dans toutes les plaines; & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de 41 liv. 5 sols pour dix-huit livres. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce, par-tout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangère; à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être glissés dans l'isle. Pour prix de tant de sacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisoient; & ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire à leur consommation. La compagnie pourroit, ce semble, tirer un grand avantage d'une si heureuse position.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reste de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au souverain. Ce système destructeur a eu, dans cette isle, les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entière. Ils sont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent de fruits; & les plus aisés n'ont pour vêtement, qu'une pièce de grosse toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois fassent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations, qui ont établi des colonies en Asie, de n'avoir jamais tenté; qu'ils distribuent des terrains en propre aux familles. Elles oublieront, détesteroient peut-être leur ancien souverain; elles s'attacheront au gouvernement, qui s'occupera de leur bonheur; elles travailleront, elles consommeront.



consommeront. Alors l'île de Ceylan jouira de l'opulence, à laquelle la nature l'a destinée. Elle sera à l'abri des révolutions, & en état de soutenir les établissemens de Malabar & de Coromandel, qu'elle est chargée de protéger.

Les Portugais, dans le tems de leur prospérité, avoient **XXXIV.** formé à la côte de Coromandel quelques établissemens <sup>Commerce</sup> médiocres. Celui de Négapatan leur fut enlevé, en 1658, <sup>dés Hol-</sup> par les Hollandois. Il s'accrut successivement de dix ou <sup>landois à</sup> douze villages, qui se remplirent de tisserands. <sup>la côte de</sup> On <sup>Coroman-</sup> trouva convenable, en 1690, d'assurer leur tranquillité par la construction d'un fort; & en 1742, la ville fut entourée de murailles. Elles sont le centre où se réunissent les toiles blanches, bleues, peintes, imprimées, fines & grossières, que la compagnie tire pour la consommation d'Europe ou des Indes; soit de Bimilipatan, de Paliacate, de Sadraspatan; soit de ses comptoirs de la côte de la Pêcherie. Ces marchandises, qui forment communément quatre à cinq mille balles, sont portées à Négapatan, sur deux chaloupes fixées dans ces mers pour cet usage.

Les Hollandois vendent à la côte de Coromandel, du fer, du plomb, du cuivre, du calin, de la tutenague, du poivre, des épiceries. Ils gagnent sur ces objets réunis, un million, auquel on peut ajouter quatre-vingts mille francs, que produisent leurs douanes. Les dépenses de leurs divers établissemens, montent à huit cents mille francs; & on peut avancer, sans crainte d'être accusé d'exagération, que le fret des vaisseaux absorbe le reste des bénéfices. Le produit net du commerce de Coromandel n'est donc, pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire sur les toiles qu'elle en



exporte. Son commerce dans le Malabar lui est encore moins avantageux. Il a commencé à-peu-près dans le même tems, & s'est établi aux dépens de la même nation.

XXXV. Le motif de cette nouvelle entreprise, ne paroît pas difficile à deviner. Depuis que les Portugais avoient perdu Ceylan, ils vendoient en Europe la canelle fautive de Malabar, à-peu-près sur le même pied qu'on avoit toujours vendu la véritable. Quoique cette concurrence ne pût pas durer, elle donna de l'inquiétude aux Hollandois, qui ordonnerent, en 1662, à leur général Vangoens, d'attaquer Cochin.

Il avoit à peine investi la place, qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue secrète. On précipita les travaux; & les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitième jour. Le lendemain une frégate, partie de Goa, apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant, que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

Après cette conquête, les Hollandois se crurent solidement établis dans le Malabar. Cochin leur parut propre à protéger Cananor, Cranganor, Culan, dont ils venoient de s'emparer; & le comptoir de Porca, qu'ils projettoient dès-lors, & qu'ils ont en effet formé depuis. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pu réussir, comme elle l'espéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandises qu'elle a dans ses autres établissemens;



& la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés, où elle exerce un privilège exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de sucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaisseau qui a porté cette médiocre cargaison, s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire, pour les besoins du port. La compagnie gagne, au plus, sur ces objets, 360,000 liv. qui, avec 120,000 liv. que lui produisent les douanes, forment une masse de 480,000 livres. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ses établissemens lui coûte 464,000 livres, de sorte qu'il ne lui reste que 16,000 livres pour les frais de son armement : ce qui est évidemment insuffisant.

La compagnie tire du Malabar, il est vrai, deux millions pesant de poivre, qui est porté sur des chaloupes à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que, par ces capitulations, elle ne paye que 192 liv. le candil de cinq cents livres, que les autres compagnies achètent 240, qui coûte même 288 aux négocians particuliers; mais le bénéfice qu'elle peut faire sur cet article, est plus qu'absorbé par les guerres sanglantes dont il est l'occasion.

Ces observations avoient sans doute échappé à Golo-  
nefs, directeur-général de Batavia, lorsqu'il osa avancer  
que l'établissement de Malabar, qu'il avoit long-tems  
régé, étoit un des plus importans de la compagnie. „ Je  
„ suis si éloigné de penser comme vous, lui dit le géné-  
„ ral Mossel, que je souhaiterois que la mer l'eût en-  
„ glouti il y a près d'un siècle. „

Quoi qu'il en soit, les Hollandois s'apperçurent, au  
milieu de leurs succès, qu'il leur manquoit un lieu de

XXXVI.  
Etablisse-



ment des  
Hollandois  
au cap de  
Bonne-Es-  
pérance.

relâche où ceux de leurs vaisseaux, qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, pussent trouver des rafraichissemens. On étoit embarrassé du choix, lorsque le chirurgien Van-Riebeeck proposa, en 1650, le cap de Bonne-Espérance, qui avoit été méprisé mal-à-propos par les Portugais. Un séjour de quelques semaines, avoit mis cet homme judicieux, en état de voir qu'une colonie seroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour servir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Asie. On lui confia le soin de former cet établissement. Ses vues furent dirigées sur un bon plan. Il fit régler qu'il seroit donné soixante acres de terre, à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des bestiaux & des ustensiles, à ceux qui en auroient besoin. De jeunes femmes, tirées des maisons de charité, leur seroient associées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient se faire au climat, de revenir en Europe, & de disposer de leurs possessions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on se proposoit de mettre en valeur, étoit habitée par les Hottentots, peuples divisés, dit un voyageur François, en plusieurs hordes, dont chacune forme un village indépendant. Des cabanes couvertes de peaux, dans lesquelles on n'entre qu'en rampant, & qui sont distribuées sur une ligne circulaire, forment les habitations. Ces hutes ne servent guère qu'à ferrer quelques denrées & les ustensiles de ménage. Hors le temps des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours couché à sa porte. S'il interrompt de tems en tems son sommeil, c'est pour fumer une herbe forte qui lui tient lieu de tabac.



La conduite des bestiaux est l'unique occupation de ces sauvages. Comme il n'y a qu'un troupeau dans chaque bourgade, & qu'il est commun à tous, chacun, à son tour, est chargé de le garder. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle; parce que le pays est rempli de bêtes féroces, plus voraces à cette extrémité de l'Afrique, que par-tout ailleurs. Chaque jour le berger envoie à la découverte. Si un léopard, si un tigre se font montrés dans le voisinage, la bourgade entière prend les armes. On vole à l'ennemi; & il est bien rare qu'il échappe à une multitude de flèches empoisonnées, & à des pieux aiguës & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richesses, ni signes de richesses; & leurs bœufs, leurs moutons, qui sont leur seul bien, étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de sujets de division. Aussi sont-ils unis entr'eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais, même, ils n'auroient de guerre avec leurs voisins, sans les querelles que le bétail enlevé ou égaré occasionne entre les bergers.

On l'a souvent remarqué. Des usages publics donnent naissance aux premières peuplades. On employa des marques distinctives, pour leur servir à se lier & à se reconnoître. Le nez écrasé, la tête aplatie, les oreilles percées, les peintures, la brûlure, les chevelures: tels sont les uniformes du monde sauvage. Comme les habitans n'ont aucun plan de morale & d'éducation, il faut que des habitudes universelles leur tiennent lieu de police & de gouvernement. C'est du physique du climat, que ces hommes bruts, que ces enfans de la nature, dépendent entièrement. Il a donné aux Hottentots les mœurs des pâtres.

Ils étoient, à l'arrivée des Hollandois, comme tous



les peuples pasteurs, remplis de bienveillance; & ils tenoient quelque chose de la malpropreté & de la stupidité des animaux qu'ils conduisoient. Ils avoient institué un ordre, dont on honoroit ceux qui avoient vaincu quelque un des monstres destructeurs de leurs bergeries; & ils révéroient la mémoire de ces héros utiles aux hommes. L'apothéose d'Hercule avoit eu la même origine.

Riebeeck, se conformant aux idées malheureusement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à sa bienséance; & il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi, dit leur envoyé à ces étrangers, avez-vous semé nos terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous usurper ainsi vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour réduire, par degré, les Hottentots à l'esclavage.* Ces représentations furent suivies de quelques hostilités qui ramenerent le fondateur à des principes de justice & d'humanité, qui étoient conformes au caractère de son ame. Il acheta le pays qu'il vouloit occuper, 90,000 livres, qu'on paya en marchandises. Tout fut pacifié; & l'on n'a vu depuis ce moment aucun trouble.

Il est prouvé que la compagnie a dépensé jusqu'à 46,000,000 livres pour élever la colonie à l'état où elle est aujourd'hui. Quelques détails feront juger de l'emploi d'une somme si considérable.

On compte au cap de Bonne-Espérance, environ douze mille Européens, Hollandois, Allemands, ou réfugiés François. Une partie de cette population est concentrée dans la capitale & dans deux bourgs assez considérables: le reste est dispersé sur la côte, ou s'enfonce jusqu'à cin-



quante lieues dans les terres. Le fol sabloneux des Hottentots, n'est bon que par intervalles; & les colons ne veulent se fixer que dans les lieux où ils voient réunis l'eau, le bois, un terrain fertile : trois avantages qui se trouvent rarement ensemble.

La compagnie tiroit autrefois de Madagascar, des esclaves qui foulageoient les blancs dans leurs travaux. La concurrence des François a fait interrompre cette navigation. Les colons sont réduits aujourd'hui à quelques Malais, amenés de l'Inde, qui se font difficilement au climat, & qui ne sont guère propres aux ouvrages qu'on en exige.

Si les Hottentots pouvoient se fixer, ce seroit un grand avantage. Leur caractère ne permet pas de l'espérer. On n'est encore parvenu qu'à déterminer les plus misérables d'entr'eux, à un, deux, ou trois ans de service. Ils sont dociles; ils se prêtent au travail qu'on exige d'eux: mais à l'expiration de leur engagement, ils prennent le bétail qu'on est convenu de leur donner pour salaire; ils vont rejoindre leur horde; & l'on ne les revoit que lorsqu'ils ont des bœufs ou des moutons à troquer contre des couteaux, du tabac & de l'eau-de-vie. La vie indépendante & oisive qu'ils mènent dans leurs déserts, a pour eux des charmes inexprimables. Rien ne peut les en détacher. Un d'entr'eux fut pris au berceau. On l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance. Ses progrès répondirent aux soins de son éducation. Il fut envoyé aux Indes, & utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens dans leur cabane. La simplicité de ce qu'il voyoit le frappa. Il se couvrit d'une peau de brebis, & alla reporter au fort ses habits Européens. *Je viens,*



dit-il au gouverneur, *renoncer pour toujours au genre de vie que vous m'aviez fait embrasser. Ma résolution est de suivre jusqu'à la mort, la religion & les usages de mes ancêtres. Je garderai, pour l'amour de vous, le collier & l'épée que vous m'avez donnés : trouvez bon que j'abandonne tout le reste.* Il n'attendit point de réponse; & se dérochant par la fuite, on ne le revit jamais.

Quoique le caractère des Hottentots ne soit pas tel que les Hollandois le desireroient, la compagnie tire des avantages solides de sa colonie. A la vérité, la dîme du bled & du vin qu'elle perçoit, ses douanes & ses autres droits, ne lui rendent pas au-delà de 240, 000 liv.

Elle n'en gagne pas plus de quarante mille sur les gros draps, les toiles communes de fil & de coton, la clincaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importants qu'elle y débite.

Ses bénéfices sont encore moindres sur soixante lécrés de vin rouge, & quatre-vingts ou quatre-vingt-dix de blanc, qu'elle porte tous les ans en Europe. Le lécre pèse environ douze cents livres. Deux seules habitations, contiguës à Constance, produisent ce vin. Il devoit entrer tout entier, & à très-bas prix, dans les caves de la compagnie. Heureusement le gouverneur trouve son intérêt à permettre que les cultivateurs ne le livrent que mêlé avec celui des vignes voisines. Le vin si renommé qui leur reste par cet arrangement, l'excellent vin pur du Cap, est vendu quatre francs la bouteille aux vaisseaux étrangers que le hasard conduit sur ces côtes. Il est ordinairement meilleur que celui que la tyrannie arrache; parce qu'on n'obtient jamais rien de bon que de la volonté.



Les dépenses inséparables d'un si grand établissement, absorbent au moins ces petits profits réunis. Aussi son utilité a-t-elle une autre base.

Les vaisseaux Hollandois qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent au Cap un asyle sûr, un ciel agréable, pur & tempéré; les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent du beurre, des farines, du vin, une grande abondance de légumes salés pour leur navigation & pour les besoins de leurs colonies. Les ressources y seroient encore plus considérables, si, par une aveugle avidité, la compagnie n'arrêtoit continuellement l'industrie des colons. Elle les force de lui livrer leurs denrées à un prix si vil, qu'on les a vus long-tems hors d'état de se procurer des vêtemens, & leurs autres besoins les plus essentiels.

Cette tyrannie seroit peut-être supportable, si ceux qui en sont les victimes étoient autorisés à vendre le superflu de leurs productions aux navigateurs étrangers, que la position & d'autres raisons attirent dans leurs ports. La jalousie du commerce, qui est un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, les a privés de cette ressource. On s'est long-tems flatté qu'en refusant cette commodité aux autres nations commerçantes, on parviendrait à les dégoûter des Indes. L'expérience contraire n'a rien fait changer; quoiqu'il fût aisé de voir que toutes les richesses qui entreroient dans la colonie, reviendroient tôt ou tard à la compagnie. Le gouverneur seul a été autorisé à fournir aux nécessités les plus urgentes de ceux qui aborderoient au Cap. Cet arrangement vicieux a été, comme il le devoit être, la source de mille vexations.

Il faut rendre justice à M. Tolbac, qui, dans le tems



où nous écrivons, régit cet établissement. Cet homme généreux a montré, durant la dernière guerre, une humanité, un désintéressement, dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avoit laissé l'exemple. Assez éclairé pour s'élever au dessus du préjugé, assez ferme pour s'écarter des ordres absurdes qu'il recevoit; il a encouragé les nations qui tâchoient de se supplanter, à venir chercher des subsistances dans sa colonie. Elles les obtenoient à un prix assez modéré pour ne se pas rebuter, & assez fort cependant pour donner de l'activité au cultivateur. Puisse ce sage administrateur, jouir long-tems de la douce satisfaction d'avoir fait la fortune de ses concitoyens, & de la gloire d'avoir négligé la sienne!

Si la compagnie adopte ses vues, elle suivra l'esprit de ses fondateurs, qui ne faisoient rien au hasard, & qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du soin de donner un centre à leur puissance. Ils avoient jetté les yeux sur l'île de Java, dès 1609.

XXXVII. Le peuple de cette île, qui peut avoir deux cents lieues de long, sur une largeur de trente & quarante, se croioit originaire de la Chine; quoiqu'il n'en eût plus ni la religion, ni les mœurs. Un mahometisme fort superstitieux, en étoit le culte dominant. Il y avoit encore, dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres; & c'étoient les seuls hommes de Java qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'île, autrefois soumise à un seul monarque, se trouvoit alors partagée entre plusieurs souverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces dissensions éternelles avoient entretenu, chez ces peuples, l'oubli des mœurs & l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger, sans confiance

Empire des  
Hollandois  
dans l'île  
de Java.



entre eux ; on ne voyoit point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est-là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il sembloit que l'envie de se nuire, & non le besoin de s'entr'aider, les eût rassemblés en société. Le Javanois n'abordoit point son frere, sans avoir le poignard à la main ; toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'esclaves qu'ils achetoient, qu'ils faisoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les esclaves qui cultivoient la terre, & qui faisoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ses concubines, combattoit ou dormoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'esprit ; mais il y restoit peu de traces des principes moraux. Il sembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes, qui, d'un gouvernement réglé, étoient passés à une espece d'anarchie ; & qui se livroient sans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractère si corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie sur Java. Elle pouvoit être traversée par les Anglois, alors en possession d'une partie du commerce de cette isle. Cet obstacle fut bientôt levé. La foiblesse de Jacques premier, & la corruption de son conseil, rendoient ces fiers Bretons si timides, qu'ils se laisserent supplanter, sans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, furent asservis. Ce fut l'ouvrage du tems, de l'adresse, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les princes qu'ils vouloient mettre ou tenir



sous l'oppression, d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, & s'y naturaliser, en quelque maniere, avec ses mœurs & ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches. Il arrivoit de-là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de mépriser du moins des instituteurs si corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandois la perfectionnerent. Ils chercherent à bien convaincre leurs élèves de la foiblesse, de la légèreté, de la perfidie de leurs sujets; & plus encore de la puissance, de la sagesse, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs usurpations : mais, il faut le dire ; la perfidie, la cruauté, furent aussi les moyens qu'employèrent les Hollandois.

Le gouvernement de l'isle, qui avoit pour unique base les loix féodales, sembloit appeller la discorde. On arma le pere contre le fils, le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, & tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montroit sur le trône des talens redoutables, on lui suscitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisoient pas, étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils se trouverent enfin les maîtres des postes importants de l'intérieur, & des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'étoit encore



qu'ébauché, lorsqu'on établit à Java un gouverneur qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit suivis jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguier; & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raison, pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Asie comme des pirates, sans patrie, sans loix & sans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils proposèrent à plusieurs états, voisins de Java, d'envoyer des ambassadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du Stathouder, dont la protection leur étoit nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avoit accordé à la compagnie son privilège exclusif, on y avoit assez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes Orientales. Isaac Lemaire, un de ces négocians riches & entreprenans, qu'on devoit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud, par les terres australes, puisque la seule voie, connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaisseaux, qu'il expédia, passèrent par un détroit, qui depuis a porté son nom, situé entre le cap de Horn & l'isle des Etats, & furent conduits, par les événemens, à Java. Ils y furent confis-



qués, & ceux qui les montoient, envoyés prisonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les esprits déjà prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il parut absurde, qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur industrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers souffroit impatiemment, devint plus odieux; quand la compagnie donna plus d'étendue qu'elle n'en devoit avoir, aux concessions qui lui avoient été faites. On sentoît que son orgueil & son crédit augmentant avec sa puissance, les intérêts de la nation seroient sacrifiés dans la suite aux intérêts, aux fantaisies même, de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit succombé sous la haine publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvelé son privilège qui alloit expirer, s'il n'avoit été soutenu par le prince Maurice, favorisé par les Etats-Généraux, & encouragé à faire tête à l'orage, par la consistance que lui donnoit son établissement à Java.

Quoique divers mouvemens, plusieurs guerres, quelques conspirations aient troublé la tranquillité de cette île, elle ne laisse pas d'être assujettie aux Hollandois, de la manière dont il leur convient qu'elle le soit.

Bantamien occupe la partie Occidentale. Un de ses despotes, qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappelé au trône en 1680, par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduite de son successeur, & par une faction puissante. Son parti alloit prévaloir; lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes dans sa capitale, où il n'avoit pour appui que les compagnons de ses débauches, implora la protection



des Hollandois. Ils volèrent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrèrent d'un rival, & rétablirent son autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, & par conséquent peu dispendieuse; on ne laissa pas de faire monter les dépenses de la guerre à des sommes prodigieuses. La situation des choses ne permettoit pas de discuter le prix d'un si grand service, & l'épuisement des finances ôtoit la possibilité de l'acquiter. Dans cette extrémité, le foible roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états.

La compagnie maintient ce grand privilège avec trois cents soixante-huit hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, & l'autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que cent mille francs, qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a, en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre, qu'on s'est obligé de lui livrer à vingt-cinq livres douze sols le cent.

C'est peu de chose, en comparaison de ce que la compagnie tire de Tſieribon, qu'elle a réduit sans efforts, sans intrigue & sans dépense. A peine les Hollandois s'étoient-ils établis à Java, que le sultan de cet état resseré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement mille lastes de riz, chacun du poid de trois mille trois cents livres, à 76 livres 16 sols le last. Un million pesant de sucre; dont le plus beau est payé 13 livres 9 sols le cent: un million deux cents mille livres de café, à 4 sols la livre: cent quintaux de poivre, à 4 sols 8 deniers la livre: trente mille livres de coton,



dont le plus beau n'est payé que 1 livre 8 sols la livre : six cents mille livres d'areque, à 12 livres le cent. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la foiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Tseribon, le plus doux, le plus civilisé de l'isle. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 41, 000 livres, qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendoit autrefois sur l'isle entiere, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été le dernier subjugué. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour son indépendance ; lorsque le fils & le frere d'un souverain, mort en 1704, se disputèrent sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la succession appelloit au trône, prenoit si visiblement le dessus, qu'il ne devoit pas tarder à se voir tout-à-fait le maître, si les Hollandois ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces républicains avoient embrassés, prévalurent à la fin : mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus savans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la succession du roi son pere, montra tant d'intrépidité, de prudence & de fermeté, qu'il auroit triomphé, sans l'avantage que ses ennemis tiroient de leurs magasins, de leurs forteresses & de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicta des loix. Elle choisit le lieu où il devoit fixer sa cour, & & s'assura de lui par une citadelle où est établie une garde



de qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conservation du prince. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince & ses successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils instrumens du despotisme de la compagnie. Elle n'a besoin, pour le soutenir, que de trois cents cavaliers & de trois cents soldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 760, 000 liv.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l'on construit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé à lui livrer, c'est-à-dire, cinq mille lasts de riz, à 48 livres le last, tout le sel qu'elle demande, à 28 livres 16 sols le last; cent mille livres de poivre, à 19 liv. 4 s. le cent; tout l'indigo qu'on cueille, à 3 livres la livre; le cadjang, dont ses vaisseaux ont besoin, à 76 livres 16 sols le last; le fil de coton, depuis 12 sols jusqu'à 1 liv. 10 sols la livre, suivant sa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome, à un prix hon-  
teux.

L'isle de Madure, qui n'est séparée des ports du Mataram que par un canal étroit, est forcée, par une garnison de quinze hommes, de livrer son riz à un prix très-foible. Elle éprouve, ainsi que les autres peuples de Java, une vexation plus odieuse encore. Les commis de la



compagnie se servent de fausses mesures, qui grossissent la quantité de denrées qu'on doit fournir. Cette infidélité, dont ils profitent seuls, n'a pas été punie; & rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour. Il n'y a dans l'isle de Java, que le pays de Balambuan qui ne soit pas exposé à ces iniquités. Les Hollandois qui l'ont dédaigné, parce qu'il ne fournissoit point d'objet de commerce, n'y ont formé aucune liaison.

Du reste, la compagnie contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en s'appant peu-à-peu les mauvaises loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entièrement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'isle. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet état par les Hollandois, & la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte & sans industrie.

Les Hollandois, ceux sur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guère propres à tirer ce sol excellent de cet état d'anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la maniere la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile appelés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des ateliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisoient en rien l'intérêt particulier, ils restèrent toujours de simples projets. Enfin les généraux Imohff & Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.



Pour y réussir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppression avoit mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires n'ont guère hasardé sur leurs habitations que des troupeaux, dont ils trouvent un débit facile, sûr & avantageux. On se feroit livré à la culture, qui demande plus de soins, d'avances & de bras; si la compagnie n'exigeoit pas qu'on lui livre les denrées au même prix qu'elles les paye dans le reste de l'isle. Au tems où nous écrivons, toute la population se réduit à cent cinquante mille esclaves, dirigés par un petit nombre d'hommes libres. Leurs travaux fournissent deux millions pesant de café, cent cinquante mille livres de poivre, vingt-cinq mille livres de coton, dix mille livres d'indigo, dix millions de sucre, & six mille leggers d'areque. Les deux derniers objets ont été poussés avec plus de vivacité que les autres; parce que les particuliers pouvant les acheter & les exporter, les payent vingt pour cent plus cher que la compagnie.

Ces produits, ainsi que tous ceux de Java, sont portés à Batavia, bâtie sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra.

Une ville qui devenoit un entrepôt si considérable, a dû s'embellir successivement. Elle est bien bâtie. Les maisons, sans être magnifiques, sont agréables, commodés & bien meublées. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, bordées de grands arbres, percées de canaux, & toujours propres; quoique la crainte d'augmenter la chaleur par la réverbération ait fait prendre le parti de ne les point paver. Tous les édifices publics ont de la grandeur; & la plupart des voyageurs regardent Ba-



tavia comme une des plus belles villes du monde.

La population, en y comprenant celle des fauxbourgs & de la banlieue, ne passe pas cent mille âmes. Les esclaves en forment la plus grande partie. On y voit aussi des Malais, des Javanois, des Macassars libres, tous assez paresseux; & des Chinois qui exercent presque exclusivement tous les métiers, cultivent seuls le sucre, & conduisent toutes les manufactures. Il peut y avoir dix mille Européens. Quatre mille d'entr'eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point qu'on a peine à croire. Cette étrange dégradation peut être attribuée à l'usage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des esclaves.

Cependant la corruption de Batavia a été exagérée. Les mœurs n'y sont pas plus libres que dans les autres établissemens que les Européens ont formés en Asie. On y boit beaucoup, à la vérité : mais le nœud du mariage y est fort respecté. Il n'y a que des hommes sans engagement qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaisons toujours obscures, en refusant de baptiser les enfans qui leur devoient le jour : ils sont devenus plus traitables, depuis qu'un charpentier de la compagnie, qui vouloit que son fils eût une religion, se mit en disposition de le faire circoncire.

Le luxe a fait plus de résistance encore que le concubinage. Les femmes, qui toutes ont l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour le faste. Elles ne sortent jamais qu'avec un cortège nombreux d'esclaves; traînées dans des chars magnifiques, ou portées dans de superbes palanquins. Leurs robes sont d'un



tissu d'or ou d'argent, ou de beaux fatins de la Chine, avec des réseaux d'or. Leur tête est chargée de perles & de diamans. Le gouvernement voulut, en 1758, modérer ces profusions, en proportionnant au grade l'éclat des habillemens. Ses réglemens furent reçus avec mépris : on fut les éluder ou les racheter par une amende; & il ne se fit aucun changement. C'eût été en effet une étrange singularité, que l'usage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naissent; & que les Hollandois eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils en apportent pour le répandre, ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement Européen, luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Asie.

La chaleur qui devoit être naturellement excessive à Batavia; y est tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'élève tous les jours à dix-heures, & qui dure jusqu'à quatre. Les nuits sont rafraîchies par des vents de terre, qui tombent à l'aurore. Pour rendre l'air aussi pur que le ciel est serein, il suffiroit de donner un peu plus de profondeur aux canaux, & de construire quelques écluses. On ne voit pas cependant beaucoup de maladies. La mortalité qui règne parmi les soldats & les matelots, doit être plutôt attribuée à la débauche, à la mauvaise nourriture & à la fatigue, qu'aux intempéries du climat.

Rien n'est plus agréable que les environs de la ville, à une ou deux lieues. La campagne y est couverte de maisons riantes; de bosquets qui donnent un ombrage délicieux; de jardins fort ornés, même avec goût. Il est d'un bon air d'y vivre toute l'année; & les gens en place ne vont à Batavia, que pour les affaires du gouvernement.



Ces retraites charmantes , devoient autrefois leur tranquillité à des forts placés de distance en distance , pour arrêter les courses des Javanois. Depuis que ces peuples ont contracté l'habitude de l'esclavage , ces especes de redoutes ne servent que de quartier de rafraîchissement aux recrues qui arrivent fatiguées par un long voyage.

Batavia est situé dans l'enfoncement d'une baie profonde , couverte par plusieurs isles de grandeur médiocre , qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade ; mais on y est en sûreté contre tous les vents & dans toutes les saisons , comme dans le meilleur port. Le seul inconvénient qu'on éprouve , c'est la difficulté d'aller , dans les gros tems , à bord des vaisseaux qui sont obligés de mouiller à une assez grande distance. Les bâtimens reçoivent les réparations dont ils ont besoin , dans la petite isle d'Onrust , qui , quoiqu'éloignée de deux lieues & demie , est une de celles qui contribuent le plus à la bonté de la rade. C'est un excellent chantier , bien fortifié , qui n'est jamais sans trois ou quatre cents charpentiers Européens , & où la facilité des chargemens a fait former les magasins des grosses marchandises qu'on destine à être exportées. Une riviere assez considérable , après avoir fertilisé les campagnes , & rafraîchi Batavia , semble ne se jeter dans la mer que pour être le canal d'une communication réciproque entre la ville & les vaisseaux. Les allées , qui se croisent continuellement dans l'intervalle , pouvoient tirer autrefois jusqu'à douze pieds d'eau : elles sont réduites à la moitié. Des sables & des immondices ont formé un banc qu'on ne peut laisser accroître , sans se jeter dans des embarras , dans des dépenses fort considérables. L'importance de Batavia , mérite bien qu'on s'occupe sérieuse-



ment de tout ce qui peut soutenir l'éclat & l'utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Asie. A l'exception de ce qui part directement du Bengale & de Ceylan, ils s'y chargent, en retour, de tous les objets de ces riches ventes, qui nous causent tant de surprise & d'admiration.

Les expéditions pour les différentes échelles de l'Inde, ne sont guère moins considérables, & le sont peut-être davantage. On y emploie les bâtimens Européens, durant le séjour forcé qu'ils sont réduits à faire dans ces mers éloignées.

Cette double navigation a pour base, celle qui lie tous les établissemens Hollandois avec Batavia. Ceux de l'Est, à raison de leur situation, de la nature de leurs denrées & de leurs besoins, y entretiennent des liaisons plus vives que les autres. Il faut à tous des passe-ports. Les bâtimens particuliers qui négligeroient cette précaution, imaginée pour empêcher les versements frauduleux, seroient saisis par des chaloupes qui croisent continuellement dans ces parages. Lorsqu'ils sont arrivés à leur destination, ils livrent à la compagnie celles de leurs productions dont elle s'est réservée le commerce exclusif, & vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des branches principales de ce dernier commerce. On en porte à Batavia de l'un & de l'autre sexe, six mille tous les ans, destinés au service domestique, au travail des terres, des manufactures. Les Chinois, qui ne peuvent ni amener, ni faire venir aucune femme de leur patrie, en prennent parmi ces esclaves.

Ces importations sont grossies annuellement par celles d'une douzaine de jonques Chinoises parties d'Emuy, de



Limpo & de Canton. Leur charge peut valoir trois millions. Elle consiste en camphre, en porcelaines, en étoffes de soie & de coton, qui se consomment à Batavia & dans les autres colonies Hollandoises ; en soies écrues que la compagnie achete, si elles forment un objet un peu considérable, ou qui, lorsqu'il y en a peu, sont vendues à ceux qui veulent les faire passer à Macassar, à Sumatra, où on en fait des pagnes pour les grands ; en thé, dont la compagnie se chargeoit autrefois, mais qui est abandonné aujourd'hui aux particuliers : ils l'envoient en Europe, où il est vendu par la compagnie, qui retient quarante pour cent pour son droit de fret : ce thé est communément mauvais, & de la dernière qualité.

Les jonques, qui portent, outre les objets dont on a parlé, deux mille Chinois amenés régulièrement à Java, par l'espérance d'y faire fortune, s'en retournent avec des nerfs de cerf & des nageoires de requin, dont on fait un mets très-délicat à la Chine. Elle reçoit, de plus, en retour de son commerce avec Batavia, du tri-pam, dont elle prend tous les ans deux mille picles. Chaque picle, qui pèse cent vingt-cinq livres, se vend depuis douze jusqu'à quarante livres, suivant sa qualité. Il ne croît qu'à deux pieds de la mer, sur les roches stériles des isles de l'Est & de la Cochinchine, d'où il est porté à Batavia avec ces nids si renommés dans tout l'Orient, qu'on trouve dans les mêmes lieux. Le picle de cette dernière marchandise se vend depuis 1, 400 livres jusqu'à 2, 800 livres, & les Chinois en emportent mille picles. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids d'environ une demi-once, sont l'ouvrage d'une espèce d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les



ailes, d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Assaisonnés de sel & d'épiceries, c'est une gelée nourrissante, saine & délicate, qui fait le plus grand luxe de la table des Orientaux mahométans. Leur délicatesse dépend de leur blancheur. Les Chinois emportent aussi du calin & du poivre, quoique la compagnie s'en soit réservé l'exportation. Ses principaux agens jugent, pour leur avantage, que cette extraction n'est nullement nuisible au corps, qui leur a confié ses intérêts.

Le trafic des Chinois à Batavia, leur vaut, outre les marchandises qu'ils en exportent, une solde en argent. Cette richesse est grosse, par les sommes considérables que les Chinois établis à Java font passer à leurs familles, & par celles qu'emportent tôt ou tard ceux qui, contents de leur fortune, s'en retournent dans leur patrie, qu'ils perdent rarement de vue.

Les Européens ne sont pas aussi-bien traités à Batavia, que les Chinois. On n'y reçoit comme négocians, que les Espagnols. Ils viennent de Manille avec de l'or, qui est une production de l'isle même; avec de la cochenille & des piaïtres, apportées du Mexique. Ils reçoivent en échange, des toiles pour eux & pour Acapulco; mais; sur-tout, de la canelle, dont la consommation s'est extrêmement étendue par l'usage du chocolat, qui est général dans le nouveau-monde, & fait tous les jours des progrès en Europe. Depuis que les Anglois & les François ont pris la route des Philippines, la première branche de ce commerce est fort tombée; la dernière a souffert



de l'altération en 1759. Jusqu'alors , on avoit livré aux Espagnols la canelle à un prix assez modéré. A cette époque , on voulut la leur vendre le prix qu'elle valoit en Europe. Cette nouveauté mit de la froideur entre les deux colonies. Les suites de cette brouillerie ne nous sont pas connues.

Ce que nous savons , c'est que les François ne vont guère à Batavia que pendant la guerre. Ils y prennent du riz & de l'arrak , pour leurs vaisseaux , pour leurs établissemens ; & ils payent ces denrées avec de l'argent , ou en lettres-de-change.

Les Anglois s'y montrent davantage. Tous ceux de leurs vaisseaux qui vont d'Europe à la Chine , y relâchent , sous prétexte de renouveler leur eau ; mais , en effet , pour vendre les marchandises qui appartiennent en propre aux équipages. Ce sont des draps , de la clincaillerie , des miroirs , des armes , des vins de Madere , des huiles de Portugal. Il est rare que ce commerce clandestin s'élève au-dessus d'un million de livres.

Outre les vaisseaux Anglois d'Europe , on voit tous les ans à Batavia trois ou quatre bâtimens de cette nation , expédiés de différentes parties de l'Inde. Ils ont tenté d'y vendre de l'opium & des toiles ; mais ils ont été obligés de renoncer à une importation trop contrariée par les intérêts particuliers , pour être soufferte. Leur commerce se borne à acheter du sucre , qu'ils répandent par-tout , & de l'arrak , dont il se fait une consommation immense dans leurs colonies. L'arrak est une eau-de-vie faite avec du riz , du fyrop de sucre , & du vin de cocotier , qu'on laisse fermenter ensemble , & qu'ensuite on distille. C'est encore une des branches de commerce , que l'industrie des Hollandois a enlevée à la paresse des Portugais. La



manufacture de l'arrak , établie originairement à Goa , a passé en grande partie à Batavia.

Cette ville leve , sur toutes les marchandises qu'elle laisse entrer ou sortir , un droit de cinq pour cent. Le produit de la douane est affermé 1 , 828 , 000 livres. Il ne faudroit pas juger de l'étendue du commerce par cette règle , qui , pourtant , est constamment la plus sûre. Les gens en place ne payent que ce qu'ils jugent à propos ; & la compagnie ne paye rien , parce qu'elle se payeroit à elle-même. Quoiqu'elle soit là , comme ailleurs , le plus grand négociant de l'île , le gain qu'elle fait sur les productions propres à Batavia , ne couvre pas les dépenses de ce fameux entrepôt , qui montent à six millions.

Un des objets de cette dépense , excessive sans doute , est l'entretien d'un conseil qui donne des loix à tous les établissemens de l'inde , qui en dirige toutes les affaires. Il est composé du gouverneur des Indes Hollandoises , du directeur général , de cinq conseillers ordinaires , & d'un petit nombre de conseillers extraordinaires , qui n'ont point de voix , mais qui remplacent les conseillers ordinaires morts , jusqu'à ce qu'on leur ait substitué des successeurs.

xxxviii.  
Maniere  
dont sont  
conduites  
les affaires  
de la com-  
pagnie  
Hollandoi-  
se , aux In-  
des & en  
Europe.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent ; quiconque est parent ou protégé du général , y peut arriver. Lorsque le général meurt , le directeur & les conseillers ordinaires lui donnent provisoirement un successeur , qui ne manque guère d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas , il n'entreroit plus au conseil ; mais il jouiroit de tous les honneurs qu'on accorde aux généraux retirés.

Le général rapporte au conseil toutes les affaires de l'île de Java ; & chaque conseiller , celles de la province



des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse & des magasins de Batavia, qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive se décider dans le conseil à la pluralité des voix, il est rare que le général n'y soit pas absolu. Il doit cette autorité, à la précaution qu'il prend de n'y faire entrer que des gens médiocres, & à l'intérêt qu'ils ont de lui plaire pour l'avancement de leur fortune. Si, dans quelque occasion, il éprouvoit une résistance trop contraire à ses vues, il feroit le maître de suivre son avis, en se chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres administrateurs, n'est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paisibles; mais les dégoûts que leur donnoient leurs successeurs, ont fait résoudre les derniers généraux à mourir dans leur poste. Autrefois ils avoient une grande représentation. Le général Imhoff la supprima, comme inutile & embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n'y est jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle est toujours remplie par des marchands; parce que l'esprit de la compagnie est purement mercantile. Ceux qui sont nés dans l'Inde, ont rarement assez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'est pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier officier sont médiocres. Il n'a que deux mille francs par mois, & une subsistance égale à sa paye. La liberté qu'il a de prendre dans les magasins tout ce qu'il veut au prix coûtant, &



celle qu'il se donne de faire le commerce qui lui convient, font la mesure de sa fortune. Celle des conseillers est aussi toujours fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que quatre cents francs par mois, & des dentées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois par semaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus suivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de sergent, qu'on a cru pouvoir abandonner sans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui est élevé à quelque poste, est obligé de jurer qu'il n'a rien promis, ni rien donné, pour obtenir sa place. Cet usage, qui est fort ancien, familiarise avec les faux sermens, & ne met aucun obstacle à la corruption. Mais si l'on pesoit tous les sermens absurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états, pour entrer dans quelque corps ou profession que ce soit, on seroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Toutes les combinaisons de commerce, sans en excepter celles du cap de Bonne-Espérance, sont faites par le conseil, & le résultat en revient toujours à sa connoissance. Les vaisseaux même qui partent directement du Bengale & de Ceylan, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaisons. Leurs comptes, comme tous les autres, se rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé, ni même indépendant. Il est subordonné à la direction qui subsiste dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle soit une, dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les



marchandises, est partagé entre les fix chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opérations sont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui dirige les opérations de la compagnie, est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit; la Zélande, quatre; les autres chambres, un chacune; & l'état, un seul. On voit qu'Amsterdam ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une, pour donner la loi dans les délibérations, où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes, s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant fix ans à Amsterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres sont trop peu considérables, pour jouir de cette prérogative. L'expérience ayant appris que le succès dépendoit souvent du secret, on imagina, un peu après le milieu du dernier siècle, de choisir entre les dix-sept députés, quatre des plus éclairés, pour les revêtir du droit de tout régler, pour l'Europe & pour les Indes, sans l'aveu de leurs collègues, sans l'obligation même de les consulter.

Il est vrai que le mystère de leurs opérations & les suites qu'il a eues, ne peuvent être long-tems cachés. Les vaisseaux qui, à la fin de l'été reviennent en flotte, apportent régulièrement le bilan de l'inde. On le compare à celui d'Europe. La balance générale de l'état de la compagnie, est toujours rendue publique au mois de mai. Chaque intéressé fait combien on a gagné, ou combien on a perdu. Le gain est communément considérable.

Les premiers fonds de la compagnie ne furent que de 12, 919, 680 liv. Amsterdam en fournit 7, 349, 830;



la Zélande, 2, 667, 764; Delft, 940, 000; Rotterdam, 354, 800; Horn, 533, 736; Euchuyfen, 1, 073, 550.

Ce fonds se divisa par sommes de six mille livres, qu'on nomma actions. Leur nombre fut de deux mille cent. Cependant, depuis 1692, les bénéfices se divisent en deux mille cent trente. Alors la compagnie, qui avoit été toujours protégée par la maison d'Orange, & qui avoit encore besoin de son appui, fit présent au Stadhouder du revenu perpétuel de trente actions.

Les actions se vendent comptant, ou à crédit, comme toutes les marchandises. Les formalités se réduisent à substituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur, sur les livres de la compagnie, seul titre qu'ayent les actionnaires. L'avidité & l'esprit de commerce, ont imaginé une autre manière de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'ont point d'actions à vendre; des hommes qui n'en veulent pas acheter, s'engagent réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé à un prix convenu, & à un tems fixe. A cette époque; l'on fait la balance de ce que les actions ont été vendues & de ce qu'elles valent : on solde avec de l'argent, & la négociation est finie. Le desir de gagner, la crainte de perdre dans ces spéculations, cause une grande fermentation dans les esprits. On invente de bonnes ou de mauvaises nouvelles; on accrédite ou on combat celles qui se répandent; on cherche à surprendre le secret des cours, ou on achete celui des ministres étrangers. Ces divers intérêts ont souvent troublé la tranquillité publique. Les choses ont été même poussées si loin, que la république s'est vue forcée de prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. La plus efficace, a été de déclarer que toute vente d'actions à terme, seroit



nulle ; à moins qu'il ne fût prouvé , par les livres de la compagnie , que le vendeur , dans le tems du marché , en étoit propriétaire. Les gens d'honneur ne se croient pas dispensés par cette loi de tenir leurs engagements ; mais elle doit rendre , & elle rend , en effet , ces opérations plus rares.

Le prix des actions , qu'on peut regarder comme le vrai thermometre de la compagnie , a souvent varié. Des combinaisons plus ou moins sages , plus ou moins heureuses ; des concurrences nouvelles ; les événemens inséparables d'un commerce très-étendu ; la tranquillité ou les troubles de l'Inde , & sur-tout de l'Europe , ont occasionné ces révolutions. La valeur habituelle des actions n'est , depuis quelques années , que de deux cents quarante pour cent , au-dessus de leur valeur primitive. Elles gagnerent autrefois six cents cinquante pour cent. Un bénéfice si considérable , doit avoir beaucoup enrichi les premiers propriétaires de ces effets , les familles où ils se sont perpétués : mais pour ceux qui les achètent aujourd'hui , ils retirent rarement plus de trois & demi de l'intérêt de leur argent. Une prospérité si éclatante n'a pas d'exemple dans l'histoire. Elle doit avoir eu des causes. Tâchons de les développer.

XXXIX. Les Hollandois durent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer , dans moins d'un demi-siècle , de plus de trois cents vaisseaux Portugais. Ces bâtimens , dont les uns étoient destinés pour l'Europe , & les autres pour différentes échelles de l'Inde , étoient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces richesses , que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer , formoient à la compagnie des retours immenses , ou servoient à lui en procurer. De cette manière , les ventes étoient fort

Causes de  
la prospé-  
rité de la  
Compagnie.



fort considérables , quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affoiblissement de la marine Portugaise, enhardit à attaquer les établissemens de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresses solidement bâties , munies d'une artillerie nombreuse, approvisionnées de tout ce que le gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante , avoient dû naturellement rassembler. Pour juger sainement de cet avantage , il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples , pour obtenir la permission de se fixer où leur intérêt les appelloit ; pour bâtir des maisons , des magasins , des forts ; pour acquérir l'arrondissement nécessaire à leur conservation ou à leur commerce.

Lorsque la compagnie se vit en possession de tant d'établissemens si riches & si solides , elle ne se livra pas à une ambition trop vaste. C'est son commerce qu'elle voulut étendre , & non ses conquêtes. On n'eut guère à lui reprocher d'injustices , que celles qui sembloient nécessaires à sa puissance. Le sang des peuples de l'Orient ne coula plus , comme au tems où l'envie de se distinguer par des exploits guerriers & par la manie des conversions , montroit par-tout les Portugais aux Indes sous un appareil menaçant.

Les Hollandois sembloient être venus plutôt pour venger , pour délivrer les naturels du pays , que pour les subjuguier. Ils n'eurent de guerres contre eux , que pour en obtenir des établissemens sur les côtes , & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité , ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples , qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais , d'ailleurs , les nouveaux dominateurs , un peu moins barbares que



les conquérans qu'ils avoient chassés, laissoient les Indiens se gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer & de distribuer leurs forces, ils furent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent sur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'est dans les isles de Java & de Ceylan, qu'ils établirent leurs troupes & leurs magasins; c'est de-là que leurs vaisseaux soutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y étoit très-considérable, depuis que la ruine des établissemens Portugais avoit mis dans leurs mains les épiceries. Cette source de richesses a trouvé un débit plus ou moins étendu suivant les circonstances. Actuellement, on vend chaque année cent cinquante mille livres de girofle dans les Indes, & trois cents cinquante mille en Europe; le prix en est également fixé dans les deux mondes à dix francs la livre. Quoique les Hollandois ne la payent que huit sols quelques deniers la livre, elle leur revient à quatre livres six sols, à raison des frais & des non-valeurs. L'Inde ne consomme que cent mille livres de muscade, & l'Europe en consomme deux cents cinquante mille. On l'achete deux sols trois deniers la livre; & les dépenses nécessaires la font monter à deux livres dix sols. Elle est vendue sept livres dix sols en-deçà du cap, & cinq livres douze sols seulement au-delà. Cette différence n'inspirera à aucun navigateur la tentation de nous apporter de la muscade; parce que les noix qu'on répand dans l'Asie sont maigres, manquent d'huile, & se corrompent souvent. Dix mille livres de macis suffisent pour l'approvisionnement de l'Inde, & cent mille pour



celui de l'Europe. La livre est payée seize sols fix deniers, revient à cinq livres huit sols, & est vendue partout douze livres seize sols. A l'égard de la cannelle, la consommation n'excède pas quatre cents mille livres en Europe, & ne va pas dans l'Inde à deux cens mille, qu'on livre presque entièrement à Manille pour l'Amérique Espagnole. La compagnie la vend actuellement par-tout dix livres dix sols la livre, quoi qu'elle ne lui revienne pas à douze sols. La cannelle qu'elle rebute, comme trop grossière, & qu'elle ne paye pas, est réduite en huile. On en fait des présens aux puissances de l'Asie, qui ne l'acheteroient pas; & l'on en vend parmi nous environ vingt livres, à cinquante ou soixante livres l'once. Son parfum est en même-tems si fort & si agréable, que l'usage en deviendrait commun, peut-être général, si les Hollandois ne la tenoient à un prix si haut; parce qu'il leur est plus avantageux de vendre en nature cette épicerie.

Nous ne finirons pas un article si important, sans observer qu'à mesure que les bénéfices de la compagnie ont diminué, elle a augmenté le prix des épiceries dans les Indes, & en Europe. Cette pratique, mauvaise en elle-même, n'a pas nui, ou du moins elle a peu nui à la vente du girofle & de la muscade, que rien ne pouvoit remplacer. Il n'en a pas été ainsi de la cannelle. La fausse a pris la place de la véritable dans plusieurs marchés; & la décadence de cette branche de commerce devient tous les jours, & deviendra encore dans la suite plus sensible.

Il n'est rien que la compagnie n'ait tenté pour conserver le commerce exclusif du poivre qu'elle eut quelque tems. Ses efforts n'ont pas eu un succès entier; mais elle a réussi à maintenir une grande supériorité sur ses concurrents. Elle en débite encore parmi nous cinq millions pe-



fant, & trois millions cinq cents mille dans l'Inde. Tout calcul fait, la compagnie se le procure à trente-six livres le cent; elle nous le vend cent francs, & depuis quarante-huit jusqu'à soixante-douze aux Asiatiques.

La plus grande partie des affaires de l'Inde, devoit tomber naturellement dans les mains des Hollandois, par la vente des épiceries. La nécessité de les exporter, les aida à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le tems, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie, comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux & de matelots, qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sûreté.

Des avantages si décisifs écartèrent long-tems les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays, des mains des Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites par-tout ailleurs. Le gouvernement instruit que la pratique des autres états ne devoit ni ne pouvoit lui servir de règle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, & sans limitation, ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matieres premières pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient; c'étoit plutôt une grande sagesse, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différens genres d'industrie que la révocation de l'édit de Nantes fit passer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de si loin son vêtement; mais la passion qu'avoit alors l'Europe, pour les modes de France, présentant



aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas seulement la pensée de rien changer à l'ancien usage. Depuis que la cherté de la main d'œuvre, qui est une suite nécessaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglois ou les François, dont la prospérité ne sauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état qui ne soutient son opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puissances.

Une conduite si sage a retardé la décadence de la compagnie; mais cette révolution est enfin arrivée, malgré les séduisantes espérances d'une fausse prospérité. Les détails rendront cette vérité sensible.

On a vu que la compagnie n'avoit d'abord qu'un fonds qui n'a jamais été augmenté depuis, de 12, 919, 680 livres. C'est avec ce foible capital, qu'elle combattit les Espagnols & les Portugais dans les mers des Indes; qu'elle fit des conquêtes sur ces nations alors belliqueuses, & sur les peuples de l'Asie, redoutables au moins par leur multitude; qu'elle éleva des magasins, édifia des villes, construisit des forts sans nombre; qu'elle établit ou soutint par-tout son commerce à main armée. Ces dépenses prodigieuses durèrent depuis son origine jusqu'en 1665, époque à laquelle toutes ses acquisitions étoient faites, tous ses établissemens étoient formés. Dans ce long & orageux période, les répartitions annuelles s'élevèrent à vingt & un trois quarts pour cent.

La compagnie n'eut plus dans la suite à envoyer dans l'Orient flotte sur flotte, pour dominer sur cet océan; à



lever sans cesse de nouvelles armées, pour subjuguier ou pour contenir les ennemis; à prodiguer son sang & ses trésors, pour s'affermir dans ses possessions. Ses opérations se réduisirent aux opérations d'un commerce vif & avantageux: aussi le dividende s'éleva-t-il jusqu'en 1728, à environ vingt-trois pour cent.

Il est depuis graduellement tombé à vingt, à quinze, & plus bas encore. On peut prédire qu'il baissera encore. Il faut dire sur quoi nous appuyons cette conjecture.

Il est démontré qu'à la cloture des livres de 1751, le capital de la compagnie ne montoit aux Indes, qu'à 71, 000, 000 livres, la flotte qui étoit en chemin pour l'Europe, coûtoit 19, 200, 000 livres; & les vaisseaux expédiés pour l'Inde, 3, 000, 000 livres. On devoit aux Indes, 14, 000, 000 livres; & en Europe on étoit en arriere de 22, 400, 000 livres. Par conséquent la fortune de la compagnie, sans y comprendre les fortifications, ne s'élevoit pas au-dessus de 56, 800, 000 livres.

Dans cette somme, toute foible qu'elle étoit, il ne se trouvoit que 23, 400, 000 livres en effets commercables, c'est-à-dire, en argent comptant, en marchandises & en bonnes créances. Le surplus consistoit en dettes désespérées, pour la valeur de trois millions, & en dettes très-équivoques pour 6, 600, 000 livres; en provisions de bouche & en boissons, pour 8, 000, 000 livres; en canons de fonte, pour 1, 400, 000 livres; en canons de fer, en boulets & en balles, pour 500, 000 livres; en fusils & en munitions de guerre, pour 1, 800, 000 livres; en argenterie, pour 200, 000 livres; en esclaves, pour 300, 000 livres; en bestiaux & en chevaux, pour 200, 000 livres; & en marchandises



expédiées pour Batavia, des différentes contrées de l'Inde, pour 11, 200, 000 livres.

Il reste à examiner quels bénéfices, avec de si foibles capitaux, la compagnie a le talent de faire. Ses gains, autant qu'il est possible de les suivre, montent annuellement à 25, 400, 000 livres; mais ses dépenses ordinaires montent à 18, 600, 000 livres; & son dividende, en le supposant de 25 pour cent, à 3, 330, 000 livres: par conséquent il ne lui reste que 470, 000 livres pour faire face aux guerres, aux incendies de magasins, aux pertes de vaisseaux, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette position doit paroître si peu vraisemblable à ceux qui ne voient les choses que de loin, que nous n'aurions jamais osé en garantir la vérité, si nous n'avions sous nos yeux la correspondance du général Mossel avec la direction. Aussi ce sage & habile administrateur, regarde-t-il la compagnie comme un corps épuisé, qui ne se soutient que par des cordiaux. C'est, suivant son expression, un vaisseau qui coule bas, & dont la submersion est retardée par la pompe.

Cette situation désespérée, qui réduira la compagnie à prendre sur ses capitaux, ou à diminuer encore son dividende au premier malheur qu'elle éprouvera, doit avoir eu des causes, & de grandes causes. La plus sensible de toutes, a été cette foule de petites guerres, qui se sont succédées sans interruption.

A peine les habitans des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient causé les victoires des Hollandois, sur un peuple qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie, qui

XL.

Raisons de  
la décadence  
de la  
Compagnie.



craignit les suites de ce mécontentement, fit la guerre au roi de Ternate, pour le forcer à consentir qu'on extirpât le girofle partout, excepté à Amboine. Les insulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils refusoient d'être ses esclaves. Macassar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-tems des forces considérables. La perte de Formose, entraîna la ruine des comptoirs du Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes, pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra. Malacca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates. Negapatan fut attaqué deux fois. Cochinchine eut à soutenir les efforts des rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été presque continuels à Ceylan, aussi fréquens & plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix solide, qu'en mettant un prix raisonnable aux denrées qu'on en exige. On a eu des démêlés sanglans avec une nation Européenne, dont la puissance augmente tous les jours dans l'Inde, & dont le caractère n'est pas la modération. Toutes ces guerres ont été ruineuses, & plus ruineuses qu'elles ne devoient l'être; parce que ceux qui étoient chargés de les conduire, n'y vouloient voir qu'une occasion de s'enrichir.

Ces dissensions éclatantes ont été suivies, en beaucoup d'endroits, de vexations odieuses. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à Camboge, à Arrakan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Surate, en Perse, à Bassora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde, que des despotes qui préfèrent le brigandage au commerce; qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui est possible, paroît juste.

Les bénéfices que faisoit la compagnie dans les lieux



où son commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-tems les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionnoient ailleurs : les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher, & à vendre à meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auroient-ils mise en état de soutenir ce revers, si ses rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot, les opérations nécessaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perse, & en Arabie. C'est par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés, que les Hollandois obtenoient pour rien, ou pour presque rien, les riches cargaisons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chassèrent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale. Son pavillon ne parut qu'à peine dans des rades où on voyoit jusqu'à huit ou dix vaisseaux Anglois.

Cette révolution, qui lui montrait si bien la route qu'elle devoit suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchandises de l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les verfoit dans les différens comptoirs, où la vente en étoit avantageuse. Cet usage occasionnoit des frais & une perte de tems, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvéniens. Lorsque les autres nations se livrerent à une navigation directe, il devenoit indispensable d'abandonner un systême, mauvais en lui-même, insoutenable par les circonstances. L'empire de la coutume prévalut encore; & la crainte que ses employés



n'abusassent d'un changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontrait la nécessité.

Ce motif ne fut vraisemblablement qu'un prétexte, qui servoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir absolu dans l'Inde, & qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur administration. Dès que le gouvernement eut été rendu sédentaire, les agens, moins surveillés, se relâcherent. Ils se livrèrent à cette mollesse, dont on contracte si aisément l'habitude dans les pays chauds. On se vit réduit à en multiplier le nombre; & personne ne se fit un point capital d'arrêter un désordre, qui donnoit aux gens puissans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles passoient en Asie avec le projet de faire une fortune considérable & rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointemens étoient insuffisans pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir, étoient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires, par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à sa prospérité. L'excès du désordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui se vendroit, pour tout ce qui s'acheteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés, suivant leurs grades. Ils furent obligés, à cette condition, de jurer que leur compte étoit fidele. Cet arrangement ne subsista que cinq ans; parce qu'on s'aperçut que la corruption ne diminuoit pas. On supprima la gratification & le serment. Depuis cette époque, les administrateurs mirent à leur industrie le prix que leur dictoit la cupidité.



La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs subalternes , gagna peu-à-peu les principaux établissemens , & , avec le tems , Batavia même. On y avoit vu d'abord une si grande simplicité , que les membres du gouvernement vêtus dans le cours ordinaire de la vie , comme de simples matelots , ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leur assemblée. Cette modestie étoit accompagnée d'une probité si marquée , qu'avant 1650 , il ne s'étoit pas fait une seule fortune remarquable ; mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrières vaincre & conquérir pour la patrie , & porter dans le trésor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante , amasser pour un corps particulier de l'état , des richesses dont il ne leur revient ni gloire , ni profit. L'austérité des principes républicains , dut céder à l'exemple des peuples Asiatiques. Le relâchement fut plus sensible dans le chef-lieu de la colonie , où les matieres du luxe arrivant de toutes parts , le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l'administration , donna du goût pour les choses d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs ; & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richesses. Le mépris même des bienfaisances fut poussé si loin , qu'un gouverneur général se voyant convaincu d'avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès , ne craignit point de justifier sa conduite , en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie.

Comment eût-on remedié à la conduite des administrateurs , dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république , où les mœurs étoient pures & frugales ? Dans ces établissemens Hollandois ,



les loix avoient été faites par des hommes vertueux : il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre auroit pû être arrêté dans son origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices qu'entraînent les richesses, croissent encore plus que les richesses même. Les places de directeur confiées d'abord à des négocians habiles, tomberent, à la longue, dans des maisons puissantes, & s'y perpétuerent avec les magistratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles occupées de vues de politique, ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachotent à la compagnie, que des émolumens considérables, & la facilité de placer leurs parens; quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un secrétaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs qui ne s'assembloient que deux fois l'année, le printems & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entière, à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dresser le modele des réponses qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu'il conduisoit dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, & l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut



avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se fît une loi de fournir, comme il en avoit le droit, des marchandises, en proportion de ses armemens. Ces marchandises n'étoient pas également propres pour leur destination; & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigèrent des secours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foiblesse en montrant des besoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent coûtoit six, plus souvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, & quelquefois beaucoup davantage. Les abus se multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux chargés d'examiner tous les trois ans la situation de la compagnie, de s'assurer qu'elle se tient dans les bornes de son octroi, qu'elle rend justice aux intéressés, qu'elle fait son commerce d'une manière qui n'est pas préjudiciable à la république; auroient pu & dû arrêter le désordre. Quelle qu'en soit la raison, ils ne l'ont fait en aucun tems. Cette conduite leur a attiré l'humiliation de voir les actionnaires se réunir pour conférer au dernier Stadhouder la suprême direction de leurs affaires en Europe & dans les Indes; sans prévoir le danger qui pouvoit résulter de l'influence d'un chef perpétuel de l'état, sur un corps riche & puissant. Cependant, à cette époque, le dividende est devenu plus fort, & le prix des actions plus considérable. Une mort prématurée



a fait oublier le plan de réforme qui avoit été dressé. La nécessité le fera reprendre ; mais sans doute avec des précautions sages , contre l'abus de la puissance qu'on a cru devoir réclamer.

## XLI.

Moyens  
qui restent  
à la Com-  
pagnie  
pour réta-  
blir ses af-  
faires.

On commencera par se bien convaincre que le gouvernement de la compagnie est trop compliqué , en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres , entre tant de directeurs , entraîne nécessairement des inconvéniens sans nombre. Il n'est pas possible que le même esprit préside par-tout , que les opérations ne se ressentent des vues opposées de ceux qui les conduisent dans des lieux divers , sans concert & sans dépendance. L'unité si nécessaire dans les arts , est également précieuse dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il est important pour tous les états démocratiques , que les richesses y soient divisées , qu'il y regne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité possible. Cette maxime , vraie en elle-même , ne sauroit être appliquée à une république sans territoire , qui n'existe que par le commerce. Il faudra donc soumettre à une inspection unique tous les achats , toutes les ventes ; il faudra les réunir dans un même port. L'économie sera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre , où toutes les lumières seront réunies , on ira chercher , on ira combattre les désordres jusques dans le fonds de l'Asie. La conduite que tiennent les Hollandois avec les princes Indiens , auxquels la force a arraché un commerce exclusif , fera un des premiers abus qui se présenteront. Depuis trop longtems , on les traite avec une hauteur insultante ; on veut pénétrer à découvrir les mystères de leur gouvernement ; on cherche à les engager dans des querelles avec des voisins ; on entretient



la division parmi leurs sujets ; on leur montre une défiance pleine d'animosité on les force à des sacrifices qu'ils n'ont pas promis ; on les prive des avantages que leur assurent leurs capitulations : tous ces actes , d'une tyrannie intolérable , occasionnent de fréquentes divisions , qui dégènerent quelquefois en hostilités. Pour rétablir une harmonie , qui devient tous les jours plus nécessaire & plus difficile , il faut employer des agens qui joignent à l'esprit de modération , la connoissance des intérêts , des usages , de la langue , de la religion , des mœurs de ces nations. Il se peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels instrumens ; mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs , que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations , auxquels la nature a donné l'esprit d'observation , conviennent unanimement que les Hollandois ont trop multiplié leurs établissemens dans l'Inde ; & qu'en se bornant à un moindre nombre , ils auroient beaucoup diminué leur dépense , sans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'est pas possible que la compagnie ait ignoré ce qui est si généralement connu. On peut penser qu'elle n'a été déterminée à conserver des comptoirs qui lui étoient à charge , que pour n'être pas soupçonnée de l'impuissance de les soutenir. Cette foible considération ne l'arrêtera plus. Toute son attention doit être de bien distinguer ce qu'il lui convient de proscrire , de ce qu'il lui est avantageux de maintenir. Elle a sous ses yeux une suite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de se méprendre sur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs subalternes , que les intérêts de son commerce la détermineront à conserver , elle détruira les



fortifications inutiles : elle supprimera les conseils que le faste, plutôt que la nécessité, lui a fait établir : elle proportionnera le nombre de ses employés à l'étendue de ses affaires. Que la compagnie se rappelle ces tems heureux, où deux ou trois facteurs, choisis avec intelligence, lui expédioient des cargaisons infiniment plus considérables que celles qui lui sont arrivées depuis ; où elle obtenoit sur les marchandises des bénéfices énormes, qui, avec le tems, se sont perdus dans les mains de ses nombreux agens ; alors elle ne balancera pas à revenir à ses anciennes maximes, & à préférer une simplicité qui l'enrichissoit, à un vain éclat qui la ruine. Ce désordre fut son ouvrage. Tous les Européens fixés dans ses colonies vivoient dans l'opprobre, s'ils n'étoient attachés à son service. Les moyens de tous les genres furent employés, pour sortir de cet état d'une humiliation insoutenable. Les chefs se laissèrent corrompre ; & on multiplia les emplois, sans objet & sans mesure. Qu'on détruise un préjugé injuste & funeste, sous quelque point de vue qu'on l'envisage ; & la réforme que nous indiquons deviendra aisée.

Elle s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, & par conséquent moins disposé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener ; parce que les abus qu'ils ont introduits ou laissé établir, ameneroient nécessairement avec le tems la ruine totale des intérêts qu'ils conduisent. On auroit peine à voir ailleurs un désordre égal à celui qui régné dans les ateliers, les magasins, les chantiers, les arsenaux de Batavia, & des autres grands établissemens. Les malversations des chefs, & de ceux qui leur sont subordonnés, sont si manifestes, que  
de



de l'aveu des esprits les plus modérés, on gagneroit deux tiers au moins, en exécutant par entreprise les constructions, les travaux, les réparations.

Ces arrangemens en ameneroient de plus considérables. La compagnie établit, dès son origine, des regles fixes & précises, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter, pour quelque raison, ni dans quelque occasion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction absolue & universelle, lui parut nécessaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ses agens, la plupart tirés d'un état obscur, & communément privés de cette éducation soignée qui étend les idées. Elle-même ne se permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le succès de ses entreprises. Des malheurs assez fréquens qu'entraîna ce système, ne le lui firent pas abandonner; & elle fut toujours opiniâtrément fidele à son premier plan. Ce n'étoient pas des principes réfléchis qui la guidoient, c'étoit une routine aveugle. Aujourd'hui qu'elle ne peut plus faire impunément des fautes, il est nécessaire qu'elle revienne sur ses pas. Il faut que, lassé de lutter avec désavantage contre les négocians libres des autres nations, elle se détermine à livrer le commerce d'Inde en Inde aux particuliers. Cette heureuse nouveauté rendra ses colonies plus riches & plus fortes. Elle-même tirera plus de profit des droits qu'on payera dans ses comptoirs, qu'elle n'entiroit des opérations languissantes d'un commerce expirant. Tout, jusqu'aux vaisseaux que leur vétusté empêche de renvoyer en Europe, doit tourner à son avantage. Les navigateurs fixés dans ses établissemens, seront trop heureux de pouvoir s'en servir dans ces mers paisibles.



Peut-être la compagnie devroit-elle pousser la réforme plus loin, encore. Ne lui conviendrait-il pas d'abandonner aux particuliers le commerce des toiles destinées pour l'Europe ? Ceux qui sont instruits de ses opérations, savent bien qu'elle ne gagne pas au-delà de trente pour cent sur cet article, qui lui est toujours vendu cherement par ses agens, quoiqu'il soit acheté avec son argent. Qu'on déduise de ce bénéfice, les avaries, l'intérêt de ses avances, les appointemens des commis, les risques de mer, & on trouvera qu'il reste peu de chose. Un fret de vingt pour cent, que les marchands libres payeroient avec plaisir, ne seroit-il pas plus avantageux à la compagnie ?

Libre alors des soins, des entraves que lui donne ce commerce, elle ouvreroit son port de Batavia à toutes les nations. Elles y chargeroient les marchandises venues d'Europe, les denrées que la compagnie obtient à bas prix des princes Indiens, avec lesquels elle a des traités exclusifs, les épiceries destinées pour toutes les échelles de l'Asie, où la consommation augmenteroit nécessairement. Elle se verroit bien dédommée du sacrifice qu'elle feroit à la liberté générale du commerce, par la vente sûre, facile & avantageuse des épiceries en Europe. La corruption seroit nécessairement arrêtée par une administration si simple ; & l'ordre se trouveroit assez solidement établi, pour se maintenir avec des soins médiocres.

La nécessité de faire les arrangemens intérieurs que nous proposons, est d'autant plus urgente, que la compagnie est continuellement menacée de perdre la base de sa puissance, de se voir enlever le commerce des épiceries.

Il passe pour constant qu'on ne trouve plus le giroflier



qu'à Amboine. C'est une erreur. Avant que les Hollandois se fussent emparés des Moluques, proprement dites, toutes les îles de cet archipel étoient couvertes de cet arbre. On l'arracha ; & on continue d'y envoyer tous les ans deux chaloupes, chacune chargée de douze soldats, dont la fonction se réduit à le couper par-tout où il repousse. Mais sans s'appesantir ici sur la bassesse de cette avarice, qui lutte contre la prodigalité de la nature ; quelle que soit l'activité de ces destructeurs, ils ne peuvent exécuter leurs ordres que sur la côte. Trois cents hommes occupés continuellement à parcourir les forêts, ne suffiroient pas pour remplir cette commission dans toute son étendue. La terre rebelle aux mains qui la dévastent, semble s'obstiner contre la méchanceté des hommes. Le girofle renaît sous le fer qui l'extirpe, & trompe la dureté des Hollandois, ennemis de tout ce qui ne croît pas pour eux seuls. Les Anglois établis à Sumatra, ont envoyé, il y a quelques années à leur métropole, du girofle, fourni par les habitans de Bali, qui l'avoient tiré des lieux où l'on prétend qu'il n'en existe plus.

Le muscadier n'est pas non plus concentré à Banda. Il croît dans la Nouvelle-Guinée & dans les îles situées sur ses côtes. Les Malais, qui seuls ont quelque liaison avec ces nations féroces, ont porté de son fruit à Batavia. Les précautions qu'on a prises pour dérober la connoissance de cet événement, n'ont servi qu'à le constater davantage ; & sa certitude est appuyée sur tant de témoignages, qu'il n'est plus possible d'en douter.

Mais, quand on révoqueroit en doute des faits aussi certains : quand on croiroit, par habitude ou par révélation, que les Espagnols des Philippines, qui ont un si grand intérêt, une si grande facilité à se procurer le giro-



flier & le muscadier, ne sortiront jamais de leur indolence ; il faudra toujours qu'on convienne qu'il est arrivé, dans ces mers éloignées, un événement qui mérite une attention sérieuse. Les Anglois ont découvert le détroit de Lombok. Cette découverte les a conduits à Saffara, située entre la Nouvelle-Guinée & les Moluques. Ils ont trouvé dans cette isle la même latitude, la même terre, le même climat que dans celles où croissent les épiceries, & ils y ont formé un établissement. Croit-on que cette nation active & opiniâtre, perdra de vue le seul objet qu'elle puisse s'être proposé ? Croit-on qu'elle sera rebutée par les obstacles qu'elle trouvera ? Si la compagnie connoissoit si mal le caractère de ses rivaux, sa situation cesseroit d'être équivoque, elle seroit désespérée.

Indépendamment de cette guerre d'industrie, les Hollandois en doivent craindre une moins lente & plus destructive. Tout, mais singulièrement la manière dont ils composent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires, de six cents à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d'état de faire leur retour, naviguent dans l'Inde, dont les mers paisibles, si l'on excepte celles du Japon, n'exigent pas des bâtimens solides. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité bien assurée, les vaisseaux partent séparément ; mais pour revenir, ils forment toujours, au Cap, deux flottes qui arrivent par les Orcaïdes, où deux vaisseaux de la république les attendent, & les escortent jusqu'en Hollande. On imagina dans des tems de guerre cette route détournée, pour éviter les croisières ennemies ; on a continué à s'en servir en tems de



paix, pour empêcher la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d'engager des équipages, qui sortoient d'un climat brûlant, à braver les frimats du Nord. Deux mois de gratification, surmonterent cette difficulté. L'usage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires, ou les tempêtes, pouffent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs de la chambre d'Amsterdam ont voulu essayer de la supprimer. Ils furent sur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, désapprouve le despotisme de la compagnie, & gémit de son privilège exclusif. La marine de la compagnie est commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mouffes. Ils sont pilotes, ils sont manœuvriers; mais ils n'ont pas la première idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inspirer à l'espèce d'hommes qui leur est fournie.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. A la vérité, des soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe, devroient avoir de l'intrépidité; mais ils sont si mal nourris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profession vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris qu'un peuple, qui n'est que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, achève de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de foiblesse & d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre & de mer.

Il n'existe peut-être pas, dans les gouvernemens les



moins libres, une manière de se procurer des matelots & des soldats, moins honnête & plus vicieuse que celle qui, depuis long-tems, est mise en usage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité sur le territoire ou même hors des limites de la république, cherchent partout des hommes crédules, qu'ils puissent déterminer à s'embarquer pour les Indes, sous l'espérance d'une fortune rapide & considérable. Ceux qui se laissent leurrer par cet appât, sont enrollés, & reçoivent deux mois de paye, qu'on livre toujours à leur séducteur. Ils forment un engagement de trois cents livres, au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens, qu'on peut estimer le dixieme de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vivent assez long-tems, pour que leur solde y puisse suffire.

Une société qui se soutient malgré ce mépris pour la profession militaire, & avec des soldats si corrompus, doit faire juger des progrès qu'a fait l'art de la négociation dans ces derniers siècles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie & de l'adresse : mais on ne sauroit trop avertir des républicains, que ce n'est-là qu'un état précaire; & que les moyens les mieux combinés en politique, ne résistent pas toujours au torrent de la violence & des circonstances. Il faut que la compagnie ait des troupes composées de citoyens; & cela n'est pas impossible. Elle ne parviendra pas à leur inspirer cet esprit public, cet enthousiasme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps est toujours à cet égard, comme un gouvernement, qui ne



doit jamais conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie, sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir, & que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels, loin d'affoiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle se verroit enlever ses établissemens en moins de tems qu'elle n'en a mis pour les conquérir sur les Portugais. Ses meilleures places n'ont ni chemin couvert, ni glacis, ni ouvrages extérieurs, & ne tiendroient pas huit jours. Elles ne sont jamais approvisionnées de vivres, quoiqu'elles regorgent toujours de munitions de guerre. Il n'y a pas dix mille hommes blancs ou noirs pour les garder, & il en faudroit plus du double. Ces désavantages ne seroient pas compensés par les ressources de la marine. La compagnie n'a pas un seul vaisseau de ligne dans ses ports; & il ne seroit pas possible d'armer en guerre les vaisseaux marchands. Les plus gros de ceux qui retournent en Europe, n'ont pas cent hommes; & en réunissant ce qui est dispersé sur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un seul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités, ne craindra pas d'avancer que la puissance Hollandoise pourroit être détruite en Asie.



avant que le gouvernement eût eu le tems de venir au secours de la compagnie. Ce colosse, d'une apparence gigantesque, a pour base unique les Moluques. Six vaisseaux de guerre, & quinze cents hommes de débarquement, seroient plus que suffisans pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la France formoit cette entreprise, son escadre partie de l'isle de France, fonderoit sur Ternate, où ses hostilités porteroient la premiere nouvelle de son arrivée dans ces mers. Un fort sans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de dessus les vaisseaux, ne feroit pas une longue résistance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais fossé, quatre petits bastions, a été si souvent bouleversé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda présente des difficultés particulières. Il n'y a point de fonds autour de ces isles, & il y régné des courans violens; de sorte que si on manquoit deux ou trois canaux qui y conduisent, on seroit emporté sans ressource au-dessous du vent: mais cet obstacle seroit aisément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur, sans fossé, ni chemin couvert, seulement défendu par quatre bastions, en mauvais état. Un petit fort, bâti sur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défense de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il est vraisemblable, les garnisons trop foibles de moitié, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refusoient de se battre, ou se battoient mollement, la con-



quête seroit plus rapide. Pour lui donner le degré de solidité dont elle seroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui seroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'escadre, avec ceux de ses soldats qu'elle n'auroit pas laissés en garnison, avec la partie des troupes Hollandaises qui se seroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevrait à tems, viendrait sûrement à bout de cette entreprise. Il suffit, pour en être convaincu, d'avoir une idée juste de Batavia.

L'obstacle le plus ordinaire au siège des places maritimes, est la difficulté du débarquement : rien n'est plus facile à la capitale de Java. Inutilement le général Imhoff, qui sentoît cet inconvénient, chercha-t'il à y remédier, en construisant un fort à l'embouchure du fleuve qui embellit la ville. Quand même ces ouvrages construits à grands frais par des gens dépourvus de talent, auroient été portés à leur perfection, on n'auroit pas été dans une situation beaucoup meilleure. La descente qu'on auroit rendue impraticable dans un point, seroit toujours restée ouverte par plusieurs rivières qui tombent dans la rade, & qui sont toutes navigables pour des chaloupes.

L'ennemi une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité immense sans chemin couvert, défendue par un rempart & par quelques bastions bas & irréguliers, entourée d'un fossé formé d'un côté par une rivière, & de l'autre par des canaux marécageux qu'il seroit aisé de remplir d'eau-vive. Elle étoit protégée autrefois par une citadelle; mais Imhoff, en élevant entre la ville & la place des casernes vastes & fort élevées, interrompit cette communication. On lui fit remarquer après coup cette bévue; & il n'imagina rien de mieux pour la réparer, que de détruire deux demi-bastions du fort qui regardoient la



ville. Depuis ce tems-là , elle est jointe à la citadelle. Mais quand les fortifications seroient aussi parfaites qu'elles sont vicieuses ; quand l'artillerie , qui est immense , seroit dirigée par des gens habiles ; quand on substituerait Cohorn ou Vauban aux hommes tout-à-fait inep-tes , chargés de la conduite des travaux ; la place ne pourroit pas tenir : elle auroit au moins besoin de quatre mille hommes pour se défendre , & elle en a rarement plus de six cents. Aussi les Hollandois ne sont-ils pas assez aveugles pour mettre leur confiance dans une garnison si foible : ils comptent bien davantage sur la ressource des écluses qui enchaînent plusieurs petites rivières. Ils espèrent que les inondations retarderoient les opérations d'un siège , & feroient périr les assiégeans , par la contagion qu'elles causeroient. Avec plus de réflexion , on verroit qu'avant que ces saignées n'eussent produit leur effet , la place seroit emportée.

Le plan de conquête que pourroit former la France , conviendrait également aux intérêts de la Grande-Bretagne ; avec cette différence , que les Anglois commenceroient par se rendre maîtres du cap de Bonne-Espérance , relâche excellente dont ils ont besoin pour leur navigation aux Indes.

Le cap peut être attaqué par deux endroits : le premier est la baie de la Table , à l'extrémité de laquelle est situé le fort. Mais cette rade ouverte , où la violence de la mer n'est rompue que par une petite île , est si mauvaise dans les mois de juin , juillet , août & septembre , qu'on y a vu périr vingt-cinq vaisseaux en 1722 , & sept en 1736. Quoique les commodités qu'on y trouve la fassent préférer dans les autres saisons de l'année par tous les navigateurs , il est vraisemblable qu'on n'y tenteroit



pas la descente; parce que les deux côtés du port sont couverts de batteries, qu'il seroit dangereux & peut-être impossible de démonter. On préféreroit sans doute la baie Falso, qui, éloignée de la première, de trente lieues par mer, n'est cependant du côté de terre qu'à trois lieues de la capitale. Le débarquement se feroit paisiblement dans cet asyle sûr; & les troupes arriveroient sans obstacle sur une hauteur qui domine le fort. Comme cette citadelle, d'ailleurs fort resserrée, n'est défendue que par une garnison de trois cents hommes, ou de quatre cents au plus, on la réduiroit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons dispersés dans un espace immense, & séparés les uns des autres par des déserts, n'auroient pas le tems de venir à son secours. Peut-être ne le voudroient-ils pas, quand ils le pourroient. Il doit être permis de soupçonner que l'oppression dans laquelle ils gémissent, leur fait desirer un changement de domination. La perte du Cap, mettroit peut-être la compagnie dans l'impossibilité de faire passer aux Indes les secours nécessaires à la défense de ses établissemens, rendroit au moins ces secours moins sûrs & plus dispendieux. Par la raison contraire, les Anglois tireroient de grandes commodités de cette conquête, des avantages même immenses; si l'on pouvoit se détacher de cet esprit de monopole, contre lequel la raison & l'humanité réclameront toujours.

Les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale, ont du fer, des bois, du riz, cent objets de consommation qui manquent totalement au Cap. Elles pourroient les y porter, & recevoir en échange des vins & des eaux-de-vie. Le climat & le terrain, dans cette partie de l'Afrique, sont si favorables à la culture de la vigne, qu'on



peut lui donner une étendue illimitée. Qu'on ouvre des débouchés, & l'on verra un espace de deux cents lieues se couvrir de seps. La tolérance, la douceur du gouvernement, l'espérance d'une situation commode, attireront des cultivateurs de tous les côtés. Bientôt ils seront en état de fournir des boissons saines, agréables, abondantes à l'Amérique Angloise. Qui fait même si la métropole n'iroit pas chercher un jour à cette riche source ses provisions de vin, qu'elle n'achete qu'à regret de la France ?

Si la république de Hollande ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait pressentir pour son commerce; elle ne doit rien oublier pour les prévenir. L'état se rappellera que la compagnie, depuis son origine jusqu'en 1722, a reçu environ quinze cents vaisseaux, dont la charge coûtoit dans l'Inde 703, 366, 000 livres, & a été vendue plus du double en Europe; qu'en envoyant 6, 000, 000, livres dans l'Inde, elle parvient à se procurer des retours annuels de 40, 000, 000 livres, dont le cinquième au plus se consomme dans les Provinces-Unies; qu'au renouvellement de chaque octroi, elle a donné des sommes considérables à la république; qu'elle a secouru l'état, lorsque l'état a eu besoin d'être secouru; qu'elle a élevé une multitude de fortunes particulières, qui ont prodigieusement accru les richesses nationales: enfin, qu'elle a doublé, triplé peut-être l'activité de la métropole, en lui présentant fréquemment l'occasion de former de grandes entreprises.

La compagnie paye habituellement à l'état des droits d'entrée pour toutes les marchandises qu'elle reçoit des Indes. Par un règlement du 10 de juillet 1677, elle doit



annuellement trente-deux mille livres pour les droits de sortie. Elle n'a obtenu le renouvellement de son octroi en 1743, que sous la condition formelle que la république percevroit trois pour cent sur le dividende. On juge cependant que le gouvernement devoit tirer de plus grands avantages d'un privilège exclusif aussi important.

Aucune nation, quel que fût son régime, n'a jamais douté que tous les biens qui existent dans un état, ne dussent contribuer aux dépenses du gouvernement. La raison de ce grand principe, est à la portée de tous les esprits. Les fortunes particulières tiennent essentiellement à la fortune publique. L'une ne sauroit être ébranlée, sans que les autres en souffrent. Ainsi, quand les sujets d'un empire le servent de leur bourse ou de leur personne, ce sont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La prospérité de la patrie, est la prospérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie dans toutes les législations, est surtout sensible dans les associations libres.

Cependant il est des corps dont la cause, soit par sa nature, soit par son étendue, soit par sa complication, est plus essentiellement liée à la cause commune. Telle est en Hollande la compagnie des Indes. Son commerce a essentiellement les mêmes ennemis que la république; sa sûreté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'état.

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous les hommes éclairés, sensiblement affoibli les Provinces-Unies, & altéré la félicité générale, par l'augmentation progressive des impôts, dont elles ont été la source. Jamais on ne ramenera la république à sa splendeur primitive, sans la décharger de l'énorme fardeau sous lequel elle succombe; & ce secours, elle ne peut l'attendre que d'une com-



pagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favorisée. Pour mettre ce corps puissant en état de faire des sacrifices & de grands sacrifices à la patrie, il ne fera pas nécessaire de diminuer les bénéfices des actionnaires : il suffira de le rappeler à une économie, à une simplicité, à une administration qui furent les principes de ses premières prospérités.

XLII.

Ancienne  
sagesse des  
Hollan-  
dois, &  
leur cor-  
ruption  
actuelle.

Une réforme si nécessaire ne se fera pas attendre. Cette confiance est due à un gouvernement qui a cherché toujours à retenir dans son sein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'est aux dépens de l'Europe entière, que la Hollande a sans cesse augmenté le nombre de ses sujets. La liberté de conscience dont on y jouit, & la douceur des loix, y ont attiré tous les hommes qu'oprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle a procuré des moyens de subsistance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle. On a vu en différens tems les habitans des pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un asyle & du travail.

L'agriculture n'y a jamais pu être un objet considérable ; quoique la terre y soit cultivée aussi parfaitement qu'elle puisse l'être. Mais la pêche du harang lui tient lieu d'agriculture, C'est un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labourent la mer ; ils en tirent leur nourriture ; ils s'aguerrissent aux tempêtes ; ils apprennent sans risque à vaincre les dangers.

Le commerce de transport, qu'elle fait continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, est encore un genre de navigation qui ne consomme pas les hommes, & les fait subsister par le travail.



Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuple la Hollande. Elle est comme une production du pays. Ses vaisseaux font ses fonds de terre, qu'elle fait valoir aux dépens de l'étranger.

On connoît chez elle le luxe de commodité; il y est sans recherche. On y connoît le luxe de bienséance; il s'y trouve avec modération. La Hollande ignore le luxe de fantaisie. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même, regne dans toute la nation, & il y a été entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies sont régies par le même esprit. On ne les peuple guère que de la lie de la nation, ou d'étrangers; mais des loix sévères, une administration juste, une subsistance facile, un travail utile, donnent bientôt des mœurs à ces hommes renvoyés de l'Europe, parce qu'ils n'en avoient pas.

Le même dessein de conserver sa population, préside à son économie militaire. Elle entretient en Europe un grand nombre de troupes étrangères; elle en entretient dans ses colonies.

Les matelots, en Hollande, sont bien payés; & des matelots étrangers servent continuellement ou sur ses vaisseaux marchands, ou sur ses vaisseaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suisses, ne cherche plus que la Hollande à se maintenir en bonne intelligence avec ses voisins; & plus que les Suisses, elle cherche à maintenir ses voisins en paix.

La république s'est proposé de maintenir l'union entre les citoyens, par de très-belles loix qui indiquassent à chaque corps ses devoirs, par une administration prompte & désintéressée de la justice, par des réglemens ad-



mirables pour les négocians. Elle a senti la nécessité de la bonne-foi : elle en a montré dans ses traités , & elle a cherché à la faire régner entre les particuliers.

Enfin , nous ne voyons en Europe aucune nation qui ait mieux combiné ce que sa situation , ses forces , sa population lui permettoient d'entreprendre ; & qui ait mieux connu ou suivi les moyens d'augmenter sa population & ses forces. Nous n'en voyons aucune , dont l'objet étant le commerce & la liberté , qui s'appellent , s'attirent & se soutiennent , se soit mieux conduite pour conserver l'un & l'autre.

Mais , combien ces mœurs sont déjà déchues & dégénérées de la pureté du gouvernement républicain ! Les intérêts personnels qui s'épurent par leur réunion , se sont isolés entièrement ; & la corruption est devenue générale. Il n'y a plus de patrie , dans le pays de l'univers qui devroit inspirer le plus d'attachement à ses habitans.

Quels sentimens de patriotisme ne devoit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut se dire à lui-même : Cette terre que j'habite , c'est moi qui l'ai rendue féconde ; c'est moi qui l'ai embellie , c'est moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante , qui couvroit nos campagnes , se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à sa fureur. J'ai purifié cet air , que des eaux croupissantes remplissoient de vapeurs mortelles. C'est par moi que des villes superbes pressent la vase & le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai construits , les canaux que j'ai creusés , reçoivent toutes les productions de l'univers que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples , ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme ; celui que je laisserai à mes enfans , je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure ;



re; & j'en suis resté le maître. C'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté : tout est ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du passé; & lorsque je porte mes regards sur l'avenir, je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient se former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer sa patrie ! Cependant il n'y a plus de patriotisme ; il n'y a plus d'esprit public en Hollande. C'est un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entr'elles que la place qu'elles occupent. La bassesse, l'avilissement & la mauvaise-foi, sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur ferment comme d'une denrée; & ils vont devenir le rebut de l'univers, qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissez du moins des dangers qui vous environnent ! Avec l'ame des esclaves, on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté, ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces tems d'anarchie, où tous les souverains de l'Europe, également contrariés par la noblesse de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité; où l'équilibre des puissances ne pouvoit être que l'effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable ? Des vertus; & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos magistrats, enhardit



par-tout les calomniateurs de la liberté ; & votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaise-foi, nous disent tous les jours : le voilà ce gouvernement que vous exaltiez si fort dans vos écrits ; voilà les suites heureuses de ce système de liberté qui vous est si cher : aux vices que vous reprochez au despotisme, ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de reprimer le mal. Que répondre à cette satire amère de la démocratie ? Industrieux Hollandois, autrefois si courageux, aujourd'hui si riches, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé, qui vous menace encore. Voulez-vous savoir comment on peut réunir & conserver l'esprit de commerce avec l'amour de la liberté ? Contemplez, de vos rivages, cette île & ce peuple que la nature vous offre pour modèle. Ayez toujours les yeux fixés sur l'Angleterre. Si son alliance fut votre appui, sa conduite va vous servir d'instruction ; son exemple, de règle.

*Fin du livre second.*





# HISTOIRE

## PHILOSOPHIQUE

ET

## POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

### LIVRE TROISIEME.

*Etablissemens , commerce & conquêtes des Anglois  
dans les Indes Orientales.*

ON ne fait ni à quelle époque les îles Britanniques furent peuplées, ni quelle fut l'origine de leurs premiers habitans. Tout ce que nous apprennent les monumens historiques les plus dignes de foi, c'est qu'elles furent successivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois, & par les Gaulois. Les négocians de ces nations y alloient échanger des vases de terre, du

XLIII.

*Idée de  
l'ancien  
commerce  
des Anglois*



fel, toutes sortes d'instrumens de fer & de cuivre; contre des peaux, des esclaves, des chiens de chasse & de combat, sur-tout contre de l'étain. Leur bénéfice étoit tel à-peu-près qu'ils le vouloient, avec des peuples sauvages qui ignoroient également le prix de ce qu'on leur portoit, & le prix de ce qu'ils livroient.

A ne consulter qu'une spéculation vague, on feroit porté à penser que les Insulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'emprisonne les habitans du continent : ils peuvent en même tems, aller chercher au loin leur subsistance, & s'éloigner des combats. Dans les isles, la guerre & les maux d'une société trop resserrée, doivent amener plus vite la nécessité des loix & des conventions. Cependant quelle qu'en soit la raison, on voit en général leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. Toutes les traditions l'attestent en particulier pour la Bretagne.

La domination Romaine ne fut ni assez longue, ni assez paisible, pour beaucoup avancer l'industrie des Bretons. Le peu même de progrès qu'avoient fait pendant cette époque la culture & les arts, s'anéantit aussi-tôt que cette fiere puissance se fut décidée à abandonner sa conquête. L'esprit de servitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de résister d'abord au refoulement des Pictes leurs voisins, qui s'étoient sauvés du joug, en fuyant vers le Nord de l'isle, & peu après aux expéditions plus meurtrières, plus opiniâtres & plus combinées des peuples brigands qui sortoient en foule des contrées les plus septentrionales de l'Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus destructeur peut-être dont les annales du mon-



de ayent perpétué le souvenir ; mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne , sont inexprimables. Chaque année , souvent plusieurs fois l'année , elle voyoit ses campagnes ravagées , ses maisons brulées , ses femmes violées , ses temples dépouillés , ses habitans massacrés , mis à la torture , ou amenés en esclavage. Tous ces malheurs se succédoient avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Lorsque le pays fut détruit , au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares , ils s'emparèrent du pays même. A une nation succédoit une nation. La horde qui survenoit , chassoit ou exterminoit celle qui étoit déjà établie , & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie , la défiance & la misère. Dans ces tems de découragement , les Bretons n'avoient guère de liaisons de commerce avec le continent. Les échanges étoient même si rares entr'eux , qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Le cours de tant d'infortunes paroissoit devoir être arrêté , par la réunion de tous les royaumes en un seul ; lorsque Guillaume le Conquérant subjuga l'Angleterre un peu après le milieu du onzième siècle. Ceux qui le suivoient , arrivoient de contrées un peu mieux policées , plus actives , plus industrieuses que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier , étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureusement l'introduction du gouvernement féodal , occasionna une révolution si brusque & si entière dans les propriétés , que tout tomba dans la confusion.

Les esprits se rassuroient à peine. A peine les vainqueurs & les vaincus commençoient à se regarder comme un même peuple , que le génie & les forces de la nation furent employés à soutenir les prétentions de ses souve-



rains à la couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglois déployerent des talens & des vertus militaires ; mais après de grands efforts & de grands succès, ils furent repoussés dans leur isle, où des dissensions domestiques les replongerent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différens périodes, le commerce fut tout entier entre les mains des Juifs & des Lombards, qu'on favorisoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes nécessaires & qu'on faisoit mourir, qu'alternativement on chassoit & on rappelloit. Ces désordres étoient augmentés par l'audace des pirates qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, & en noyoient souvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une somme modique ; & trente mille sacs de laine, qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les Anglois ignoroient encore alors l'art de teindre les laines, & celui de les mettre en œuvre avec élégance ; la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers ; & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même tems, on défendoit l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé ; deux loix tout-à-fait dignes du siècle qui les vit naître.

Henri VII permit aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des seigneurs & celles de leurs



vassaux. Elle mit entr'eux plus d'indépendance; elle répandit dans le peuple le desir de s'enrichir, avec l'espérance de jouir de ses richesses.

Ce desir, cette espérance étoient traversés par de grands obstacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la compagnie des négocians établis à Londres, d'exiger dans la suite la somme de 1, 575 livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour attacher plus de gens à la culture, on avoit statué que personne ne pourroit mettre son fils ou sa fille en aucun apprentissage, sans avoir 22 livres 10 sols de rente en fonds de terre. Cette loi absurde fut mitigée.

Malheureusement on laissa subsister en son entier, celle qui régloit le prix de toutes les choses comestibles, de la laine, du salaire des ouvriers, des étoffes, des vêtemens. De mauvaises combinaisons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt & les bénéfices du change, furent sévèrement pros crits, comme usuraires, ou comme propres à introduire l'usure. Il fut défendu d'exporter l'argent, sous quelque forme qu'il pût être; & pour que les marchands étrangers ne pussent pas l'emporter clandestinement, on les obligea à convertir en marchandises Angloises, le produit entier des marchandises qu'ils avoient introduites en Angleterre. La sortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas assez éclairé, pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'espece. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations; c'est-à-dire, que l'état autorisa tous ceux qui suivoient une même profession, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conservation, à leur prospérité exclusive. La nation gémit encore d'un



arrangement si contraire à l'industrie universelle, & qui réduit tout à une espece de monopole.

En voyant tant de loix bisarres, on seroit tenté de penser que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la prospérité de son empire, ou qu'il manquoit totalement de lumieres. Cependant il est prouvé que ce prince, malgré son extrême avarice, prêta souvent, sans intérêt, des sommes considérables à des négocians, qui manquoient de fonds suffisans pour les entreprises qu'ils se proposoient de faire. La sagesse de son gouvernement est d'ailleurs si bien constatée, qu'il passe, avec raison, pour un des plus grands monarques qui se soient assis sur le trône d'Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut plusieurs siècles à une science, avant qu'elle puisse être réduite à des principes simples. Il en est des théories, comme des machines qui commencent toujours par être très-complicquées, & qu'on ne dégage qu'avec le tems, par l'observation & l'expérience des roues parasytes qui en multiplioient le frottement.

Les lumieres des régnes suivans ne furent pas beaucoup plus étendues sur les matieres qui nous occupent. Des Flamands habitués en Angleterre, en étoient les seuls bons ouvriers. Ils étoient presque toujours insultés & opprimés par les artisans Anglois, jaloux sans émulation. On se plaignoit que tous les acheteurs alloient à eux, & qu'ils faisoient hauffer le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs ateliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers; & ceux même qui s'étoient fait naturaliser, se virent obligés de payer les mêmes droits



que les marchands forains. L'ignorance étoit si générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages, dans le même tems où les loix bornoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être composé. Toutes les liaisons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitans de ces provinces achetoient les marchandises Angloises, & les faisoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il est vraisemblable que la nation n'auroit pris de long-tems un grand effort, sans le bonheur des circonstances.

Les cruautés du duc d'Albe firent passer en Angleterre d'habiles fabriquans, qui transporterent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les persécutions que les réformés éprouvoient en France, donnerent des ouvriers de toute espece à l'Angleterre. Elisabeth, qui ne favoit pas essuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien, & le voyoit; despote & populaire; éclairée & obéie: Elisabeth se servit de la fermentation des esprits, qui étoit générale dans ses états comme dans le reste de l'Europe. Et tandis que cette fermentation ne produisoit chez les autres peuples que des disputes de théologie, des guerres civiles ou étrangères, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à construire chez eux leurs vaisseaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubeck & de Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de Moscovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir; & ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes Anféatiques, en Allemagne & dans le Nord. Ils commencèrent le commerce de Turquie. Plusieurs de leurs navigateurs tenterent, mais sans



fruit, de s'ouvrir par les mers du Nord un passage aux Indes. Enfin, Drake, Stephens, Cawendish & quelques autres y arriverent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Espérance.

XLIX.  
Premiers  
voyages  
des Anglois  
aux Indes.

Le fruit de ces voyages fut assez grand, pour déterminer, en 1600, les plus habiles négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilège exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que si ce privilège paroïssoit nuisible au bien de l'état, il seroit aboli, & la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine, au chagrin que les communs avoient récemment témoigné, d'une concession qui pouvoit les blesser par sa nouveauté. La reine étoit revenue sur ses pas; &, dans cette occasion, elle avoit parlé d'une manière digne de servir de leçon à tous les souverains.

„ Messieurs, dit-elle aux membres de la chambre,  
„ chargés de la remercier, je suis très-touchée de vo-  
„ tre attachement & de l'attention que vous avez de  
„ m'en donner un témoignage authentique. Cette af-  
„ fection pour ma personne, vous avoit déterminés à  
„ m'avertir d'une faute qui m'étoit échappée par igno-  
„ rance, mais où ma volonté n'avoit aucune part. Si  
„ vos soins vigilans ne m'avoient découvert les maux  
„ que mon erreur pouvoit produire, quelle douleur  
„ n'aurois-je pas ressentie, moi qui n'ai rien de plus  
„ cher que l'amour & la conservation de mon peuple?  
„ Que ma main se dessèche subitement, que mon cœur  
„ soit frappé d'un coup mortel, avant que j'accorde  
„ des privilèges particuliers, dont mes sujets aient à se



„ plaindre. La splendeur du trône ne m'a point éblouie ,  
„ au point de me faire préférer l'abus d'une autorité  
„ sans bornes , à l'usage d'un pouvoir exercé par la jus-  
„ tice. L'éclat de la royauté n'aveugle que les princes  
„ qui ne connoissent pas les devoirs qu'impose la cou-  
„ ronne. J'ose penser qu'on ne me comptera point au  
„ nombre de ces monarques. Je fais que je ne tiens  
„ pas le sceptre pour mon avantage propre , & que  
„ je me dois toute entière à la nation , qui a mis en  
„ moi sa confiance. Mon bonheur est de voir que l'é-  
„ tat a prospéré jusqu'ici par mon gouvernement , &  
„ que j'ai pour sujets des hommes dignes que je re-  
„ nonçasse , pour eux , au trône & à la vie. Ne m'im-  
„ putez pas les fausses mesures où l'on peut m'enga-  
„ ger , ni les irrégularités qui peuvent se commettre  
„ sous mon nom. Vous savez que les ministres des  
„ princes sont trop souvent conduits par des intérêts  
„ particuliers ; que la vérité parvient rarement aux rois ;  
„ & qu'obligés , dans la foule des affaires qui les ac-  
„ cablent , de s'arrêter sur les plus importantes , ils ne  
„ sauroient tout voir par eux-mêmes. ”

Les fonds de la compagnie furent d'abord plus confi-  
dérables. L'armement de quatre vaisseaux , qui partirent  
dans les premiers jours de 1601 , en absorba une partie.  
On embarqua le reste en argent & en marchandises.

Lancaster , qui conduisoit l'expédition , arriva l'année  
suivante au port d'Achem , entrepôt alors fort célèbre.  
On y étoit instruit des victoires navales que sa nation  
avoit remportées sur les Espagnols ; & cette connoissance  
lui procura l'accueil le plus distingué. Le roi fit pour lui ,  
ce qu'il auroit fait pour son égal : il voulut que ses pro-  
pres femmes , richement vêtues , jouassent , en sa pré-



sence, des airs de danse sur plusieurs instrumens. Cette faveur fut suivie de toutes les facilités qu'il étoit possible de desirer, pour l'établissement d'un commerce sûr & avantageux. L'Amiral Anglois fut reçu à Bantam, comme dans le premier lieu où il avoit relâché; & un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une assez grande quantité de girofle & de muscade. Avec ces précieuses épiceries, & les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureusement l'Europe.

La société, qui avoit chargé cet homme sage de ses intérêts, fut déterminée par ce premier succès, à former aux Indes des établissemens; mais à ne les former que du consentement des nations indigènes. Elle ne voulut pas débiter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entreprises de négocians humains & justes. Elle se fit aimer; mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de soutenir la concurrence des peuples qui se faisoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois possédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées, & de bons ports. Ces avantages assuroient leur commerce contre les naturels du pays & contre de nouveaux concurrents; facilitoient leurs retours en Europe; leur donnoient les moyens de se défaire utilement des marchandises qu'ils portoient en Asie, & d'obtenir à un prix honnête celles qu'ils vouloient acheter. Les Anglois, au contraire, dépendans du caprice des saisons & des peuples, sans forces & sans asyle, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient faire un commerce avantageux. Ils sentirent qu'on acquéroit diffi-



lement de grandes richesses sans de grandes injustices ; & que pour surpasser , ou même balancer les nations qu'ils avoient censurées , il falloit imiter leur conduite.

Le projet de faire des établissemens solides & de tenter des conquêtes , paroissoit au-dessus des forces d'une société naissante ; mais elle se flatta qu'elle seroit protégée , parce qu'elle se croyoit utile. Ses espérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, prince foible , infecté de la fausse philosophie de son siècle , bel-esprit , subtil & pédant , plus fait pour être à la tête d'une université que d'un empire. La compagnie , par son activité , par sa persévérance , par le bon choix de ses officiers & de ses facteurs , suppléa au secours que lui refusoit son souverain. Elle bâtit des forts ; elle fonda des colonies aux isles de Java , de Pouléron , d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainsi avec les Hollandois , le commerce des épiceries , qui sera toujours le plus solide de l'Orient , parce que son objet est devenu un besoin réel. Il étoit encore plus important dans ce tems-là , parce que le luxe de fantaisie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis ; & que les toiles des Indes , les étoffes , les thés , les vernis de la Chine , n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

Les Hollandois n'avoient pas chassé les Portugais des isles où croissent les épiceries , pour y laisser établir une nation dont la puissance maritime , le caractère & le gouvernement , rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux : de puissantes colonies ; une marine exercée ; des alliances bien cimentées ; un grand fonds de richesses ; la connoissance du pays , & celle des prin-

XLV.  
Démêlés  
des Anglois avec  
les Hollandois.



cipes & des détails du commerce : tout cela manquoit aux Anglois , qui furent attaqués de toutes les manieres.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établissemens. Dans les isles où son autorité n'étoit pas encore établie , il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays , par des accusations où la vérité n'étoit pas moins blessée que la bienfaisance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis , ces marchands avides se décidèrent pour des actes de violence. Une occasion extraordinaire , fit commencer les hostilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'est un usage à Java , que les épouses disputent à leurs époux les premieres faveurs de l'amour. Cette espece de guerre , que les hommes se font honneur de terminer au plutôt , & les femmes de prolonger le plus qu'il leur est possible , dure quelquefois des semaines entieres. Le roi de Bantam venoit de vaincre la résistance d'une nouvelle épouse , & il donnoit des fêtes publiques pour célébrer sa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port , furent invités à ces réjouissances. Ce fut un malheur pour les Anglois , d'y être traités avec trop de distinction. Les Hollandois les rendirent responsables de ces préférences , & ne différèrent pas d'un instant leur vengeance. Ils fondirent sur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint , à cette époque , le théâtre des plus sanglans combats entre les navigateurs des deux nations. Ils se cherchoient , ils s'attaquoient , ils se combattoient , en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage étoit égal des deux côtés ; mais les forces



étoient différentes. Les Anglois succomboient, lorsque quelques esprits modérés chercherent en Europe, où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bisarre fut adopté, par un aveuglement dont il ne seroit pas aisé de trouver la cause.

Les deux compagnies signerent, en 1619, un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine & Banda, appartiendroient en commun aux deux nations. Que les Anglois auroient un tiers, & les Hollandois les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix. Que chacun contribueroit, à proportion de son intérêt, à la défense de ces isles. Qu'un conseil, composé de gens expérimentés de chaque côté, régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce. Que cet accord, garanti par les souverains respectifs, dureroit vingt ans. Et que s'il s'élevoit dans cet intervalle des différends qui ne pussent être accommodés par les deux compagnies, ils seroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne & les états-généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'histoire a conservé le souvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le sort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt instruits aux Indes, qu'ils s'occupèrent des moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisoit leurs vues. Les Espagnols & les Portugais avoient profité de la division de leurs ennemis, pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir; & il y avoit du danger à leur en laisser le tems. Les commissaires Anglois convinrent de l'avantage qu'il y auroit de les attaquer sans délai; mais ils ajouterent,



qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration, qu'on avoit prévue, fut enregistrée; & leurs associés entreprirent seuls une expédition, dont ils se réservèrent tout le fruit. Il ne restoit aux agens de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire, pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres; c'étoit de chasser leurs rivaux de l'isle d'Amboine. On y réussit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au service des Hollandois dans Amboine, se rendit suspect par une curiosité indiscrete. On l'arrêta, & il confessa qu'il s'étoit engagé, avec les soldats de sa nation, à livrer la forteresse aux Anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ses camarades. Sur ces dépositions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conspiration, qui ne la désavouèrent pas, & qui même la confirmèrent. Une mort honteuse étouffa le complot dans le sang de tous les coupables. Tel est le récit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accusation, que l'effet d'une avidité sans bornes. Ils ont soutenu, qu'il étoit absurde de supposer, que dix facteurs & onze soldats étrangers, ayent pû former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garnison de deux cents hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la possibilité de faire réussir un plan si extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impossibilité d'être secourus contre les forces ennemies qui les auroient assiégés de toutes parts? Il faudroit, pour rendre vraisemblable une pareille trahison, d'autres preuves qu'un aveu des accusés arraché à force de tortures. Les tourmens de la question n'ont jamais donné



donné de lumières , que sur le courage ou la foiblesse de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces considérations , appuyées de plusieurs autres à-peu-près aussi pressantes , ont rendu le récit de la conspiration d'Amboine si suspect , qu'elle n'a été regardée communément que comme un voile , dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le ministère de Jacques I , & la nation entière , occupés alors de subtilités ecclésiastiques & de la discussion des droits du roi & du peuple , ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'Orient. Cette indifférence produisoit une circonspection qui dégénéra bientôt en foiblesse. Cependant le courage de ces insulaires se soutint mieux au Coromandel & au Malabar.

Ils avoient formé des comptoirs à Mazulipatam , à Calicut , en plusieurs autres ports , & même à Delhy. Surate , le plus riche entrepôt de ces contrées , tenta leur ambition en 1611. On étoit disposé à les y recevoir ; mais les Portugais déclarèrent , que si l'on souffroit l'établissement de cette nation , ils brûleront toutes les villes de la côte , & se saisiroient de tous les bâtimens Indiens. Ce ton en imposa au gouvernement. Middleton , déchu de ses espérances , fut réduit à se retirer de devant la place , à travers une nombreuse flotte , à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le capitaine Thomas Best arriva l'année suivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate sans contradiction. Les agens qu'il portoit avoient à peine commencé leurs opérations , qu'on vit paroître un redoutable armement , sorti de Goa. Réduit à l'alternative , de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés , ou de s'exposer aux plus grands périls pour les défendre ,

XLVI.

Démêlés

des An-

glois avec

les Portu-

gais.



l'amiral Anglois ne balançoit pas. Deux fois il attaqua les Portugais, & deux fois, malgré l'extrême infériorité de son escadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur position, de leurs ports, de leurs fortifications, rendoit toujours la navigation des Anglois dans le Guzurate, très-difficile. Il fallut se battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ses défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'achetant par de nouveaux combats & de nouveaux triomphes.

XLVII.  
Liaisons  
des Anglois avec  
la Perse.

Le bruit de ces éclatans succès, contre une nation qui, jusqu'alors, avoit passé pour invincible, pénétra jusqu'à la capitale de la Perse.

Cette vaste région, si célèbre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans sa plus ancienne forme de gouvernement. Sur les ruines d'une république corrompue, s'éleva la monarchie. Les Perses furent long-tems heureux sous cette forme d'administration; les mœurs étoient simples comme les loix. A la fin, l'esprit de conquête s'empara des souverains. Alors, les trésors de l'Assyrie, les dépouilles de plusieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de provinces, firent entrer des richesses immenses dans l'empire; & ces richesses ne tarderent pas à tout changer. Le désordre fut poussé si loin, que le soin des amusemens publics parut attirer l'attention principale du gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaisir, ne pouvoit tarder à être asservi. Il le fut successivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, & vers la fin du quinzième siècle par les Sophis, qui prétendoient descendre d'Aly, auteur de la fameuse réforme, qui divisa le mahométisme en deux branches.



Nul prince de cette nouvelle race ne se rendit aussi célèbre que Schah-Abbas, surnommé le grand. Il conquît le Kandahar, plusieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l'Arabie, & chassa les Turcs de la Georgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produisirent des changemens remarquables dans l'intérieur de l'empire. Les grands avoient profité des troubles civils pour se rendre indépendans : on les abaissa ; & les postes importans furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en possession de disposer du trône suivant son caprice : on la contint par des troupes étrangères, qui avoient une religion & des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la sédition : on plaça dans les villes & dans les campagnes, des colonies choisies entre les nations les plus opposées aux anciens habitans, par les mœurs & le caractère. Il sortit de ces arrangemens le despotisme le plus absolu, peut-être, qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui est étonnant, c'est que le grand Abbas ait su allier à ce gouvernement, oppresseur de sa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, & les établit à la cour & dans les provinces. Tous ceux qui apportoitent dans ses états un talent, quel qu'il fût, étoient sûrs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompensés. Il disoit souvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un empire, & donnoient plus d'éclat au prince que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perse sortoit de ses ruines par les différentes branches d'industrie qui s'établissoient de toutes



paris, une colonie d'Arméniens, transférée à Ispahan, portoit au centre de l'empire l'esprit de commerce. Bientôt ces négocians, & ceux des naturels du pays qui savoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée & dans la Baltique; par-tout où les affaires étoient vives & considérables. Le Sophi s'associoit lui-même à leurs entreprises, & leur avançoit des sommes considérables, qu'ils faisoient valoir dans les marchés les plus renommés de l'Univers. Ils étoient obligés de lui remettre ses fonds aux termes convenus; & s'ils les avoient accrus par leur industrie, il leur accordoit quelque récompense.

Les Portugais qui s'appercurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Asie & avec l'Europe, alloit prendre sa direction par la Perse, y mirent des entraves. Ils ne souffroient pas que le Persan achetât des marchandises ailleurs que dans leurs magasins. Ils en fixoient le prix; & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours sur leurs vaisseaux, & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abbas, qui, instruit du ressentiment des Anglois, leur proposa de réunir leurs forces de mer à ses forces de terre, pour assiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, & prise en 1622, après deux mois de combats. Les conquérans s'en partagèrent le butin, qui fut immense, & la ruinerent ensuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de-là, s'offroit sur le continent un port nommé Gomron, ou Bender-Abassi. La nature ne paroissoit pas l'avoir destiné à être habité. Il est situé au pied de montagnes excessivement élevées. On y respire un air embrasé. Des vapeurs mortelles s'élèvent con-



tinuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires & arides, comme si le feu les avoit brûlées. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'avoit Bender-Abassi d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir par le monarque Persan, pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se propoisoit de faire aux Indes. Les Anglois furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, & la moitié du produit des douanes, à condition qu'ils entretiendroient, au moins, deux vaisseaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut indispensable, pour rendre vain le ressentiment des Portugais, dont la haine étoit encore redoutable.

Dès ce moment, Bender-Abassi qui n'avoit été jusqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville florissante. Les Anglois y portoient les épiceries, le poivre, le sucre, des marchés de l'Orient; le fer, le plomb & les draps, des portes de l'Europe. Le bénéfice qu'ils faisoient sur ces marchandises, étoit grossi par un fret excessivement cher, que leur payoient les Arméniens, qui restoient encore en possession de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négocians avoient entrepris depuis longtems le trafic des toiles. Ils n'avoient été supplantés, ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. On pouvoit craindre d'ailleurs, de ne pouvoir soutenir la concurrence d'un peuple, également riche, industrieux, actif, économe. Les Arméniens faisoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils passaient aux Indes; ils y achetoient du coton; ils le distribuoient aux fileuses; ils faisoient fabriquer les toiles sous leurs yeux.



ils les portoient à Bender-Abassi, d'où elles passaient à Isphahan. De-là, elles se distribuoient dans les différentes provinces de l'empire, dans les états du grand-seigneur, & jusqu'en Europe, où l'on contracta l'habitude de les appeler Perles; quoiqu'il ne s'en soit jamais fabriqué qu'à la côte de Coromandel. Telle est l'influence des noms sur les opinions, que l'erreur populaire, qui attribue à la Perse les toiles des Indes, passera peut-être, avec le cours des siècles, pour une vérité incontestable dans l'esprit des savans à venir. Les difficultés insurmontables que ces sortes d'erreurs ont jetées dans l'histoire de Plin & des autres anciens, doivent nous rendre infiniment précieux les travaux des savans de nos jours, qui recueillent les procédés de la nature & des arts, pour les transmettre à la postérité.

En échange des marchandises qu'on portoit à la Perse, elle donnoit les productions de son territoire, ou le fruit de son industrie.

La soie, qui étoit la première des marchandises. On en recueilloit, on en exportoit alors une grande quantité.

La laine de Caramanie, qui ressemble beaucoup à celle de vigogne. Elle étoit employée avec succès dans les manufactures de chapeaux & dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent ont cela de particulier, que la toison tombe d'elle-même au mois de mai.

Les turquoises, qui étoient plus ou moins parfaites, suivant celle des trois mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

Les brocards d'or, d'un prix supérieur à tout ce qu'ont produit les plus célèbres manufactures. Il y en avoit de simples & d'autres à deux faces sans envers. On en fai-



soit des rideaux, des portières, & des carreaux magnifiques.

Les tapis, qu'on a depuis si bien imités en Europe, & qui ont été long-tems un des plus riches meubles de nos appartemens.

Le maroquin, qui avoit, ainsi que les autres cuirs, un degré de perfection qu'on ne savoit pas lui donner ailleurs.

Le chagrin, le poil de chevre, l'eau-rose, les racines pour la médecine, les gommes pour la teinture, les dattes, les chevaux, les armes, plusieurs autres choses, dont les unes se vendoient aux Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fussent parvenus à s'approprier tout le commerce de l'Inde Orientale, ils ne virent pas sans jalousie ce qui se passoit en Perse. Il leur parut que les privilèges, dont leur rival jouissoit dans la rade de Bender-Abassi, pouvoient être compensés par l'avantage qu'ils avoient de posséder une plus grande quantité d'épicerie, & ils entrèrent avec lui en concurrence.

Les Anglois poursuivis dans tous les marchés par un ennemi puissant, acharné sans cesse à leur ruine, succomboient par-tout. Leur chute fut accélérée, par les dissensions civiles & religieuses, qui inondoient de sang leur patrie, qui y étouffoient tous les sentimens, toutes les lumières. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes, & la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort instructive & terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandois eussent été favorables aux malheureux Stuarts, & donnaient un asyle

XLVIII.  
Décadence des Anglois aux Indes.



aux Anglois qu'il avoit proscrits; indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers; fier de ses succès; sentant ses forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire respecter & se venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'histoire a conservé le souvenir, c'est la plus savante; la plus illustre, par la capacité des chefs & le courage des matelots; la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le durent à la grandeur de leurs vaisseaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur, qui donna la loi, ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il se contenta d'y assurer le commerce Anglois, de faire désavouer le massacre d'Amboine, & de prescrire des dédommagemens pour les descendans des malheureuses victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention, dans le traité, des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'isle de Java, & dans plusieurs des Moluques. A la vérité, la restitution de l'isle de Pouleron fut stipulée; mais les usurpateurs, secondés par le négociateur Anglois qui s'étoit laissé corrompre, furent si bien éluder cet article, qui pouvoit & devoit leur donner un concurrent pour les épiceries, qu'il n'eut jamais d'exécution.

XLIX.  
Rétablisse-  
ment du  
commerce  
Anglois  
dans l'In-  
de.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du protecteur, le renouvellement de son privilège, & qu'elle se vit solidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ses droits.



Le bonheur qu'elle avoit en Europe, la suivit en Asie. L'Arabie, la Perse, l'Indostan, l'Est de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglois avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut même avec plus de franchise & de confiance qu'ils n'en avoient éprouvé autrefois. Les affaires y furent fort vives, & les bénéfices très-considérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon : ils le tentèrent. Mais les Japonois, instruits par les Hollandois que le roi d'Angleterre avoit épousé une fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports.

Malgré cette contrariété, les prospérités de la compagnie furent très-brillantes. L'espoir de donner encore plus d'étendue & de solidité à ses affaires, la flattoit agréablement, lorsqu'elle se vit arrêtée dans sa carrière par une rivalité que ses propres succès avoient fait naître.

Des négocians, échauffés par la connoissance des gains qu'on faisoit dans l'Inde, résolurent d'y naviguer. Charles second, qui n'étoit sur le trône qu'un particulier voluptueux & dissipateur, leur en vendit la permission ; tandis que d'un autre côté, il tiroit des sommes considérables de la compagnie, pour l'autoriser à poursuivre ceux qui entreprenoient sur son privilège. Une concurrence de cette nature, devoit dégénérer en brigandage. Les Anglois, devenus ennemis, couroient les uns sur les autres avec un acharnement, une animosité qui les décrierent dans les mers d'Asie.

Les Hollandois voulurent mettre à profit cette singulière crise. Ces républicains s'étoient trouvés assez long-tems les seuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin sortir une partie de leurs mains,

L.  
Malheurs  
& fautes  
des Anglois  
aux Indes.



à la fin des troubles civils d'Angleterre. La supériorité de leurs forces leur fit espérer de la recouvrer, lorsque les deux nations commencèrent, en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde : mais les hostilités ne durèrent pas assez long-tems, pour réaliser ces vastes espérances. La paix leur interdisant la force ouverte, ils se déterminèrent à attaquer les souverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle & méprisable des Anglois, accrut l'audace Hollandoise. Elle alla jusqu'à les chasser ignominieusement de Bantam en 1680.

Une insulte aussi grave & aussi publique, ranima la compagnie Angloise. La passion de rétablir sa réputation, de satisfaire sa vengeance, de maintenir ses intérêts, la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaisseaux, où furent embarqués huit mille hommes de troupes réglées. On mettoit à la voile, lorsque les ordres du monarque suspendirent le départ. Charles, dont les besoins & la corruption ne connoissoient point de bornes, avoit espéré que pour faire révoquer cette défense, on lui donneroit un argent immense. N'en pouvant obtenir de ses sujets, il se détermina à en recevoir de ses ennemis. Il sacrifia l'honneur & le commerce de sa nation à 2, 250, 000 liv. que lui firent compter les Hollandois, que de si grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projetée n'eut point lieu.

La compagnie épuisée par les frais d'un armement que la vénalité de la cour avoit rendu inutile, envoya ses bâtimens aux Indes, sans les fonds nécessaires pour former des cargaisons ; mais avec ordre à ses facteurs de les rassembler sur son crédit, si la chose étoit possible. La fidélité qu'elle avoit montrée jusqu'alors dans ses enga-



gemens, fit trouver 6, 750, 000 liv. Rien n'est plus extraordinaire que la maniere dont on s'y prit pour les payer.

Jofias Child, qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran, fit passer à l'insçu, dit-on, de ses collègues, des ordres aux Indes, pour qu'on imaginât des prétextes, quels qu'ils pussent être, de frustrer les prêteurs de leur créance. C'est à son frere Jean Child, gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce système d'iniquité fut plus particulièrement confiée. Aussi-tôt, cet homme avide, inquiet & féroce, annonce au gouverneur de Surate des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritoient, il fond sur tous les vaisseaux qui appartenoient aux sujets de la cour de Delhy, & de préférence sur les navires expédiés de Surate, comme les plus riches. Il ne respecte pas même les bâtimens qui naviguoient munis de ses passeports; & il pousse l'audace jusqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage, qui dura toute l'année 1688, causa dans tout l'Indostan des dommages inestimables.

Aurengzebi, qui tenoit les rênes de l'empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un si grand outrage. Un de ses lieutenans débarqua au commencement de 1689, avec vingt mille hommes, à Bombay, isle importante du Malabar, qu'une princesse de Portugal avoit portée, en dot à Charles second, & que ce monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, l'on abandonne le fort de Magazân avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres, plusieurs caisses remplies



d'armes, & quatorze pieces de gros canon. Le général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglois dans la plaine, les bat & les réduit à se renfermer tous dans la principale forteresse, où il les investit, & où il espere les forcer bientôt de se rendre.

Child, aussi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ses pirateries, envoie sur le champ des députés à la cour, pour y demander grace. Après bien des supplications, bien des bassesses, ces Anglois sont admis devant l'empereur, les mains liées & la face prosternée contre terre. Aurengzeb, qui vouloit conserver une liaison qu'il croyoit utile à ses états, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en souverain irrité, en souverain qui pouvoit & devoit peut-être se venger, il céda au repentir & aux soumissions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ses sujets qu'on avoit pillés : tels furent les actes de justice auxquels le despote le plus absolu qui fut jamais, réduisit ses volontés suprêmes. A ces conditions si modérées, il fut permis aux Anglois de continuer à jouir des privilèges qu'ils avoient obtenus dans les rades Mogoles, à des époques différentes.

Ainsi finit cette malheureuse affaire, qui interrompit le commerce de la compagnie pendant plusieurs années; qui occasionna une dépense de neuf à dix millions; qui causa la perte de cinq gros vaisseaux, & d'un plus grand nombre de moindre grandeur; qui coûta la vie à plusieurs milliers d'excellens matelots, & qui se termina par la ruine du crédit & de l'honneur de la nation : deux choses dont la valeur est au-dessus de tous les calculs.

En changeant de maximes & de conduite, la compagnie pouvoit se flatter de sortir du précipice affreux où



elle s'étoit jettée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangère , ruina bientôt ces douces espérances. Jacques second , despote & fanatique , mais le prince de son siècle qui entendoit le mieux la marine & le commerce , fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entière. Les suites de ces sanglantes divisions , sont assez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille-deux cents bâtimens marchands qui furent évalués six cents soixante-quinze millions de livres ; & que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes , se trouverent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique , qui devoit accélérer la ruine de la compagnie. Les réfugiés François avoient porté en Irlande & en Ecosse la culture du lin & du chanvre. Pour encourager cette branche d'industrie , on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes , excepté les mouffelines , & celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déjà épuisé , pouvoit-il résister à un coup si imprévu , si accablant ?

La paix qui devoit finir tant de malheurs , y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis ; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615 quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes Orientales. Ils l'accusoient d'affoiblir les forces navales , par une grande consommation d'hommes ; & de diminuer , sans dédommagement , les expéditions pour le Levant & pour la Russie. Ces clameurs , quoique contredites par des hommes éclairés , devinrent si violentes



vers l'an 1628, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce; de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état; & s'il lui étoit favorable, de l'autoriser par une déclaration publique. Le tems n'avoit qu'affoupi cette opposition nationale; & elle se renouvela plus furieuse que jamais, au tems dont nous parlons. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs spéculations, consentoient qu'on fît le commerce des Indes; mais ils soutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilège exclusif leur paroissoit un attentat manifeste contre la liberté. Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement, qu'en vue de procurer le bien général; & l'on y portoit atteinte en immolant, par d'odieux monopoles, l'intérêt public à des intérêts privés. Ils fortifioient ce principe fécond & incontestable, par une expérience assez récente. Durant la rébellion, disoient-ils, les marchands particuliers, qui s'étoient emparés des mers d'Asie, y porterent le double des marchandises nationales qu'on demandoit auparavant, & ils se trouverent en état de donner les marchandises en retour, à un prix assez bas pour supplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Mais ces républicains habiles, certains de leur perte, si les Anglois conduisoient plus long-tems les affaires sur les principes d'une liberté entière, firent insinuer à Cromwel par quelques personnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie exclusive. Ils furent secondés dans leurs menées par les négocians Anglois qui faisoient alors ce commerce, & qui se promettoient pour l'avenir des gains plus considérables; lorsque devenus seuls vendeurs, ils donneroient la loi aux consommateurs.



Le protecteur , trompé par les insinuations artificielles des uns & des autres , renouvela le monopole , mais pour sept ans seulement ; afin de pouvoir revenir sur ses pas , s'il se trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroissoit pas mauvais à tout le monde. Assez de gens pensoient que le commerce des Indes ne pouvoit réussir , qu'à l'aide d'un privilège exclusif : mais plusieurs d'entr'eux soutenoient que la charte du privilège actuel n'en étoit pas moins nulle ; parce qu'elle avoit été accordée par des rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient plusieurs actes de cette nature , cassés par le parlement , sous Edouard III , sous Henri IV , sous Jacques I , sous d'autres régnes. Charles II avoit , à la vérité , gagné un procès de cette nature à la cour des Plaidoyers Communs ; mais sur une raison puérile. Ce tribunal avoit osé dire , *que le prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les sujets pussent commercer avec les infidèles , dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les partis dont on a parlé eussent des vues particulieres & même opposées , ils se réunissoient tous dans le projet de rendre le commerce libre , ou de faire annuler du moins le privilège de la compagnie. La nation , en général , se déclaroit pour eux : mais le corps attaqué leur opposoit ses partisans , les ministres , tout ce qui tenoit à la cour , qui faisoit elle-même cause commune avec lui. Des deux côtés , on employa la voie des libelles , de l'intrigue , de la corruption. Du choc de ces passions , il sortit un de ces orages , dont la violence ne se fait guère sentir qu'en Angleterre. Les factions , les sectes , les intérêts se heurterent avec impétuosité. Tout , sans distin-



ction de rang, d'âge, de sexe se partagea. Les plus grands événemens n'avoient pas excité plus d'enthousiasme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs, offrit de prêter de grandes sommes, à condition qu'on lui laisseroit son privilège. Ses adversaires en offrirent de plus considérables pour le faire révoquer.

Les deux chambres, devant qui s'instruisoit ce grand procès, se déclarèrent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire, ensemble ou séparément, le commerce de l'Inde. Ils s'affocièrent & formèrent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permission de continuer ses armemens jusqu'à l'expiration très-prochaine de sa charte. Ainsi, l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes Orientales, autorisées par le Parlement, au-lieu d'une seule établie par l'autorité royale.

On vit alors ces deux corps aussi ardens à se détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce; & se regardoient avec cette jalousie, cette haine, que l'ambition & l'avarice ne manquent jamais d'inspirer. Leur division se manifesta par de grands éclats en Europe, & sur-tout aux Indes. Les deux sociétés se rapprochèrent enfin, & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumieres, de sagesse & de dignité. Les principes du commerce, qui se développoient de plus en plus en Angleterre, influèrent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens; elle en forma de nouveaux. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilège étoit attaqué avec  
moins



moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la sanction des loix, & obtenu la protection du parlement.

Quelques disgraces passageres, troublerent ses prospérités. Les Anglois avoient formé, en 1702, un établissement dans l'isle de Pulocondor, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume, jusqu'alors trop négligé. Une sévérité outrée révolta seize soldats Macassars, qui faisoient partie de la garnison. Dans la nuit du 3 mars 1705, ils mirent le feu aux maisons du fort, & massacrèrent les Européens, à mesure qu'ils sortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette manière; le reste tomba sous les coups des naturels du pays, mécontents de l'insolence de ces étrangers. La compagnie perdit par cet événement les dépenses que lui avoit coûtées son entreprise, les fonds qui étoient dans son comptoir, & les espérances qu'elle avoit conçues.

Les malheurs qu'elle éprouva en 1719 à Sumatra, eurent des suites moins funestes. Cette grande isle fut fréquentée par les Anglois, dès leur arrivée aux Indes; mais ce ne fut qu'en 1688 qu'ils s'y fixèrent. Ils chassèrent les Hollandois de Bencouli, ville considérable de la côte Occidentale, bâtie sur une baie large & commode; & ils s'établirent à leur place. Les conquérans trouverent des insulaires portés à traiter avec eux; & ces dispositions furent d'abord sagement cultivées. Une conduite si mesurée ne dura pas long-tems. Les agens de la compagnie ne tarderent pas à se livrer à cet esprit de rapine & de tyrannie, que les Européens portent si généralement en Asie. Il commença à s'élever entr'eux & les naturels du pays quelques nuages qui grossirent peu-à-peu. La défiance & l'animosité n'avoient plus de bornes, lorsqu'on



apperçut à quelques milles de la côte, sortir de terre les fondemens d'une forteresse. A cette vue, les habitans de Bencouli prirent les armes. Tout le pays se joignit à eux. En moins de rien, tous les édifices de la compagnie furent réduits en cendres, les Anglois battus & obligés de s'embarquer avec ce qu'ils purent emporter d'effets. Leur proscription ne fut pas longue. La crainte de retomber sous le joug de l'impitoyable Hollandois qui étoit en force sur la frontière, les fit rappeler. Ils tirèrent de leur désastre l'avantage de pouvoir achever sans contradiction le fort Malboroug, où ils sont encore.

Ces troubles étoient à peine apaisés, qu'il s'en éleva de nouveaux dans le Malabar & dans d'autres contrées. Comme ils tiroient tous leur source de l'avarice & de l'inquiétude des employés de la compagnie, elle y mit fin, en abandonnant les prétentions injustes qui les avoient fait naître. De plus grands intérêts fixerent bientôt son attention.

LI. L'Angleterre & la France entrèrent en guerre en 1744.   
Guerres  
des An-  
glois &  
des Fran-  
çois. Toutes les parties de l'Univers devinrent le théâtre de leurs divisions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation soutint son caractère. Les Anglois, toujours animés de l'esprit de commerce, attaquèrent celui de leurs ennemis, & le détruisirent. Les François, fideles à leur passion pour les conquêtes, s'emparèrent du principal établissement de leur concurrent. Les événemens firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de sagesse. Celui qui ne s'étoit occupé que de son aggrandissement, tomba dans une inaction entière; tandis que l'autre, privé du centre de sa puissance, donnoit plus d'étendue à ses entreprises.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hostilités



qui les divisoient, qu'elles entrèrent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l'Inde. Peu après, elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les François se trouverent chassés du continent & des mers d'Asie. A la paix de 1763, la compagnie Angloise se trouva en possession de l'empire, en Arabie, dans le golfe Persique, sur les côtes de Malabar & de Coromandé, & dans le Bengale.

Toutes ces régions diffèrent par le climat, par les mœurs, par le sol, par les productions, par l'industrie, par les ventes & par les achats. Elles doivent être exactement & profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On sentira que leur description appartient spécialement à l'histoire de la nation, qui s'y est procuré une influence plus marquée, & qui en retire les plus grands avantages.

L'Arabie est une des plus grandes péninsules du monde connu. Elle a pour limites, au Nord, la Syrie, le Diarbeck & l'Irak-Arabi; au Midi, l'Océan Indien; au Levant, le Sein Persique; au Couchant, la Mer-Rouge, & celui des Anglois en en trois régions, l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte, & l'Arabie heureuse; noms analogues au sol de chacune de ces contrées.

LII.

Commerce  
général de  
la Mer-  
Rouge, &  
celui des  
Anglois en  
particu-  
lier.

L'Arabie pétrée est la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. Elle est généralement inculte, & presque par-tout couverte de rochers. On ne voit dans l'Arabie déserte que des plaines arides, des monceaux de sable que le vent élève & qu'il dissipe, des montagnes escarpées, qu'une tendre verdure n'embellit jamais. Les sources d'eau y sont si rares, qu'on se les est toujours disputées les armes à la main. L'Arabie heureuse doit



moins ce titre imposant à sa fertilité, qu'au voisinage des stériles contrées qui l'environnent. Ces diverses régions, quoiqu'exposées à des chaleurs fort vives, jouissent d'un ciel constamment pur, constamment serein.

Tous les monumens attestent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. On croit que ses premiers habitans sont venus de la Syrie & de la Chaldée. Rien ne nous apprend en quel tems ils ont commencé à être des peuples policés, ni si leurs lumières leur sont venues des Indes, ou s'ils les ont acquises. Il paroît que le Sabeïsme étoit leur religion, avant même qu'ils connussent les peuples de la haute Asie. De bonne heure ils ont eu des idées sublimes de la divinité. Ils rendoient un culte aux astres, comme à des corps animés par des esprits célestes. Leur religion n'a été ni atroce, ni absurde, & quoique susceptibles de ces enthousiasmes subits qui sont si communs chez les peuples Méridionaux, il ne paroît pas que le fanatisme les ait infectés jusqu'au tems de Mahomet. Les Arabes du désert avoient un culte moins éclairé. Plusieurs ont adoré le soleil, & quelques-uns lui ont immolé des hommes. Il y a une vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire, & par l'inspection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

Lorsque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans sa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zèle à ses sectateurs; & ce zèle en fit des conquérans. Ils portèrent leur domination, des mers de l'Occident à celles de la Chine, & des Canaries aux isles Moluques. Ils y



portèrent aussi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Les Arabes furent moins heureux dans les beaux arts, où ils montrèrent à la vérité quelque génie; mais aucune idée de ce goût que la nature a donné quelque tems après aux peuples qui se font faits leurs disciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en spectacles, en événemens merveilleux qui excitent l'enthousiasme; tandis que le goût, qui choisit & moissonne dans les champs où le génie a semé, semble convenir davantage à des peuples sobres, doux & modérés, qui vivent sous un ciel heureusement tempéré. Peut-être aussi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raison épurée & mûrie par le tems, demande-t-il une certaine stabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les esprits; un progrès insensible de lumières; qui, donnant une plus grande étendue au génie, lui fait saisir des rapports plus justes entre les objets, & une plus heureuse combinaison de ces sensations mixtes, qui font les délices des âmes délicates. Ainsi les Arabes, presque toujours poussés en des climats brûlans par la guerre & le fanatisme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de situation, qui forme le goût. Mais ils apportèrent dans les pays de leurs conquêtes, les sciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts nécessaires à la prospérité des nations.

Aucun peuple de leur tems, n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce aussi vaste. Ils s'en occupoient dans le cours même de leurs conquêtes. De l'Espagne au Tonquin, ils avoient des négocians, des manufactures, des entrepôts; & les autres peuples, du moins ceux de l'Occident, tiroient d'eux,



& les lumieres, & les arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conservation & à l'agrément de la vie.

Quand la puissance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de plusieurs nations qu'ils avoient soumises, secouerent le joug de ces princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de son gouvernement, ainsi, que ses premieres mœurs. A cette époque, la nation divisée en tribus, comme autrefois, sous la conduite de chefs différens, retomba dans son premier caractère, dont le fanatisme & l'ambition l'avoient fait sortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs & vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits & de qualités, qui paroissent incompatibles, semblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une nation singulière, dont la figure & le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains & les Persans, dont ils sont environnés. Graves & sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entr'eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre & de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colere qui les en fait sortir. Ce peuple a de l'intelligence, & même de l'ouverture pour les sciences; mais il le cultive peu, soit défaut de secours ou même de besoins; aimant mieux souffrir, sans doute, les maux de la nature, que les peines du travail. Les Ara-



bes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Leur passion dominante, c'est la jalousie, tourment des âmes ardentes, foibles, oisives, à qui l'on pourroit demander, si c'est par estime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles sont méfiantes. C'est des Arabes, dit-on, que plusieurs nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les viles précautions que cette odieuse passion inspire, contre un sexe qui doit être le dépositaire, & non le tributaire de nos plaisirs. Aussi-tôt que leurs filles sont nées, ils rapprochent par une forte de couture les parties que la nature a séparées, & n'y laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adhèrent peu-à-peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le tems du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les femmes sont soumises, comme les filles, à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est, que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une espece de serrure, dont le mari seul a la clef. Cette pratique, connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Petrée.

Telle est la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la composent, a dû jeter nécessairement dans leur caractère quelques singularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le désert, peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou



moins considérables ; mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire , assisté de quelques vieillards , termine les différends , punit les coupables. S'il est hospitalier , humain & juste , on l'adore. Est-il fier , cruel , avare , on le met en pièces , & on lui donne un successeur de sa famille.

Ces peuples campent dans toutes les saisons. Ils n'ont point de demeure fixe , & ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau , des fruits , des pâturages. Cette vie errante leur paroît pleine de délices ; & ils regardent les Arabes sédentaires comme des esclaves. Ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits , leurs tentes , leurs cordages , les tapis sur lesquels ils couchent ; tout se fait avec la laine de leurs brebis , avec le poil de leurs chevres & de leurs chameaux. C'est l'occupation des femmes dans chaque famille ; & dans tout le désert il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils consomment de tabac , de café , de dattes , est payé par le beurre qu'ils portent sur la frontière , par plus de vingt mille chameaux , qu'ils vendent annuellement 48 livres au moins par tête. Ces animaux , si utiles dans l'Orient , étoient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perse , depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le besoin & diminué l'espèce.

Comme ces objets ne suffisoient pas aux Arabes pour se procurer les choses qui leur manquent , ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la superstition mène dans leurs fables. La plus nombreuse qui va de Damas à la Mécque , achète la sûreté de son voyage par un tribut de cent bourses , ou de cent cinquante mille livres , auquel le grand-seigneur s'est soumis , & qui , par



d'anciennes conventions, se partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes, sur le territoire desquelles il leur faut passer.

Indépendamment de cette ressource, les Arabes de la partie du désert qui est le plus au Nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fideles, si désintéressés entr'eux, sont féroces & avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaisans & généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'est pas de leur famille, est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin; & il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, en soient le théâtre.

Les Arabes, qui se vouent au brigandage, s'associent avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, & l'animal, la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau, dès la naissance aux exercices & aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire, & les nuits sans dormir. On l'exerce à plier ses jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation singulière, dont il paroît que les rois se servent quelquefois pour mieux dompter les peuples à proportion qu'on double ses travaux, on diminue sa subsistance. On le forme à la course par l'émulation. Un cheval Arabe est le rival qu'on présente au



chameau. Celui-ci, moins prompt & moins léger, lasse, à la fin, son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau sont prêts & dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, & vont attendre sur les confins le marchand ou le voyageur, pour les piller. L'homme dévaste, massacre, enleve; & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu'à trois cents lieues en huit jours, sans décharger ses chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils passent tout ce tems-là sans boire, à moins qu'ils ne sentent par hasard une source à quelque distance de leur route; alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une seule fois, pour la soif passée & pour la soif à venir. Tel est cet animal, si souvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran, & dans les romans Orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, & un sol propre à la culture de l'orge, nourrissent des chevaux qui sont les meilleurs que l'on connoisse. De tous les pays du monde, on cherche à se procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette espèce animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vitesse, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domestiques, sur le service, sur l'attachement desquels ils peuvent compter; & il leur arrive ce qui est commun à tous les peuples nomades, sur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté; c'est que les animaux & les hommes prennent quelque chose



de l'esprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la simplicité, de la douceur, de la docilité; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les sujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractère qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés sur l'Océan Indien & sur la Mer-Rouge; ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuse, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivoient, à une terre qui fournissoit, presque sans culture, à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avoit donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium & du sorbet. Ces plaisirs sont précédés ou suivis de parfums exquis qu'on brûle devant eux, & dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légèrement imprégnés d'une asperfusion d'eau-rose.

Avant que les Portugais eussent intercepté la navigation de la Mer-Rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agens de tout le commerce qui se faisoit par cette voie. Aden, situé à l'extrémité la plus Méridionale de l'Arabie, sur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La situation de son port, qui lui procuroit des liaisons faciles avec l'Égypte, l'Éthiopie, l'Inde & la Perse, en avoit fait pendant plusieurs siècles, un des plus florissans comptoirs de l'Asie. Quinze ans après avoir résisté au grand Albuquerque qui vouloit le détruire en 1513, il se soumit aux Turcs qui n'en restèrent pas long-tems



les maîtres. Le roi d'Yemen, possesseur de la seule portion de l'Arabie, qui mérite d'être appelée heureuse, les en chassa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ses états qui n'avoit été jusqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu considérables. La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faisoient la base de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation, continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passe pas aujourd'hui 700, 000 livres, étoient dans ces tems-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce devoit être toujours peu de chose. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafiér vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de tems immémorial, où il est encore cultivé avec succès. M. Lagrenée de Mezieres, un des agens les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a possédé de son fruit, & en a fait souvent usage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & presque aussi parfumé que celui qu'on a commencé à cueillir dans l'Arabie vers la fin du quinzième siècle.

On croit communément qu'un Mollach, nommé Chaldely, fut le premier Arabe qui fit usage du café, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel, qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ses prières nocturnes. Ses derviches l'imiterent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'apercevoir que cette boisson purifioit le sang par une douce agitation, dissipoit les pesanteurs de l'estomac, égayoit l'esprit; & ceux même qui n'avoient pas besoin de se tenir éveillés, l'adoptèrent. Des bords de la Mer-Rouge il



passa à Médine, à la Mecque, &, par les pèlerins, dans tous les pays mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne sont pas aussi libres que parmi nous, où la jalousie des hommes & la retraite austère des femmes rendent la société moins vive, on imagina d'établir des maisons publiques, où se distribuoit le café. Celles de Perse devinrent bientôt des lieux infâmes, où de jeunes Georgiens, vêtus en courtisanes, représentoient des farces impudiques, & se prostituoient pour de l'argent. Lorsque la cour eut fait cesser des dissolutions si révoltantes, ces maisons furent un asyle honnête pour les gens oisifs, & un lieu de délassement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles; les poètes y récitoient leurs vers, & les Mollachs y débitaient des sermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choses ne se passèrent pas si paisiblement à Constantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en sortoit pas. Le grand Muphti, désespéré de voir les mosquées abandonnées; décida que cette boisson étoit comprise dans la loi de Mahomet, qui proscriit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui sert souvent la superstition dont il est quelquefois la dupe, fit aussi-tôt fermer des maisons qui déplaisoient si fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'opposer à l'usage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces sévérités. On continua de boire du café; & même les lieux où il se distribuoit, se trouverent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Au milieu du dernier siècle, le grand-visir Kuprolî se transporta déguisé dans les principaux cafés de Constan-



tinople. Il y trouva une foule de gens mécontents, qui, persuadés que les affaires du gouvernement sont en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, & censuroient avec une hardiesse extrême la conduite des généraux & des ministres. Il passa de-là dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens simples, la plupart soldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux du prince qu'ils adorent en silence, chantoient gaiment, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernières sociétés, qui n'entraînent point d'inconvénient, lui parurent devoir être tolérées; mais il jugea les premières dangereuses, dans un état despotique. Il les supprima, & personne n'a entrepris depuis de les rétablir. Ce règlement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'usage du café, & en a peut-être étendu la consommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait; & il n'y a point de maison où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verse indifféremment à toute heure, parce qu'il est d'usage d'en présenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il seroit également impoli de ne le point offrir, ou de le refuser.

Dans le tems précisément qu'on fermoit les cafés à Constantinople, on en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652, par un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle se trouva du goût des Anglois; & toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

L'arbre qui produit le café, croît dans le territoire de



Betelfagui , ville de l'Yemen , située à dix lieues de la Mer-Rouge , dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long , sur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout. Celui qui croît sur les lieux élevés , est plus petit , plus verd , plus pesant , & préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'habitans , qui , la plupart , font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature est réservé aux citoyens riches. La multitude est réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuse fève. Ces restes méprisés , lui forment une boisson assez claire , qui a le goût du café , sans en avoir ni l'amertume , ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Betelfagui , qui est le marché général. C'est-là aussi que s'achete tout le café qui doit fortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka , qui en est éloigné de trente-cinq lieues , ou dans les ports plus voisins de Lochia ou d'Hodeida , d'où il est conduit sur de légers bâtimens à Jedda. Les Egyptiens le vont prendre dans la dernière de ces places , & tous les autres peuples dans la première.

L'exportation du café peut être évaluée à douze millions cinq cents cinquante mille livres pesant. Les compagnies Européennes entrent dans ces achats pour un million & demi ; les Persans , pour trois millions & demi ; la flotte de Suez , pour six millions & demi ; l'Indostan , les Maldives , & les colonies Arabes de la côte d'Afrique , pour cinquante milliers ; les caravanes de terre , pour un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes & par les Européens , sont les mieux choisis , ils coûtent seize à



dix sept sols la livre. Les Persans, qui se contentent des cafés inférieurs, ne payent la livre que douze à treize sols. Elle revient aux Egyptiens à quinze ou seize, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de bon, & en partie de mauvais café. En réduisant le café à quatorze sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie 8, 785, 000 livres. Cet argent ne lui reste pas; mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs productions dans ses ports de Jedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyssinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des esclaves. De la côte Orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des esclaves, de l'ambre, de l'ivoire : du golfe Persique, des dattes, du tabac, du bled : de Surate, une quantité immense de grosses toiles, peu de belles : de Bombay & de Pondichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe : de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du safran d'Inde, du kaire, du cardamome, des planches même : des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle; du poivre, que ces isles se sont procurés par des échanges : du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles, presque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandises, qui peuvent être vendues six millions, trouve sa consommation dans l'intérieur du pays. Le reste, sur-tout les toiles, se distribue dans l'Abyssinie, à Socotora, & sur la côte Orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, sa capitale, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils sont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les maisons  
de



de commerce sont tenues par des Banians de Surate ou du Guzurate , qui ne manquent jamais de regagner leur patrie , aussi-tôt que leur fortune est faite. Ils cèdent alors leurs établissemens à des négocians de leur nation , qui disparoissent à leur tour , pour être remplacés par d'autres.

Autrefois les compagnies Européennes , qui ont le privilège exclusif de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance , avoient établi des agens à Moka. Malgré une capitulation solennelle qui avoit fixé à deux & un quart pour cent , les droits qu'on devoit payer , ils y éprouvoient des vexations fréquentes. Le gouverneur de la place exigeoit d'eux des présens qui lui servoient à acheter la faveur des courtisans , ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faisoient sur les marchandises d'Europe qu'ils débitoient , sur les draps spécialement , leur faisoit dévorer tant d'humiliations. Lorsque le Caire s'avisa de fournir ces différens objets , il ne fut pas possible de soutenir sa concurrence , & l'on renonça à des établissemens fixes.

Le commerce se fit par des vaisseaux partis d'Europe avec le fer , le plomb , le cuivre , l'argent nécessaire pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les subrecargues , chargés de ces opérations , terminoient les affaires à chaque voyage. Ces expéditions , d'abord assez nombreuses & assez utiles , tombèrent successivement. Les plantations de café , formées par les nations Européennes dans leurs colonies , firent diminuer également , & la consommation , & le prix de celui d'Arabie. A la longue , ces voyages ne donnerent pas assez de bénéfice pour soutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer à Moka , l'une de Bombay , & l'autre de Pondichery ,



des navires avec des marchandises d'Europe & des Indes. Souvent même, elles ont eu recours à un moyen moins dispendieux. Les Anglois & les François, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la Mer-Rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent, pour un modique fret, du café des compagnies, qui le versent dans les vaisseaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande qui interdit les armemens à ses sujets, & qui ne fait point elle-même d'expédition pour le golfe Arabique, est privée de la part qu'elle pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une branche bien plus riche, c'est celle de Jedda.

Jedda est un port situé vers le milieu du golfe Arabique, à vingt lieues de la ville Sainte. Le gouvernement y est mixte. Le Grand Seigneur & le Scherif de la Mecque, en partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits sont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils se payent toujours en marchandises, que les administrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chassés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen, l'auroient été de Jedda; si l'on n'avoit crainit qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui auroit mis fin aux pèlerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans trois vaisseaux à Jedda. Ils sont chargés de toile de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton & de soie, souvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit dix millions de livres. Il part de Bengale pour la même destination



deux, & le plus souvent trois vaisseaux. Ils appartiennent aux Anglois. Ce sont les marchands libres de cette nation qui les expédient. Autrefois leur compagnie s'y intéressoit; aujourd'hui ces marchands n'ont pour associés que les Arméniens. On peut évaluer ces cargaisons réunies, à sept millions deux cents mille livres. Elles sont composées de riz, de gingembre, de safran, de sucre, de quelques étoffes de soie, & d'une quantité considérable de toiles, la plupart communes. Ces vaisseaux, qui peuvent entrer dans la Mer-Rouge depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mai, trouvent à Jedda la flotte de Suez.

Elle est ordinairement composée de quatorze ou quinze navires, chargés de bled, de riz & de légumes pour la subsistance de l'Arabie. Ils portent pour l'Asie de la verroterie de Venise, du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des brasselets. Arrivés ensemble en octobre, ils s'en retournent ensemble en février, avec six millions cinq cents milliers pesant de café, & pour sept millions de livres en toiles ou en étoffes. Quoiqu'ils n'aient que deux cents lieues à faire, pour regagner leur port, ils emploient à cette navigation deux mois; parce qu'ils sont contrariés par le vent du Nord, qui règne continuellement dans cette mer. Leur ignorance est telle que, malgré l'habitude où ils sont de jeter l'ancre toutes les nuits, ils se regardent comme heureux lorsqu'ils ne perdent que le sixième de leurs vaisseaux. Qu'on joigne à ces pertes la cherté des armemens, les droits excessifs qu'il faut payer à Suez, les vexations inévitables dans un gouvernement oppresseur de toute industrie; & l'on sentira que dans la situation actuelle des choses, la liaison de l'Europe avec l'Inde par cette voie, est impraticable.



Les marchandises arrivées de Surate & de Bengale , que la flotte Egyptienne n'emporte pas , sont consommées en partie dans le pays , & achetées en plus grande quantité par les caravanes qui se rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville a toujours été chère aux Arabes. Ils pensoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham ; & ils accouroient de toutes parts dans un temple , dont on le croyoit le fondateur. Mahomet , trop habile pour entreprendre d'abolir une dévotion si généralement établie , se contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révééré , & il le dédia à l'unité de Dieu : sublime & puissante idée que toutes les religions doivent à la philosophie ! Mahomet ne fut pas l'envoyé du ciel ; mais un adroit politique & un grand conquérant. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité qu'il destinoit à être la capitale de son empire , il ordonna que tous ceux qui suivroient sa loi s'y rendissent une fois dans leur vie , sous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre , qui doit faire sentir que la superstition seule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pèlerin , de quelque pays qu'il fût , achetât & fît bénir cinq pièces de toile de coton , pour servir de suaire , tant à lui , qu'à tous ceux de sa famille que des raisons valables auroient empêché d'entreprendre ce saint voyage.

Cette politique devoit faire , de l'Arabie , le centre d'un grand commerce , lorsque le nombre des pèlerins s'élevoit à plusieurs millions. Le zèle s'est si fort rallenti , sur-tout à la côte d'Afrique , dans l'Indostan & en Perse , à proportion de l'éloignement où ces pays sont de la Mecque , qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. Ce sont des Turcs pour la plupart. Il emportent sept cents



cinquante mille pièces de toile, de dix aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entr'eux achètent pour revendre. Ils sont invités à ces spéculations, par l'avantage qu'ils ont en traversant le désert, de n'être pas écrasés par les douanes & les vexations qui rendent ruineuses les échelles de Suez & de Bassora. L'argent de ces pèlerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va se perdre dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour 14,400,000 liv. & pour environ le huitième de cette somme en marchandises. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les Anglois sont parvenus à s'en approprier la portion la plus considérable. Ils ont acquis la même supériorité en Perse.

Cette nation avoit à peine été admise dans l'empire des Sophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandois. Le commerce de ces républicains s'établit d'abord sur un pied très-défavorable; mais bientôt délivrés, par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouissoit de trop de faveurs, pour être balancé par la plus grande économie, ils se virent bientôt sans concurrents, & par conséquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'est sur ce système destructeur, qu'étoient fondés les rapports des Persans avec les Hollandois; lorsque le retour des Anglois, que les François ne tardèrent pas à suivre, donna aux affaires une face nouvelle & plus raisonnable.

Dans le tems que les trois nations faisoient les plus grands efforts pour se donner la supériorité, & que ces efforts tournoient à l'avantage de l'empire; on leur fit

LIII.

Commerce  
général du  
golfe Persi-  
que, & ce-  
lui des An-  
glois en  
particulier.



éprouver mille vexations , plus injustes , plus odieuses les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles , dont les cruautés & les injustices affoiblissoient les liaisons de leurs sujets avec les autres peuples. L'un de ces despotes étoit si féroce , qu'un grand de la cour disoit , *que toutes les fois qu'il sortoit de la chambre du roi , il tâtoit sa tête avec ses deux mains , pour voir si elle étoit encore sur ses épaules*. Lorsqu'on annonçoit à son successeur que les Turcs envahissoient les plus belles provinces de l'empire , il répondoit froidement , *qu'il s'embarrassoit peu de leurs progrès , pourvu qu'ils lui laissassent la ville d'Ispahan*. Il eut un fils si basement livré aux plus petites pratiques de sa religion , qu'on l'appelloit , par dérision , *le moine* ou *le prêtre Hussein* : caractère moins odieux peut-être pour un prince , mais bien plus dangereux pour ses peuples , que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils souverains , les affaires devenoient tous les jours plus languissantes à Bender-Abassi. Les Aghuans les réduisirent à rien.

Ces Aghuans sont un peuple du Kandahar , pays montagneux , situé au Nord de l'Inde. On les a vus tantôt soumis aux Mogols , tantôt aux Persans , & le plus souvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale , vivent sous des tentes , à la manière des Tartares. Ils sont petits , & mal-faits ; mais nerveux , robustes , adroits à tirer de l'arc , à manier un cheval , endurcis aux fatigues. Leur manière de combattre est remarquable. Des soldats d'élite , partagés en deux troupes , fondent sur l'ennemi , n'observant aucun ordre , & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Dès que le combat est engagé , ils



se retirent sur les flancs & à l'arrière-garde, où leur fonction est d'empêcher que personne ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent sur lui le sabre à la main, & le forcent de reprendre son rang.

Vers le commencement du siècle, on vit ces hommes féroces sortir de leurs montagnes, se jeter sur la Perse, y porter par-tout la désolation, & finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. Le fanatisme perpétue les horreurs dont ils se sont souillés, dans le cours de leur conquête. Un zèle dévorant pour les superstitions des Turcs, une aversion insurmontable pour la secte d'Ali, leur font massacrer, de sang froid, des milliers de Persans. Dans le même tems, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, sont ravagées par les Russes, les Turcs & les Tartares. Thamas Koulikan réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands, mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle source de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetière, monument à jamais honteux de l'instinct destructeur des hommes sans police ; mais suite inévitable des vices du gouvernement despotique.

Dans cette confusion de toutes choses, les ventes Angloises, en Perse, étoient réduites à cinq cents balles de lainerie, à deux cents milliers de fer & autant de plomb. Ces objets réunis ne rendoient que douze à treize cents mille livres payées en argent. Cet état de langueur déterminait la compagnie à aller, comme ses rivaux, chercher à Bassora les débouchés que Bender-Abassi lui refusoit.

Bassora est une grande ville, bâtie par les Arabes, dans le tems de leur plus grande prospérité, quinze lieues au-



deffous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate , & à la même distance du golfe Perfique où ces fleuves vont se jetter. Cinquante mille ames forment sa population. Ce sont des Arabes , auxquels se sont joints quinze cents Arméniens , & un petit nombre de familles de différentes nations , que l'espoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en riz , en fruits , en légumes , en coton , & surtout en dattes.

Le port de Bassora devint , comme ses fondateurs l'avoient prévu , un entrepôt célèbre. Les marchandises de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate ; & celles des Indes , par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle se feroit rouverte , dans le tems de leur décadence , si ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des divisions des Arabes , des Persans & des Turcs. Ces derniers , devenus possesseurs paisibles de ce port , ont profité des malheurs de leurs voisins , pour y rappeler le commerce. Les affaires , qui se traitoient à Bender-Abassi , se font maintenant à Bassora , qui a recouvré son éclat & son importance.

Ce changement ne s'est pas opéré sans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les navigateurs que dans la riviere. Ils prévoyoit que si ces étrangers avoient la liberté de se fixer dans la ville , on ne pourroit pas leur faire la loi , & qu'ils garderoient dans leurs magasins ce qu'ils n'auroient pas vendu pendant une mouçon , pour s'en défaire plus utilement dans un autre tems. A cette raison d'une avidité mal entendue , se joignoient des idées de superstition. On prétendit qu'il étoit contraire au respect dû à la religion , que des infidèles habitassent dans une cité consacrée par le sang de tant de martyrs , de tant de saints personnages mahométans.



Ce préjugé paroïssoit faire impression sur le gouvernement. On fit taire ses scrupules. Les nations donnerent de l'argent, & il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

Les révolutions sont si fréquentes en Asie, qu'il est impossible que le commerce y soit aussi suivi qu'il l'est en Europe. Ces événemens, joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différens états, doivent occasionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Bassora, très-éloigné par sa situation du centre des affaires, éprouve plus qu'aucune autre place cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les tems, on peut, sans crainte de s'écarter beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à douze millions les marchandises qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglois entrent dans cette somme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les Maures, les Banians, les Arméniens & les Arabes, pour le reste.

Les cargaisons de ces nations sont composées du riz, du sucre, des mouffelines unies, rayées & brodées du Bengale; des épiceries de Ceylan & des Moluques; de grosses toiles blanches & bleues de Coromandel; du cardamome, du poivre, du bois de sandal de Malabar; d'étoffes d'or & d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate; des perles de Baharem & du café de Moka; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importans, viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions sont portées sur de petits bâtimens Arabes: mais la plupart arrivent sur des vaisseaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable.



Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Bassora, en especes plus estimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Bassora. Il en passe la moitié en Perse, & elle y est portée par des caravanes parce que dans tout l'empire, il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation s'en fait principalement dans les provinces Septentrionales, un peu moins ravagées que les Méridionales. Les unes & les autres payerent quelque tems avec des pierreries, que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la suite, elles eurent recours à des ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliées prodigieusement. Enfin, on en est venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit enfouis, & qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fournissoient les gommes, & qui ont été coupés, le tems de repousser; si les chevres qui donnoient de si belles laines, ne se multiplient pas; si les soies, qui suffisoient à peine au peu de manufactures qui restent en Perse, continuent à être rares; si cet état ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, & il faudra renoncer à cette source de commerce.

Le second débouché est plus assuré. Il se fait par Bagdad, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négocians viennent faire leurs achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payées avec de l'or, des draps François, des noix de Galle, de l'orpiment qui en-



tre dans les couleurs, & dont les Orientaux font un grand usage pour épiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins considérable, c'est celui du désert. Les Arabes, voisins de Bassora, vont tous les ans à Alep, dans le printems, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à six cents mille francs de mousselines dont ils se chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre & des glaces de Venise. Les caravanes Arabes ne sont jamais troublées sur leur route. Les étrangers même ne courroient point de risque, s'ils avoient la précaution de se faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette sûreté, jointe à la célérité & au bon marché, feroit universellement préférer le chemin du désert à celui de Bagdad, si le pacha de la province qui a établi des péages en différents endroits de son gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandises de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il se fait à Bassora & dans son territoire, une assez grande consommation, sur-tout de café. Ces objets sont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-rose & des fruits secs. On y ajoute des grains, lorsqu'il est permis d'en livrer à l'étranger.

Ce commerce s'étendrait, si l'on vouloit le débarrasser des entraves qui le gênent. Mais l'activité que pourroient avoir les naturels du pays, est continuellement traversée par les vexations qu'on leur fait prouver, singulièrement



dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne sont guère moins opprimés par des commandans, qui tirent de leurs brigandages l'avantage de se perpétuer dans leurs postes, & souvent de conserver leur tête. Si cette fois de l'or pouvoit se calmer quelquefois, elle feroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes, qui ne travaillent qu'à se supplanter, & qui ne craignent pas d'employer, pour y réussir, les moyens les plus exécrables. On vit, en 1748, un exemple frappant de cette odieuse jalousie.

M. le baron de Knyphausen conduisoit le comptoir Hollandois de Bassora, avec un succès extraordinaire. Les Anglois se voyoient à la veille de perdre la supériorité qu'ils avoient acquise dans cette place, ainsi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement, qui devoit également blesser leurs intérêts & leur vanité, les rendit injustes. Ils animèrent le gouvernement Turc contre une industrie qui lui étoit utile, & firent ordonner la confiscation des marchandises & des richesses de leur rival.

Le facteur Hollandois, qui, sous les occupations d'un marchand, cachoit l'ame d'un homme d'état, prend sur le champ son parti en homme de génie. Il se retire avec ses gens, & les débris de sa fortune, à la petite île de Kareck, située à quinze lieues de l'embouchure du fleuve; il s'y fortifie au point, qu'en arrêtant les bâtimens Arabes & Indiens, chargés pour la ville, il force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'on lui a causées. Bientôt la réputation de son intégrité, de sa capacité, attire à son île les armateurs des ports voisins, les négocians même de Bassora, & les Européens qui vont y trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les



jours sa prospérité , lorsqu'elle fut abandonnée par son fondateur. Le successeur de cet habile homme , n'a pas montré les mêmes talens. Il s'est laissé chasser de sa place , vers la fin de 1765 , par le corsaire Arabe Mirmahana. La compagnie a perdu un poste important , & pour plus de deux millions en artillerie , en vivres & en marchandises.

Cet événement a délivré Bassora d'une concurrence qui nuisoit à ses intérêts ; mais il lui en est survenu une autre bien plus redoutable : c'est celle de Mascate.

Mascate est une ville d'Arabie , située sur la côte Occidentale du golfe Persique. Le grand Albuquerque s'en empara en 1507 , & il en ruina le commerce qu'il vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Lorsque les Portugais eurent perdu ce petit royaume , ils voulurent rappeler les affaires à Mascate , dont ils étoient restés les maîtres. Leurs efforts furent inutiles ; & les navigateurs prirent la route de Bender-Abassi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde ; & personne ne voulut se fier à leur bonne-foi. Le port ne voyoit arriver de vaisseaux , que ceux qu'ils y conduisoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation , après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil l'emportant sur leur intérêt , leur ôta l'envie d'y aller ; & ils étoient encore assez puissans , pour empêcher qu'on y entrât ou qu'on en sortît.

Le déclin de leur puissance invita l'habitant de Mascate à cette même piraterie , dont il avoit été si long-tems la victime. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens oppresseurs ; & ses succès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Persique. Mais il fut châtié si sévèrement de ses



brigandages par plusieurs nations, sur-tout par les Anglois, qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba dès-lors dans une obscurité, que les troubles intérieurs & des invasions étrangères firent durer long-tems. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Mascate, & dans tout le pays soumis à son iman, ses marchés ont recommencé à être fréquentés vers l'an 1749.

Le pays consomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries, qu'il paye avec de la mirrhe, de l'encens, de la gomme-arabique, & un peu d'argent. Cependant cette consommation ne feroit pas suffisante pour attirer les vaisseaux, si Mascate, placée assez près de l'entrée de la mer persique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Bassora; parce qu'il abrége leur voyage de trois mois; qu'on n'y éprouve aucune vexation; que les droits y sont réduits à un & demi pour cent. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la douane exige trois pour cent: mais les Arabes naviguent à si bon-marché sur leurs bateaux; ils ont une telle adresse pour frauder les droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur produit & le plus abondant de Bassora, qui se gâtent souvent sur de grands vaisseaux, dont la marche est lente, arrivent avec une extrême célérité sur des bâtimens légers, au Malabar & dans la Mer-Rouge. Une raison particulière déterminera toujours les Anglois, qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Mascate. Ils y sont exempts des cinq pour cent qu'ils sont obligés de payer à Bassora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établissemens.



Elle n'a pas songé à se fixer dans l'isle de Baharem ; & nous ignorons pourquoi. Cette isle, située dans le golfe Persique, a souvent changé de maître. Elle passa sous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérans la perdirent dans la suite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perse, à qui elle avoit appartenu. Ce fier usurpateur avoit alors le plus vaste plan de domination. Il vouloit régner sur deux mers, dont il possédoit quelques bords : mais s'étant aperçu qu'au lieu d'entrer dans ses vues, ses sujets les traversoient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux despotes, de porter ses sujets du golfe Persique sur la mer Caspienne, & ses sujets de la mer Caspienne sur le golfe Persique. Cette double transmigration lui paroissoit propre à rompre les liaisons que ces deux peuples avoient formées avec ses ennemis, & à lui assurer, sinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ses grands projets ; & la confusion où tomba son empire, offrit à l'ambition d'un Arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de Baharem, où il regne encore.

Cette isle, célèbre par sa pêche de perles, dans le tems même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Karek, à Keshy, dans d'autres lieux du golfe, est devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait essuyé une diminution sensible. Cette pêche commence en avril & finit en octobre. Elle est renfermée dans l'espace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'isle ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à



des galiotes établies pour les recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les habitans de l'isle qui ayent cette soumission pour leur Scheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem sont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon; mais beaucoup plus grosses que les premières, & d'une forme plus régulière que les autres. Elles tirent un peu sur le jaune: mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée; tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, sur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche, qui se fait dans les parages de Baharem, est estimé 3, 600, 000 livres. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople & dans le reste de la Turquie: les grandes y servent à l'ornement de la tête, & les petites sont employées dans des broderies. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes, & la superstition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'est point de Gentils qui ne se fasse un point de religion, de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale & la politique sont en allégories, & où l'allégorie devient religion; cet emblème de la pudeur virginale, est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forcées, entrent dans l'ajustement; mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle  
neuve.



neuve. Aussi valent-elles constamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe, où elles ont été pêchées. Le Malabar n'a point de perles ; mais il a d'autres richesses.

Le Malabar proprement dit, n'est que le pays situé entre le cap Comorin & la rivière de Neticeram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées plus généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les îles voisines, en commençant par les Maldives.

LIV.

Commerce  
général de  
la côte de  
Malabar, &  
celui des  
Anglois en  
particulier.

Les Maldives forment une longue chaîne d'îles, à l'Ouest du cap Comorin, qui est la terre-ferme la plus voisine. Elles sont partagées en treize provinces, qu'on nomme Atollons. Cette division est l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre qui le défend mieux que les meilleures fortifications, contre l'impétuosité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille, le nombre de ces îles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sables submergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre qui puissent recevoir des navires. Les autres sont si peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes îles n'en faisoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courans, ou quelque grand accident de la nature, aura divisée en plusieurs portions.

Il est vraisemblable que cet archipel fut originairement



peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la suite, les Arabes y passèrent, en usurperent la souveraineté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faisoient plus qu'une; lorsque les Portugais, peu de tems après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garnison, qui en tenoit les chaînes, fut exterminée; & les Maldives recouvrèrent leur indépendance. Depuis cette époque, elles sont soumises à un despote, qui tient sa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il est le seul négociant de ses états.

Une pareille administration & la stérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être considérable. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson & du kaire.

Le kaire est l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Nulle part, il n'est aussi bon, aussi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces marchandises sont échangées contre les noix d'areque.

Le poisson, appelé dans le pays complemassé, est séché au soleil. On le sale, en le plongeant dans l'eau de la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets, de la grosseur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaisons qu'il paye avec de l'or & avec du benjoin. L'or reste dans les Maldives; & le benjoin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cens balles de café, nécessaires à la consommation de ces isles.

Les cauris, sont des coquilles blanches & luisantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la



nouvelle lune, & trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les ramasser dans les sables de la mer. On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou qui n'est pas porté à Ceylan, passe sur le bord du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, & qui se chargent en retour de cauris, pour environ 700,000 liv. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de petite monnaie. Le reste est enlevé par les Européens, qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils payent la livre six sols, la vendent depuis douze jusqu'à dix-huit dans leurs métropoles, & elle vaut en Guinée jusqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontières de Cochin, n'étoit autrefois guère plus opulent que les Maldives. Il est vraisemblable qu'il ne dut qu'à sa pauvreté, la conservation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparèrent du Maduré. Le pere du monarque actuel donna à sa couronne plus de dignité qu'elle n'en avoit eu. C'étoit un homme de grand sens. Un de ses voisins lui avoit envoyé deux ambassadeurs, dont l'un avoit commencé une harangue prolixie que l'autre se dispoisoit à continuer. *Ne soyez pas long, la vie est courte*, lui dit ce prince avec un visage austere. De déserteurs François & Portugais, il forma un petit corps de troupes, qui, durant la paix, faisoit le service dans la citadelle de Cotate, avec autant de régularité qu'on en trouve dans nos places fortes, & dont il se servit heureusement dans la guerre pour étendre ses possessions. L'in-



térieur de son pays tira du profit de ses conquêtes, ce qui arrive rarement. Il s'y établit des manufactures grossières de coton, qui trouverent d'abord un débouché à Tutucurin chez les Hollandois, & qui depuis se sont portées chez les Anglois d'Anjingo.

Il s'est formé deux établissemens Européens dans le Travancor. Celui que les Danois ont à Coleschey, n'est qu'une assez petite loge, d'où ils pourroient cependant tirer régulièrement deux cents milliers de poivre. Telle est leur indolence ou leur pauvreté, que depuis dix ans, ils n'y en ont acheté qu'une fois, & encore en très petite quantité.

Le comptoir Anglois d'Anjingo a quatre petits bastions sans fossés, & une garnison de cent cinquante hommes blancs ou noirs. Il est situé sur une langue de terre sablonneuse, à l'embouchure d'une petite rivière qui est obstruée les trois quarts du tems par des sables. Son aldée est fort peuplée, & remplie de métiers. Cet établissement est plus utile en général aux agens de la compagnie, qui y achètent pour leur compte du poivre, de la grosse cannelle, du très-bon kaire, qu'à la compagnie même, qui n'en tire que cinquante milliers de poivre & quelques toiles de peu de valeur.

Cochin étoit fort considérable, lorsque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ils s'emparèrent de cette place, dont ils furent chassés depuis par les Hollandois. Le souverain, en la perdant, avoit conservé ses états, qui dans l'espace de vingt-cinq ans, ont été envahis successivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à se réfugier sous les murs de son ancienne capitale, où il subsiste d'environ 14, 400 livres qu'on s'est obligé, par d'anciennes capitulations, à lui don-



ner sur le produit de ses douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de Juifs industrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au tems de la captivité de Babylone, mais qui certainement y sont depuis très-long-tems. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie sur une rivière qui reçoit des vaisseaux de cinq cents tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays plusieurs branches navigables, devrait être naturellement florissante. S'il n'en est pas ainsi, on ne peut en accuser que le génie oppresseur du gouvernement.

Ce mauvais esprit est, pour le moins, aussi sensible à Calicut. Toutes les nations y sont reçues, mais aucune n'y domine. Le souverain qui lui donne aujourd'hui des loix, est Brame. C'est presque le seul trône de l'Inde, occupé par cette première des castes. On en voit régner ailleurs de moins distinguées. Il y en a même de si obscures sur le trône, que leurs domestiques seroient déshonorés & chassés de leurs tribus, s'ils s'avilissoient jusqu'à manger avec leurs monarques. Ces gens-là n'ont garde de se vanter d'avoir soupé chez le roi. Ce préjugé n'est peut-être pas plus ridicule qu'un autre. Il abat l'orgueil des princes; il guérit les courtisans d'une vanité. Tel est l'ascendant des superstitions. C'est sur-tout par elles que l'opinion regne dans le monde. Par les superstitions, la ruse a partagé l'empire avec la force. Quand l'une a tout conquis, tout soumis; l'autre vient & lui donne des loix à son tour. Elles traitent ensemble; les hommes baissent la tête, & se laissent lier les mains. C'est ainsi que les Brame, dépositaires de la religion & des sciences dans tout l'Indostan, sont employés par-tout par les Rajas, comme ministres ou com-



me secrétaires d'état, & disposent de tout à leur gré : mais les affaires n'en sont pas mieux conduites.

Tout le Calicut est mal administré, & sa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarrassé d'une infinité de droits, est presque entièrement dans les mains de quelques Maures les plus corrompus, les plus infideles de l'Asie. Un de ses plus grands avantages, est de recevoir par la riviere de Bepour, qui n'en est éloignée que de deux lieues, le bois de teke, qui se trouve en abondance dans les plaines & sur les montagnes voisines.

Des possessions de la maison de Colastry, voisines de Calicut, ne sont guère connues que par la colonie Francoise de Mahé, qui renaît de ses cendres, & par la colonie Angloise de Tallichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette dernière a un fort flanqué de quatre bastions sans fossés, une garnison de trois cens Européens, de cinq cens Cypayes, & une population d'environ quinze mille habitans. La compagnie, à qui elle appartient, en tire annuellement quinze cents mille livres pesant de poivre.

A la réserve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler, forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guère que des aromates, des épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal; le safran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse cannelle & le poivre.

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit inutile, qui ne ressemble pas mal aux cerises. Son bois, plus parfait au Malabar qu'ailleurs si l'on en excepte le Canara, où il est supérieur enco-



re, est rouge, jaune ou blanc. On tire des deux dernières espèces, une huile dont on se frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perse, dans l'Arabie & la Turquie. On le brûle aussi dans les appartemens, où il répand une odeur douce & salutaire. Le sandal rouge est moins estimé, & n'est guère d'usage que dans la médecine.

Le safran d'Inde, que les médecins appellent Curcuma, est une plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'ellebore blanc. Sa fleur est d'une très-belle couleur de pourpre, ses fruits ont, comme nos châtaignes, des hérissos dans lesquels la semence ronde, comme des pois, est renfermée. Sa racine qui est amère; & qu'on a long-tems regardée comme apéritive, étoit employée autrefois pour la guérison de la jaunisse. Les Indiens s'en servent pour teindre en jaune, & elle entre dans l'assaisonnement de presque tous leurs mets.

Le cardamome est une graine qu'on emploie dans la plupart des ragoûts Indiens. Sa reproduction se fait sans qu'on la sème ou qu'on la plante. Il suffit, après la saison des pluies, de mettre le feu à l'herbe qui l'a produite. Souvent on la mêle avec l'areque & le bétel; quelquefois on le mâche après. La petite, & la plus estimée, est celle qui se trouve dans le territoire de Cananor. La médecine s'en sert, principalement pour aider la digestion & pour fortifier l'estomac.

Le gingembre est une plante, dont la racine est blanche, tendre, & d'un goût presque aussi piquant que le poivre. Les Indiens en mettent dans le riz, qui fait leur nourriture ordinaire, pour en corriger l'insipidité naturelle. Cette épicerie, mêlée avec d'autres, donne aux mets qu'elle assaisonne, un goût fort, qui déplaît souverainement aux étrangers. Cependant ceux des Eu-



ropéens qui arrivent en Asie sans fortune, sont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaisance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il est plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être aussi que le climat exige cette manière de vivre.

On trouve de la fausse cannelle, connue en Europe sous le nom de *cassa lignea*, à Timor, à Java, à Mindanao; mais celle qui croît sur la côte de Malabar, est fort supérieure. Les Hollandois désespérant de pouvoir extirper les arbres répandus dans les forêts qui la produisent, imaginèrent, dans le tems de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des souverains du pays, qu'ils renonçassent au droit de les dépouiller de leur écorce. Cet engagement qui n'a jamais été bien rempli, l'est encor moins, depuis que la puissance qui l'avoit dicté a perdu de sa force, & qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle de Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cents mille livres pesant. La moindre partie passe en Europe, où des marchands peu fideles la vendent pour bonne; le reste se distribue dans l'Inde, où elle se vend vingt à vingt-cinq sols la livre; quoiqu'elle n'en ait coûté que six. Ce commerce est tout entier entre les mains des Anglois libres. Il doit augmenter; mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau, dont la racine est petite, fibreuse & flexible. Elle pousse une tige, qui, pour s'élever, a besoin d'un arbre ou d'un échalas. Son bois a des nœuds semblables à ceux de la vigne; & quand il est sec, il ressemble parfaitement au fardent. Ses feuilles,



dont l'odeur est forte & le goût piquant, ont la figure ovale; mais vers l'extrémité elles diminuent, & se terminent en pointe. Du bouton des fleurs, qui sont blanches, sortent tantôt au milieu, tantôt à l'extrémité des branches, de petites grappes semblables à celles du groseiller. Chacune contient depuis vingt jusqu'à trente grains de poivre. On le cueille communément en octobre, & on l'expose au soleil sept ou huit jours. Alors ce fruit qui avoit été verd d'abord, & rouge ensuite, dépouillé de sa pellicule, devient tel que nous le voyons. Le plus gros, le plus pesant & le moins ridé, est le meilleur.

Le poivrier se plaît dans les isles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particulièrement sur la côte de Malabar. On ne le sème point, on le plante; & le choix des rejettons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La première année de sa fécondité & les deux qui suivent, sont si abondantes, qu'il y a des arbrustes qui produisent jusqu'à six ou sept livres de poivre. Les écorces vont ensuite en diminuant; & l'arbruste dégénère avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzième année.

La culture du poivrier n'est pas difficile. Il suffit de le placer dans les terres grasses, & d'arracher avec soin, sur-tout les trois premières années, les herbes qui croissent en abondance autour de sa racine. Comme le soleil lui est très-nécessaire, on doit, lorsque le poivrier est prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui servent d'appui, afin que leur ombre ne nuise pas à ses productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.



L'exportation du poivre , qui fut autrefois toute entière entre les mains des Portugais , & que les Hollandois , les Anglois , les François se partagent actuellement , peut s'élever dans le Malabar à dix millions pesant. A dix fols la livre , c'est un objet de cinq millions. Il sort du pays , en d'autres productions , pour la moitié de cette somme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange & du Canara , les grosses toiles que lui fournissent le Mayffour & le Bengale , & diverses marchandises que l'Europe lui envoie. La solde en argent n'est rien , ou peu de chose.

Le Canara , contrée limitrophe du Malabar proprement dit , avoit autrefois plus de richesses. C'étoit un grenier de riz presque inépuisable. Le pays est bien déchu , depuis qu'il a subi le joug d'Hyder-Alikan. Le commerce de cet état , qui se faisoit librement à Mangalor , sa capitale , a été concentré tout entier dans les mains du conquérant , qui ne livre ses denrées qu'à ceux qui lui portent des armes , de la poudre , toutes sortes de munitions de guerre. On n'a excepté de cette loi que les Portugais , qui , autrefois maîtres de cette province , y ont toujours conservé une loge , qui , seule , nourrit Goa.

Le commerce qui a fait sortir Venise de ses lagunes , Amsterdam de ses marais , avoit fait de Goa le centre des richesses de l'Inde , & le plus fameux marché de l'Univers. Il n'est plus rien , quoiqu'il soit défendu par deux mille soldats Européens , par une compagnie d'artillerie , par cinq mille cipayes , & qu'il coûte annuellement à l'état treize à quatorze cents mille livres. La superstition , les autodafés , les moines , étouffent jusqu'au desir de son rétablissement. Dépouillé de tant de fertiles provinces qui recevoient aveuglément ses loix , il ne lui est resté que la



petite isle où il est situé, & les deux péninsules qui forment son port.

Au Nord de Goa, la terre & la mer élevèrent, il y a près d'un siècle, une puissance dont personne ne prévint les accroissemens. Son fondateur s'appelloit Conagi Angria. Il se rendit maître de la petite isle de Severndroog, où il étoit soldat, & y construisit un léger bâtiment, avec lequel il se fit pirate. Il n'attaqua d'abord que des bateaux Maures ou Indiens, qui trafiquoient sur cette côte. Ses succès, son expérience, les aventuriers que la réputation de son courage & de sa générosité attiroit auprès de lui, le mirent en état d'entreprendre de plus grandes choses. Il parvint à se former un état, qui s'étendoit quarante lieues le long de la mer, & qui s'enfonçoit jusqu'à vingt & trente milles dans les terres, selon la disposition des lieux & la facilité de la défense. Cependant il dut ses plus grands succès & toute sa renommée, à ses opérations navales. Elles furent heureusement soutenues par ses successeurs. Maîtres de la côte, ces pirates attaquoient indifféremment tous les pavillons. Outre un grand nombre de bâtimens médiocres, ils enleverent aux nations Européennes les plus gros vaisseaux, le *Darbi* & la *Restauration*, aux Anglois; le *Jupiter*, aux François; aux Hollandois, trois vaisseaux à la fois, dont l'un avoit cinquante canons.

La politique Angloise fut déconcertée par ces événemens. Elle avoit d'abord vu avec joie les premiers brigandages, qui mettoient dans ses mains la plus grande partie du commerce, & toute la navigation, parce que ses navires étoient plus forts & mieux équipés que ceux du pays. Cet avantage cessa, lorsque les bâtimens de Bombay, qui trafiquoient à la côte, furent insultés, leur



cargaison pillée, & les matelots faits prisonniers. La précaution qu'on prit de n'aller plus qu'en convoi, étoit très-chère, & se trouva insuffisante. Les vaisseaux d'escorte furent souvent inquiétés, & quelquefois pris. Ces déprédations déterminèrent, en 1722, la compagnie à joindre ses forces à celles des Portugais, également irrités contre ces pirates. On résolut, de concert, de détruire leur repaire. L'expédition fut honteuse & malheureuse. Celle qui, deux ans après, fut entreprise par les Hollandois avec sept vaisseaux de guerre, & deux galio-tes à bombe, ne réussit pas mieux. Enfin le Maratte, à qui les Angrias refusoient un tribut qu'ils lui avoient long-tems payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaison eut un succès complet. La plupart des ports & des forteresses furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriath, capitale de l'état, succomba l'année suivante; & dans son tombeau fut enseveli un empire, dont la prospérité n'avoit jamais eu pour base que les calamités publiques. Malheureusement de ses débris s'augmenta la puissance des Marattes, qui n'étoit déjà que trop redoutable.

Ce peuple, long-tems réduit à ses montagnes s'est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. Il est célébré à la côte de Coromandel, vers Delhy, & sur le Gange, par ses excursions, par ses brigandages; mais son point central, la masse de ses forces, & sa demeure fixe, sont au Malabar. L'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquises. On peut prédire que Baciaim, Chaul, Dabul, tant



d'autres lieux si long-tems opprimés par la tyrannie Portugaise, redeviendront quelque chose sous le gouvernement des Marattes. La destinée de Surate est encore plus importante.

Cette ville fut long-tems le seul port par lequel l'empire Mogol exportoit ses manufactures, & recevoit ce qui étoit nécessaire à sa consommation. Pour la contenir & pour la défendre, on imagina de construire une citadelle, dont le commandant n'avoit aucune autorité sur celui de la ville: on avoit même l'attention de choisir deux gouverneurs, qui ne fussent pas de caractère à se réunir pour l'oppression du commerce. Des circonstances fâcheuses donnerent naissance à un troisième pouvoir. Les mers des Indes étoient infestées de pirates qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots Musulmans de faire le voyage de la Mecque. Le mogol crut que le chef d'une colonie de Cafres, qui s'étoit établie à Rajapour, seroit propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choisit pour son amiral. On lui assigna pour sa solde annuelle trois lacks de roupies, ou 720,000 liv. Cette somme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château; & de ce fort, il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confusion; & l'avarice des Marattes toujours inquiète, devint plus vive que jamais. Depuis long-tems ces barbares, qui avoient étendu leurs usurpations jusques aux portes de la place, recevoient le tiers des impositions, à condition qu'ils ne troubleroient pas le commerce qui se faisoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution, tout le tems que la fortune ne leur avoit pas présenté des avantages plus considérables. Lorsqu'ils virent la fermentation des esprits, ils ne doutèrent pas que, dans sa fureur, quel-



qu'un des partis ne leur ouvrît les portes, & ils s'approchèrent en force des murailles. Le commerce, qui se voyoit tous les jours à la veille d'être pillé, appella à son secours les Anglois en 1759, & les aida à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir sous leur garde, ainsi que l'exercice de l'amirauté, leur furent assurés par la cour de Delhy, avec les revenus attachés aux deux postes. Cette révolution a rendu le calme à Surate; mais Bombay, qui l'avoit faite, a acquis un nouveau degré de considération, de richesse & de puissance.

Cette petite île, qui n'a pas plus de vingt milles de circonférence, fut assez long-tems peu utile aux Anglois. Personne ne vouloit se fixer dans un pays si malsain, qu'il étoit passé en proverbe, *que deux mouçons à Bombay étoient la vie d'un homme*. On attribuoit cette corruption de l'air, à la mauvaise qualité des eaux, à la situation des terres basses & marécageuses, à la puanteur du poisson qu'on employoit pour engraisser le pied des arbres. Ces principes de destruction furent corrigés le plus qu'il fut possible. La population de la colonie augmentoit, à mesure que les causes de mort diminuoient; & l'on compte aujourd'hui cinquante mille Indiens nés dans l'île, ou attirés par la douceur du gouvernement. Quelques-uns s'occupent de la culture du riz; un plus grand nombre, de celle des cocotiers qui couvrent les campagnes; & les autres servent à la navigation & à d'utiles travaux, qui se multiplient tous les jours.

Bombay ne fut d'abord regardé que comme un port excellent, qui, en tems de paix, servoit de relâche aux vaisseaux marchands qui fréquenteroient la côte de Malabar; &, durant la guerre, d'hivernage aux escadres que le gouvernement enverroit dans l'Inde. C'étoit un



avantage très-précieux, dans des mers où les bonnes rades sont fort rares, & où les Anglois n'en ont pas d'autre. L'utilité de cet établissement a beaucoup augmenté depuis. La compagnie en a fait l'entrepôt de tout son commerce au Malabar, à Surate, dans les golfes de Perse & d'Arabie. Sa position y a attiré des marchands Anglois, qui en ont augmenté l'activité. La tyrannie des Angriàs sur ce continent, a poussé quelques Banians à Bombay, malgré l'éloignement que des hommes, qui ne boivent point de liqueurs spiritueuses, doivent avoir pour un séjour où les eaux ne sont pas pures. Enfin les troubles de Surate y ont fait passer quelques riches Maures.

L'industrie & les fonds de tant d'hommes avides de fortune, ne pouvoient pas être oisifs. On a tiré du Malabar, des bois de construction, & du kaire pour les cordages. Des Parfis, venus de Guzurate, les ont mis en œuvre. Les matelots du pays, dirigés par des chefs Européens, se sont trouvés en état de conduire les vaisseaux. C'est Surate qui fournit les cargaisons, partie pour son compte, & partie pour le compte des négocians de Bombay. Il en part tous les ans deux pour Bassora, une pour Jedda, une pour Moka, & quelquefois une pour la Chine. Toutes ces cargaisons sont d'une richesse immense. On fait directement de la colonie, des expéditions moins considérables.

Celles de la compagnie en particulier, sont pour les comptoirs qu'elle a formés depuis Surate jusqu'au cap Comorin. Les roupies de Bombay, qui ont remplacé celles de Surate sur toute la côte & dans l'intérieur du pays, lui assurent un avantage de cinq pour cent sur toutes les nations rivales. Elle expédie aussi des cargaisons



pour Bassora, pour Bender-Abassi, pour Syndi, où ses établissemens ont pour but principal la vente de ses draps. Treize ou quatorze cents balles suffisent à leur consommation. Ses liaisons avec Surate lui sont plus utiles : cette place lui achète beaucoup de fer & de plomb, quelques étoffes de laine, & lui fournit pour ses retours une grande quantité de manufactures.

Autrefois les vaisseaux expédiés d'Europe se rendoient à l'échelle où ils devoient trouver leur chargement. Ils s'arrêtent aujourd'hui à Bombay. Ce changement doit son origine à l'avantage qu'a la compagnie d'y réunir sans frais toutes les marchandises du pays, depuis que, revêtue de la dignité d'amiral du grand-mogol, elle est obligée d'avoir une marine sur la côte.

Les détails où nous sommes entrés, feroient penser que la position des Anglois dans le Malabar, est telle qu'ils pouvoient la désirer. Il est pourtant prouvé qu'ils ne tirent de tous les établissemens qu'ils ont formés sur cette côte, que 2, 250, 000 livres; tandis que leurs dépenses annuelles y montent à plus de six millions.

Si la compagnie n'avoit été détournée, par les grandes scènes qui l'ont occupée au Coromandel & dans le Bengale, on peut croire que les choses seroient dans un meilleur ordre au Malabar.

Les fortifications de Bombay n'auroient pas été augmentées, ensuite diminuées, étendues de nouveau, & enfin changées à cent reprises différentes. Des plans formés par les gens de l'art, exécutés par des citoyens honnêtes, auroient prévenu ces énormes dissipations, qui ont excité une indignation si universelle.

On auroit envoyé du Gange ou d'Europe des fonds suffisans, pour former chaque année sept ou huit riches cargaisons,



cargaïsons , au lieu de trois ou quatre fort médiocres , que fournit un commerce languissant & presqu'abandonné.

L'état habituel de foiblesse , d'anarchie & de guerre où sont les souverainetés indépendantes dans ce continent , sur-tout vers le Midi , auroit fait imaginer un système convenable au bonheur de ces peuples , & aux intérêts de la nation qui l'auroit procuré par son influence.

Enfin , la compagnie auroit acquis l'isle de Salsète , que lui offroient les Marattes , pour un secours momentané de cinq cents hommes , contre le soubâ du Décan ; & elle seroit sortie par cet arrangement de la honteuse dépendance où elle est d'eux , pour ses subsistances.

Ces Barbares ont pris sur les Portugais l'isle très-fertile de Salsète , qui a vingt-six milles de long , sur huit ou neuf de large. De cette conquête , ils menaçoient Bombay , qui n'en est séparé que par un canal étroit , & guéable dans les eaux basses. L'invasion est impraticable , depuis que les Anglois ont élevé de grandes fortifications , & jetté une garnison nombreuse dans leur colonie , devenue plus importante. Les Marattes , eux-mêmes , en sont persuadés ; mais ils pensent pouvoir ruiner cet établissement , sans même l'attaquer. Ils n'ont pour cela , disent-ils , qu'à lui refuser des vivres à Salsète , & l'empêcher d'en tirer du continent. Les observateurs qui connoissent bien la disposition des lieux , voient plus que de la vraisemblance dans ces idées.

Enfin depuis la faute , peut-être nécessaire , qu'on a faite , de remettre aux Marattes tous les ports des Angrias , ces barbares augmentent tous les jours leur marine. Leur ambition croîtra avec leur puissance ; & il n'est



pas possible qu'à la longue leurs prétentions, & les prétentions des Anglois, ne se choquent.

Si nous osons hasarder une conjecture, nous ne craindrions pas de prédire que les agens de la compagnie seront les auteurs de la rupture. Indépendamment de la passion commune à tous leurs pareils d'exciter des troubles, parce que la confusion est favorable à leur cupidité; ils sont rongés du dépit secret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenses qui se sont faites au Coromandel, & sur-tout dans le Bengale. Leur avarice, leur jalousie, leur orgueil même, les porteront à peindre les Marattes comme des voisins inquiets, toujours prêts d'envahir Bombay; à exagérer la facilité de dissiper ces aventuriers, pourvu que l'on soit en force; à vanter l'avantage de piller leurs montagnes, remplies des trésors de l'Indostan qu'ils y accumulent depuis un siècle. La compagnie, accoutumée au rôle de conquérant, & qui n'a plus un besoin urgent de ses troupes dans le Gange, adoptera un plan qui lui présentera une augmentation de richesses, de gloire & de puissance. Si ceux qui craignent cet esprit d'ambition réussissent à la détourner de cette nouvelle entreprise, elle y seroit de force engagée par ses employés; & quel que fût l'événement de cette guerre pour ses intérêts, il seroit toujours favorable à ceux qui l'y auroient entraînée. Ce malheur est moins à craindre sur les côtes de Coromandel & d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'au Gange.

LV. Les géographes & les historiens distinguent toujours ces deux régions, occupées par deux peuples, dont la langue, le génie, les habitudes ne se ressemblent point. Cependant comme le commerce qui s'y fait est à-peu-près le même, & qu'il s'y fait de la même manière; nous

Commerce  
général de  
la côte de  
Coroman-  
del, & ce-  
lui des An.



Les désignerons sous le nom général de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de ressemblance. Sur l'une & sur l'autre, on éprouvé depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, une chaleur excessive qui commence à neuf heures du matin, & qui ne finit qu'à neuf heures du soir. Elle est toujours tempérée durant la nuit, par un vent de mer qui vient du Sud-Est; le plus souvent même on jouit de cet agréable rafraîchissement, dès les trois heures après midi. L'air est moins embrasé, quoique trop chaud, le reste de l'année. Les pluies sont presque continuelles dans les mois de novembre & de décembre. Un sable, tout-à-fait aride, couvre cette immense plage dans l'espace de deux milles & quelquefois seulement d'un mille.

Plusieurs raisons firent d'abord négliger cette région, par les premiers Européens qui étoient passés aux Indes. Elle étoit séparée, par des montagnes inaccessibles, du Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention. Enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la sûreté & l'industrie.

A cette époque, l'empire de Bismagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état, avoient dû leur pouvoir à leurs talens. On les voyoit à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conseils; ils visitoient leurs provinces; ils administroient la justice. La prospérité les corrompit. Ils contracterent peu-à-peu l'habitude de se montrer rarement aux peuples, d'abandonner le soin des affaires à leurs généraux & à leurs ministres. Cette conduite préparoit leur



ruine. Les gouverneurs de Visapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixá, se rendirent indépendans sous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaour, de Maïssour, de Gingi, & quelques autres, usurperent aussi l'autorité souveraine, mais sans quitter leurs anciens titres de Naïck. Cette grande révolution étoit encore récente, lorsque les Européens se montrèrent sur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de chose. Il se réduisoit aux diamans de Golconde, qui étoient portés à Calicut, à Surate, & de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandoient en Europe & en Asie. Mazulipatam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes & Malais qui fréquentoient sa rade, & par des caravanes qui y venoient de loin. Ces toiles avoient la même destination que les diamans.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations Européennes, qui fréquentoient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres, qui n'offroient pas un fleuve navigable; ni par la privation totale de ports, dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année; ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées; ni par la tyrannie & l'instabilité du gouvernement. On pensa que l'industrie viendrait chercher l'argent; que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale, des grains pour la subsistance; que



neuf mois d'une navigation paisible, feroient plus que suffisans pour les chargemens ; qu'il n'y auroit qu'à se fortifier, pour se mettre à couvert des vexations des foibles despotes, qui opprimoient ces contrées.

Les premières colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes durent leur origine à la force ; la plupart se formèrent du consentement des souverains : toutes eurent un terrain très-resserré. Leurs limites étoient fixées par une haie de plantes épineuses qui formoit toute leur défense. Avec le tems, on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuroient & la douceur du gouvernement, multiplièrent en peu de tems le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établissemens, blessèrent plus d'une fois les princes dans les états desquels ils s'étoient formés ; mais leurs efforts, pour les anéantir, furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités, selon la mesure des richesses & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilège exclusif au-delà du cap de Bonne-Espérance, n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers ; &, par degrés, il tomba tout entier entre les mains des Anglois ou des Juifs & des Arméniens, qui vivoient sous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe & d'industrie est peu de chose. Les révolutions arrivées dans l'Indostan, ont écarté les hommes de ces riches mines ; & l'anarchie, dans laquelle est plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'espérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte de Coromandel, se réduisent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication



n'est pas assez différente de la nôtre, pour que ses détails puissent nous intéresser ou nous instruire. On y achète des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés & perfectionnés par notre industrie. On y achète enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main d'œuvre nous a seule empêché d'adopter ce genre d'industrie, sont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les fruits sauvages & les drogues propres à la composition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui sont le principal mérite des ouvrages des Indes. Elle nous a sur-tout refusé les eaux qui leur servent de mordant; & qui, bonnes à Pondichery, sont parfaites à Madras, à Paliacate, à Mâzulipatam, à Biblipatam.

Les Indiens ne suivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles; soit qu'il y ait des pratiques minutieuses, particulières à certaines provinces; soit que les différens sols produisent des drogues différentes, propres aux mêmes usages. Ce seroit abuser de la patience de nos lecteurs, que de leur tracer la marche lente & pénible des Indiens, dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité, qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui semble autoriser cette conjecture, c'est qu'ils se sont arrêtés dans la carrière des arts, sans y avoir avancé d'un seul pas depuis plusieurs siècles; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons, avec une émulation pleine de confiance, l'intervalle immense qui nous sépare encore du terme. A ne considérer même que le peu d'invention des Indiens, on seroit tenté de croire que, depuis au



tems immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent de quelque peuple plus industrieux; mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport exclusif avec les matieres, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y sont nés.

Une chose qui pourroit surprendre, c'est la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guère plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois, à toutes les compagnies, une quantité considérable de toiles; & que, dans les assortimens qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs; parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indostan, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les especes; on peut dire que les belles se fabriquent dans la partie Orientale, les communes au milieu, & les grossieres à la partie la plus Occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes & sur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats qu'on pousse trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens, établis dans nos comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandises qu'on veut. On en règle le prix sur des échantillons; & on leur donne, en passant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils



sont eux-mêmes de faire, par le ministère de leurs associés ou de leurs agens, répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sûreté de ce capital, & d'en diminuer par degrés le fonds, en retirant journellement les toiles à mesure qu'elles sont ouvrées. Sans ces précautions, on ne feroit jamais assuré de rien dans un gouvernement, où l'oppression empêche le tisserand de travailler pour son compte, soit qu'il n'en ait pas l'aisance, ou qu'il n'ose la montrer, de peur des exactions.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établissemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur assure, pour le tems le plus convenable, la quantité de marchandises dont elles ont besoin, & de la qualité qu'elles les desirer. D'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que cinq ou six mois, au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fabriquées, examinées avec précipitation; on est même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaises, & qu'on auroit rebutées dans un autre tems. La nécessité de compléter les cargaisons & d'expédier les bâtimens avant le tems des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On se tromperoit, en pensant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'espérance de vendre avec un bé-



néfice convenable à la compagnie à laquelle ils sont attachés. Outre qu'ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seroient pas sûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la compagnie, qui les occupe, de faire ses armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nul débouché pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par sa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas; & les autres compagnies Européennes se trouvent pourvues ou assurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, & de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a été, ni ne pouvoit être utile.

C'est un usage immémorial dans l'Indostan, que tout citoyen qui emprunte, donne un titre écrit à son créancier. Cet acte n'est admis en justice, qu'autant qu'il est signé de trois témoins, & qu'il porte le jour, le mois, l'année de l'engagement, avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorsque le débiteur manque à ses obligations, il peut être arrêté par le prêteur lui-même. Jamais il n'est enfermé; parce qu'on est bien assuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne se permettroit pas même de manger, sans en avoir obtenu la permission de son créancier.

Les Indiens distinguent trois sortes d'intérêts; l'un, qui est péché; l'autre, qui n'est ni péché, ni vertu; un troisième, qui est vertu: c'est leur langage. L'intérêt, qui est péché, est de quatre pour cent par mois; l'intérêt qui n'est ni péché, ni vertu, est de deux pour cent par mois; l'intérêt qui est vertu, est d'un pour



cent par mois. Le dernier est , à leurs yeux , un acte de bienfaisance qui n'appartient qu'aux ames les plus héroïques. Quoique ce traitement soit celui qu'obtiennent les nations Européennes , qui sont réduites à emprunter , on sent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité , sans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'est point dans les mains des naturels du pays. Seulement , dans la partie Occidentale , il y a des Mahométans , connus sous le nom de Chalias , qui font à Naour & à Porto-Novo , des expéditions pour Achem , pour Merguy , pour Siam , pour la côte de l'Est. Outre les bâtimens assez considérables qu'ils employent dans ces voyages , ils ont de moindres embarcations , pour le cabotage de la côte , pour Ceylan , pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatam , employent leur industrie d'une autre manière. Ils font venir du Bengale des toiles blanches , qu'ils teignent ou qu'ils impriment ; & vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent , dans les lieux même d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaisons , qui sont bien peu de chose , toutes les affaires ont passé aux Européens , qui n'ont , pour associés , que quelques Banians , quelques Arméniens , fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à trois mille cinq cents balles , la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les François en portent huit cents au Malabar , à Moka , à l'isle de France. Les Anglois , douze cents à Bombay , au Malabar , à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois , quinze cents à leurs divers établissemens. A l'exception de cinq cents balles , destinées pour Manille , qui coûtent chacune 2 , 400 livres ,



les autres sont composées de marchandises si communes, que leur valeur primitive ne s'élève pas au-dessus de 720 livres. Ainsi, la totalité de trois mille cinq cents balles ne passe pas 3, 360, 000 livres.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cents balles; huit cents par les Danois, deux mille cinq cents par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cents par les Hollandois. Parmi ces toiles, il s'en trouve une assez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge & bleu, propres pour la traite des Noirs. Les autres sont de belles bétilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatam ou de Palliacate. L'expérience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que 960 livres; c'est donc 8, 160, 000 liv. qu'elles doivent rendre aux ateliers dont elles sortent.

Ni l'Europe, ni l'Asie, ne payent entièrement avec des métaux. Nous donnons en échange, des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail & quelques autres articles moins considérables. L'Asie de son côté, donne des épiceries, du poivre, du riz, du sucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis, peuvent monter à 4, 800, 000 livres. Il résulte de ce calcul, que le Coromandel reçoit en argent, 6, 720, 000 livres.

L'Angleterre, qui a acquis sur cette côte la même supériorité qu'elle a prise ailleurs, y a formé plusieurs établissemens. Elle s'est emparée, en 1757, de Maduré, ville considérable & assez fortifiée. Ce ne sont pas des vues de commerce qui y ont fixé les conquérans. Les toiles, propres pour l'Est de l'Asie & pour l'Afrique, qui se fabriquent dans le royaume dont elle est la capitale, sont la plupart portées aux comptoirs Hollandois



de la côte de la Pêcherie. L'utilité de cette possession pour les Anglois, se borne à en tirer des revenus plus considérables, que les dépenses qu'ils sont obligés d'y faire.

Trichenapaly, quoique ruiné de fond en comble par les guerres cruelles qu'il a eues à soutenir, est, pour eux, bien plus important. Cette forte place est la porte du Tanjaour, du Mayssour, du Maduré, & leur donne une grande influence dans ces trois états.

Ce fut uniquement pour s'assurer d'une communication facile avec cette célèbre forteresse, qu'ils s'emparèrent, en 1749, de Divicottei; dont le territoire n'a que trois milles de tour. On ne voit ni sur les lieux, ni au voisinage, aucune espèce de manufacture, & on n'en peut tirer que quelque bois & un peu de riz. La garde de ce comptoir coûte environ 40,000 l. dépense qui absorbe tout ce qu'il peut rendre. Cependant, ce seroit un poste important, s'il étoit vrai, comme quelques hommes éclairés l'ont écrit, qu'il ne fallût que des frais médiocres pour y mettre le Colram en état de recevoir les plus grands vaisseaux. Alors la côte de Coromandel ne seroit plus sans ports; & la nation, maîtresse du seul port qui s'y trouveroit, auroit, pour pousser son commerce, un moyen puissant dont seroient privées les nations rivales.

Les Anglois acheterent, en 1686, Goudelour, avec un territoire de huit milles de long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition, qu'ils avoient obtenue d'un prince Indien, pour la somme de 742,500 livres, leur fut assurée par les Mogols, qui s'emparèrent du Carnatte peu de tems après. Faisant réflexion dans la suite que la place, qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, &



qu'on pouvoit lui couper les secours qui lui feroient destinés ; ils bâtirent , à une portée de canon , la forteresse de Saint-David , à l'entrée d'une riviere & sur le bord de l'Océan Indien. Il s'est élevé , dans la suite , trois aldees , qui , avec la ville & la forteresse , forment une population de soixante mille âmes. Leur occupation est de teindre en bleu , ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres , & de fabriquer pour quinze cents mille francs , des plus beaux basins de l'univers. Le ravage que les François ont porté , en 1758 , dans cet établissement , & la destruction de ses fortifications , ne lui ont fait qu'un mal passager. Son activité paroît même augmentée , quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David , & qu'on se soit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Un revenu de 144,000 liv. couvre tous les frais que peut occasionner cette colonie. Mazulipatam présente des utilités d'un autre genre.

Cette ville , qui des mains des François , a passé dans celles des Anglois en 1759 , n'est plus ce qu'elle étoit , lorsque les Européens doublerent le cap de Bonne-Espérance , à la fin du quinzième siècle. Il ne s'y fabrique , il ne s'y vend que peu de toiles qui , malgré leur beauté , ne peuvent pas former un objet d'exportation fort considérable. Aussi ces nouveaux maîtres regardent-ils moins leur conquête comme un marché où ils peuvent beaucoup acheter , que comme un marché où ils peuvent beaucoup vendre. Par le moyen des caravanes qui viennent de très-loin s'y pourvoir de sel , par les liaisons qu'ils ont formées dans l'intérieur des terres ; ils sont parvenus à établir l'usage de leurs draperies , dans les contrées les plus reculées du Décan , & cette prospérité doit augmenter encore. A cet avantage s'en joint un autre ;



celui de tirer du produit du sel, du produit des douanes, 1, 320, 000 l. dont 600, 000 livres seulement, sont absorbées par les frais annuels de l'établissement.

Vizagapatam est une petite ville presque sans territoire, qui n'a pas quatre mille habitans. Sa position entre Mazulipatam & Ganjam, attire dans son sein les belles toiles de cette partie de l'Orixia. Elles consistent en cinq ou six cents balles, qui coûtent 480, 000 livres.

Les marchandises qu'on tire de toutes ces places, & de quelques comptoirs subalternes, qui changent suivant les circonstances, sont portées à Madraz, le centre de toutes les affaires que la nation fait à la côte de Coromandel.

Cette ville fut bâtie il y a cent ans par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate, & sur le bord de la mer. Comme il plaça dans un terrain sablonneux, tout-à-fait aride & entièrement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiser à plus d'un mille; on chercha les raisons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit espéré, ce qui est en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé; & ses ennemis l'accusèrent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avoit dans cette colonie Portugaise. Cet établissement s'est tellement accru avec le tems, qu'il a été partagé en trois divisions. La première, connue en Europe sous le nom de fort Saint-George, & aux Indes sous celui de Ville-Blanche, sert d'habitation à quatre ou cinq cents Anglois, hommes, femmes ou enfans. Elle n'est défendue que par un mur peu épais, & par quatre bastions construits sans intelligence. Au nord, est la ville Noire; plus grande & moins fortifiée encore, où les Juifs, les



Arméniens, les Maures, les plus riches d'entre les Indiens, font leur séjour. Vient ensuite un fauxbourg entièrement ouvert, rempli d'un peuple nombreux. Les trois divisions qui forment la place; deux aldées qui en sont peu éloignées, & le territoire entier qui n'a pas plus de quinze milles de circonférence, contiennent deux cents cinquante mille habitans, presque tous nés aux Indes.

Dans une si grande population, il n'y a que peu de tisserands. Quinze mille ouvriers sont occupés à imprimer, à peindre les belles perles qui se consomment en Europe; une quantité considérable de toiles communes destinées pour les différentes échelles des mers d'Asie, sur-tout pour les Philippines. Peut-être compteroit-on quarante mille personnes dont l'industrie est employée à arranger, à debiter du corail, de la verroterie, dont les femmes, dans l'intérieur des terres, ornent leurs cheveux, ou forment des colliers & des brasselets. D'autres travaux inséparables d'un grand entrepôt, occupent beaucoup de bras. Les colons qui ont mérité la confiance de la compagnie, se répandent dans l'Arcate & dans les pays voisins, pour y acheter les marchandises dont elle a besoin. Les plus considérables d'entre eux prêtent de l'argent aux négocians Anglois qui, sans être de la compagnie, ont la liberté de trafiquer dans les différentes échelles de l'Asie; ils s'associent avec eux, ou chargent sur leurs bâtimens des effets pour leur propre compte. Les entreprises réunies de la compagnie & des particuliers, ont fait de Madraz une des plus opulentes & des plus importantes places de l'Inde.

Indépendamment des bénéfices que font les Anglois



sur les toiles qu'ils tirent de cette ville, sur les draps & les autres marchandises qu'ils y vendent; les douanes, les droits sur le tabac & sur le bétel; & quelques autres impositions, leur forment un revenu de 1, 200, 000 livres. Une garnison de mille Européens, & de quinze ou dix-huit cents Cipayes, assure la durée de ces avantages.

Tel est, à la côte de Coromandel, l'état de la compagnie Angloise, envisagée seulement comme corps marchand. Il reste à la considérer sous un point de vue politique.

Les Anglois entreprirent en 1751 de donner la Nababie d'Arcate à Mamet-Alikan. L'exécution de ce grand projet éprouva des difficultés sans nombre. Elles furent enfin surmontées, après des combats, des défaites, des victoires, des négociations, qui durèrent bien des années. Le nouveau souverain, auquel il restoit toujours beaucoup d'ennemis; mit sa personne sous la sauve-garde de ses protecteurs, en fixant sa personne à Madraz; & ses provinces, sous la protection de leurs armes, en leur en abandonnant totalement la défense. Pour les mettre en état de porter le fardeau dont ils se chargeoient, & de se rembourser des avances qu'ils avoient faites, on convint qu'ils jouiroient des revenus du pays qui, dans des tems plus heureux, furent de 12, 000, 000 liv. & qui sont encore de 8, 400, 000 liv. au moins. Il est vrai qu'il en faut prélever 2, 880, 000 l. pour les dépenses publiques, & autant pour l'entretien du Nabab: mais il en reste toujours 2, 640, 000 livres, en pur bénéfice pour la compagnie. Par cet arrangement, elle tient le Carnate, c'est-à-dire la contrée la plus industrielle de ces vastes régions, dans une dépendance entière.

Pour augmenter encore leur influence sur ces côtes, les



les Anglois méditoient depuis long-tems d'acquérir un grand territoire aux environs de Mazulipatam. Ils réussirent en 1767 à se faire céder, par le soubah du Décan, les provinces de Candavir, d'Elour, de Montasanagar, de Ragimendry & de Chicakol. Cette prodigieuse extension de revenu & de territoire leur faisoit penser, qu'ils n'auroient plus qu'à jouir du bonheur de leur position; lorsqu'ils virent se former contr'eux un orage, qui pouvoit ébranler leur fortune, & peut-être la renverser.

Hyder-Aikan, soldat de fortune, qui avoit appris la guerre des Européens, avoit fait de grandes conquêtes, & s'étoit rendu maître du Mayssour. Ses forces & sa réputation l'enhardirent à fommer le soubah du Décan & le nabab du Carnate, de se joindre à lui, pour chasser les Anglois du Coromandel, sous peine de voir ravager toutes leurs provinces. La compagnie crut qu'il étoit de sa gloire & de ses intérêts de prévenir un ennemi qui annonçoit si fièrement sa haine & ses projets; & fit marcher une armée contre lui, au mois de mars 1767.

Le colonel Wood, qui la commandoit, marchoit avec confiance; lorsqu'à son grand étonnement, il se vit en tête une armée exactement payée, très-bien disciplinée, composée de trente mille hommes d'infanterie, de vingt mille chevaux, & qui conduisoit un train d'artillerie considérable. La guerre se tourna en ruses, comme le desiroit Hyder, génie artificieux & fécond en stratagèmes. Il eut l'art de surprendre ses ennemis dans leurs camps, de leur enlever leurs vivres & leurs équipages, de s'emparer de leurs meilleures places par des intelligences bien ménagées, de pousser devant lui leurs troupes, battues, découragées, presque révoltées par le défaut de solde; & il en vint à leur faire craindre de voir leur capitale assié-



gée, pillée & détruite. Le découragement devenoit universel; lorsque des secours arrivés à propos, mirent le général Anglois en état de se reporter en avant. Il réussit, le 4 octobre 1768, à forcer les Indiens à une bataille rangée qu'ils avoient paru jusqu'alors vouloir éviter. Ce fut peut-être l'action la plus disputée, la plus sanglante qu'on eût encore vue dans ces contrées. A la fin, Wood resta le maître du champ, où de part & d'autre, l'on avoit combattu si vaillamment : mais ce fut tout le fruit qu'il retira de sa victoire.

Hyder, quoique vaincu, présentoit un front menaçant; étoit toujours redoutable. On lui fit porter des paroles de conciliation. Il les écouta assez froidement; & ce ne fut pas sans de grandes négociations, ni, si l'on en croit quelques relations, sans des présents considérables, qu'on le détermina à la paix, après deux ans de guerre. Ce prince continue à paroître aux Anglois plutôt un ennemi contre lequel il faut être toujours en garde, qu'un allié sur lequel ils puissent compter. Les plus éclairés d'entre eux pensent même, qu'à moins que leur nation ne soit débarrassée, de quelque manière que ce puisse être, d'un voisin trop ambitieux & trop actif, pour la laisser tranquille; elle ne pourra pas compter sur la puissance que des circonstances heureuses lui ont procurée au Coromandel. Voyons sa position dans le Bengale.

LVI. Le Bengale est une vaste contrée de l'Asie, bornée à l'Orient par le royaume d'Azham & d'Arrakan; au Couchant, par plusieurs provinces du grand-Mogol; au Nord, par des rochers affreux; au Midi, par la mer. Elle s'étend sur les deux rives du Gange, qui se forme de diverses sources dans le Thibet, erre quelque tems dans le Caucase, & entre dans l'Inde en tra-

Commer-  
ce général  
du Benga-  
le, & celui  
des An-  
glois en  
particu-  
lier.



versant les montagnes qui sont sur la frontière. Cette rivière, après avoir formé dans son cours un grand nombre d'îles vastes, fertiles & bien peuplées, va se perdre dans l'Océan par plusieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues & de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit si ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'affirmer qu'elle avoit été bâtie par cet Hercule à qui les Grecs attribuoient tout ce qui s'étoit fait de grand & de prodigieux dans le monde. Ses richesses, du tems de Pline, étoient célèbres dans l'Univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient situés en-deçà & au-delà du fleuve qui baignoit ses murs.

L'histoire des révolutions, dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper. On y entrevoit seulement que cet empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux; qu'il forma tour-à-tour un seul royaume & plusieurs états. Un seul maître lui donnoit des loix; lorsqu'un despote plus puissant, Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas cessé de reconnoître les Mogols pour ses souverains. Le gouverneur chargé de le régir, tenoit d'abord sa cour à Raja-Mahol: il la transféra dans la suite à Dacca. Depuis 1718, elle est à Moxudabat, grande ville située dans les terres à deux lieues de Cassimbazar. Plusieurs nababs & rajas sont subordonnés à ce vice-roi, nommé Souba.

Ce furent long-tems les fils du grand-mogol qui oc-



cupèrent ce poste important. Ils abusèrent si souvent, pour troubler l'empire, des forces & des richesses dont ils dispofoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la cour de Delhy; mais ils se montrèrent peu exacts à envoyer au trésor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce désordre augmenta encore, après l'expédition de Koulikan; & les choses furent portées si loin, que l'empereur, qui étoit hors d'état de payer aux Marattes ce qu'il leur devoit, les autorisa en 1740 à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands, au nombre de deux cents mille hommes, partagés en trois armées, ravagèrent ce beau pays pendant dix ans, & n'en fortirent qu'après s'être fait donner des sommes immenses.

Dans tous ces mouvemens, le gouvernement despotique, qui est malheureusement celui de toute l'Inde, s'est maintenu dans le Bengale; mais aussi un petit district qui y avoit conservé son indépendance, la conserve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent soixante milles d'étendue, se nomme Bisnapore. Il est conduit de tems immémorial par une famille Bramine de la tribu des Rajeputes. C'est là qu'on retrouve, sans altération, la pureté & l'équité de l'ancien système politique des Indiens. On a vu jusqu'ici, avec trop d'indifférence, ce gouvernement unique, le plus beau monument & le plus intéressant qu'il y ait dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interprètes peu fideles des mœurs & des usages qui ne sont plus. Le philosophe, transporté dans le Bisnapore, se trouve-



roit tout-à-coup témoin de la vie que menoient, il y a plusieurs milliers d'années, les premiers habitans de l'Inde ; il converseroit avec eux ; il suivroit les progrès de cette nation, qui fut célèbre, pour-ainfi-dire, au sortir du berceau ; il verroit se former un gouvernement qui, n'ayant pour base que des préjugés heureux, que des mœurs simples & pures, que la douceur des peuples, que la bonne-foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paroître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solide, plus durable que ces édifices politiques, qui, formés par l'imposture & l'enthousiasme, sont les fléaux du genre-humain, & destinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés ; le gouvernement de Bifnapore, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre & aux loix de la nature, s'est établi, s'est maintenu sur des principes qui ne changent point, & n'a pas souffert plus d'altération que ces mêmes principes. La position singulière de cette contrée, a conservé ses habitans dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractère, en les garantissant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs possessions ; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des rivières. Les armées envoyées pour les réduire, ont été si souvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les asservir. On a pris le parti de se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté & la propriété sont sacrées dans le Bifnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il soit, n'y est pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix qui se chargent



de sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduisent d'un lieu à un autre, & qui répondent de sa personne & de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une attestation de leur conduite, qui est enrégistrée & envoyée ensuite au raja. Tout le tems qu'il est sur le territoire, il est nourri & voituré avec ses marchandises aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des étrangers, est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelqu'autre effet de prix, les suspend au premier arbre, & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du gouvernement. De sept à huit millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent; ce qui n'est pas consommé par les dépenses indispensables de l'état, est employé à son amélioration. Le raja peut se livrer à des soins si humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorsqu'il le juge à propos.

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné d'un pareil bonheur, cette province ne laisse pas d'être la plus riche & la plus peuplée de l'empire. Indépendamment de ses consommations qui sont nécessairement considérables, il se fait des exportations immenses. Une partie des marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps



apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, & les payent avec du musc & de la rhubarbe.

La rhubarbe, qu'on commence à cultiver avec succès dans les montagnes d'Ecosse, n'est pas, comme on le croit communément, une plante qui rampe : elle croît par touffe, de distance en distance. On ne la sème pas : sa graine tombe naturellement à terre, & produit un nouveau plant.

Le musc est une production particulière au Thibet. Il se forme dans un petit sac de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d'une espèce de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est, dans son origine, qu'un sang putride qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie ne produit qu'une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que dans l'usage ordinaire il faut nécessairement la tempérer, en y mêlant des parfums plus doux. Pour grossir leurs profits, les chasseurs avoient imaginé d'ôter des vessies une partie du musc, & de remplir ce vuide avec du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Le gouvernement, qui vouloit arrêter ces mélanges frauduleux, ordonna que toutes les vessies, avant que d'être cousues, seroient visitées par des inspecteurs, qui les feroient eux-mêmes, & les scelleroient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui altéroient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre subtilement les vessies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'est rien en comparaison de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les provinces



voisines de ces superbes capitales. On leur porte du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, des mouffelines en particulier. Ces objets réunis, montoient autrefois à plus de quarante millions par an. Une somme si considérable ne passoit pas sur les bords du Gange; mais elle y faisoit rester une somme à-peu-près égale qui en feroit sortie pour payer les tributs, ou pour d'autres usages. Depuis que les lieutenans du Mogol se sont rendus comme indépendans; depuis qu'ils ne lui envoient de ses revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder, le luxe de la cour est fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler, n'est plus si forte.

Le commerce maritime du Bengale exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution; mais aussi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviser en deux branches, dont le Cateck fait la meilleure partie.

Le Cateck est un district assez étendu, un peu au-dessous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balassor, situé sur une rivière navigable, lui sert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner, s'est concentrée dans cette rade. On y charge pour ces isles du riz, de grosses toiles, quelques soieries; & l'on y reçoit en échange des cauris qui servent de monnoie dans le Bengale, & qui sont vendus aux Européens.

Les habitans du Cateck, & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaisons plus considérables avec le pays d'Asham. Ce royaume, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en est séparé que par



une rivière qui se jette dans le Gange , devrait être plus connu , s'il étoit vrai , comme on l'assure , que l'invention de la poudre à canon lui est due ; qu'elle a passé d'Asham au Pégu , & du Pégu à la Chine. Ses mines d'or , d'argent , de fer , de plomb , auroient ajouté à sa célébrité , si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses dont il faisoit peu d'usage , le sel , dont il sentoit un besoin très-vif , lui manquoit. On étoit réduit à ce qu'on pouvoit s'en procurer par la décoction de quelques plantes.

Au commencement du siècle , quelques Brame de Bengale allèrent porter leurs superstitions à Asham , où on avoit le bonheur de ne suivre que la religion naturelle. Ils persuadèrent à ce peuple , qu'il seroit plus agréable à Brama , s'il substituoit le sel pur & sain de la mer , à ce qui lui en tenoit lieu. Le souverain consentit à le recevoir , à condition , que le commerce exclusif en seroit dans ses mains ; qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalis ; & que les bateaux qui le conduiroient , s'arrêteroient à la frontière du royaume. C'est ainsi que se sont introduites toutes ces religions factices , par l'intérêt & pour l'intérêt des prêtres qui les prêchoient , & des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement , il va tous les ans du Gange à Asham , une quarantaine de bâtimens de cinq à six cents tonneaux chacun , dont les cargaisons de sel donnent près de deux cents pour cent de bénéfice. On reçoit en paiement un peu d'or & un peu d'argent , de l'ivoire , du musc , du bois d'aigle , de la gomme-lacque , & sur-tout de la soie.

Cette soie , unique en son espèce , n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent , se nourrissent , font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a



que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés , fournissent une nouvelle semence. Pendant qu'elle se développe , l'arbre pousse de nouvelles feuilles , qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent douze fois dans l'année ; mais moins utilement dans les tems de pluie que dans les tems secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie , ont beaucoup de lustre, & peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation , que des raisons particulières ont conservées aux naturels du pays ; tous les autres bâtimens expédiés du Gange pour les différentes échelles de l'Inde , appartiennent aux Européens & sont construits au Pégu.

Le Pégu est un pays situé sur le golfe de Bengale , entre les royaumes d'Aracan & de Siam. Les révolutions si fréquentes dans tous les empires despotiques de l'Asie , s'y sont répétées plus souvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement , le centre d'une grande puissance , & la province de plusieurs états qui ne l'égalent pas en étendue. Il est aujourd'hui dans la dépendance d'Ava.

Le seul port de Pégu , ouvert aux étrangers , s'appelle Syriam. Les Portugais , durant leur prospérité , en furent assez long-tems les maîtres. Il jettoit alors un grand éclat. Aujourd'hui , on ne le voit guère fréquenté que par les Européens établis au Coromandel & dans le Bengale. Ces derniers ne peuvent y vendre que quelques toiles grossières. On ne les y verroit point aller , sans le besoin de construire ou de radoubler des vaisseaux. Hors le fer & les cordages , ils y trouvent tous les matériaux propres à cet objet , d'une excellente qualité & à un prix honnête. Depuis qu'on s'est dégoûté de la construction



trop chère de Surate ; Syriam est devenu le chantier général des bâtimens qui naviguent d'Inde en Inde.

Ils en exportent du bois de Tecke, de la cire, de l'ivoire, du calin & une huile excellente pour la conservation des vaisseaux. Tout ce que l'univers possède de parfait en topazes, en saphirs, en améthistes & en rubis, vient du Pégu. On les trouve rarement à Syriam ; & pour en avoir, il faut pénétrer jusqu'à la cour, qui se tient à Ava. Les Arméniens y ont pris depuis quelque tems un tel ascendant, qu'ils rendent le commerce difficile aux Européens, même aux Anglois, les seuls qui ayent formé un établissement au Pégu.

Une branche plus considérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reste de l'Inde, c'est celui de l'opium. L'opium est le produit d'une plante, appelée pavot, dont la racine est à-peu-près de la grosseur du doigt, & remplie comme le reste de la plante, d'un lait amer. Sa tige, qui est ordinairement lisse & quelquefois un peu velue, a deux coudées de hauteur. Sur cette tige, naissent des feuilles semblables à celles de la laitue, oblongues, découpées, crépues, couleur de verd de mer. Ses fleurs sont en rose. Lorsque le pavot est dans la force de sa sève, on fait au sommet une légère incision, dont il découle quelques larmes d'une liqueur laiteuse, qu'on laisse figer & qu'on recueille ensuite. On répète jusqu'à trois fois l'opération ; mais le produit va toujours en diminuant pour la quantité & pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte, & on le paîtrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance, la viscosité, & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obéit



sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre & de sable, doit être rejeté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne, & les doses qu'on en prend, il assoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Patna, situé sur le haut Gange, est le lieu de l'univers où le pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en sort tous les ans par mer, trois ou quatre mille coffres, chacun du poids de trois cents livres. Le coffre se vend sur les lieux, cinq à six cents francs. Cet opium n'est pas raffiné, comme celui de Syrie & de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'opium raffiné.

Dans tous les pays qui sont à l'Orient de l'Inde, on a une passion extrême pour l'opium. Les empereurs Chinois l'ont réprimée dans leurs états, en condamnant au feu tout vaisseau qui porteroit cette espèce de poison, toute maison qui en recevrait. A la côte de Malais, à Borneo, dans les Moluques, à Java, à Macassar & à Sumatra, la consommation en est immense. Ces peuples le fument avec le tabac. Ceux qui veulent faire quelque action désespérée, s'enivrent de cette fumée. Ils se jettent ensuite indifféremment sur tout ce qu'ils rencontrent : ils iroient sur un ennemi, au travers d'une pique. Les Hollandois, possesseurs de presque tous les lieux où l'opium fait le plus de ravage, ont été plus touchés du bénéfice qu'ils retiroient de sa vente, que de pitié pour ses nombreuses victimes. Plutôt que d'en interdire l'usage, ils ont autorisé les particuliers à massacrer tous ceux qui



étant ivres d'opium, courroient les rues avec des armes. Ainsi certaines législations introduisent & nourrissent des passions & des opinions enivrantes & furieuses; & quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne fait d'autre remède que la mort & les supplices.

La compagnie de Hollande faisoit autrefois le commerce de l'opium dans ses possessions. Elle en débitoit peu; parce qu'on gagnoit quatre cents pour cent à l'introduire en fraude. En 1743, elle abandonna cette branche de son commerce à une société particulière, à qui elle livre une certaine quantité d'opium à un prix convenu. Cette société composée des principaux membres du gouvernement de Batavia, fait des gains immenses; personne n'osant s'exposer à leurs poursuites, en contrariant leurs intérêts par la contrebande. La côte des Malais & une partie de l'isle de Sumatra, sont pourvues d'opium par des négocians libres Anglois, qui gagnent plus sur cette marchandise, que sur les toiles communes qu'ils portent à ces différens marchés.

Ils envoient à la côte de Coromandel du riz & du sucre dont ils sont payés en argent, à moins qu'un heureux hasard ne leur y fasse trouver quelque marchandise étrangère à bon compte. Ils expédient un ou deux vaisseaux avec du riz, des toiles & de la soie: le riz est vendu à Ceylan, les toiles au Malabar, & la soie à Surate, dont on rapporte du coton, que les manufactures grossières de Bengale employent utilement. Deux ou trois bâtimens, chargés de riz, de gomme-lacque & de toiles, prennent la route de Bassora, d'où ils reviennent avec des fruits secs, de l'eau-rose, & sur-tout de l'or. L'Arabie ne paye qu'avec de l'argent & de l'or, les riches marchandises qu'on lui porte. Le commerce du



Gange avec les autres échelles de l'Inde, fait rentrer vingt-huit millions par an dans le Bengale.

Quoique ce commerce passe par les mains des Européens & se fasse sous leur pavillon, il n'est pas tout entier pour leur compte. A la vérité les Mogols, communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armemens; mais les Arméniens, qui depuis les révolutions de Perse, se sont fixés sur les bords du Gange où ils ne faisoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y sont encore plus considérables. L'impossibilité où sont les naturels du pays de jouir de leurs richesses, sous un gouvernement oppresseur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de risque à faire le négoce à découvert, ils sont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils qui se connoissent mieux en hommes qu'on ne pense, l'étudient, & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caissiers; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la grosse ou à intérêt. Cet intérêt, qui est ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort, lorsqu'on est réduit à emprunter des Cheks.

Ces Cheks sont une famille d'Indiens, puissante de tems immémorial sur le Gange. Ses richesses ont mis long-tems dans ses mains la banque de la cour, la ferme générale du pays & la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveler tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis, l'ont mise en état de prêter à la fois au gouvernement, quarante, soixante, & jus-



qu'à cent millions. Lorsqu'on n'a pas pu les lui rendre, on lui a permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse & si soutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'est pas possible de comprendre, comment cet édifice a pu s'élever, comment sur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce mystère, il faut savoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la cour de Delhy; que les nababs & rajas de Bengale se sont mis dans sa dépendance; que ce qui entoure le souba, lui a été constamment vendu; que le souba lui-même s'est soutenu ou a été précipité par les intrigues de cette famille. On peut ajouter que ses membres, ses trésors étant dispersés, il n'a jamais été possible de lui faire qu'un demi-mal, qui lui auroit laissé plus de ressources qu'il n'en falloit pour pousser sa vengeance aux derniers excès. Les Européens qui fréquentoient le Gange, n'ont pas été assez frappés de ce despotisme, qui devoit les empêcher de se mettre dans les fers des Checks. Ils sont tombés, en empruntant de ces avides financiers des sommes considérables à neuf pour cent en apparence, mais en effet à treize, par la différence des monnoies qu'on leur prêtoit, à celles qu'ils étoient obligés de donner en paiement. Les engagements des compagnies de France & de Hollande, ont eu des bornes. Ceux de la compagnie d'Angleterre n'en ont point connu. En 1755, elle devoit aux Checks environ vingt-huit millions.

Telle est la conduite de ces corps considérables, qui sont les seuls agens du commerce de l'Europe avec le Bengale. Les Portugais, qui fréquenterent les premiers cette riche contrée, eurent la sagesse de former leur éta-



blissement à Chatigan, port situé sur la frontière d'Aracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois qui, sans se commettre avec ces ennemis alors redoutables, vouloient avoir part à leur fortune, chercherent le port qui, sans nuire à leur projet, les exposoit le moins aux hostilités. En 1603, ils jetterent les yeux sur Balassor; & toutes les compagnies, plutôt par imitation que par des combinaisons bien raisonnées, suivirent depuis cet exemple. L'expérience leur apprit qu'il leur convenoit de se rapprocher des différens marchés d'où elles tiroient leurs marchandises; & elles remonterent le bras du Gange qui, après s'être séparé du corps du fleuve à Morehia au-dessus de Cassimbazar, se perd dans l'Océan au voisinage de Balassor, sous le nom de riviere d'Ougli. Le gouvernement du pays leur accorda la liberté de placer des loges dans tous les lieux abondans en manufactures, & celle de se fortifier sur cette riviere.

En la remontant, on trouve d'abord Calcutta, qui est le principal établissement de la compagnie Angloise. L'air y est mal-sain, l'eau saumâtre, l'anerage peu sûr, & les environs n'offrent que peu de manufactures. Ces inconvéniens n'ont pas empêché qu'un grand nombre de riches négocians Arméniens, Maures & Indiens, attirés par la liberté & la sûreté n'y fixassent leur séjour. Le peuple s'est multiplié dans les proportions, sur un terrain de trois ou quatre lieues de circonférence, que la compagnie possède en toute souveraineté. Cette forteresse a cet avantage, que les bâtimens qui veulent arriver aux colonies Européennes sont forcés de passer sous son canon.

Six lieues au-dessus, on trouve Frédéric Nagor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne,



cienne, où ils n'avoient pu se soutenir. Cet établissement n'a encore acquis aucune consistance, & tout porte à croire qu'il ne fera jamais grand chose.

Chandernagor, situé deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'Ouest; mais son port est excellent, & l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la solidité, il faut, comme dans tout le reste du Bengale, bâtir sur pilotis; parce qu'il est impossible de creuser la terre, sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. Son territoire, qui n'a guère qu'une lieue de circonférence, est rempli de manufactures, depuis que l'invasion des Marattes a réduit les naturels du pays à venir y chercher un asyle. On y fabrique une grande quantité de mouchoirs & de mousselines rayées, qui, il faut l'avouer, ont un peu dégénéré depuis leur transplantation. Cependant cette activité n'a jamais rendu Chandernagor le rival de Calcutta, que ses immenses richesses mettent en état de former les plus vastes entreprises de commerce.

A un mille de Chandernagor, on voit Chinchura, plus connu sous le nom Dougli, parce qu'il est situé près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célèbre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations dont il est environné, dépendent du gouvernement du pays, qui souvent s'y fait sentir par ses extorsions. Un autre inconvénient de cet établissement; c'est qu'un banc de sable empêche que les vaisseaux ne puissent y arriver: ils s'arrêtent vingt milles au-dessous de Calcutta, à Fulta, ce qui multiplie les frais d'administration.



Les Portugais avoient autrefois établi leur commerce à Bandel , à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Gange , & à un quart de lieue au-dessus d'Ougli. On y voit encore leur pavillon , avec un petit nombre de misérables , qui ont oublié leur patrie , après en avoir été oubliés. Les affaires de ce comptoir se réduisent à fournir des courtisanes aux Mogols & aux Hollandois.

Si l'on en excepte les mois d'octobre , de novembre & de décembre , où des ouragans fréquens , presque continuels , rendent le golfe de Bengale impraticable , les vaisseaux Européens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve , reconnoissent auparavant la Pointe des Palmiers. Ils y sont reçus par des pilotes de leur nation , fixés à Balassor. L'argent qu'ils portent est mis dans des chaloupes nommées bots , du port de soixante à cent tonneaux , qui vont toujours devant les vaisseaux. Ils arrivent par un canal étroit , entre deux bancs de sable , dans la rivière d'Ougli. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy : mais avec le tems , ils ont osé braver les courans , les bancs mouvans & élevés qui sembloient fermer la navigation du fleuve ; & ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages , dont le nombre a diminué à mesure qu'on a acquis de l'expérience , & que l'esprit d'observation s'est étendu. Il faut espérer que l'exemple de l'amiral Watzon , qui , avec un vaisseau de soixante-dix canons , est remonté jusqu'à Chandernagor , ne fera pas perdu. Si l'on en fait profiter , on épargnera beaucoup de tems , de soins & de dépenses.

Outre cette grande navigation , il y en a une autre pour faire arriver les marchandises , des lieux mêmes qui les produisent , au chef-lieu de chaque compagnie. De petites



flottes , composées de quatre-vingts , cent bateaux , ou même davantage , servent à cet usage. On y place des soldats noirs ou blancs , nécessaires pour réprimer l'avidité insatiable des nababs & des rajas , qu'on trouve sur la route. Ce qu'on tire du haut Gange , de Patna , de Casmibazar , descend par la riviere d'Ougli. Les marchandises des autres branches du fleuve , toutes navigables dans l'intérieur des terres & communiquant les unes aux autres , sur-tout vers le bas du Gange , entrent dans la riviere d'Ougli par Rangafoula & Batatola , à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent de-là , au principal établissement de chaque nation.

Il sort du Bengale pour l'Europe du musc , de la lague , du bois rouge , du poivre , des cauris , quelques autres articles peu considérables , qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui sont propres , sont le borax , le salpêtre , la soie & les soieries , les mouffelines , & cent especes de toiles différentes.

Le borax , qui se trouve dans la province de Patna , est une substance saline , que les chymistes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entr'eux le regardent comme un sel alcali , qui se trouve tout formé dans cette riche contrée de l'Indostan ; d'autres veulent qu'il soit le produit des volcans ou des incendies souterrains.

Quoi qu'il en soit , le borax sert très-utilement dans le travail des métaux , dont il facilite la fusion & la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu , cette substance se charge des parties étrangères avec lesquelles ces métaux sont combinés , & les réduit en scories. Le borax est même d'une nécessité indispensable pour les essais des mines , & pour la soudure des métaux. Il n'y a que les Hollandois qui sachent le purifier. Ce se-



cret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allèrent chercher dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas sous le joug de leur aristocratie.

Le salpêtre vient aussi de Patna. Il est tiré d'une argille tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rousse. On la raffine en creusant une grande fosse, dans laquelle on met cette terre nitreuse, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue, jusqu'à ce qu'elle soit devenue une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les sels, & la matière la plus épaisse s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides, qu'on verse dans une autre fosse plus petite que la première. Cette matière s'étant de nouveau purifiée, on enlève le plus clair qui surnage, & qui forme une eau toute nitreuse. On la fait bouillir dans des chaudières; on l'écume à mesure qu'elle cuit, & l'on en tire, au bout de quelques heures, un sel de nître infiniment supérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour les besoins de leurs colonies d'Asie, ou de leurs métropoles, environ dix millions pesant. La livre s'achète sur les lieux trois sols, au plus, & nous est revendue dix sols, au moins.

Cassimbazar, qui s'est enrichi de la ruine de Maldo & de Rajamahol, est le marché général de la soie de Bengale, & c'est son territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y sont élevés & nourris comme ailleurs; mais la chaleur du climat les y fait éclore & prospérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie & de coton, qui se répandent dans une partie de l'Asie. Celles de soie pure, prennent la plupart la route de Delhy. Elles sont prohibées en France; & le Nord de l'Europe



n'en consomme guère que quelques armoirins, & une quantité prodigieuse de mouchoirs. A l'égard de la soie en nature, on peut évaluer à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en emploie dans ses manufactures. En général, elle est très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guère l'employer que pour la trame, dans les étoffes brochées. Elle se vend sur les lieux, depuis 272 jusqu'à 288 livres le quintal. Les compagnies qui ont assez de fonds, d'activité & d'intelligence pour faire virer les soies dans leur loge, les ont à meilleur marché. Il seroit long & inutile de faire l'énumération de tous les endroits où se fabriquent les coutis, les toiles de coton propres à faire du linge de table, à être employées en blanc, à être teintes ou imprimées. Il suffira de parler de Dacca, qu'il faut regarder comme le marché général du Bengale, celui qui réunit le plus d'espèces de toiles, les plus belles, & en plus grande quantité.

Cette ville est située par les vingt-quatre degrés de latitude Nord. La fertilité de son territoire & les avantages de sa situation, en ont fait, depuis très-long-tems, le centre d'un grand commerce. Les cours de Delhy & de Moxudabat, en tirent les toiles nécessaires à leur consommation. Chacune des deux cours y entretient un agent, chargé de les faire fabriquer. Il a une autorité indépendante du magistrat sur les courtiers, tisserands, brodeurs, sur tous les ouvriers dont l'industrie a quelque rapport à l'objet de sa commission. On défend à ces malheureux, sous des peines pécuniaires & corporelles, de vendre, à qui que ce puisse être, aucune pièce dont la valeur excède 72 liv.



Ce n'est qu'à force d'argent qu'ils peuvent se rédimen de cette vexation.

Dans ce marché, comme dans tous les autres, les compagnies Européennes traitent avec des courtiers Mau- res, établis dans le lieu même, & autorisés par le gou- vernement. Elles prêtent aussi leur nom aux particuliers de leur nation, ainsi qu'aux Indiens & aux Arméniens fixés dans leurs établissemens, qui, sans cette précaution, feroient sûrement pillés. Les Mogols, eux-mêmes, cou- vrent souvent sous un pareil voile leur propre industrie, pour ne payer que deux au lieu de cinq pour cent.

On distingue dans les contrats, les toiles qu'on fait fabriquer, & celles que le tisserand ose, dans quelques endroits, entreprendre pour son compte. La longueur, le nombre des fils, & le prix des premières sont fixés. On ne stipule que la commission pour les autres, parce qu'on ne peut traiter avec le même détail. Les nations qui se font un point capital d'avoir de belles marchandi- ses, s'arrangent pour être en état de donner des avances aux entrepreneurs dès le commencement de l'année. Les tisserands, peu occupés en général dans ce tems-là, tra- vaillent avec moins de précipitation que dans les mois d'octobre, de novembre & de décembre, tems où les de- mandes sont forcées.

On reçoit une partie des toiles en écrû, & une partie à demi-blanc. Il seroit à desirer qu'on pût changer cet usage. Rien n'est plus ordinaire, que de voir des toiles d'une très-belle apparence, dégénérer au blanchissage. Peut-être les fabriquans & les courtiers prévoient-ils ce qui arrivera; mais les Européens n'ont pas le tact assez fin, ni le coup-d'œil assez exercé, pour s'y connoître. Une chose particuliere à l'Inde, c'est que les toiles, de



quelque nature qu'elles soient, ne peuvent jamais être bien blanchies & bien apprêtées, que dans le lieu même de leur fabrication. Si malheureusement elles sont avariées avant d'être embarquées pour l'Europe, il faut les renvoyer aux endroits d'où on les a tirées.

Entre les toiles qu'on achète à Dacca, les plus importantes, sans comparaison, sont les mouffelines unies, rayées & brodées. De toutes les contrées de l'Inde, on n'en fait que dans le Bengale, où se trouve le seul coton qui y soit propre. Il est planté à la fin d'octobre, & recueilli dans le mois de février. On le prépare tout de suite, pour le mettre en œuvre dans les mois de mai, juin & juillet. C'est la saison des pluies. Comme le coton prête plus & casse moins, elle est la plus favorable pour fabriquer des mouffelines. Ceux qui en font le reste de l'année, entretiennent cette humidité nécessaire au coton, en mettant de l'eau immédiatement au-dessous de leur chaîne. Voilà dans quel sens il faut entendre qu'on travaille les mouffelines dans l'eau.

A quelque degré de finesse qu'ayent été portées ces toiles, on peut assurer qu'elles sont dans un état d'imperfection très-sensible. L'usage où est le gouvernement, de forcer les meilleurs manufacturiers à travailler pour lui, de les mal payer, & de les tenir dans une espèce de captivité, fait qu'on craint de paroître trop habile. Par-tout la contrainte & la rigueur étouffent l'industrie, fille de la nécessité, mais compagne de la liberté.

Les cours de Delhy, de Moxudabat, sont moins difficiles sur les broderies qu'on ajoute aux mouffelines. A leur imitation, les gens du pays, les Mogols, les Patanes, les Arméniens, qui en font faire considérablement, les prennent telles qu'elles sont. Cette indifférence retient



l'art de broder dans un état d'imperfection. Les Européens traitent pour les broderies, comme pour les mousselines & les autres marchandises, avec des courtiers autorisés par le gouvernement, auquel ils payent une contribution annuelle, pour avoir ce privilège exclusif. Ces entrepreneurs distribuent aux femmes les pièces destinées pour les broderies plates, & aux hommes, celles en chaumette. On se contente souvent des dessins de l'Inde; d'autres fois nous leur envoyons des dessins pour les rayures, les brochures & les broderies. En 1710, les Européens payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois, couvroient à-peu-près le tiers de ces valeurs: on soldoit le reste avec de l'argent. Depuis que les Anglois se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ses exportations, & diminuer sa recette, parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandises, & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'est pas à son terme, & qu'elle aura tôt ou tard des suites & des effets plus considérables.

LVII.  
Etablissement  
des  
Anglois à  
Sainte-Hélène.

Pour entretenir ses liaisons avec cette vaste région & ses autres établissemens d'Asie, la compagnie Angloise a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélène. Cette île, qui n'a que vingt-huit à vingt-neuf milles de circuit, est située à quinze degrés cinquante minutes de latitude australe, entre l'Afrique & l'Amérique, & à une distance à-peu-près égale de ces deux parties du monde. Rien ne prouve que les Portugais, qui la découvrirent en 1502, y aye nt



jamais établi de colonie; mais il est certain qu'ils y jetterent, suivant leur méthode, quelques quadrupedes & des volailles, pour l'usage de ceux de leurs vaisseaux qui y relâcheroient. Ces commodités inviterent dans la suite les Hollandois à y former un petit établissement. Ils en furent chassés par les Anglois, qui y sont fixés depuis 1673.

Quoique Sainte-Hélène ne paroisse qu'un grand rocher, battu de tous côtés par les vagues, elle n'en est pas moins un lieu délicieux. Son climat est plus tempéré qu'il ne devoit l'être. La terre, qui n'a qu'un pied & demi de profondeur, y est couverte de citronniers, de palmiers, de grenadiers, d'autres arbres chargés de fleurs & de fruits en même tems. Des eaux excellentes, mieux distribuées par la nature que l'art n'auroit pû le faire, y vivifient tout. Les hommes nés dans ce fortuné séjour, y jouissent d'une santé parfaite. Les passagers y guérissent de leurs maux, sur-tout du scorbut. Quatre cents familles d'Anglois, de François réfugiés, y cultivent des légumes, y élèvent des bestiaux d'un goût exquis, qui sont d'une grande ressource pour les navigateurs. Cet établissement, que la nature & l'art réunis ont rendu presque inattaquable, a cependant un très-grand vice. Les vaisseaux qui reviennent des Indes en Europe, y abordent avec une sûreté entière & une grande facilité; mais ceux qui vont d'Europe aux Indes, opiniâtement repoussés par les vents & les courans contraires, n'y trouvent point d'asyle. Plusieurs, pour éviter les inconvéniens d'un si long voyage fait sans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Espérance: les autres, particulièrement ceux qui sont destinés pour l'Arabie & pour le Malabar, vont prendre des rafraîchissemens aux îles de Comore.



LVIII.

A quel  
usage les  
Anglois  
font servir  
les isles de  
Comore.

Ces isles, situées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagascar, sont au nombre de cinq. La principale, qui a donné son nom à ce petit archipel, est peu connue. Les Portugais, qui, dans leurs premières expéditions, la découvrirent, y firent tellement détester, par leurs cruautés, le nom des Européens, que tous ceux qui ont osé s'y montrer depuis ont été ou massacrés, ou fort mal reçus : aussi l'a-t-on entièrement perdu de vue. Celles de Mayote, de Moeti & d'Anjouan, ne sont pas plus fréquentées, parce que les approches en sont difficiles, & que le mouillage n'y est pas sûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'isle de Johanna.

C'est-là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute sa richesse avec toute sa simplicité. Des côteaux toujours verts, des vallées toujours riantes, y forment par-tout des payfages variés & délicieux. Trente mille habitans, distribués en soixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue est l'Arabe, leur religion, un mahométisme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale, plus épurés qu'ils ne le font communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné une aversion insurmontable pour le travail. De cette paresse, est né un certain air de grandeur, qui consiste, pour les gens distingués, à laisser croître excessivement leurs ongles. Pour se faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant sur le jaune, que leur fournit un arbrisseau.

Ce peuple, né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit, sans doute, venu chercher d'un continent voisin, dont il doit être originaire. Un négociant Arabe,



il n'y a pas un siècle, ayant tué au Mozambique un gentil-homme Portugais, se jeta dans un bateau que le hasard conduisit à Johanna. Cet étranger se servit si bien de la supériorité de ses lumières, & du secours de quelques-uns de ses compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité absolue que son petit-fils exerce encore aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement, ne diminua rien de la liberté & de la sûreté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'isle. Ils continuoient à mettre paisiblement leurs malades à terre, où la salubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau, les rétablissoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les provisions dont on avoit besoin; & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une isle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes; & comme des cauris, des noix de coco, & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange, ne suffisoient pas pour payer ce luxe, les insulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chèvres, leurs volailles, qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre, & d'autres bagatelles d'un aussi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop éloigné de nos parages.

Un pareil inconvénient ne pouvoit pas empêcher la compagnie Angloise de donner une grande extension à son commerce. Celui qu'on peut faire d'un port de l'Inde à l'autre, étoit trop borné, trop subalterne, pour occuper long-tems. Elle fut de bonne-heure assez éclairée, pour sentir que cette navigation ne lui convenoit pas. Elle invita les négocians particuliers de sa nation à l'en-

LIX.

La compagnie Angloise a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde.



treprendre. Elle leur en facilitoit les moyens , en prenant part à leurs expéditions , & en leur cédant des intérêts dans ses propres armemens ; souvent même elle se chargea de leurs marchandises pour un fret modique. Cette conduite généreuse , inspirée par un esprit national , si opposée en tout à celle des autres compagnies , donna promptement de l'activité , de la force , de la considération aux colonies Angloises. Leurs marchands libres eurent bientôt une douzaine de brigantins , qui naviguoient dans l'intérieur du Gange , ou qui en sortoient pour se rendre à Achem , à Keda , à Johor & à Ligor. Ils expédioient de Calcutta , de Madraz , de Bombay , un pareil nombre de vaisseaux plus considérables , qui fréquentoient toutes les échelles de l'Orient. Ces bâtimens se feroient multipliés encore , si la compagnie n'avoit exigé , dans tous les lieux où elle avoit des établissemens , un droit de cinq pour cent , & huit & demi pour cent de toutes les remises que les marchands libres avoient à faire dans la métropole. Lorsque ses besoins ne la forcèrent pas à se relâcher de ce bizarre arrangement , ces armateurs donnerent leur argent à la grosse , quelquefois aux autres négocians Européens qui en manquoient , & le plus souvent aux officiers des vaisseaux de leur nation , qui , n'étant pas proprement attachés à la compagnie , peuvent trafiquer pour eux en naviguant pour elle.

LX.

La compagnie a jugé qu'il ne lui convenoit pas d'avoir une marine.

Ce grand corps conçu , dans les premiers tems , l'ambition d'avoir une marine. Elle n'existoit plus lorsqu'il reprit son commerce , au tems du protectorat. Pressé alors de jouir , il se détermina à se servir de bâtimens particuliers ; & ce qu'il fit par nécessité , il l'a continué depuis par économie. Des négocians lui fretent des vaisseaux tout équipés , tout avitaillés , pour porter dans



L'Inde & pour en rapporter le nombre des tonneaux dont on est convenu. Le tems qu'ils doivent s'arrêter dans le lieu de leur destination, est toujours fixé. Ceux à qui l'on n'y peut donner de cargaison, sont communément occupés par quelque marchand libre, qui se charge volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils doivent être expédiés les premiers l'année suivante, afin que leurs agrès ne s'usent pas trop. Dans un cas de nécessité, la compagnie leur en fourniroit de ses magasins; mais elle se les feroit payer au prix stipulé, de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens employés à cette navigation, portent depuis six cents jusqu'à huit cents tonneaux. La compagnie n'y prend, à leur départ, que la place dont elle a besoin pour son fer, son plomb, son cuivre, ses étoffes de laine, & des vins de Madere, les seules marchandises qu'elle envoie aux Indes. Les propriétaires peuvent remplir ce qui reste d'espace dans le vaisseau, des vivres nécessaires pour un si long voyage, & de tous les objets dont le corps qu'ils servent ne fait pas commerce. Au retour, ils ont aussi le droit de disposer, comme bon leur semble, de l'espace de trente tonneaux, que, par leur contrat, ils n'ont pas cédé : ils sont même autorisés à y placer les mêmes choses que reçoit la compagnie. Jusqu'à ces derniers tems, ils devoient lui payer trente pour cent de la valeur de ces marchandises. Depuis le 21 octobre 1773, ce droit est réduit à la moitié. On a jugé que cette faveur engageroit les armateurs & leurs agens à mieux remplir leurs obligations, & qu'elle feroit cesser les importations frauduleuses. L'amour de l'humanité, plus commun dans les états libres que sous d'autres loix, a donné naissance, en Angleterre, à un usage bien



respectable. Le chirurgien de chaque navire arrivé des Indes, reçoit, outre ses appointemens, 22 liv. 10 sols de gratification, pour chaque homme de l'équipage qu'il ramène en Europe.

LXI. La compagnie débarrassée des soins qu'exige nécessairement une marine, ainsi que de la circulation particulière à l'Inde, n'eut à s'occuper que du commerce direct de l'Europe avec l'Asie. Elle le commença avec 8, 322, 547 liv. 10 sols. Des événemens heureux l'ayant mise en état, en 1676, de faire une répartition de cent pour cent, elle jugea qu'il convenoit mieux à ses intérêts de doubler son fonds. Ce capital augmenta encore, lorsque les deux compagnies, qui s'étoient fait une guerre si destructive, réunirent, en 1702, leurs richesses, leurs projets & leurs espérances. Il a été porté depuis à soixante-douze millions, divisés par actions, originellement de 1, 125 livres, & dans la suite de 2, 250 liv.

LXII. Les affaires furent poussées avec beaucoup d'activité & de succès dans les premiers tems, malgré la médiocrité des fonds. Dès l'an 1628, la compagnie occupoit douze mille tonneaux d'embarquement, & quatre mille matelots. Ses expéditions varient d'une manière inconcevable. Elles furent plus ou moins vives, suivant l'ignorance & la capacité de ceux qui les dirigeoient, suivant la paix ou la guerre; la prospérité ou les disgraces de la métropole; la passion ou l'indifférence de l'Europe pour les manufactures des Indes; le plus ou le moins de concurrence des autres nations. Depuis le commencement du siècle, les révolutions sont moins fréquentes, moins marquées. Ce commerce a pris de la consistance, & les ventes se sont élevées à soixante-dix-huit millions.

Leur accroissement auroit été plus considérable enco-



re, sans les entraves dont on les surcharge. Le détail en seroit long & minutieux. Il suffira de dire que tout vaisseau qui revient des Indes, est obligé de faire son retour dans un port d'Angleterre; & que ceux qui portent des marchandises prohibées, sont forcés de les conduire au port de Londres. Les toiles & les étoffes qui arrivent de ces contrées, payent des droits très-considérables. Ceux auxquels le thé est assujetti, sont plus forts encore. Si le gouvernement s'est flatté d'arrêter, par cette imposition énorme, la fureur qu'on avoit pour cette boisson, ses espérances ont été trompées.

Ce furent les lords Arlington & Ossori, qui introduisirent le thé en Angleterre. Ils y en apportèrent de Hollande en 1666, & leurs femmes le mirent à la mode chez les personnes de leur rang. La livre pesant se vendoit alors soixante-sept ou huit livres à Londres, quoiqu'elle n'en eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminua que très-lentement, n'empêcha pas que le goût de cette boisson ne fît des progrès. Cependant elle ne devint d'un usage commun, que vers 1715 : alors, seulement, on commença à prendre du thé verd; car jusqu'à cette époque, on n'avoit connu que le thé bouy. Depuis, la passion pour cette feuille Asiatique est devenue générale. Peut-être cette manie n'est-elle pas sans inconvénient : mais on ne sauroit nier que la nation ne lui doive plus de sobriété, que n'en aient pû obtenir les loix les plus sévères, les déclamations éloquentes des orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il a été porté de la Chine, en 1766, six millions pesant de thé par les Anglois; quatre millions cinq cents mille livres par les Hollandois; deux millions quatre cents mille livres par les Suédois; autant par les Danois;



& deux millions cent mille livres par les François. Ces quantités réunies, forment un total de dix-sept millions quatre cents mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boissons; des observations suivies avec soin pendant plusieurs années; des calculs les plus exacts qu'il soit possible de faire dans des matieres si compliqués : tout nous décide à penser que la consommation de l'Europe entière ne s'élève pas au-dessus de cinq millions quatre cents mille livres. En ce cas, celle de la Grande-Bretagne doit être de douze millions.

Il est universellement reçu, qu'il y a au moins deux millions d'hommes dans la métropole, & un million dans les colonies, qui font un usage habituel du thé. On ne s'éloignera pas de la vraisemblance, en supposant que chacun en prend quatre livres par an. S'ils en consomment un peu moins, le vuide est rempli par les citoyens un peu moins livrés à cette boisson, & que, pour cette raison, nous n'avons pas comptés. La livre du thé, qui ne coûte que trente sols dans l'Orient, se vend régulièrement six livres dix sols dans les ventes Angloises, en y comprenant les droits. C'est donc environ soixante-douze millions que coûte à la nation la manie de cette feuille Asiatique.

Ce seroit ignorance ou mauvaise foi, que d'opposer à cette supputation l'autorité des douanes. Il est vrai que leur produit, qui d'après le calcul de cette consommation, devoit être d'environ 18, 000, 000 livres, n'est guère que de la moitié; mais la contrebande qui se fait en Angleterre de cette marchandise, est généralement connue. Le gouvernement lui-même en est si convaincu, que pour la diminuer, il vient de baisser les droits de  
vingt



vingt sols par livre. Vraisemblablement il auroit été plus généreux, s'il n'étoit malheureusement réduit à regarder ses douanes plutôt comme une ressource de finance, que comme le thermometre de son commerce. Ce sacrifice, insuffisant en lui-même pour empêcher les thés répandus dans les différens ports de l'Europe, de s'introduire en fraude dans la Grande-Bretagne, a été soutenu par l'acquisition qu'a faite la nation de l'isle de Man, qui appartenoit à la maison d'Athol.

Quoique la plupart des branches du revenu public aient été augmentées par un arrangement qui ôtoit au commerce frauduleux son entrepôt le plus favorable, la compagnie des Indes y a plus particulièrement gagné. Comme ses marchandises étoient chargées de plus forts droits que les autres, l'importation clandestine en étoit plus considérable; & elle se faisoit sur-tout par l'isle de Man, admirablement située pour recevoir tout ce qui venoit du Nord. Le thé étoit l'objet chéri de cette contrebande. La compagnie Angloise ne manquera pas, à l'avenir, d'en faire des provisions proportionnées aux demandes, & de s'approprier le bénéfice que ses rivaux venoient lui enlever jusques dans son propre empire.

Mais les thés & les autres marchandises, qui arrivoient des Indes, avec quoi les payoit-on ? Avec de l'argent. Le gouvernement, qui ne l'ignoroit pas, a fixé à 6, 750, 000 livres ce qu'on pourroit exporter d'especes. Cette disposition bizarre & indigne d'un peuple commerçant, n'a pas eu & ne pouvoit pas avoir d'exécution. Les sommes enregistrées sont toujours montées beaucoup plus haut; & cette indulgence n'a pas empêché qu'on ait encore dérobé à la connoissance des officiers de la douane, des sommes très-considérables, qui sortoient clandestinement.



La fraude a augmenté à mesure que le commerce s'est étendu; & l'on a long-tems évalué l'argent qui sortoit du royaume, au tiers du produit des ventes.

Cette extraction auroit été plus considérable, si la compagnie se fût tenue à la loi qui lui étoit imposée par sa charte, d'exporter, en marchandises nationales, la valeur du dixième de ce qu'elle prenoit en monnoie sur ses vaisseaux. Constanment elle a chargé en étain, en plomb, en draps d'Angleterre, pour des sommes beaucoup plus fortes; sans compter les bénéfices qu'elle faisoit dans l'Inde sur les fers de Suede & de Biscaye, & sur d'autres objets qu'elle tiroit de plusieurs contrées de l'Europe.

Ses partisans, pour lui ramener la bienveillance publique, qui lui a été assez communément refusée, ont souvent avancé que ce corps faisoit rentrer dans l'état autant d'argent, qu'il en avoit fait sortir. Cette prétention fut si vivement combattue au commencement du siècle, que le gouvernement jugea la question digne de son attention. Il trouva que, depuis la fin de décembre 1712, jusqu'à la fin de décembre 1717, il étoit sorti pour l'Inde, suivant les registres, 52, 563, 037 livres 10 sols. Tout lui indiquoit que l'argent parti clandestinement montoit au moins à la moitié, de sorte qu'on ne crut pas s'égarer, en formant, des deux sommes réunies, un total de 78, 844, 566 livres 5 sols. Les réexportations faites par la compagnie, dans le même espace de tems, montoient à 75, 058, 391 livres 5 sols. Ainsi, en supposant la justesse de ces calculs, la consommation que l'Angleterre auroit faite de productions de l'Asie pendant cinq ans, ne lui auroit coûté que 3, 786, 165 liv. On a lieu de conjecturer qu'elle lui coûta beaucoup da-



vantage, & que plusieurs des marchandises vendues, en apparence, pour l'étranger, ne sortirent pas du royaume. La faveur qu'ont prise les toiles d'Ecosse & d'Irlande, imprimées en Angleterre, & l'augmentation des manufactures de soie, en laissant moins de débouchés pour la contrebande, doivent rendre le commerce de l'Orient plus avantageux à la nation. Avant 1720, il se consommoit par an, dans la Grande-Bretagne, trois millions sept cents cinquante mille verges de toiles des Indes. Cette consommation a bien diminué.

Il n'étoit pas possible que les rapports du commerce de l'Inde avec l'état en général, éprouvassent des révolutions, sans qu'il n'arrivât des variations dans les intérêts particuliers des actionnaires. Leurs bénéfices ont été énormes dans certains périodes, & très-bornés dans d'autres. Les répartitions ont suivi le cours de ces changemens. Le dividende, qui, depuis long-tems, n'étoit que de sept pour cent, fut porté à huit, en 1743. Il tomba depuis à six, & monta à dix en 1766. Il s'est élevé depuis à douze & demi. C'étoit plus que la situation de la compagnie ne le permettoit; puisqu'à cette époque, il ne lui restoit que fort peu de chose au-delà de ses premiers fonds. S'il en est ainsi, comment un si faible capital a-t-il pu acquérir, dans l'opinion publique, la valeur de deux cents quatre-vingts millions, qui est le terme où l'a porté le prix de l'action?

Cette objection n'est pas invincible. On connoît l'enthousiasme Anglois. Cent & cent fois, il a été mis en mouvement par des objets qui n'auroient pas fait la moindre sensation sur les peuples les plus légers & les plus frivoles. Un événement important a violemment entraîné, dans son tourbillon, la nation entière. Elle s'est

LXIII.

Répartitions des actionnaires.



livrée, avec l'empportement qui lui est propre, aux vastes espérances que lui offroit la conquête récente du Bengale.

LXIV.  
Conquête  
du Bengale.  
Avantages  
que les An-  
glois tirent  
de cette ac-  
quisition, &  
la conduite  
qu'ils y ont  
tenue jus-  
qu'ici.

Cette révolution prodigieuse, qui a influé, d'une manière si sensible, & sur la destinée des habitans de cette partie de l'Asie, & sur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet & le résultat d'une suite de combinaisons politiques? Est-ce encore un de ces événemens, dont la prudence ait droit de s'enorgueillir? Non : le hasard seul en a décidé; & les circonstances qui ont ouvert aux Anglois cette carrière de gloire & de puissance, loin de leur promettre les succès qu'ils ont eu, sembloient, au contraire, leur annoncer les revers les plus funestes.

Depuis quelque tems il s'étoit introduit, dans ces contrées, un usage pernicieux. Tout gouverneur, de quelque établissement Européen, se permettoit de donner asyle aux naturels du pays, qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les sommes, souvent très-considérables, qu'il recevoit pour prix de sa protection, lui faisoient fermer les yeux sur le danger auquel il exposoit les intérêts de ses commettans. Un des principaux officiers du Bengale, qui connoissoit cette ressource, se réfugia chez les Anglois à Calcutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le souba offensé, comme il devoit l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jetter la garnison dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en resta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui étoit à la porte de leur prison, pour qu'on fît avertir le prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissemens l'apprenoient au peuple qui en étoit touché;



mais personne ne vouloit aller parler au despote. IL DORT, disoit-on aux Anglois mourans ; & il n'y avoit pas peut-être un seul homme dans le Bengale qui pensât que, pour sauver la vie à cent cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de sommeil au tyran.

L'amiral Watzon, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, & le colonel Clive, qui s'étoit si fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à venger leur nation. Ils ramassèrent les Anglois dispersés & fugitifs ; ils remonterent le Gange, dans le mois de décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparèrent de plusieurs autres places, & remportèrent enfin une victoire complète sur le souba.

Un succès si étendu & si rapide, devient en quelque sorte inconcevable, lorsqu'on pense que c'étoit avec un corps de cinq cents hommes que les Anglois luttoient ainsi contre toutes les forces du Bengale : mais s'ils dûrent en partie leurs avantages à la supériorité de leur discipline & à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les nations Indiennes ; ils ont encore été servis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des ministres, & par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres ressorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances, qu'ils ont su profiter dans cette première entreprise, & dans toutes celles qui l'ont suivie. Le souba étoit détesté de ses peuples, comme le font presque toujours les despotes ; ses principaux officiers vendoient leur crédit aux Anglois ; il fut trahi à la tête de son armée, dont la plus grande partie refusa de combattre ; & il tomba lui-même au pouvoir de ses ennemis, qui le firent étrangler en prison.



Ils disposerent de la soubabie, en faveur de Jaffer-Alikan, chef de la conspiration. Il céda à la compagnie quelques provinces; & il lui accorda tous les privilèges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais, bientôt las du joug qu'il s'étoit imposé, il chercha fourdement les moyens de s'en affranchir. Ses desseins furent pénétrés; & il fut arrêté au milieu de sa propre capitale.

Cachem-Alikan, son gendre, fut proclamé à sa place. Il avoit acheté cette usurpation par des sommes immenses. Mais il n'en jouit pas long-tems. Impatient du joug, comme l'avoit été son prédécesseur, il se montra indocile, & refusa de recevoir la loi. Aussi-tôt la guerre se rallume. Ce même Jaffer-Alikan, que les Anglois tenoient prisonnier, est proclamé, de nouveau, soubab du Bengale. On marche contre Cachem-Alikan; on parvient à corrompre ses généraux; il est trahi & entièrement défait: trop heureux, en perdant ses états, de sauver les immenses richesses qu'il avoit accumulées!

Au milieu de cette révolution, Cachem-Alikan ne perdit pas l'espoir de la vengeance. Il alla porter son ressentiment & ses trésors chez le nabab de Benarés, premier visir de l'empire Mogol. Ce nabab, & tous les princes voisins, se réunirent contre l'ennemi commun, qui les menaçoit tous également: mais ce n'étoit plus à une poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'ils avoient à faire; c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglois tenoient sous leur puissance. Fiers de leurs succès, ils n'attendirent point qu'on vînt les attaquer; ils marcherent les premiers au-devant de cette ligue formidable; & ils marcherent avec la confiance que leur inspiroit Clive, ce général dont le nom sembloit être



devenu le garant de la victoire. Cependant, Clive ne voulut rien hasarder. Une partie de la campagne se passa en négociations : mais enfin les richesses que les Anglois avoient déjà tirées du Bengale, servirent à leur assurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus ; & lorsque le nabab de Bénarés voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des siens, sans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarés aux Anglois ; & il sembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contenterent de lever huit millions de contribution ; & ils offrirent la paix au nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuissance de leur nuire, mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ses états.

Parmi ces désastres, Cachem-Alikan a trouvé encore le moyen de sauver une partie de ses trésors, & il s'est retiré chez les Scheiks, peuples situés aux environs de Delhy, d'où il cherche à se faire des alliés & à susciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choses se passoient dans le Bengale, l'empereur Mogol, chassé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé son fils à sa place, étoit de province en province, cherchant un asyle dans ses propres états, & demandant vainement du secours à ses propres vassaux. Abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée ; il fut frappé de la puissance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir sur son trône ; mais ils commencèrent par se faire céder, d'avance, le Bengale en toute souveraineté. Cette cession fut faite par un acte



authentique, & revêtue de toutes les formalités usitées dans l'empire Mogol.

Les Anglois munis de ce titre, qui légitimoit, en quelque fort, leur usurpation aux yeux des peuples, oublièrent bientôt leurs promesses. Ils firent entendre à l'empereur que les circonstances ne leur permettoient pas de se livrer à une pareille entreprise; qu'il falloit attendre des tems plus heureux; & ils lui assignèrent, pour tout dédommagement, une pension de six millions, & le revenu des provinces d'Ellabad & de Caza-Jeham-Abad, avec lesquels ce malheureux prince fut réduit à subsister dans une des principales villes du royaume de Bénarés, où il a fixé sa résidence. Ainsi, l'empire Mogol se trouve partagé entre deux empereurs; l'un, qui est reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloise a des établissemens & de l'autorité; l'autre, qui l'est dans les provinces qui environnent Delhy, & dans les pays où cette compagnie n'a point d'influence.

Les Anglois ainsi devenus souverains du Bengale, ont cru devoir conserver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le seul pouvoir qui soit sûr & durable. C'est toujours sous le nom d'un souba qu'ils gouvernent ce royaume, & qu'ils en perçoivent les revenus. Ce souba, qui est à leur nomination, à leurs gages, semble donner des ordres. C'est de lui que paroissent émanés les actes publics, les décrets, qui ont été réellement délibérés dans le conseil de Calcutta; de manière qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples ont pu croire, pendant long-tems, qu'ils étoient encore courbés sous le même joug.

Si nous cherchons maintenant à connoître les revenus publics du Bengale, nous trouverons qu'au moment de



la conquête, ils étoient de quatre-vingts millions. Les dépenses, pour régir ou pour défendre cet état, furent fixées alors à quarante & un millions. Il fut convenu d'en donner six à l'empereur Mogol, & trois au souba. Ainsi, il en restoit trente à la compagnie. Ses achats, dans les différens marchés de l'Inde, devoient en abfonder la plus grande partie : mais cependant, l'on avoit estimé qu'il resteroit encore plusieurs millions qui seroient portés dans la Grande-Bretagne.

Ce nouvel ordre de choses, sans apporter aucun changement sensible à la forme extérieure de la compagnie Angloise, en a changé essentiellement l'objet. Ce n'est plus une société commerçante ; c'est une puissance territoriale qui exploite ses revenus, à l'aide d'un commerce qui faisoit autrefois toute son existence, & qui malgré l'extension qu'il a reçu, n'est plus qu'un accessoire dans les combinaisons de sa grandeur actuelle.

Les arrangemens imaginés, pour donner de la stabilité à une situation si favorable, sont peut-être les plus raisonnables qu'il fût possible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui, dans l'Inde, le fond de neuf mille huit cents hommes de troupes Européennes, & de cinquante-quatre mille Cipayes, bien armés, bien disciplinés. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces Cipayes sont dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable de ces troupes a été placé à Bénarés, autrefois le berceau des sciences Indiennes, & encore aujourd'hui la plus fameuse académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne respecte rien. On a choisi cette position ; parce qu'elle a paru favorable, pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient descendre des montagnes du Nord, & qu'en cas d'atta-



que, il seroit moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au Midi, l'on a occupé, autant qu'il étoit possible, tous les défilés par lesquels un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Dacca, qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable, toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendroit nécessaire. Tous les nababs, tous les rajas qui dépendent de la soubabie de Bengale, sont défarmés, entourés d'espions, pour découvrir les conspirations, & de troupes pour les dissiper.

En cas d'une révolution malheureuse, qui réduiroit le conquérant à lever ses quartiers & à abandonner ses postes, on a construit, près de Calcutta, le fort Williams, qui, au besoin, serviroit d'asyle à l'armée, forcée de se replier, & qui lui donneroit le tems d'attendre les secours nécessaires pour recouvrer sa supériorité. C'est un octogone régulier, avec huit bastions, plusieurs contre-gardes, & quelques demi-lunes commencées sans glacis, ni chemin couvert. Le fossé de cette place peut avoir cent soixante pieds de large, sur dix-huit de profondeur. Du côté du Gange, la place est moins forte; & les courtines ne sont couvertes que de redans, sur lesquels il y a une double batterie, assise sur pilotis. Le grand inconvénient de cette citadelle, dont la construction a coûté vingt millions, c'est qu'elle ne protège pas Calcutta, devenue la plus importante ville de l'Inde, depuis qu'il s'y est formé une population de six cents mille âmes, que des richesses prodigieuses se sont concentrées dans son sein, & que les circonstances l'ont rendue le théâtre d'un commerce immense. Il faut que la salubrité de l'air, & l'a-



vantage d'une position heureuse l'ayent emporté sur toutes les autres considérations.

Malgré la sagesse des précautions que les Anglois ont prises, ils ne font, & ils ne sauroient être sans inquiétude. La puissance Mogole peut s'affermir, & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus belle de ses provinces. On doit craindre que des nations barbares ne soient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les princes divisés mettront peut-être fin à leurs discordes, & se réuniront pour leur liberté commune. Il n'est pas impossible que les soldats Indiens qui font actuellement la force de l'Anglois conquérant, tournent un jour contre lui les armes dont il leur a enseigné l'usage. Sa grandeur, uniquement fondée sur l'illusion, peut même s'écrouler, sans qu'il soit chassé de sa possession. Personne n'ignore que les Marattes jettent toujours leurs regards sur ce beau pays, & le menacent continuellement d'une irruption. Si l'on ne réussit pas à détourner, par la corruption ou par l'intrigue ce dangereux orage, le Bengale sera pillé, ravagé, quelques mesures qu'on puisse prendre contre une cavalerie légère, dont la célérité est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. Les courses de ces brigands pourront se répéter; & il y aura alors nécessairement moins de tributs & plus de dépense.

Supposons cependant qu'aucun des malheurs que nous osons prévoir, n'arrivera; est-il vraisemblable que les revenus du Bengale puissent rester toujours les mêmes? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Angloise ne porte plus d'argent dans le pays; elle en tire même pour ses comptoirs. Ses agens font des fortunes incroyables, & les négocians particuliers d'assez grandes fortunes, dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres



nations Européennes trouvent dans les trésors de la puissance dominante, des facilités qui les dispensent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaisons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées, un vuide, qui, tôt ou tard, se fera sentir dans le recouvrement des deniers publics ?

Cette époque s'éloigneroit sans doute, si les Anglois, respectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppression sous laquelle elles gémissent depuis tant de siècles. Alors Calcutta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendrait un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux que la tyrannie oseroit poursuivre. La propriété seroit si respectée, que l'or enseveli depuis tant d'années, fortiroit des entrailles de la terre, pour remplir sa destination. On encourageroit tellement l'agriculture & les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus considérables ; & que la compagnie, en suivant de pareilles maximes, au lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés établis, pourroit peut-être concilier leur augmentation avec l'aisance universelle. Et qu'on ne dise pas que ce plan est une chimère. La compagnie Angloise, elle-même, en a prouvé la possibilité.

La plupart des nations Européennes qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choisissent pour leurs fermiers des naturels du pays, dont elles exigent des avances si considérables, que pour les payer, ils sont obligés d'emprunter à un intérêt exorbitant. L'état violent où ces fermiers avides se sont mis volontairement, les réduit à la nécessité d'exiger des habitans, auxquels ils sous-louent quelques portions de terre, un prix si considérable, que ces malheureux abandonnent



leurs aldées , & les abandonnent pour toujours. Le traitant , ruiné par cette fuite qui le rend insolvable , est renvoyé pour faire place à un successeur , qui a communément la même destinée ; de sorte qu'il arrive le plus souvent qu'il n'y a de payé que les premières avances , ou fort peu de chose au-delà.

On avoit suivi une marche différente dans les possessions Angloises , à la côte de Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par plusieurs familles , qui , la plupart , tenoient les unes aux autres ; & cette observation avoit fait bannir l'usage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle ; & le chef de la famille étoit caution pour ses parens , pour ses alliés. Cette méthode lioit les colons les uns aux autres , & leur donnoit la volonté , les moyens de se soutenir réciproquement. Telle étoit la cause qui avoit élevé les établissemens de cette nation au degré de prospérité dont ils étoient susceptibles ; tandis que ceux de ses rivaux languissoient , sans culture , sans manufactures , & par conséquent sans population.

Pourquoi faut-il qu'une administration qui fait tant d'honneur à la raison & à l'humanité , ne se soit point étendue au-delà du petit territoire de Madras ? Seroit-il donc vrai que la modération est une vertu uniquement attachée à la médiocrité ? La compagnie Angloise avoit eu jusqu'à ces derniers tems une conduite supérieure à celle des autres compagnies. Ses agens , ses facteurs étoient bien choisis. Les principaux étoient des jeunes gens de famille ; déjà parfaitement instruits des élémens du commerce , & qui ne craignoient point d'aller servir leur patrie au-delà des mers , de ces mers immenses que la nation regarde comme une partie de



son empire. La compagnie avoit vu le plus souvent le commerce en grand, & l'avoit presque toujours fait comme une société de vrais politiques, autant que comme une société de négocians. Enfin ses colons, ses marchands, ses militaires avoient conservé plus de mœurs, plus de discipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite & de système, en viendrait bientôt au point de faire regretter aux peuples de Bengale, le despotisme de leurs anciens maîtres? Cette funeste révolution n'a été que trop prompte & trop réelle. Une tyrannie méthodique a succédé à l'autorité arbitraire. Les exactions sont devenues générales & régulières; l'oppression a été continuelle & absolue. On a perfectionné l'art destructeur des monopoles; on en a inventé de nouveaux. En un mot, on a altéré, corrompu toutes les sources de la confiance, de la félicité publiques.

Sous le gouvernement des empereurs Mogols, les soubas, chargés de l'administration des revenus, étoient forcés par la nature des choses, d'en abandonner la perception aux nababs, aux paleagars, aux zemidars, qui les sous-affermoient à d'autres Indiens, & ceux-ci à d'autres encore; de manière que le produit de ces terres passoit & se perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le trésor du soubas, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'empereur. Cette administration vicieuse à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix des fermes étoit toujours le même; parce que la moindre augmentation,



en ébranlant cette chaîne, où chacun trouvoit graduellement son profit, auroit infailliblement causé une révolte ; ressource terrible, mais la seule qui reste en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le despotisme.

Peut-être, qu'au milieu de cet ordre des choses, il y avoit une foule d'injustices & de vexations particulières. Mais du moins la perception des deniers publics se faisant toujours sur un taux fixe & modéré, l'émulation n'étoit point absolument éteinte. Les cultivateurs, sûrs de conserver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme, secondoient par leur travail la fécondité du sol. Les tisserands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choisir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner & à étendre leurs manufactures. Les uns & les autres tranquilles sur leur subsistance, se livroient avec joie aux plus doux penchans de la nature, au penchant dominant dans ces climats ; & ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richesses. Telles sont évidemment les causes de ce haut degré auquel l'industrie, l'agriculture & la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il sembloit qu'elles dûssent encore s'accroître sous le gouvernement d'un peuple libre & ami de l'humanité. Mais la soif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les passions, a produit une administration destructive.

Les Anglois, souverains du Bengale, peu contents de percevoir les revenus sur le même pied que les anciens soubas, ont voulu tout-à-la-fois augmenter le produit des fermes, & s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie Angloise, cette compagnie souveraine, est devenue la fermière de son propre soubas,



c'est-à-dire, d'un esclave auquel elle venoit de conférer ce vain titre, pour en imposer plus sûrement aux peuples. La suite de ce nouveau plan, a été de dépouiller les fermiers, pour leur substituer des agens de la compagnie. Elle s'est encore emparée, toujours sous le nom, & en apparence pour le compte du souba, de la vente exclusive du sel, du tabac, du bétel, objets de première nécessité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en sa faveur, par ce même souba, un privilège exclusif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix exclusif. Elle a fait augmenter les douanes; & elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale à tout particulier Européen, & qui le permet aux seuls Anglois.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il semble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuiser tous les moyens de nuire à ce malheureux pays, dont la compagnie Angloise, pour son seul intérêt, auroit dû chercher la prospérité. Au reste, il est aisé de voir que la cupidité personnelle des membres du conseil de Calcutta, a dicté cette loi honteuse. Ils ont voulu s'assurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer ensuite les négocians des autres nations, qui voudroient commercer d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix excessifs, ou à renoncer à leurs entreprises.

Cependant, au milieu de cette tyrannie si contraire à l'avantage de leurs commettans, ces agens infideles ont essayé de se couvrir de l'apparence du zèle. Ils ont dit que, dans la nécessité de faire passer en Angleterre une quantité de marchandises proportionnée à l'étendue de son commerce, la concurrence des particuliers nuisoit aux achats de la compagnie.

C'est



C'est sous le même prétexte, & pour étendre indirectement l'exclusif jusqu'aux autres compagnies, en paroissant respecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernières années plus de marchandises que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même tems aux tisserands de travailler pour les autres nations, jusqu'à ce que les ordres de la compagnie Angloise fussent exécutés. Ainsi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choisir entre plusieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés? C'est ici que la raison se confond, & qu'on cherche en vain des excuses ou des prétextes. Les Anglois, vainqueurs du Bengale, possesseurs des trésors immenses que la fécondité du sol & l'industrie des habitans y avoient rassemblés, ont osé se permettre d'altérer le titre des espèces. Ils ont donné l'exemple de cette lâcheté, inconnue aux despotes de l'Asie; & c'est par cet acte déshonorant, qu'ils ont annoncé leur souveraineté aux peuples. Il est vrai qu'une opération si contraire à la foi du commerce & à la foi publique, ne put se soutenir long-tems. La compagnie elle-même en ressentit les pernicioeux effets; & il fut résolu de retirer toutes les espèces fausses, pour y substituer une monnoie parfaitement semblable à celle qui avoit eu toujours cours dans ces contrées. Mais voyons de quelle maniere se fit cet échange si nécessaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale; mais qui ne représentoient effectivement que neuf millions, parce qu'on y avoit mêlé quatre dixièmes d'alliage, & même quelque chose de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui se trouveroient avoir



de ces roupies d'or, de faux-aloi, de les rapporter au trésor de Calcutta, où on les rembourseroit en roupies d'argent. Mais au lieu de dix roupies & demi d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, suivant sa dénomination, on n'en donna que fix; de maniere que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppression si générale devoit nécessairement être accompagnée de violence : aussi a-t-il fallu recourir souvent à la force des armes, pour faire exécuter les ordres du conseil de Calcutta. On ne s'est point borné à en faire usage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre se sont renouvelés de toutes parts, dans le sein même de la paix. Les Européens ont été exposés à des actes d'hostilité marqués, & particulièrement les François, qui, malgré leur abaissement & leur foiblesse, excitoient encore la jalousie de leurs anciens rivaux.

Si, au tableau des vexations publiques, nous ajoutons celui des exactions particulieres, on verroit presque par-tout les agens de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la dernière cruauté. On les verroit portant l'inquisition dans toutes les familles, sur toutes les fortunes; dépouiller indifféremment l'artisan & le laboureur; souvent faire un crime à un homme, & le punir, de n'être pas assez riche. On les verroit vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent ou pour sauver le coupable. On verroit à la suite de ces excès, l'abattement gagnant tous les esprits, le désespoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.



On croira, sans doute, après ces détails, qu'il étoit impossible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant, comme si les élémens, d'accord avec les hommes, eussent voulu réunir à la fois, & sur un même peuple, toutes les calamités qui désolent successivement l'univers, une sécheresse, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, est venue préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La première, qu'on appelle la petite récolte, est formée par de menus-grains; la seconde, désignée sous le nom de grande récolte, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies, qui commencent régulièrement au mois d'août & finissent au milieu d'octobre, qui sont la source de ces productions diverses; & c'est la sécheresse arrivée en 1769, dans la saison où l'on attendoit les pluies, qui a fait manquer la grande récolte de 1769, & la petite récolte de 1770. Le riz, qui croît sur les montagnes, a peu souffert, il est vrai, de ce dérangement des saisons; mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en assez grande quantité, pour nourrir tous les habitans de cette contrée. Les Anglois, d'ailleurs, occupés d'avance à assurer leur subsistance, & celle de leurs cipayes, n'ont pas manqué de faire enfermer dans leurs magasins une partie de cette récolte, déjà insuffisante.

On les a accusés d'avoir abusé de cette précaution nécessaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Il se peut bien que cette manière horrible de s'enrichir ait tenté quelques particuliers; mais que les principaux agens de la compagnie, que le conseil de Calcutta ait adopté, ait ordonné cette opération des-



tructive ; que pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il ait froidement dévoué des millions d'hommes à la mort, & à la mort la plus cruelle : non, nous ne le croirons jamais. Nous osons même dire que cela est impossible, parce qu'une pareille atrocité ne sauroit entrer tout à la fois dans la tête & dans le cœur de plusieurs hommes, qui délibèrent & qui agissent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau n'a pas tardé à se faire sentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un fol les trois livres, a augmenté graduellement au point de se vendre jusqu'à quatre fols la livre, & il a même valu jusqu'à cinq ou six fols : encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris soin d'en ramasser pour leurs besoins.

Dans cette disette, les malheureux Indiens, sans moyen, sans ressource, périssoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir se procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim ; les uns couchés par terre & attendant la mort ; les autres se traînant avec peine, pour chercher quelques alimens autour d'eux, & embrassant les pieds des Européens, en les suppliant de les recevoir pour esclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeans pour elle ; que l'imagination se les exagère, s'il est possible ; que l'on se représente encore des enfans abandonnés, d'autres expirant sur le sein de leurs mères : par-tout des morts & des mourans : par-tout les gémissemens de la douleur & les larmes du désespoir ; & l'on aura une foible idée du spec-



tacle horrible qu'a offert le Bengale pendant l'espace de six semaines.

Durant tout ce temps, le Gange a été couvert de cadavres; les campagnes & les chemins en ont été jonchés; des exhalaisons infectes ont rempli l'air; les maladies se sont multipliées; & peu s'en est fallu, qu'un fléau succédant à l'autre, la peste n'enlevât le reste des habitans de ce malheureux royaume. Il paroît, suivant des calculs assez généralement avoués, que la famine en a fait périr un quart, c'est-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y a de vraiment remarquable, ce qui caractérise la douceur, ou plutôt l'inertie morale & physique de ces peuples; c'est qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, pressée par le plus impérieux de tous les besoins, est restée dans une inaction absolue, & n'a rien tenté pour sa propre conservation. Tous les Européens, les Anglois sur-tout, avoient des magasins, & ces magasins ont été respectés. Les maisons particulières l'ont été également. Aucune révolte; point de meurtres; pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un désespoir tranquille; se bornoient à implorer des secours qu'ils n'obtenoient pas, & ils attendoient paisiblement la mort.

Que l'on se figure maintenant une semblable calamité affligeant une partie de l'Europe! Quel désordre! Quelle fureur! Quel d'atrocités! Quel de crimes! Comme on verroit nos Européens se disputer leur subsistance, un poignard à la main; se chercher, se fuir, seégorger impitoyablement les uns les autres! Comme on les verroit, tournant ensuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, & dans leur déses-



poir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raison & la nature!

Si les Anglois avoient eu de pareils événemens à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale & moins meurtrière. Car si nous avons cru devoir rejeter loin d'eux toute accusation de monopole, nous n'entreprendrons pas de les défendre sur le reproche de négligence & d'insensibilité. Et dans quelle circonstance ont-ils mérité ce reproche? C'est dans le moment où ils avoient à choisir entre la vie & la mort de plusieurs millions d'hommes. Il semble que dans une pareille alternative, l'amour de l'humanité, ce sentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inspirer des ressources. Eh quoi! auroient pu leur crier les infortunés expirant sous leurs yeux.

„ Ce n'est donc que pour nous opprimer que vous  
„ êtes féconds en moyens? Les trésors immenses  
„ qu'une longue suite de siècles avoit accumulés dans  
„ cette contrée, vous en avez fait votre proie; vous les  
„ avez transportés dans votre patrie; vous avez augmenté  
„ les tributs; vous les faites percevoir par vos agens;  
„ vous êtes les maîtres de notre commerce intérieur;  
„ vous faites seuls le commerce du dehors. Vos nom-  
„ breux vaisseaux chargés des productions de notre  
„ industrie & de notre sol, vont enrichir vos com-  
„ ptoirs & vos colonies. Toutes ces choses, vous les  
„ ordonnez, vous les exécutez pour votre seul avan-  
„ tage. Mais qu'avez-vous fait pour notre conservation?  
„ Quelles mesures avez-vous prises, pour éloigner de  
„ nous le fléau qui nous menaçoit? Privés de toute  
„ autorité, dépouillés de nos biens, accablés sous un



„ pouvoir terrible , nous n'avons pû que lever les  
„ mains vers vous , pour implorer votre assistance.  
„ Vous avez entendu nos gémissemens ; vous avez  
„ vu la famine s'avancer à grands pas : alors , vous  
„ vous êtes éveillés ; vous avez moissonné le peu de  
„ substances échappées à la stérilité ; vous en avez  
„ rempli vos magasins ; vous les avez distribuées à vos  
„ soldats. Et nous , tristes jouets de votre cupidité ;  
„ malheureux tour-à-tour , & par votre tyrannie , &  
„ par votre indifférence , vous nous traitez comme  
„ des esclaves , tant que vous nous supposez des ri-  
„ chesses ; & quand nous n'avons plus que des be-  
„ soins , vous ne nous regardez pas même comme des  
„ hommes. De quoi nous sert-il que l'administration  
„ des forces publiques soit toute entière dans vos  
„ mains ? Où sont ces loix & ces mœurs dont vous  
„ êtes si fiers ? Quel est donc ce gouvernement dont  
„ vous nous vantez la sagesse ? Avez-vous arrêté l'ex-  
„ portation prodigieuse de vos négocians particuliers ?  
„ Avez-vous changé la destination de vos vaisseaux ?  
„ Ont-ils parcouru les mers qui nous environnent ,  
„ pour y chercher des substances ? En avez-vous  
„ demandé aux contrées voisines ? Ah ! pourquoi le  
„ ciel a-t-il permis que vous ayez brisé la chaîne qui  
„ nous attachoit à nos anciens souverains ? Moin-  
„ avides & plus humains que vous , ils auroient ap-  
„ pelé l'abondance de toutes les parties de l'Asie ; ils  
„ auroient facilité les communications ; ils auroient  
„ prodigué leurs trésors ; ils auroient cru s'enrichir en  
„ conservant leurs sujets. ”

Cette dernière réflexion , du moins , étoit de nature  
à faire impression sur les Anglois , en supposant même



que, par un effet de la corruption, tout sentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La stérilité avoit été annoncée par la sécheresse; & l'on ne sauroit douter, que, si au lieu de penser uniquement à eux, & de demeurer dans l'inaction pour tout le reste, ils eussent pris dès les premiers momens toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fussent parvenus à sauver la vie à la plupart de ceux qui l'ont perdue.

Il étoit impossible qu'une administration si vicieuse, ne rendît pas inutiles les moyens de prospérité attachés à la possession de ces vastes contrées. Déjà la compagnie, pressée par des besoins réels, & ne trouvant plus que des ressources insuffisantes dans ces richesses qui étonnoient l'imagination, vient d'être obligée de déchirer le voile qui déroboit sa situation à tous les yeux. Suivant le travail arrêté au premier janvier 1773, la totalité de ce qu'elle possède en Europe, soit en recouvremens à faire, soit en marchandises existantes dans ses magasins, soit même en immeubles, ne s'élève qu'à une somme de 175, 156, 000 livres, tandis que ses engagemens sont portés à 207, 430, 000 livres; d'où il résulte un vuide de 32, 274, 000 livres.

Il est vrai que l'actif de la compagnie dans l'Inde, c'est-à-dire, le montant des espèces en caisse dans ses différens comptoirs; celui de ses dettes actives; la valeur de ses marchandises, de ses munitions militaires & civiles, de ses éléphans, de ses vaisseaux, de ses cargaisons, qui se trouvent sur mer, forme un capital de 143, 939, 000 livres. D'un autre côté, ses dettes passives ne s'élèvent qu'à la somme de 45, 726, 000 livres; de manière que la balance de sa situation dans l'Inde, offre un résultat en sa faveur, de 98, 213, 000 livres. Il faut en défal-



quer le montant de ce qu'elle doit en Europe ; c'est-à-dire, 32, 274, 000 livres, ce qui réduit la folde de son compte général à la somme de 65, 939, 000 livres. Et comme le fonds des actions est de 72, 000, 000 livres il s'ensuit qu'il y a une perte réelle de 6, 061, 000 livres sur ce fonds capital. Ainsi, dans le cas où tous les effets de la compagnie, tant en Europe qu'aux Indes, pourroient se convertir en argent, ce qui est une supposition infiniment favorable, les actionnaires ne retrouveroient pas leur mise.

Il étoit difficile, sans doute, de soupçonner une pareille situation, en voyant les ventes de la compagnie s'élever progressivement de 44, 000, 000, montant de celle qui fut faite en 1762 ; à 80, 000, 000, où est montée celle de 1769. Le commerce de la compagnie a été poussé au point, que les ventes des dix dernières années, jusques & compris 1771, ont produit net une somme totale de 649, 207, 000 livres. Mais il est essentiel de remarquer, que dans le même espace de tems, la compagnie a payé pour les différens droits auxquels son commerce est assujetti, 170, 665, 000 livres, c'est-à-dire, plus de vingt-cinq pour cent du produit de ses ventes. Et cette somme, déjà si considérable, est indépendante de la redevance annuelle de 9, 000, 000, au moyen de laquelle le gouvernement a abandonné à la compagnie tous les droits qu'il pouvoit avoir sur le Bengale.

Pour satisfaire à des engagemens si étendus, & distribuer en même tems aux actionnaires un dividende de 9, 000, 000, sur le prix de douze & demi pour cent, il auroit fallu que les revenus de l'inde fussent administrés avec sagesse & économie : alors ils auroient suffi,



non-seulement aux achats que la compagnie fait dans l'Inde, mais encore à ceux qu'elle fait à la Chine ; & ils l'auroient dispensée d'envoyer des fonds dans quelques uns de ses petits comptoirs. C'étoit dans cette confiance, que les actionnaires jouissoient paisiblement de leur dividende, & qu'ils s'attendoient à le voir s'augmenter, par les importations d'argent qu'on leur avoit annoncées. Mais loin que l'événement ait répondu à ces espérances magnifiques, les agens de la compagnie à Bengale, Bombay, Madras, ont tiré continuellement sur elle, pour couvrir l'insuffisance des revenus. Les traites qu'ils ont faites pendant les cinq dernières années, c'est-à-dire, depuis & compris 1768 jusques & compris 1772, s'élèvent à une somme de 49, 250, 000 livres. Ces traites ont dispensé la compagnie d'envoyer des métaux aux Indes ; mais elle a été forcée d'en faire passer, pendant les mêmes cinq années, pour environ 20, 000, 000 à la Chine. Cette exportation même n'ayant point suffi aux achats prodigieux qu'elle a faits à Canton, ce comptoir a encore tiré sur elle 7, 780, 000 livres. La compagnie, d'ailleurs, a exporté aux Indes, pendant le même tems, pour 60, 140, 000 livres de marchandises. Ainsi en réunissant toutes ces sommes, il se trouve que pendant ces cinq années, qui sembloient devoir être l'époque de sa plus grande prospérité, la compagnie, soit par ses exportations au-dehors, soit par les traites qu'elle a payées en Europe, a mis dans son commerce 137, 590, 000 livres ; ce qui fait pour l'année commune 27, 515, 000 livres.

Cependant, malgré cette différence prodigieuse entre les spéculations & la réalité, si les revenus du Bengale n'eussent pas été livrés à une déprédation dont il n'y a



a peut-être jamais eu d'exemple, la compagnie auroit pu facilement supporter toutes ses charges, & continuer encore un dividende de douze & demi pour cent à ses actionnaires. On en trouvera la preuve dans les résultats de son commerce, calculés d'après les recettes & les dépenses des dernières années, dont l'expérience nous a paru propre à fixer l'opinion sur l'état actuel des choses.

## R E C E T T E.

Produit de la vente, escompte déduit. . . . . 78, 750, 000 liv.

Produit des impositions, au profit de la compagnie, sur le commerce particulier. . . . . 560, 000

Valeur de cinq cents tonneaux de salpêtre, demandés annuellement pour l'artillerie. . . . . 500, 000

---

---

79, 810, 000 liv.

---

---



*D E P E N S E.*

Montant des droits. . . . .	20, 250, 000 liv.
Fret & mise hors. . . . .	11, 250, 000
Valeur des marchandises expor- tées annuellement. . . . .	11, 250, 000
Montant de l'argent effectif ex- porté à la Chine, & des traites que ce comptoir fait annuellement sur la compagnie. . . . .	4, 500, 000
Pour l'imposition de cinq pour cent sur le produit brut des ventes annuelles, évaluée à quatre-vingt- quatre millions. . . . .	4, 200, 000
Lettres-de-change tirées des dif- férentes parties de l'Inde. . . . .	8, 080, 000
Redevance annuelle à payer au gouvernement, relativement au Ben- gale. . . . .	9, 000, 000
Pour le dividende sur le pied de douze & demi pour cent par an. . . . .	9, 000, 000
Pour l'intérêt des obligations au- delà de ce que la compagnie reçoit du gouvernement. . . . .	1, 120, 000

---



---

78, 650, 000 liv.

---



---



Si du montant de la recette, portée à 79, 810, 000 livres, on déduit cette dernière somme de 78, 650, 000 livres, on trouve un excédent de recette de 1, 160, 000 livres.

Ce tableau, dont les articles mis sous les yeux du parlement, ne sauroit être révoqués en doute, sert à faire voir, qu'en supposant même une administration plus sage en Europe & aux Indes, les actionnaires n'auroient que peu de bénéfice à espérer au-delà du dividende de douze & demi pour cent, qui leur avoit été fixé.

Mais si de l'intérêt particulier d'une société commerçante, nous nous élevons à des considérations plus étendues, quelles ressources, quels avantages le commerce de l'Inde ne procure-t-il pas à l'état? Le montant des droits sur les marchandises importées par la compagnie; celui de l'imposition de cinq pour cent sur le produit brut des ventes; celui de la redevance exigée par le gouvernement, relativement au Bengale, forment un tribut de 33, 450, 000 livres, que le commerce & les possessions d'Asie payent annuellement à la Grande-Bretagne. Et tandis que le trésor public, soulagé par cette nouvelle branche de revenu, le fait servir à l'accroissement de la puissance & de la prospérité du royaume, la masse des richesses nationales s'augmente encore, par les exportations des marchandises que fait la compagnie; par les dépenses de sa navigation; par le bénéfice de son dividende, qui est de huit & demi au-delà de l'intérêt ordinaire; par les traites même qu'elle acquitte, puisque ces traites représentent les fortunes que ses agens font à son service, & dont ils viennent jouir dans leur patrie. Tous ces objets réunis, forment un total de près de 40, 000, 000, qui sont dépensés par le commerce de l'Inde au profit du sol & de l'industrie



Angloise; & cette somme de 40,000,000 & celle de 33, qui est perçue par le gouvernement, n'exigent qu'une exportation de 2 ou 3,000,000 d'argent effectif. Ainsi le fisc & le royaume s'enrichissent également des produits d'un commerce, qui, par l'effet d'une administration inconcevable, menace de ruiner les actionnaires qui l'exploitent.

Il est aisé de juger, d'après le tableau qu'on vient de présenter, qu'ils auront long-tems des sacrifices à faire sur leur dividende, pour couvrir en totalité le vuide de 32,000,000, qui s'est établi dans leurs affaires en Europe. Mais ce qui sera plus difficile encore, ce sera de ramener dans l'Inde l'ordre & l'économie nécessaires, pour parvenir à l'acquittement des 45,000,000 de dettes qu'on y a contractées pour le compte de la compagnie.

Il faut en convenir, la corruption à laquelle les Anglois se sont livrés dès les premiers momens de leur puissance; l'oppression qui en a été la suite; les abus qui se multiplient encore tous les jours; l'oubli profond de tous les principes : tout cela forme un contraste révoltant avec leur conduite passée dans l'Inde, avec la constitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette espèce de problème moral se résoudra facilement, si l'on considère avec attention l'effet naturel des événemens & des circonstances.

Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il étoit bien difficile que les Anglois n'abusassent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de sa patrie, l'on n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de sa vigueur, l'ame doit perdre de sa force. Dans un pays où la nature & les usages



conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner. Dans des contrées où l'on est venu pour s'enrichir, on oublie aisément d'être juste.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une position si périlleuse, les Anglois auroient conservé, du moins, quelque apparence de modération & de vertu, s'ils avoient été retenus par le frein des loix; mais il n'en existoit aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie, pour l'exploitation de son commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de choses; & le gouvernement Anglois ne considérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter numérairement les revenus de la Grande-Bretagne, a abandonné à cette compagnie, pour 9, 000, 000 par an, la destinée de douze millions d'hommes.

Heureusement, pour cette portion de l'humanité, une révolution pacifique se prépare. La nation a été frappée de tant d'excès. Elle a entendu le gémissement de cette multitude de victimes, immolées à l'avarice & aux passions de quelques particuliers. Déjà le parlement s'occupe de ce grand objet. Tous les détails de cette administration sont mis sous ses yeux; tous les faits vont être éclaircis; tous les abus dévoilés; toutes leurs causes recherchées & détruites. Quel spectacle à donner à l'Europe! Quel exemple à laisser à la postérité! C'est la main de la liberté, qui va peser le sort d'un peuple entier dans la balance de la justice.

„ Oui, vous remplirez notre attente, législateurs augustes! Vous rendrez à l'humanité ses droits; vous mettez un frein à la cupidité; vous briserez le joug de la tyrannie. L'autorité inébranlable des loix prendra partout la place d'une administration purement ar-



„ bitraire. A l'aspect de cette autorité , le monopole ,  
„ ce tyran de l'industrie , disparaîtra pour jamais. Les  
„ entraves que l'intérêt particulier a mises au commerce ,  
„ vous les ferez céder à l'intérêt général.

„ Vous ne vous bornerez pas à cette réforme momen-  
„ tanée. Vous porterez vos vues vers l'avenir ; vous cal-  
„ culerez l'influence du climat , le danger des circonstan-  
„ ces , la contagion de l'exemple , & vous en préviendrez  
„ les effets. Des hommes choisis , sans liaisons , sans pas-  
„ sions , dans ces contrées éloignées , partiront du sein  
„ de la métropole pour aller parcourir ces provinces ,  
„ pour écouter les plaintes , pour étouffer les abus ,  
„ pour réparer les injustices ; en un mot , pour mainte-  
„ nir & pour resserrer les liens de l'ordre dans toutes les  
„ parties.

„ En exécutant ce plan salutaire , vous aurez beaucoup  
„ fait , sans doute , pour le bonheur de ces peuples ;  
„ mais vous n'aurez point assez fait pour votre gloire.  
„ Il vous restera un préjugé à vaincre , & cette victoire  
„ est digne de vous. Osez faire jouir vos nouveaux sujets  
„ des douceurs de la propriété. Partagez-leur les cam-  
„ pagnes qui les ont vu haïr ; ils apprendront à les  
„ cultiver pour eux. Enchaînés par ce bienfait , plus en-  
„ core qu'ils ne l'étoient par la crainte , ils payeront avec  
„ joie des tributs qui seront imposés avec modération.  
„ Ils instruiront leurs enfans à chérir , à admirer votre  
„ gouvernement ; & les générations successives se trans-  
„ mettront , avec leurs héritages , les sentimens de leur  
„ félicité & celui de leur reconnoissance.

„ Alors , les amis de l'humanité applaudiront à vos  
„ succès ; ils se livreront à l'espérance de voir renaître  
„ la prospérité sur un sol que la nature embellit , & que  
le



„ le despotisme n'a cessé de ravager. Il leur sera doux de  
„ penser , que les calamités qui affligoient ces riches  
„ contrées , en seront écartées pour jamais. Ils vous  
„ pardonneront des usurpations qui n'ont dépouillé que  
„ des tyrans , & ils vous inviteront à de nouvelles con-  
„ quêtes , en voyant l'influence de votre constitution su-  
„ blime , s'étendre jusqu'aux extrémités de l'Asie , pour  
„ y faire éclore la liberté , la propriété , le bonheur “.

*Fin du troisième Livre.*



## T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce premier Volume.

A

- A***BDUL*, pilote de Guzarate, que Houtman ramene avec lui, Pag. 151
- Achem*, tout le commerce de Sumatra réuni dans cette souveraineté, 178
- Acier*, perfection avec laquelle on le travaille au Japon, 124
- Acughna* (Tristan d'), se rend maître de Socotora, 68
- Acughna* (Nugnès d'), fait passer au fil de l'épée tous les habitans de Damas, 126
- Aden*, entrepôt de l'ancien commerce des Arabes, 299
- Affranchissement* (l'), des villes, ressuscite le commerce en Europe, 15
- Aghuans* (les), peuple du Kandabar, s'emparent de la Perse, d'où ils sont chassés par Thamas Koulikan, 310 & suiv.
- Agoti*, arbusse auquel s'attache le bétel, 187
- Aix-la-Chapelle*, grandes foires que Charlemagne établit, 10
- Akèbar* (Mahmoud), artifice qu'il emploie pour découvrir les mystères de la religion Indienne, 34 & suiv.
- Albuquerque* (Alphonse), nommé par la cour de Lisbonne vice-roi de l'Inde, 58. S'empare de Goa, 59. La perd & la recouvre, *ibid.* & suiv. Il projette la destruction de Suez : obstacle qui traverse son dessein, 6, & suiv. Il soumet la ville d'Ormuz, 77. Se rend maître de Malacca, 82. Cette prise détermine les rois de Siam & de Pégu à rechercher son alliance, 81. Sa mort : vénération des Indiens pour sa mémoire, 88 & suiv.
- Alexandre*, projet qu'il avoit de placer en Egypte le siège de son empire, 60
- Alfred-le-Grand*, ressuscite le commerce en Angleterre, 10
- Allemagne*, état de cette contrée de l'Europe au quinzième siècle, 20 & suiv.
- Amboine*, discours d'un citoyen de cette île aux Portugais



- assemblés, 131 & *suiv.* Culture du girofle à quel point florissante dans cette isle, 167. Il est faux, pourtant, que le giroflier ne croisse que là, 243
- Amida*, divinité des Budsoïstes, médiatrice entre Dieu & les hommes, 121
- Andréade* (Ferdinand d'), chef de l'escadre Portugaise envoyée à la Chine, 93
- Andréade* (Simon d'), frère de Ferdinand, aigrit par ses hostilités, les esprits des Chinois, 115
- Angleterre*, état de ce royaume au quinzième siècle, 19
- Anglois*, décadence de leur commerce aux Indes, 279 & *suiv.* Comment ils parviennent à le rétablir, 280 & *suiv.* Josias Child, ruine leur crédit, 283. Tort irréparable que leur fait le détrônement de Jacques II., & la proscription des toiles de l'Inde, 284 & *suiv.* Création d'une seconde compagnie des Indes, qui finit par se confondre avec l'ancienne, 288 & *suiv.* La dernière guerre des Anglois contre la France; leur assure le commerce de l'Asie, 290 & *suiv.* Ils se sont approprié la portion la plus considérable des richesses provenant du commerce d'Arabie, 309. Etat de leur commerce à Bassora, 313, à Mascate, 317, au Malabar, 336 & *suiv.* à la côte de Coromandel, 346. Leur établissement à Sainte-Hélène, 376 & *suiv.*
- Angria* (Conagi), fameux pirate, est vaincu par les Marattes & les Anglois réunis, 334
- Anjingo*, établissement Anglois au royaume de Travancor, 324
- Anjouan*, une des isles de Comore, 378
- Anséatiques*, confédération de ces villes, 14
- Arabes*, Charlemagne ne peut les subjuguier, 10. Ils fondent le commerce le plus grand qu'on eût vu depuis Athènes & Carthage, *ibid.* Leurs établissemens sur la côte de Zanguebar, d'où ils sont chassés par les Portugais, 125
- Arabie*, description de cette presqu'isle, 291. Ses anciens habitans, leur religion, 292. Leurs conquêtes au tems de Mahomet, *ibid.* & *suiv.* Leur intelligence dans le commerce, 293. Mœurs & usages des Arabes de nos jours, 294 & *suiv.* Commerce du café, 303 & *suiv.*
- Araujo*, billet qu'il écrit de sa prison à Albuquerque, 83
- Areque*, description & usage de ce fruit, 186
- Arrak*, comment on fait cette eau-de-vie, 218
- Asham*, royaume d'où l'on fait venir l'invention de la poudre à canon, 360 & *suiv.*
- Asie*, description géographique de cette partie du monde, 26 & *suiv.*



- Astrolabe*, Henri, fils de Jean premier, a beaucoup de part à la découverte de cet instrument, 25  
*Astronomie*, appliquée à la navigation par les soins de Jean II, 25  
*Ataide*, chargé de soutenir la puissance chancelante des Portugais dans l'Inde, 132 & suiv. Force Idalcán à lever le siège de Goa, 134. Bat Nizamaluc devant Chaul, *ibid.* Défait le Zamorin, *ibid.*  
*Atar*, brouille les Portugais entre eux & avec Albuquerque, 76  
*Athènes*, colonies qu'elle fonde dans l'Asie-Mineure, 5  
*Atollon*, nom donné à chacune des treize provinces des Maldives, 321  
*Aurengzeb*, comment il punit la perfidie de Josias Child, 283 & suiv.

## B

- B** *AHAREM*, île du golfe Persique, autrefois dépendante de la Perse aujourd'hui soumise à un usurpateur Arabe, 319 Célèbre par la pêche des Perles, 320  
*Balambuan*, les Hollandois ont dédaigné d'y exercer leurs vexations, 210  
*Balassor*, port du Cateck, 360. Les Hollandois s'y établissent, 368  
*Banda* (îles de), célèbres par la culture de la muscade, 169. Les Hollandois en exterminent les habitans, 170. Il est faux que le muscadier ne croisse que dans ces îles, 343  
*Bandel*, ancien comptoir des Portugais, aujourd'hui réduit à rien, 370  
*Banians*, de Surate ou de Guzarate, chargés de tout le commerce de l'Arabie, 305  
*Bantam*, le commerce exclusif de ce royaume accordé aux Hollandois, 206. Les Anglois en sont chassés par les Hollandois, 282  
*Bardes*, péninsule, 58  
*Bassora*, description de cette ville, sa population, son port, son commerce, 311 & suiv.  
*Batavie*, ancien nom que les Battaes donnerent à la Hollande, 142. Elle devient partie du royaume des Franks, 144. Ensuite elle est jointe à la Germanie, *ibid.* & suiv. Puis gouvernée par des comtes particuliers, 145  
*Batavia*, bâtie sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, 211, Description de cette ville, & des mœurs de ses habitans, *ibid.* & suiv. Etat actuel de son commerce, 214 & suiv.



- Bateleurs**, origine des bateleurs qui courent encore aujourd'hui les foires, 13 & *suiv.*
- Battes**, peuple de la Hesse, qui se fixe dans une isle formée par le Waal & le Rhin, 142 Gouvernement qu'ils y établissent, *ibid.* & *suiv.*
- Bedas** ( les ), habitans de la partie Septentrionale de Ceylan, leurs mœurs, 78
- Bencouli**, les Hollandois sont chassés de cette ville par les Anglois, 289
- Bénarès**, le nabab de ce pays battu par le colonel Clive, 391
- Bender-Abassi**, choisi par Schac-Abbas, pour être l'entrepôt de son commerce des Indes, 276 & *suiv.*
- Bengale**; description de ce pays, 354 & *suiv.* Egbar en fait la conquête en cinq ans, 355. Ravages que les Marattes y exercent pendant dix ans, 356. Commerce du Bengale, 358 & *suiv.* Conquête de ce royaume par les Anglois, 388 & *suiv.* Ils en donnent la soubabie à Jaffer-Alikan, 390. Ils l'en dépouillent en faveur de Cachem-Alikan son gendre, *ibid.* & *suiv.* Celui-ci est chassé à son tour, & Jaffer-Alikan investi de nouveau de la soubabie, *ibid.* Souveraineté du Bengale cédée aux Anglois par un empereur Mogol détrôné, qui est leur duppe, 391 & *suiv.* Revenu que les Anglois tirent du Bengale, 392 & *suiv.* Milice qu'ils y entretiennent, 393. Dangers auxquels est exposée cette possession, 395 & *suiv.* Tyrannie avec laquelle ils gouvernent leur conquête, 398 & *suiv.* Falsification de monnoies à laquelle ils ont recours, 401 & *suiv.* Famine qui fait périr le quart du Bengale : part que les Anglois peuvent y avoir eue, conduite qu'ils tinrent dans cette calamité, 403
- Benjarmessen**, ville de l'isle de Borneo, 178
- Best** ( le capitaine Thomas ), remporte deux victoires navales sur les Portugais, 273 & *suiv.*
- Bétel**, culture, préparation, usage de cette plante, 186 & *suiv.*
- Betel-Fagui**, ville de l'Yemen, dans le territoire de laquelle croît le cafier, 303
- Bijnagar**, ce royaume est démembré par la révolte des principaux gouverneurs, 339 & *suiv.*
- Bisnapore**, canton du Bengale qui a conservé son indépendance, 357. Mœurs de ses habitans, *ibid.* & *suiv.*
- Bombay**, commerce florissant de cette petite isle, 334 & *suiv.*
- Bonzes**, le peu d'influence qu'ils ont à la Chine, 108 & *suiv.*
- Borax**, commerce de ce sel, 371 & *suiv.*
- Borneo**, habitans & productions de cette isle, 276 & *suiv.*
- Les Portugais & les Anglois y sont massacrés successive-



- ment, 178 Les Hollandois y sont reçus; commerce qu'ils y font, *ibid.* & *suiv.*
- Bouffole, Henri, fils de Jean premier, en applique l'usage à la navigation, 25
- Brama, auteur des livres sacrés des Indiens, 37 & *suiv.* Sa religion, tolerance des 83 sectes qui la divisent, 50
- Bramines, pouvoir illimité dont ils jouissent, 36 Leurs différentes especes, 38 & *suiv.*
- Britanniques ( isles ) ancien commerce qui y faisoient les Phéniciens, les Carthaginois, les Gaulois, 259 & *suiv.*
- Etat de ces isles sous les Romains, 260. Maux qu'elles éprouverent depuis la destruction de leur empire, *ibid.* & *suiv.* Conquête du pays par Guillaume le Conquérant, 261.
- Guerre de l'Angleterre avec la France, *ibid.* Son commerce entre les mains des Juifs & des Lombards, 262.
- Ignorance profonde de la nation relativement au commerce, 263 & *suiv.* Les cruautés du duc d'Albe, & les persécutions des réformés en France, attirèrent, dans les isles Britanniques, beaucoup d'habiles ouvriers, 265 Progrès de leur commerce depuis Elizabeth, *ibid.* & *suiv.* Les plus habiles négocians de Londres forment une société, 266. Ses premières expéditions, 267 & *suiv.* Elle fonde des colonies aux isles de Java, de Pouleron, d'Amboine, & de Banda, 269. Guerres qu'elle eut à soutenir contre les Hollandois, *ibid.* & *suiv.* Et contre les Portugais, 273 & *suiv.* Ses liaisons avec la Perse, 274 & *suiv.*
- Bucharie ( petite ), description de ce pays, 27
- Buddon, divinité des Chingulais, 78
- Budsoïtes, secte religieuse du Japon, 121

## C

- CARABEL ( Alvarès, ) aborde à Calicut avec treize vaisseaux, 56. Hostilités exercées contre lui; vengeance qu'il en tire, *ibid.* & *suiv.*
- Cachem-Alikan, revêtu par les Anglois de la soubabie du Bengale, en est ensuite dépouillé, 390 & *suiv.*
- Cadiang, petite espece de fève cultivée à Timor, 172
- Cassa, Les Génois en font une ville florissante, 12. Mahomet II en chasse les Génois, 65
- Café, d'où vient originairement l'arbre qui le produit, 300. Maisons publiques établies pour le distribuer, 301. En quels lieux de l'Arabie croît le cafié, 302 & *suiv.* A quelle somme on peut évaluer le commerce du café, 303 & *suiv.*



- Calampui*, isle où Faria pille les tombeaux des empereurs de la Chine, 121
- Calcutta*, établissement principal de la compagnie Angloise, 368. Le souba du Bengale lui enlève cette ville. 388. L'amiral Watzon & le colonel Clive, la reprennent, avec d'autres places 389 & *suiv.*
- Calicut*, comment la superstition a rendu son port vénérable aux Maures, 54. Commerce de ce royaume, 325
- Camis*, espece de saints au Japon, 118
- Camphre*, huile essentielle concrète, qui vient sur-tout de Bornéo. Comment les Hollandois le subliment. Usage qu'en font les Orientaux, 177
- Cananor*, le roi de ce pays fait alliance avec les Portugais, 56
- Canara* (le), son commerce concentré tout entier dans les mains d'Hyder-Alikan, 330
- Canaries*, conquête de ces isles, par un vaisseau de Henri, 25
- Canarins*, (les), se permettent la profession des armes, 40
- Candavir* (province de) cédée aux Anglois par le souba du Décan, 353
- Candi*, guerres des Hollandois contre le roi de ce pays, 191 & *suiv.*
- Cannelle*, description de l'arbre qui la donne; préparation, usages de cette écorce, 188 & *suiv.*
- Carasio* (Lopès), avec un seul vaisseau, combat pendant trois jours la flotte du roi d'Achem, 134
- Caravanes*, tribut qu'elles payent aux Arabes, 297
- Caradamome*, usages de cette graine dans la cuisine & la médecine, 327
- Carthage*, ses richesses, son commerce, 4 & *suiv.*
- Caspienne*, (la mer), sa surface au-dessous du niveau de l'Océan & de la Méditerranée, 27
- Cassa Lignea*, fausse cannelle, commerce qu'en fait la côte de Malabar, 328
- Cassimbazar*, son commerce de soies, 372 & *suiv.*
- Castes*, la division des Indiens en castes, attribuée à Brama, 37 & *suiv.*
- Castro* (Juan de), reprend la ville de Diu, 129 & *suiv.*
- Catech*, district assez étendu du Bengale, 360
- Cauris*, coquilles blanches & luisantes: leur usage dans le commerce, 322 & *suiv.*
- Célebes*, étendue & température de cette isle, ses habitans, leur éducation, leur religion; manière singulière dont un de leurs rois s'y prit pour la changer, 172 & *suiv.* Les Portugais s'établissent à Célebes, 175. Ils en sont chassés



- par les Hollandois : Comment ceux-ci s'y soutiennent, commerce qu'ils y font, *ibid.* & *suiv.*
- Cesar*, ses expéditions contre les Bataves, 143. Il leur accorde le titre d'amis & de freres du peuple Romain, *ibid.*
- Ceylan*, ancien gouvernement de cette isle 77 Peuples qui l'habitoient à l'arrivée des Portugais, *ibid.* Albuquerque la néglige, malgré les avantages de sa position, 79 & *suiv.* Les Portugais en sont chassés par les Hollandois, 183 & *suiv.*
- Chadely*, premier Arabe qui fit usage du café, 300
- Chalias*, (les), caste à laquelle est réservé le soin de dépouiller les canneliers, 110
- Chalias*, mahométans qui font le commerce extérieur du Coromandel, 346
- Chameaux*, comment les Arabes les dressent pour leurs brigandages, 297 & *suiv.*
- Chandernagor*, commerce qu'y font les François, 369
- Change*, déclaré usuraire par les Théologiens, 14
- Change* (lettres de), inventées par les Juifs, *ibid.*
- Charles II*, traité malhonnête qu'il fait avec des négocians, au préjudice de la compagnie des Indes, 281 & *suiv.*
- Il vend aux Hollandois le commerce de la nation, 282
- Charlemagne*, ressuscite le commerce en France, 10 Subjuge les Saxons, mais ne peut domter les Arabes, *ibid.*
- Chatigan*, port situé sur la frontiere d'Aracan. Les Portugais s'y établissent, 368
- Cheks*, banquier de la cour de Delhy, 366 & *suiv.*
- Chevaux* Arabes, d'une qualité supérieure à ceux des autres pays, 298 & *suiv.*
- Chicakol* (province de), cédée aux Anglois par le soubah du Décan, 353
- Child* (Josias), sa perfidie, succès qu'elle eut, 283
- Chinchura*, plus connu sous le nom de Dougli, 369
- Chine* (la), étendue, limites, ancienneté de cet empire, 94 & *suiv.* Son agriculture, 95 & *suiv.* Sa navigation, 96 & *suiv.* Fête établie en ce pays, pour l'encouragement de l'agriculture, 98 Franchise de la navigation, de la pêche, de la chasse, 100 & *suiv.* Modicité des impôts, *ibid.* & *suiv.* Ils ont été augmentés depuis peu 101. Maniere douce & juste, dont s'en fait la levée, *ibid.* & *suiv.* Etat de la population de la Chine, 102 & *suiv.* Son gouvernement, 104. Autorité paternelle, 105 Préjugé de la noblesse inconnu dans cet empire, *ibid.* Etat des mandarins, 107. La royauté à la fois élective & héréditaire, *ibid.* Religion des Chinois, 108



- & *suiv.* Leurs mœurs & leurs manieres, 109 & *suiv.*  
 Leur humanité, 110. Leur patriotisme, 111 & *suiv.*  
 Causes de leur peu de progrès dans les arts & les sciences, 112 & *suiv.* Pourquoi ils sont mauvais guerriers, 114. Etablissement des Portugais à la Chine, *ibid* & *suiv.*  
*Chingulais*, habitans de la partie Méridionale de Ceylan. Leur gouvernement, leurs mœurs, leur religion, 78 & *suiv.*  
*Chirurgiens*, usage respectable par rapport aux chirurgiens des navires Anglois arrivés des Indes, 382  
*Choulis* (les), origine de ce peuple, 53 & *suiv.*  
*Chunam*, chaux de coquilles que les Indiens mêlent au bétel, 187  
*Clive* (le colonel), & l'amiral Watzon reprennent Calcutta avec d'autres places, 389 & *suiv.*  
*Cochin* (le roi de), fait alliance avec les Portugais, 56. Etat actuel de ce royaume, 324 & *suiv.*  
*Cochin*, prise de cette ville par Vangoens, 194  
*Cocotier*, description de cet arbre & de son fruit, 85 & *suiv.*  
*Cogè-Sophar*, ministre de Mahmoud, se rend maître de Diu, 128 & *suiv.*  
*Colefchey*, établissement Danois au royaume de Travancor, 324  
*Commerçans*, mépris que les Romains avoient pour leur profession, 12. Vexations auxquelles ils sont exposés sous le gouvernement féodal, *ibid.* Ils ont été souvent excommuniés, 14  
*Commerce* d'Inde en Inde, abandonné aux négocians particuliers, par la compagnie Angloise, 379 & *suiv.*  
*Comore* (îles de), à quel usage elles sont employées par les Anglois, 378.  
*Compagnie* des Indes Hollandoise, son établissement, 152. Maniere dont ses affaires sont conduites aux Indes & en Europe, 219 & *suiv.* Fonds & actions de cette compagnie, 222 & *suiv.* Causes de sa prospérité, 224 & *suiv.* De sa décadence, 231 & *suiv.* Moyens qui lui restent pour se rétablir, 238 & *suiv.* Droits qu'elle paye à l'état, 252 & *suiv.* Ancienne sagesse & corruption actuelle des Hollandois, 254 & *suiv.*  
*Compagnie* Angloise; ses fonds, 382 & *suiv.* Etendue de son commerce, *ibid.* Entraves qui la gênent, *ibid.* & *suiv.*  
*Comblemasse*, poisson séché au soleil, 322  
*Confucius*, idée de sa doctrine, 108  
*Conseil* de la compagnie des Indes Hollandoise, ses fonctions, son autorité, 221 & *suiv.*



*Constantin*, deux de ses loix préparent la chute de l'empire Romain, 7 & *suiv.*

*Constantinople*, le commerce des Indes transféré d'Alexandrie dans cette ville, 64 & *suiv.* Pourquoi les cafés y sont interdits & les tavernes tolérées, 302

*Coromandel*, Albuquerque néglige d'y établir les Portugais, 79. Description physique de cette côte, 338 & *suiv.* Commerce qu'elle faisoit, quand les Européens s'y montrèrent, 340. Colonies qui s'y établissent, 341 & *suiv.* Tout son commerce se réduit à celui des toiles de coton, *ibid.* & *suivant.*

*Correa*, artifice qu'il emploie pour éluder un parjure, 126

*Correction* (isle de), surnom donné à Banda, 170

*Cotate*, citadelle du royaume de Travancor, 323

*Cossinga*, fils d'Equam, pirate Chinois, chasse les Hollandois de Formose, 157. & *suiv.*

*Coyet*, gouverneur du fort de Zélande, obligé de capituler, 159

*Crid*, nom que les Malais donnent à une espèce de poignard, 83. Description de ce poignard, 172

*Croisades*, elles accrurent le commerce en inspirant à la noblesse d'Europe les mœurs des Grecs & des Arabes, 12

*Cromwell*, ses succès sur mer contre la Hollande, ne rétablissent pas le commerce Anglois, 279 & *suiv.*

*Culam* (le roi de), fait alliance avec les Portugais, 56

*Curcuma*, nom qu'on donne au safran d'Inde, 327

## D

**D***ACA*, résidence du gouverneur du Bengale, 355. Commerce que cette ville fait en toiles, 358 & *suiv.*

*Dairis* (les), puissance temporelle & spirituelle, dont ils étoient à la fois dépositaires, 117. Leur autorité réduite à la seule spirituelle, *ibid.*

*Daman* (isle de), sur la côte de Cambaye, 126

*Danois*, leur commerce au Coromandel, 347

*Diamans* (le commerce des), tombé tout entier entre les mains des Anglois, des Juifs & des Arméniens, 341

*Dioscoride*, nom donné par les anciens à l'isle de Socotora, 68

*Diu*, cette place, importante pour les Portugais, est prise par Cojè Sophar, 128 & *suiv.* Et recouvrée par Juan de Castro, 129

*Diviottei*, les Anglois s'en emparent, 348

*Dougli*, comptoir des Hollandois, 369



## E

- EDIFICES**, les édifices hardis du septième siècle, ne prouvent pas la richesse des peuples, 9
- Edouard**, marchand Anglois, ouvre le premier café à Londres, 302
- Egypte**, histoire de son commerce, 60, & seq. Son soudan entre dans la ligue des Vénitiens contre les Portugais, 67
- Elisabeth**, progrès que le commerce Anglois fait sous son règne, 265
- Elour** (province d'), cédée aux Anglois par le souba du Décan, 353
- Emmanuel**, envoie une flotte à la découverte des Indes, 26
- Emprunts**, les Vénitiens imaginent les premiers d'attacher les particuliers à l'état par des emprunts, 17
- Encens**, quel étoit le prix de cette résine chez les anciens, 62
- Epicerie**, moyens que prennent les Hollandois pour s'en approprier le commerce exclusif, 180 & suiv.
- Esclavage**, doit-on faire honneur de son abolition à la religion chrétienne, 16
- Espagne**, état de ce royaume au quinzième siècle, 17 & suiv.
- Espérance** (cap de Bonne-), doublé par les Portugais, 25.

## F

- FAQUIRS**, leurs mortifications 42 & suiv.
- Faria**, pille les tombeaux des empereurs de la Chine, 121
- Femmes de l'Indostan**, sur l'usage introduit parmi elles, de se brûler après la mort de leurs maris, 46 & suiv.
- Formose**, les Hollandois s'emparent & sont chassés de cette île, 157 & suiv.
- François**, leur commerce au Coromandel, 346
- France**, état de ce royaume au quinzième siècle, 18 & suiv.
- Frédéric-Nagor**, fondé par les Danois, 360 & suiv.
- Frugivores**, moins robustes dans l'Indostan que les Carnivores, 49

## G

- GAMA** (Vasco de), aborde dans l'Indostan, 26. Il revient en Europe sans aucun succès, 55 & suiv.
- Général**, autorité du général de la compagnie des Indes Hollandoise, 219 & suiv.



*Géofle*, description de l'arbre qui le produit, sa culture, sa récolte, ses usages, 16, & *suiv.*

*Gérun* ( isles de ), où est Ormuz, 74

*Gingembre*, usage de sa racine aux Indes, 327

*Glaciale* ( mer ), Peut-on espérer, par cette mer, une nouvelle route d'Europe en Amérique? 27

*Goa*, description de cette ville, de son port, de l'isle où elle est située, 58 & *suiv.* Assiégée par Idalcan, qui est forcé d'en lever le siège, 134. Langueur de son commerce actuel, 330

*Gomron*, autre nom de Bender-Abassi, 276

*Goudelour*, achetée par les Anglois, 348

*Grèce* ( l'ancienne ), quel étoit son commerce, 4 & *suiv.* Elle en connoissoit mieux les principes que la plupart nations modernes, 6. Pourquoi, depuis les progrès de la navigation, n'avons-nous pas sur elle une supériorité décidée, *ibid.*

*Grecs* ( les ), Ils imitent les manufactures de l'Asie. Causes de la décadence de ce peuple, 11 & *suiv.*

*Grecs modernes*, Ils contribuèrent en Italie à la renaissance des lettres, 21 & *suiv.*

*Guillaume le Conquérant*, s'empare de l'Angleterre, 261

*Guinée* ( nouvelle ), on y trouve des muscadiers, 243 & *suiv.*

## H

**H**AMBROECH ( le ministre ), renouvelle l'exemple de Régulus, 158

*Helène* ( Sainte ), établissement des Anglois dans cette isle, 376 & *suiv.*

*Henri*, fils de Jean premier, imagine de faire des découvertes vers l'Occident, 25

*Henri VII*, loi par laquelle il permet aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter, 261

*Hollande*, anciennes révolutions de ce pays, 142 & *suiv.*

Elle passe sous la domination de la maison de Bourgogne, 145. Elle se met en liberté, 147. Premiers voyages des Hollandois aux Indes, 149. Ils s'établissent à Java & aux Moluques, 151. Etablissement de la compagnie des Indes Hollandoise, 152. Guerre des Hollandois contre les Portugais, 153 & *suiv.* Les Hollandois s'emparent de l'isle Formose, qu'ils rendent le centre de leur commerce, 157 & *suiv.* Elle leur est enlevée par Coseinga, 158. Ils perdent les privilèges qu'ils



avoient au Japon, 162. Etat d'avilissement où l'amour du gain les y réduit, *ibid.* & *suiv.* Ils chassent les Portugais de Timor, 171 & *suiv.* De Célebes, 175. Ils s'établissent à Borneo, 178. A Sumatra, *ibid.* & *suiv.* Etat de leur commerce à Siam, 180 & *suiv.* Ils chassent les Portugais de Malaca; commerce qu'ils y font, *ibid.* & *suiv.* Ils chassent les mêmes Portugais de Ceylan, 183. Comment ils s'y fortifient, 184. Commerce qu'ils y font, 185 & *suiv.* Ils s'établissent à la côte de Coromandel, 193 & *suiv.* A la côte de Malabar, 194 & *suiv.* Au cap de Bonne-Espérance, état de leur commerce en ce pays, 195 & *suiv.* Ils se rendent maîtres de Java, d'où ils chassent les Anglois, 202 & *suiv.* Jalousie que leur inspire le commerce des Anglois dans la Perse, 279 & *suiv.* Ils contribuent à la décadence de ce peuple dans les Indes, *ibid.* Ils les chassent de Bantam, 282. Ils leur enlèvent le commerce de la Perse, 309. Commerce qu'ils font au Coromandel, 346

*Hottentots* ( les ), mœurs de ces peuples, 196 & *suiv.*

*Houtman* ( Corneille ), marchand Hollandois, jette les premiers fondemens du commerce de la Hollande dans les Indes, 150 & *suiv.*

*Hyder-Alikan*, vaincu par le colonel Wood, 353 & *suiv.*

Inquiétudes qu'il ne cesse de causer aux Anglois, 354 & *suiv.*

## J

**J***ACATRA*, petit royaume auquel se réduit tout le domaine des Hollandois à Java, 210. Etat de sa culture & de son commerce; *ibid.* & *suiv.*

*Jacques premier*, refuse des secours à la compagnie des Indes Angloise, 269

*Jacques II*, les armateurs François, à son détrônement, enlèvent 4200 bâtimens marchands à la Grande-Bretagne, 285

*Jaffer-Alikan*, revêtu & dépouillé de la soubabie du Bengale, par les Anglois, 390. Proclamé de nouveau, *ibid.*

*Jangrenat* ( le grand temple ); 42

*Jambi*, comptoir des Hollandois, 179

*Japon*, découverte de ces isles par les Portugais, 116. Variations dans leur gouvernement, 117. Religion du pays, diverses sectes qui la divisent, *ibid.* Empressement avec lequel les Portugais sont reçus au Japon, 123. Stérilité du pays, *ibid.* Despotisme qu'y établit Taycosama, 160. Il contribue au succès des Missionnaires Portugais, *ibid.*



- Persécutions contre les Chrétiens, *ibid.* & *suiv.* Les Portugais chassés du Japon, 162. Les Hollandois dépouillés des privilèges dont ils y jouissent, *ibid.* Les Chinois n'y sont pas mieux traités, 163 & *suiv.*  
*Java*, alliance du souverain de cette île avec Houtman, 150. Les Hollandois s'y établissent, 151. Mœurs des Indiens de cette île, 202 & *suiv.* Comment les Hollandois s'en rendent maîtres, 203 & *suiv.*  
*Ibrahim*, fils du roi des Farraques, combat Tristan d'Acughna, & est tué dans l'action, 168  
*Idalcan*, sa générosité envers Albuquerque & sa troupe, 159. Trahi par une de ses maîtresses, il leve le siège de Goa, 134  
*Jean premier*, roi de Portugal, 25  
*Jean II*, les Portugais, sous son règne, doublent le cap de Bonne-Espérance, 25  
*Jedda*, commerce de cette ville, 306  
*Imohff* & *Mosel*, essayent en vain d'exciter l'agriculture au royaume de Jacatra, 210 & *suiv.*  
*Indapura*, comptoir des Hollandois dans cet empire, 179  
*Indes* (mer des), description & division de cette mer, 28  
*Indostan*, description physique de ce pays, 29 & *suiv.* Ancienneté de sa population, 31 & *suiv.* Sa religion, son gouvernement, ses usages, 32 & *suiv.* Etat des arts & des sciences dans ce pays, 49 & *suiv.*  
*Infibulation*, inventée, dit-on, par les Arabes, 295  
*Johanna*, la seule des îles de Comorre où relâchent les Anglois, 378. Description de cette île, mœurs de ses habitants, *ibid.* & *suiv.*  
*Italie*, état de cette partie de l'Europe, au quinzième siècle, 16 & *suiv.*  
*Juifs*, causes de la haine que toutes les nations leur ont témoignée, 13 & *suiv.* Ils faisoient autrefois, avec les Lombards, tout le commerce d'Angleterre. 14

## K

- K** *AIRE* (le), écorce du cocotier, dont on fait des cables, 322  
*Kareck*, petite île où se retire M. le baron de Kniphausen, 316. Les Hollandois perdent cette place sous son successeur, 317  
*Kniphausen* (M. le baron de), comment il repousse l'injustice des Anglois, 316



*Kupan*, ville de l'isle de Timor. Les Hollandois s'en emparent, 172

## L

**L***ABOUREURS*, bonheur dont ils jouissoient autrefois dans l'Indostan, 40 & *suiv.*

*Laine de Caramanie*, très-semblable à celle de Vigogne, 278

*Lancastre*, chargé de la première expédition de la Compagnie des Indes Angloise, s'en acquitte avec succès, 267 & *suiv.*

*Langhorne* (Guillaume), fondateur de Madraz, 350

*Lettres*, pourquoi le clergé se prêta à la renaissance des lettres, 22 & *suiv.*

*Lisbonne*, rendu port franc par Jean II. 25. Commerce qu'y font les Hollandois & que Philippe II leur interdit, 149

*Lombards* (les), devenus les agens de tout le Midi de l'Europe, 14. Ils faisoient autrefois, avec les Juifs, tout le commerce de l'Angleterre, 262

## M

**M***ACAO*, l'empereur de la Chine fait présent de cette ville aux Portugais, 116. Etablissement qu'ils y forment, 123

*Macassarais*, nom des habitans de Célebes, 173

*Madere*, découverte par les pilotes de Henri, 25

*Madraz*, centre de toutes les affaires des Anglois à la côte de Coromandel, 350. Description & commerce de cette ville, *ibid.* & *suiv.*

*Maduré*, les Anglois s'emparent de cette ville, usage qu'ils en font, 347 & *suiv.*

*Madure* (isle de), vexation qu'elle essuie de la part des Hollandois, 209

*Mahmoud*, roi de Cambaie, 128

*Mahométans*, établis dans l'Inde, 52 & *suiv.*

*Malaca*, richesse de son commerce à l'arrivée des Portugais. Ils sont chassés de ses ports, 82. Albuquerque s'empare de la ville, *ibid.* Les Hollandois en chassent les Portugais, 182

*Malais* (les), beauté de leur pays, dureté de leur gouvernement, 81 & *suiv.* Mœurs actuelles de ce peuple, 83

*Malaises* (iles), conquises par les habitans de Malaca, 82



- Maldives*, description de ces isles, leur gouvernement, leur commerce, 321 & *suiv.*
- Malboroug* ( le fort ), les Anglois, malgré tous les obstacles, parviennent à le construire, 290
- Mamet-Alikan*, les Anglois lui donnent la nababie d'Ar-cate, 352
- Man*, l'acquisition de cette isle, par les Anglois, ôte à la contrebande son meilleur entrepôt, 385
- Mandarins*, dignité de cette place; qualités requises pour y parvenir, 107
- Manichéisme*, le climat de l'Inde a peut-être inspiré la première idée de ce système, 31 & *suiv.*
- Manne du désert*, explication naturelle de ce miracle, 86
- Mapoulés* ( les ), origine de ce peuple, 52 & *suiv.*
- Marattes* ( les ), se permettent la profession des armes, 40. Ce que les établissemens Européens ont à craindre de la puissance de ce peuple, 332 & *suiv.*
- Marc-Paul*, relation de son voyage de la Chine, confirmée par Albuquerque, 92
- Mascate*, Albuquerque ruine son commerce. Elle se relève dans la suite. Son état actuel, 317 & *suiv.*
- Mataran*, gouverné par les Hollandois. Commerce qu'ils y font, 28 & *suiv.*
- Mayore*, une des isles de Comore, 376
- Mazulipatam*, ancien commerce de cette ville, 340. Passée des François aux Anglois, 349
- Mecque* ( la ), commerce de cette ville, 308
- Melinde*, arrivée de Gama dans le port de cette ville, 55
- Metempsychose*, quelle a pu être l'origine de ce dogme chez les Indiens, 45 & *suiv.*
- Mezieres* ( M. la Grenée de ), a possédé du fruit de cafier de la haute Ethiopie, 300
- Midleton*, obligé de se retirer de devant Surate, 273
- Mocandon* ( détroit de ), au débouché duquel est située l'isle de Gerun, 74
- Moeti*, une des isles de Comore, 376
- Moka*, tout le commerce d'Aden attiré en cette ville, 300. Etat actuel de ce commerce, 304 & *suiv.*
- Moluques*, état de ces isles à l'arrivée de Portugais, 85 & *suiv.* Productions diverses qui font la matière de leur commerce, *ibid.* & *suiv.* Les Arabes s'emparent de ce commerce, 88. Les Portugais construisent un fort aux Moluques, *ibid.* Les Hollandois s'y établissent, 151
- Montasanagar* ( province de ), cédée aux Anglois par le soubah du Décan, 353

*Montesquieu*,



# DES MATIERES.

433

- Montesquieu*, il n'a pas osé citer deux loix qui contribuèrent à la ruine de l'empire Romain, 7. Il paroît s'être trompé, en attribuant à la religion Chrétienne, l'abolition de l'esclavage, 16
- Moffel & Imhoff*, tâchent en vain d'exciter l'agriculture au royaume de Jacatra, 210 & *suiv.*
- Mouzaïde*, service qu'il rend à Gama, 55
- Mozambique* (isle de), les Portugais en font le centre d'un empire, étendu depuis Sofala jusqu'à Mélinde, 125
- Murex*, employé par les Phéniciens pour la teinture en pourpre, 13
- Musc*, de quel animal on retire ce parfum, 359
- Muscade*, description de l'arbre qui la produit, sa récolte, ses préparations, 169

## N

- Naïrs* ( les ), consacrés particulièrement à la guerre, 39
- Negapatam*, enlevé aux Portugais par les Hollandois, 193
- Nerfs de cerfs*, mets très-délicat pour les Chinois, 216
- Nids*, précieux, d'une espece d'hirondelle de mer, 216 & *suiv.*
- Nizamaluc*, roi de Cambaïe, battu par Ataïde, 134
- Nord*, état des trois couronnes du Nord au quinzième siècle, 21
- Normans* ou Saxons, soumis par Charlemagne, 10

## O

- Onor* ( le roi d' ) fait alliance avec les Portugais, 56
- Onrust*, usage que Batavia fait de cette petite ville, 214
- Opium*, usage qu'en font les habitans de Célèbes, 172. Comment on le prépare, 363 & *suiv.* Par qui s'en fait le commerce, 365
- Ormuz*, description de cette ville, 74. Albuquerque la fonde, 77. Les Anglois & les Persans réunis s'en emparent, 276
- Orpiment*, employé par les Orientaux pour la dépilation, 314 & *suiv.*

## P

- Pagodes*, description de ces édifices, 49
- Palimban*, comptoir des Hollandois, 179
- Palmyre*, entrepôt du commerce de Constantinople avec l'Inde, 64
- Tome I.



- Palibothra*, Diodore de Sicile en attribue la fondation à Hercule, 355
- Parias* ( les ), horreurs qu'on a pour eux, 41
- Patna*, célèbre par le commerce de l'opium, 364
- Pays-bas* ( les ), deviennent la région la plus riche de l'Europe, 15
- Pêcheurs* ( îles des ), les Hollandois s'y établissent, 156
- Pégu*, royaume dépendant de celui d'Ava, Son commerce, 362.
- Perès* ( Thomas ) ambassadeur de Lisbonne à Pékin, meurt en prison, 115
- Perles*, pêche qu'en font les Hollandois à la côte de Ceylan, 187. Perles de Baharem, 320. Comment la superstition favorise le commerce des Perles, *ibid.* & *suiv.*
- Perse* ( la ), précis de l'histoire de ce pays, 274. Schah-Abbas y établit les arts, le commerce & le despotisme, 275. Les Portugais croisent son commerce; il se lie avec les Anglois & prend, avec eux, Ormuz, 276. Le commerce des Anglois, dans la Perse, est détruit par les Hollandois, 309
- Perfes*, nom donné très-improprement à des étoffes fabriquées sur la côte de Coromandel, 278
- Petrarque*, il obtient les honneurs du triomphe, 24
- Phéniciens*, leur commerce, 3 & *suiv.*
- Poivrier*, culture de cet arbrisseau; commerce dont il fournit la matière, 328 & *suiv.*
- Portugal*, état de ce royaume au quinzième siècle, 18
- Portugais*, puissance à laquelle ils s'élèvent dans l'Indostan, 56 & *suiv.* Vaincu par la flotte Egyptienne, jointe à celle de Cambaye; ils reprennent le dessus, 69 & *suiv.* Causes de la grande énergie de ce peuple, 89 & *suiv.* Etendue de leur domination aux Indes, 124. Ils s'emparent de la côte de Zanguebar, 125. A quel point ils se corrompent dans l'Inde, *ibid.* & *suiv.* Grandes fautes qu'ils commirent dans leurs établissemens d'Asie, 135 & *suiv.* Etat actuel de ces établissemens, 138 & *suiv.* Ils sont exclus du Japon, 162
- Poulichis* ( les ) opprobre où ils vivent, 41
- Ptolomée*, accroissement du commerce d'Egypte sous son règne, 60
- Pulocondor* ( île de ), massacre des Anglois dans cette île, 289



## R

- R**AGIMENDRY ( province de ), cédée aux Anglois  
par le souba du Décan, 353  
*Raja-mahol*, autrefois résidence du gouverneur du Ben-  
gale, 355  
*Rajas* ( les ), consacrés particulièrement à la guerre, 39  
*Raphael* alloit être cardinal, quand il mourut, 24  
*Requin*, ses nageoires sont un mets délicat pour les Chi-  
nois, 216  
*Rhubarbe*, culture de cette plante, 359  
*Riebeck* ( Van ), chirurgien, chargé d'établir une colonie  
au cap de Bonne-Espérance, 198  
*Romains*, ( les ), ils n'ont fait faire aucun pas au commerce, 7  
*Rosingin*, refuge des bandits & des jeunes libertins, 170  
*Rouge* ( mer ); étymologie de ce nom; étendue & division  
de cette mer, 69 & suiv.  
*Russes*, ce qu'on doit penser de leurs observations sur la mer  
Glaciale, 27

## S

- S**ABEISME, religion des anciens Arabes, 292  
*Saffara*, établissement des Anglois dans cette isle. Sujets de  
craindre qui en résultent pour les Hollandois, 244  
*Safran d'Inde*, usage de sa racine dans la teinture, 327  
*Sagou*, description de cet arbre particulier aux Moluques,  
87 & suiv.  
*Sagres*, observatoire établi dans cette ville par le prince  
Henri, 25  
*Saldet* ( la peninsule de ), 58  
*Salsette*, isle conquise par les Marattes sur les Portugais, 337  
*Sanciam*, port de la Chine où il est permis aux Portugais  
de faire le commerce, 115  
*Sandal*, description de cet arbre & des différentes especes de  
bois qu'on en tire, 326  
*Saxons*, ou Normans, soumis par Charlemagne, 10  
*Schac-Abbas*, comment, il étend, par ses conquêtes l'em-  
pire des Perses, 275  
*Scha-la ginskoi* ( le cap ), sépare l'ancien monde du nou-  
veau, 27  
*Sciences*, pourquoi le clergé, en favorisant la renaissance  
des arts, s'opposa à celles des sciences exactes, 24  
*Ségovie*, ses laines & ses draps vendus dans toute l'Europe, 18  
*Severndroog*, Conagi Angia s'empare de cette isle, 331



- Shafter*, origine de la metempsychose, suivant ce livre, 43  
& *suiv.*
- Siam*, commerce des Hollandois dans ce royaume, 180 & *suiv.*
- Sicile*, état florissant de son commerce, de son agriculture, de sa population, 5
- Sierra-Leona* (le cap de), doublé par les Portugais, 25
- Sin-Mu*, fondateur de la monarchie Japonaise 117
- Sintos* (la secte du), en quoi elle consiste, 118 & *suiv.*
- Soarez* (Lopez-), successeur d'Albuquerque, 92
- Socotora*, connu des anciens sous le nom de Dioscoride, 68.
- Tristan d'Acugna s'en empare, *ibid.* Elle est peu utile aux Portugais, 69
- Sofa* (Thomas), sa générosité envers une jeune esclave & son amant, 135
- Souza*, fait renverser toutes les pagodes sur la côte du Malabar, 126
- Spilberg*, amiral Hollandois, chasse les Portugais de Ceylan, 184
- Sumatra*, les Hollandois s'y établissent, 178 & *suiv.*
- Surate*, trait de Scévola renouvelé par une femme de Surate, 47 & *suiv.* Révolution de cette ville; les Anglois y rétablissent le calme, 333 & *suiv.*
- Syriam*, seul port du Pégu ouvert aux étrangers, 362. Commerce qu'y font les Européens, *ib.* & *suiv.*

## T

- T** *TAMAN*, île de la Chine, où Simon d'Andréade fait construire un fort, 115
- Taprobane*, ancien nom de Ceylan, 77
- Taycosama* usurpe le pouvoir despotique au Japon, 165
- Tchang-si-lao*, pirate Chinois, battu par les Portugais & réduit à se tuer, 116
- Tempêtes* (le cap des), premier nom du cap de Bonne-Espérance, 25 & *suiv.*
- Thé*, introduit en Angleterre par les lords Arlington & Ossori, 383. Consommation qui s'en fait en Europe, en général, *ibid.* & *suiv.* Et dans la Grande-Bretagne en particulier, 384
- Tidor* (le roi de), massacré avec ses enfans par les Portugais, 126
- Timor*, les Hollandois s'établissent dans cette île, d'où ils chassent les Portugais, 171. Commerce modique qu'ils y font, 172



- Tolbac* [ M. ], gouverneur du cap de Bonne-Espérance ;  
son éloge, 279 & *suiv.*
- Trayancor*, étendue, gouvernement, commerce de ce royaume, 323 & *suiv.* Superstition barbare qui y regne, 92
- Trichenapaly*, place forte aux Anglois, 348
- Triomphe* de Castro, après le recouvrement de Diu, 130 & *suiv.*
- Tripam*, espece de champignon commun à Célebes, 176  
Description de cette plante, 216
- Tronc*, établi par un vice-roi Portugais, où les particuliers pouvoient mettre des mémoires concernant le gouvernement, 131
- Tsieribon*, le sultan de cet état se met sous la protection des Hollandois, 207
- Turcs*, danger que l'Europe couroit de leur être asservie sans les Portugais, 57 & *suiv.*
- Turquie*, état de cet empire au quinzième siècle 21 & *suiv.*
- Tyr*, fondatrice de Carthage, 4

## V

- V** *ANGOENS*, général Hollandois, prend Cochin, 191
- Van-Neck*, établit les Hollandois à Java, 151, Et aux Moluques, *ibid.*
- Vedan* ( le ) reconnu par tous les peuples de l'Inde, 36
- Venise*, état florissant de cette république au quinzième siècle 16, & *suiv.*
- Venitiens*, jalousie que leur inspirent les succès des Portugais dans l'Inde ; ligue qu'ils forment contre eux, 66 & *suiv.*
- Verre*, le secret de le faire connu des Phéniciens, 3
- Vizagapatam*, commerce de cette petite ville, 350
- Usure*, les Théologiens décernent des peines infamantes contre la plus modérée, 13 & *suiv.*

## W

- W** *ARVICK* [ l'amiral ], vrai fondateur de la puissance des Hollandois aux Indes, 153
- Watson* [ l'amiral ], avec un vaisseau de soixante-dix canons, remonte jusqu'à Chandernagor, 370. Soutenu du colonel Clive, il reprend Calcutta avec d'autres places 339, & *suiv.*
- Wood* [ le colonel ], bat Hyder-Alikan, 353 & *suiv.*



438 TABLE DES MATIERES.

X

**X**ANXUS, coquille dont les Indiens du Bengale font des  
brasselets, 188

Y

**Y**EMEN [ le roi d' ] attire à Moka tout le commerce  
d'Aden, 300

Z

**Z**AIRE [ le ], conduit les Portugais dans l'intérieur de  
l'Afrique, jusqu'au Congo, 25

Zamorin [ le ] étendue de sa domination, 54 battu par  
Ataide, 134

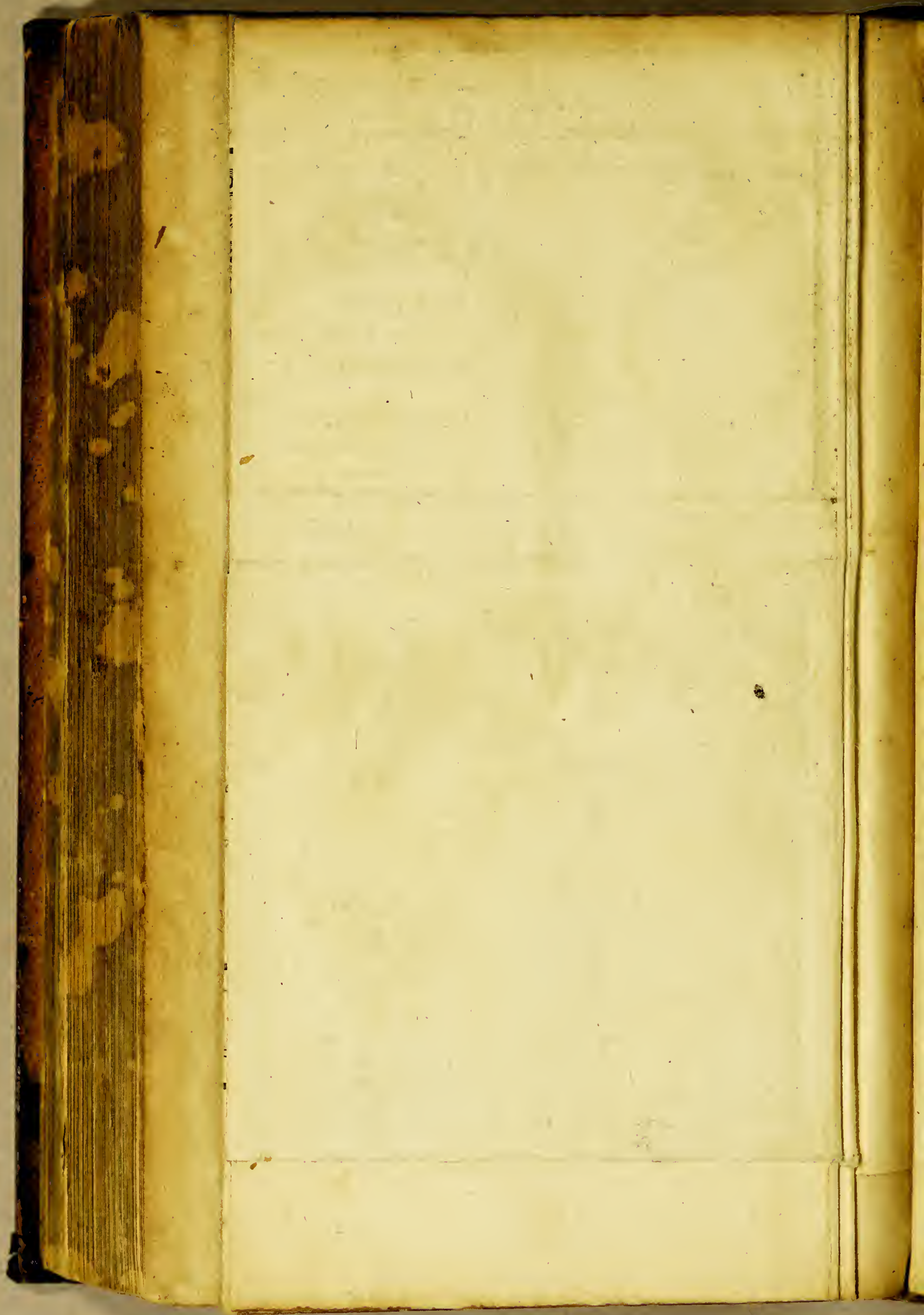
Zanguebar [ côte de ], les Portugais en chassent les Ara-  
bes, 125

*Fin de la Table des Matieres.*















32799

Rosenhede

Dec. 1960



E 774

R 274-h 3

v. I

17  
0203



